

langue et langage

***sémantique
structurale***
recherche de méthode

par

A.-J. GREIMAS

*directeur d'études à l'École pratique
des hautes études*

LIBRAIRIE LAROUSSE

17, rue du Montparnasse et boulevard Raspail, 114, Paris

LES CONDITIONS D'UNE SÉMANTIQUE SCIENTIFIQUE

1° LA SITUATION DE LA SÉMANTIQUE

a) La signification et les sciences humaines.

Le problème de la signification se situe au centre des préoccupations actuelles. Pour transformer l'inventaire des comportements humains en anthropologie et les séries des événements en histoire, nous ne pouvons que nous interroger sur le sens des activités humaines et le sens de l'histoire.

Le monde humain nous paraît se définir essentiellement comme le monde de la signification. Le monde ne peut être dit « humain » que dans la mesure où il signifie quelque chose.

Ainsi, c'est dans la recherche portant sur la signification que les sciences humaines peuvent trouver leur dénominateur commun. En effet, si les sciences de la nature s'interrogent pour savoir comment sont l'homme et le monde, les sciences de l'homme se posent, de façon plus ou moins explicite, la question de savoir ce qu'ils signifient l'un et l'autre.

La linguistique a pu apparaître, dans ce désir commun de cerner le problème de la signification, comme la discipline la mieux placée : parce que plus élaborée, plus formalisée, elle pouvait offrir aux autres son expérience et ses méthodes. Ainsi, dans les années cinquante, elle a reçu en France le titre enviable de science pilote parmi les autres sciences de l'homme.

La place privilégiée qui lui fut ainsi accordée ne pouvait que créer une situation paradoxale : un double rayonnement s'est développé à partir d'un lieu où il ne se passait pratiquement rien.

Le premier rayonnement est la rançon inévitable de la gloire : la sociologie, la psychanalyse l'ont connu avant la linguistique. Désigné sous le nom

Le présent volume appartient à la dernière édition (revue et corrigée) de cet ouvrage. La date du copyright mentionnée ci-dessous ne concerne que le dépôt à Washington de la première édition.

© 1966. — Librairie Larousse, Paris.

Librairie Larousse (Canada) limitée, propriétaire pour le Canada des droits d'auteur et des marques de commerce Larousse. — Distributeur exclusif au Canada : les Editions Françaises Inc., licencié quant aux droits d'auteur et usager inscrit des marques pour le Canada.

ISBN 2-03-070314-1

de « banalisation », il est caractérisé par la distorsion des structures méthodologiques d'une discipline et par la neutralisation des oppositions, souvent fondamentales, entre ses concepts. Une terminologie linguistique appauvrie et distordue s'est répandue dans certaines revues d'avant-garde : le linguiste avait de la peine à y reconnaître ses enfants.

Parallèlement, la linguistique a connu un rayonnement méthodologique certain. Il ne s'agissait pas là d'emprunts de méthodes à proprement parler, mais d'attitudes épistémologiques, de certaines transpositions de modèles et de procédures de découverte qui ont fécondé la réflexion d'un Merleau-Ponty, d'un Lévi-Strauss, d'un Lacan, d'un Barthes. La distance qui séparait ces modèles épistémologiques des domaines où ils pouvaient trouver leur application n'a pu agir que dans le sens de leur particularisation. Si l'importance des travaux qui en sont issus permet aux gens avertis de parler actuellement de l'« école française d'anthropologie », l'absence d'un catalyseur méthodologique est d'autant plus regrettable.

Ce rôle de catalyseur était, naturellement, celui de la linguistique. Il est curieux de constater qu'entourée ainsi de sollicitations diverses celle-ci s'est montrée, de façon générale, plus que réticente, hostile même à toute recherche sémantique. Les raisons en sont multiples.

b) Une parente pauvre : la sémantique.

Il faut reconnaître que la sémantique a toujours été la parente pauvre de la linguistique. Dernière-née des disciplines linguistiques — sa dénomination même n'est forgée que vers la fin du XIX^e siècle —, elle a été précédée, dans le cadre du développement de la linguistique historique, par la phonétique d'abord, dont l'élaboration a été la plus poussée, par la grammaire ensuite. Même une fois dénommée et instaurée, elle n'a cherché qu'à emprunter ses méthodes, tantôt à la rhétorique classique, tantôt à la psychologie de l'introspection.

La linguistique structurale a suivi, dans son développement, le même ordre de priorités. L'école de Prague a bien fondé la phonologie ; l'école de Copenhague, qui l'a immédiatement suivie, s'est surtout préoccupée de l'élaboration de la théorie linguistique qu'elle cherchait à appliquer au renouvellement des études grammaticales. L'oubli de la sémantique est patent et volontaire : il est normal, dans les milieux linguistiques, de se demander, encore aujourd'hui, si la sémantique possède un objet homogène, si cet objet se prête à l'analyse structurale, autrement dit, si l'on est en droit de considérer la sémantique comme une discipline linguistique.

La difficulté de déterminer les méthodes propres à la sémantique et de définir les unités constitutives de son objet est réelle. L'inventaire restreint des phonèmes, leur caractère discret, découvert implicitement lors de la première révolution scientifique de l'humanité, qui a consisté dans l'élaboration des premiers alphabets, favorisaient les progrès de la phonétique et,

plus tard, de la phonologie. Rien de semblable pour la sémantique. La définition traditionnelle de son objet, considéré pudiquement comme « substance psychique », empêchait de la délimiter nettement par rapport à la psychologie et, plus tard, la sociologie. Quant à ses unités constitutives, le fourmillement terminologique — de sémèmes, sémièmes, sémantèmes, etc. — ne révèle que l'embarras et la confusion. Le linguiste le mieux intentionné ne pouvait, dans ces conditions, considérer la sémantique que comme une discipline qui se cherche.

Le coup de grâce lui a finalement été donné par le triomphe d'une certaine conception de la linguistique s'appuyant sur la psychologie du comportement. On connaît la fameuse définition du signe linguistique donnée par Bloomfield (*Language*) : celui-ci est « une forme phonétique qui a un sens » (p. 138), « un sens dont on ne peut rien savoir » (p. 162). En tenant compte de telles attitudes behavioristes, il était devenu courant de considérer la sémantique elle-même comme n'ayant pas de sens. Et pourtant comme le remarque justement Jakobson en parlant de ceux qui disent « qu'il n'y a pas de sens », les questions de sens n'ont pas de sens pour eux : quand ils disent « pas de sens », de deux choses l'une : ou bien ils savent ce qu'ils veulent dire et par le fait même la question du sens prend du sens, ou bien ils ne le savent pas, et alors leur formule n'a plus de sens du tout » (*Essais*, p. 38-39).

Ces trois raisons — le retard historique des études sémantiques, les difficultés propres à la définition de leur objet et la vague du formalisme — ont été déterminantes et expliquent les réticences des linguistes à l'égard des recherches portant sur la signification.

Tout cela montre bien la position inconfortable de celui qui, conscient de l'urgence des problèmes sémantiques, désire réfléchir sur les conditions dans lesquelles une étude scientifique de la signification serait possible. Il a à faire face à deux sortes de difficultés, les unes théoriques, les autres pratiques.

Les premières proviennent des dimensions considérables de son entreprise : la sémantique, si elle doit trouver sa place dans l'économie générale de la linguistique et s'y intégrer avec ses postulats et le corps de ses concepts instrumentaux, doit en même temps viser à un caractère de généralité suffisant pour que ses méthodes, qui restent à élaborer, soient compatibles avec toute autre recherche portant sur la signification. Autrement dit, si la sémantique a pour objet d'étude les langues naturelles, leur description fait partie de cette science plus vaste de la signification qu'est la sémiologie, au sens saussurien de ce terme.

Les secondes sont relatives au destinataire éventuel de ses réflexions. Le besoin de formalisation, l'insistance sur l'univocité des concepts utilisés ne peuvent s'exprimer, à ce stade des recherches, que par une néologie des dénominations et une redondance des définitions qui se veulent plus rigoureuses les unes que les autres : ces tâtonnements préscientifiques ne peuvent que paraître à la fois pédants et superflus au destinataire dont le système

de références culturelles est littéraire ou historique. Mais ils paraîtront, à juste titre, insuffisants et trop « qualitatifs » aux logiciens et aux mathématiciens, qui constituent un groupe de soutien et de pression dont la linguistique ne peut pas ne pas tenir compte. Ainsi tiraillé entre des exigences pratiques contradictoires, l'auteur ne peut choisir, au risque de mécontenter tout le monde, que la voie moyenne pour se faire comprendre des deux côtés : s'il lui paraît évident que, sans le secours de la logique mathématique, et de la logique tout court, la sémantique ne peut que demeurer la contemplation de ses propres concepts généraux, il est également conscient qu'une initiation sémantique qui ne porterait pas et n'irait pas au-devant des sciences humaines, en plein bouleversement, resterait encore longtemps un exercice de chapelle.

2° LA SIGNIFICATION ET LA PERCEPTION

a) Le premier choix épistémologique.

La première observation concernant la signification ne peut porter que sur son caractère à la fois omniprésent et multiforme. On est naïvement étonné quand on se met à réfléchir sur la situation de l'homme qui, du matin au soir et de l'âge prénatal à la mort, est littéralement assailli par les significations qui le sollicitent de partout, par les messages qui l'atteignent à tout instant et sous toutes les formes. Combien naïves — au sens, cette fois-ci, non scientifique de ce mot — paraissent les prétentions de certains mouvements littéraires désirant fonder une esthétique de non-signification : si la présence, dans une pièce, de deux chaises, placées l'une à côté de l'autre, semble dangereuse à Alain Robbe-Grillet, parce que mythifiante du fait de son pouvoir d'évocation, on oublie que la présence d'une seule chaise fonctionne comme un paradigme linguistique et, présupposant l'absence, peut être tout aussi signifiante.

Mais une sémantique qui part de cette constatation de l'omniprésence de la signification ne peut que se confondre avec la théorie de la connaissance et chercher soit à la supplanter, soit à se soumettre à une certaine épistémologie. Cette situation inconfortable a été bien vue par Hjelmslev, qui, après avoir remarqué qu'elle était le lot de toute science, et non seulement de la linguistique, conseille de l'accepter avec résignation, tout en limitant les dégâts éventuels. Les présuppositions épistémologiques doivent être, par conséquent, aussi peu nombreuses et aussi générales que possible.

C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification. En le faisant, nous en retirons immédiatement l'avantage et l'inconvénient de ne pas pouvoir établir, dans son statut particulier, une classe autonome des significations linguistiques, suspendant ainsi la distinc-

tion entre la sémantique linguistique et la sémiologie saussurienne. Tout en reconnaissant nos préférences subjectives pour la théorie de la perception telle qu'elle a été naguère développée en France par Merleau-Ponty, nous ferons remarquer cependant que cette attitude épistémologique semble être aussi celle des sciences humaines du xx^e siècle en général : on a ainsi, pour ne citer que ce qui est particulièrement frappant, la psychologie de la forme et du comportement se substituer à la psychologie des « facultés » et de l'introspection. On voit aussi que l'explication des faits esthétiques est située actuellement davantage au niveau de la perception de l'œuvre, non plus à celui de l'exploration du génie ou de l'imagination. Une telle attitude, par conséquent, même si elle n'est que provisoire, apparaît, à l'époque historique qui est la nôtre, comme rentable : il est difficile d'imaginer d'autres critères de pertinence acceptables par tous.

b) Une description qualitative.

Mais l'affirmation que les significations du monde humain se situent au niveau de la perception consiste à définir l'exploration à l'intérieur du monde du sens commun, ou, comme on dit, du monde sensible. La sémantique reconnaît ainsi ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles.

Une telle prise de position ne peut surprendre que ceux qui, acceptant l'emprise actuelle que les méthodes quantitatives exercent sur les différents domaines de la linguistique, ne se sont pas rendu compte de la minceur des résultats obtenus — dont la faute incombe non pas aux procédures quantitatives employées, mais aux défaillances de la conceptualisation qualitative qui rendent les procédures inopérantes. D'un autre côté, une analyse qualitative de plus en plus rigoureuse ne peut que contribuer à combler l'hiatus qui existe actuellement entre les sciences de la nature, considérées comme quantitatives, et les sciences de l'homme, qui, malgré les apparences souvent trompeuses, restent qualitatives. Car un mouvement parallèle et inverse paraît-il, se dessine à l'intérieur des sciences de la nature. Comme le remarque Lévi-Strauss dans sa *Pensée sauvage* (p. 20) : « La chimie moderne ramène la variété des saveurs et des parfums à cinq éléments diversement combinés : oxygène, carbone, hydrogène, soufre et azote. En dressant des tables de présence et d'absence, en évaluant des dosages et des seuils, elle parvient à rendre compte de différences et de ressemblances entre des qualités qu'elle aurait jadis bannies de son domaine parce que secondes. Une description qualitative promet donc de jeter le pont par-dessus la zone brumeuse du monde des sens et des « effets de sens », en conciliant peut-être un jour la quantité et la qualité, l'homme et la nature.

Remarque : On notera que, dans l'exemple cité par Lévi-Strauss, les éléments derniers du système sémiologique correspondent les syntagmes des procès chimiques et non les systèmes chimiques.

c) Les premiers concepts opérationnels.

Pour constituer les premiers éléments d'une terminologie opérationnelle, on désignera du nom de *signifiant* les éléments ou les groupements d'éléments qui rendent possible l'apparition de la signification au niveau de la perception, et qui sont reconnus, en ce moment même, comme extérieurs à l'homme. Du nom de *signifié*, on désignera la signification ou les significations qui sont recouvertes par le signifiant et manifestées grâce à son existence.

On ne peut reconnaître quelque chose comme signifiant et lui accorder ce nom que si ce quelque chose signifie vraiment. L'existence du signifiant présuppose donc l'existence du signifié.

De son côté, le signifié n'est « signifié » que parce qu'il est signifié, c'est-à-dire parce qu'il existe un signifiant qui le signifie. Autrement dit, l'existence du signifié présuppose celle du signifiant.

Cette présupposition réciproque est le seul concept logique non défini qui nous permet de définir réciproquement, à la suite de Hjelmslev, le signifiant et le signifié.

On peut donner, provisoirement, le nom d'*ensemble signifiant* à cette réunion du signifiant et du signifié, en remarquant toutefois que le mot *ensemble* qui est contenu dans cette définition et renvoie au concept de totalité reste pour le moment non défini.

3° ENSEMBLES SIGNIFIANTS ET LANGUES NATURELLES

a) Classement des signifiants.

Comme les signifiants sont, selon cette première définition, censés être saisis, lors de la perception, dans leur statut de non-appartenance au monde humain, ils sont donc automatiquement rejetés vers l'univers naturel manifesté au niveau des qualités sensibles. Un premier classement des signifiants, suivant l'ordre sensoriel dont ils relèvent, peut être envisagé. Ainsi, les signifiants — et les ensembles signifiants — peuvent être :

- d'ordre *visuel* (mimique, gesticulation, écriture, nature romantique, arts plastiques, signaux de circulation, etc.);
- d'ordre *auditif* (langues naturelles, musique, etc.);
- d'ordre *tactile* (langage des aveugles, caresses, etc.);
- etc.

Un tel classement, souvent utilisé, est généralement considéré comme non linguistique. On peut noter toutefois dès maintenant que les qualités-signifiants, que nous posons en dehors de l'homme, ne doivent pas être

confondues avec les qualités-signifiés; en effet, les éléments constitutifs des différents ordres sensoriels peuvent, à leur tour, être saisis comme signifiés et instituer le monde sensible en tant que signification.

b) La corrélation entre signifiants et signifiés.

On n'a pas le droit d'admettre qu'à ce genre de classement des signifiants corresponde une division parallèle des signifiés. Plusieurs types de corrélation peuvent ici être envisagés :

1. Les signifiants appartenant à un même ordre sensoriel peuvent servir à la constitution d'ensembles signifiants autonomes, comme les langues naturelles et la musique. Il faut remarquer toutefois que les recherches sur la pathologie du langage ont permis d'établir que la distinction entre les bruits (constituant un ensemble signifiant de bruits), les sons musicaux et les sons du langage est antérieure à leur investissement par les signifiés. Des sous-ordres sensoriels comporteraient donc des significations globales : « bruit », « musique », « langage »;

2. Les signifiants de nature sensorielle différente peuvent recouvrir un signifié identique ou, du moins, équivalent : ainsi la langue orale et la langue écrite;

3. Plusieurs signifiants peuvent interférer dans un seul processus global de signification, comme la parole et le geste.

Quel que soit le statut du signifiant, aucune classification de signifiés n'est possible à partir des signifiants. La signification, par conséquent, est indépendante de la nature du signifiant grâce auquel elle se manifeste. Disons, par exemple, comme cela se fait assez couramment, que la peinture comporte une signification picturale ou que la musique possède une signification musicale n'a pas de sens. La définition de la peinture ou de la musique est de l'ordre du signifiant et non du signifié. Les significations qui y sont éventuellement contenues sont simplement humaines. Tout au plus peut-on dire que le signifiant, pris dans son ensemble, comporte le sens global « peinture » ou « musique ».

c) Significations « naturelles » et « artificielles ».

Une autre distinction consiste à séparer les ensembles signifiants *naturels* que sont nos langues « articulées » des ensembles signifiants *artificiels*.

Le critère de cette division n'apparaît cependant pas de façon évidente. Il semble que c'est dans la nature discrète des éléments constitutifs du signifiant qu'il faudrait le chercher : dans le cas des ensembles signifiants artificiels, les éléments discrets seraient posés *a priori*, tandis que dans les ensembles signifiants naturels ne dégageraient leurs unités discrètes constitutives qu'*a posteriori*.

Ce critère n'est toutefois pas pertinent à notre point de vue, qui est celui de la perception : la question de savoir si les éléments des signifiants sont discrets ou non, antérieurement à leur perception, relève des conditions de l'émission de la signification, que nous ne pouvons pas nous permettre d'analyser. De notre point de vue restreint, le problème, s'il se pose, doit être résolu au niveau de la perception, dans le cadre d'une discipline qui se préoccuperait de la typologie des signifiants. Il nous suffira de nous servir des seuls critères relevant soit des signifiés, soit de leurs relations avec les signifiants.

d) Le statut privilégié des langues naturelles.

En comparaison avec les autres ensembles signifiants, les langues naturelles semblent posséder un statut privilégié, du fait des transpositions et des traductions possibles.

Les transpositions sont de deux sortes :

1. Une langue naturelle, considérée uniquement en tant que *signifié*, peut être manifestée à l'aide de deux ou de plusieurs signifiants appartenant à des ordres sensoriels différents. Le français, par exemple, peut être réalisé à la fois sous forme phonique et sous forme graphique.

Il est généralement admis de considérer, dans de tels cas, l'un des signifiants comme premier, et l'autre comme dérivé ou transposé ; ce point de vue, qui est celui de Jakobson, n'est toutefois partagé ni par Hjelmslev ni par Russell ;

2. Une langue naturelle, prise en tant qu'*ensemble signifiant*, peut être transposée et réalisée dans un ordre sensoriel différent. Ainsi, le langage onirique n'est que la transposition de la langue naturelle dans un ordre visuel particulier (divisible, à son tour, en deux sous-ordres : en couleurs, ou en noir et blanc) [on trouve des exemples probants chez Freud]. Il en est de même du langage cinématographique.

Toutefois, il paraît raisonnable d'admettre que ces transpositions peuvent posséder — ou acquérir progressivement — une autonomie relative ou totale. Les efforts de l'art cinématographique des années vingt, tendant à créer son propre langage, sont caractéristiques, si l'on pense surtout à la régression qui s'est produite plus tard à la suite de l'invention du cinéma parlant.

Les traductions ne se distinguent de ce dernier type de transpositions que par la direction qu'elles empruntent : ainsi, tout ensemble signifiant de nature différente de celle de la langue naturelle peut être traduit, avec plus ou moins d'exactitude, dans une langue naturelle quelconque : ainsi la peinture et sa traduction par la critique picturale.

Le décalage qui se produit entre l'ensemble signifiant premier et la traduction intéresse non seulement la sémantique, mais toute discipline de signification : la distance qui les sépare peut être interprétée comme créatrice d'aliénations et de valorisations.

On voit que les langues naturelles occupent une place privilégiée du qu'elles servent de point de départ à des transpositions et de point d'aboutissement à des traductions.

Ce fait suffirait à lui seul pour rendre compte de la complexité de l'ensemble signifiant qu'est une langue naturelle.

4° LES NIVEAUX HIÉRARCHIQUES DU LANGAGE

a) La clôture de l'ensemble linguistique.

Le but que se propose la sémantique consiste à réunir les moyens conceptuels nécessaires et suffisants en vue de la description d'une langue naturelle quelconque — du français, par exemple —, considérée comme un ensemble signifiant.

La difficulté principale d'une telle description provient, on l'a vu, du caractère privilégié des langues naturelles. Une description de la peinture peut être conçue, de façon très générale, comme la traduction du langage pictural en langue française. Mais la description de la langue française n'est pas, dans cette même perspective, que la traduction du français en français. L'objet de l'étude se confond ainsi avec les instruments de cette étude : l'accusé est en même temps son juge d'instruction.

Un exemple, inadéquat peut-être, mais bien caractéristique, de cet état de choses est fourni par la lexicographie : un dictionnaire unilingue quelconque est un ensemble clos, à l'intérieur duquel les dénominations pourchassent indéfiniment les définitions.

Il faut en prendre son parti : toute recherche portant sur les significations inhérentes à une langue naturelle reste enfermée dans ce cadre linguistique et ne peut aboutir qu'à des expressions, formulations ou définitions présentées dans une langue naturelle.

La reconnaissance de la clôture de l'univers sémantique implique, à son tour, le rejet des conceptions linguistiques qui définissent la signification comme la relation entre les *signes* et les *choses*, et notamment le refus d'accepter la dimension supplémentaire du *référént*, qu'introduisent, de manière de compromis, les sémanticiens « réalistes » (Ullmann) dans la théorie saussurienne du signe, elle-même sujette à caution : elle ne représente qu'une des interprétations possibles du structuralisme de Saussure. Car se référer aux *choses* pour l'explication des *signes* ne veut rien dire.

plus que tenter une transposition, impraticable, des significations contenues dans les langues naturelles en ensembles signifiants non linguistiques : entreprise, on le voit, de caractère onirique.

Remarque : Une difficulté, secondaire, subsiste du fait de l'existence des contextes non linguistiques de la communication. Nous dirons qu'il s'agit là, simplement, d'interférences, au moment même du procès de la communication, de plusieurs ensembles signifiants : le fait que la communication puisse être parfois hétérogène ne préjuge en rien le statut autonome des ensembles signifiants qui s'y trouvent engagés.

b) Les niveaux logiques de la signification.

La logique moderne a permis de surmonter, en partie, la difficulté due à l'impossibilité de sortir de l'univers linguistique clos, en élaborant la théorie de la hiérarchie des langages.

Le concept de *hiérarchie* qui se trouve ainsi introduit doit être compris comme la relation de présupposition logique et ne peut être défini, nous l'avons déjà remarqué, avec les ressources dont nous disposons. La relation de présupposition s'établit entre deux contenus dont nous ne savons rien, et qui peuvent être soit deux ensembles signifiants (l'ensemble « critique picturale » présuppose l'ensemble « peinture »), soit deux segments signifiants quelconques. Ainsi, on peut dire que les trois segments, que nous disposons hiérarchiquement :

Je me rends compte

que je dis

qu'il fait froid

sont reliés entre eux par des relations de présupposition.

Remarque : Nous ne voulons pas, par cet exemple, introduire les problèmes, non linguistiques, des niveaux de réalité ou des niveaux de conscience, mais illustrer le seul fait de l'existence des niveaux.

Cette reconnaissance des niveaux de signification pouvant exister à l'intérieur d'un seul ensemble signifiant nous permet de situer la recherche sémantique en distinguant deux niveaux différents : celui qui constitue l'objet de notre étude, et que nous pouvons continuer à désigner, selon la terminologie établie, comme la *langue-objet*, et celui où seront disposés les instruments linguistiques de la recherche sémantique, et qui doit être considéré comme *métalinguistique* par rapport au premier.

Remarque : Le terme de *langage*, que nous risquons d'employer par habitude, est vague et correspond soit à un ensemble, soit à un sous-ensemble signifiant. Nous tâcherons de réserver le terme de *langue* pour désigner les seuls ensembles ou sous-ensembles « naturels », quel que soit le niveau où ils seront situés.

c) La sémantique en tant que langage.

Ce nouveau concept nous permet maintenant de préciser la notion de *traduction*. Lorsqu'un critique parle de la peinture ou de la musique, du fait même qu'il en parle, il présuppose l'existence d'ensembles signifiants « peinture », « musique ». Ses paroles constituent donc, par rapport à ce qu'il voit ou entend, une métalangue. Ainsi, quels que soient la nature du signifiant ou le statut hiérarchique de l'ensemble signifiant considéré, l'étude de la signification se trouve située à un niveau métalinguistique par rapport à l'ensemble étudié. Cette différence de niveau est encore plus visible lorsqu'il s'agit de l'étude des langues naturelles : ainsi, l'allemand ou l'anglais peuvent être étudiés dans une métalangue linguistique utilisant le français, et inversement.

Cela nous permet de formuler un principe de portée plus générale : nous dirons que cette métalangue transcriptive ou descriptive sert non seulement à étudier n'importe quel ensemble signifiant, mais qu'elle-même est indifférente au choix de la langue naturelle utilisée.

On peut aller même un peu plus loin et se demander si l'interprétation métalinguistique de la signification est liée à l'utilisation des langues naturelles particulières, si sa description ne peut pas se satisfaire d'un métalangage plus ou moins éloigné des langues naturelles.

Une distinction doit être faite ici, selon Hjelmslev, entre métalangages scientifiques et métalangages non scientifiques. La métalangue non scientifique est, comme la langue-objet qu'elle explicite, « naturelle » : œuvre collective de plusieurs générations de critiques d'art, la langue de la critique picturale, par exemple, se présente comme un sous-ensemble déjà existant, intégré dans l'ensemble signifiant français. Le métalangage scientifique est construit : cela veut dire que tous les termes qui le composent constituent un corps de définitions cohérent.

Mais l'existence d'un corps de définitions ne peut signifier qu'une chose : à savoir que le métalangage lui-même a été préalablement posé comme langue-objet et étudié à un niveau hiérarchique supérieur. Ainsi, pour que le métalangage sémantique, le seul qui nous intéresse, puisse être considéré comme « scientifique », il faut que les termes qui le constituent soient préalablement définis et confrontés. La définition d'un métalangage scientifique pose donc comme condition, et présuppose, par conséquent, l'existence d'un *méta-métalangage*, ou langage tertiaire ; mais on s'aperçoit vite que celui-ci n'aura pas de raison d'être s'il n'est pas destiné à analyser le métalangage déjà donné.

Nous voyons maintenant quelles sont les conditions d'une sémantique scientifique : elle ne peut être conçue que comme la réunion, par la relation de présupposition réciproque, de deux métalangages : un langage descriptif ou translatif, dans lequel les significations contenues dans la langue-objet pourront être formulées, et un langage méthodologique, définissant des concepts descriptifs et vérifiant leur cohésion interne.

d) Le niveau épistémologique.

L'existence d'un langage méthodologique, si elle autorise l'étude sémantique à l'intérieur d'une langue naturelle donnée, ne semble pas suffisante pour placer la sémantique au-dessus des langues naturelles. Ce niveau tertiaire qui constitue la sémantique en métalangage scientifique doit lui-même être construit par déduction, et non par induction.

On peut illustrer ce postulat hjelmslevien, auquel nous souscrivons, en l'appliquant à la description grammaticale. Ainsi, un concept morphologique, l'imparfait français, par exemple, peut être défini inductivement, par l'analyse de ses distributions. Le concept « imparfait » sera lui-même dénommé au niveau du langage descriptif; une fois qu'il sera versé dans le langage méthodologique, sa validité pourra être vérifiée à l'intérieur des catégories temporelles, aspectuelles et modales du français. Et, cependant, il ne pourra être utilisé, pour des raisons évidentes, dans l'analyse d'autres langues naturelles, de l'imparfait allemand par exemple. Ce n'est que dans la mesure où le corps de concepts grammaticaux constitue un ensemble axiomatique déductif que ces concepts pourront servir de base à une morphologie comparative ou générale.

L'examen de la valeur méthodologique de la déduction et de l'induction se situe déjà, on le voit, à un niveau hiérarchiquement supérieur, au niveau linguistique quaternaire. Car le problème qui est posé ainsi est celui de deux conceptions de la vérité : de la vérité considérée en tant que cohérence interne et de la vérité conçue comme une adéquation à la réalité.

En effet, si la description est la traduction d'une langue-objet dans un langage descriptif, cette traduction doit être adéquate, elle doit adhérer à la réalité, qui est, pour nous, le niveau de la langue-objet. De ce point de vue, les méthodes inductives paraissent valables.

Mais on peut dire également qu'une description inductive ne dépassera jamais les limites d'un ensemble signifiant donné, n'atteindra jamais le niveau d'une méthodologie générale. Ce n'est pas par hasard que la logique, qui est un langage dont les postulats se situent au niveau quaternaire, est résolument déductive.

On retrouve ainsi, dans le domaine sémantique, les mêmes problèmes qui se posent à propos de l'adéquation entre ces modèles linguistiques qu'on appelle « lois de la nature » et la réalité. Le décalage théorique, et parfois pratique, entre modèle et manifestation existe toujours. La science n'a pu se construire qu'en tenant compte des deux aspects méthodologiques fondamentaux, mais en subordonnant l'induction à la déduction.

On voit que l'acceptation seule de discuter l'existence et la validité des deux préalables : induction et déduction, nous situe déjà au niveau quaternaire et pose en même temps les conditions d'une sémantique générale, capable de décrire tout ensemble signifiant, sous quelque forme qu'il se

présente, et indépendante de la langue naturelle qui peut servir, pour des raisons de commodité, à la description. Ces conditions sont d'abord l'existence même du niveau quaternaire, c'est-à-dire du langage épistémologique et ensuite l'analyse des conditions de validité de la description sémantique qui doit y être située.

La sémantique scientifique et, avec elle, la description sémantique, qu'il n'est que la praxis utilisant la structure hiérarchique conceptuelle qu'est la sémantique, ne sont possibles que si elles tiennent compte simultanément en vue de l'analyse d'une langue-objet, de trois langages, situés à trois niveaux d'exigence logique différents : le langage descriptif, le langage méthodologique et le langage épistémologique.

e) La notation symbolique.

Il nous reste une dernière remarque à faire, de caractère technique, mais il est vrai, mais assez importante par ses conséquences pratiques : il s'agit de l'utilisation de la notation symbolique.

L'exemple des mathématiques, mais aussi de la logique symbolique et plus récemment encore, de la linguistique, montre ce qu'on peut gagner en précision dans le raisonnement et en facilité opératoire si, en disposant d'un corps de concepts défini de façon univoque, on abandonne la langue « naturelle » pour noter ces concepts symboliquement, à l'aide de caractères et de chiffres.

Toutefois, pour qu'une telle notation puisse être introduite dans un domaine, il faut que l'inventaire des concepts à traduire dans ce langage « symbolique » soit assez restreint. On ne saura que plus tard si de tels inventaires réduits sont possibles : c'est, en tout cas, un des buts que la sémantique doit se proposer.

La notation symbolique n'est donc pas en soi une procédure de découverte. Il n'empêche que la possibilité de l'utiliser dans un domaine donné apporte la preuve indirecte que le terrain de recherches choisi est passablement déblayé (cf. Reichenbach, *L'Avènement de la philosophie scientifique*, p. 187-195).

LA STRUCTURE ÉLÉMENTAIRE DE LA SIGNIFICATION

1° Continuités et discontinuités.

La linguistique traditionnelle — qui se conformait d'ailleurs en ceci aux tendances générales de son temps — insistait volontiers sur le caractère continu des phénomènes linguistiques. Ainsi, le passage de *a* latin de *mar* à [ε] français de *mer* était considéré comme inconscient, insaisissable, sans solution de continuité. De même, dans l'aire géographique du gallo-roman, le passage d'un patois à l'autre, d'un dialecte à l'autre, se faisait, à pied ou à bicyclette, avec le « sentiment linguistique » de permanence. La tâche du linguiste-historien consistait à ramener, en remontant aussi haut que possible, les différences à des identités.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer, en lui rendant son caractère révolutionnaire, l'affirmation saussurienne que la langue est faite d'oppositions.

Cette constatation, pourtant, ne va pas de soi, et l'on peut se demander s'il est possible, tant qu'on reste sur le plan de la « réalité », c'est-à-dire de la substance phonique et de l'articulation individuelle et occurrentielle, de concevoir, par exemple, un phonème autrement que comme un champ de dispersion comparable à celui du tir d'artillerie; ou, encore, s'il est possible de saisir le caractère discontinu des faits linguistiques, de dire de la langue autre chose que le fameux « tout se tient » ou « tout est dans tout ».

La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écarts différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues.

Remarque : Le concept de *discontinuité*, que nous n'arrivons pas à définir, n'est pas propre à la sémantique; il préside aussi, par exemple, au fondement des mathématiques. C'est donc une pré-supposition que l'on doit verser dans l'inventaire épistémologique des postulats non analysés.

2° La première conception de la structure.

Nous percevons des différences et, grâce à cette perception, le monde « prend forme » devant nous et pour nous.

Mais que signifie au juste — sur le plan linguistique — l'expression « percevoir des différences » ?

1. Percevoir des différences, cela veut dire saisir au moins deux termes-objets comme simultanément présents;

2. Percevoir des différences, cela veut dire saisir la relation entre les termes, les relier d'une façon ou d'une autre.

D'où la première définition, généralement utilisée d'ailleurs, du concept de structure : présence de deux termes et de la relation entre eux.

Deux conséquences en découlent immédiatement :

1. Un seul terme-objet ne comporte pas de signification;

2. La signification présuppose l'existence de la relation : c'est l'apparition de la relation entre les termes qui est la condition nécessaire de la signification.

Tout approfondissement de la notion de structure exige l'analyse des éléments de sa définition. Il faudra donc considérer successivement la notion de *relation* et celle de *terme-objet*. Quant à l'expression *présence*, elle n'est pas analysable à ce niveau : elle implique, en effet, le mode d'existence des termes-objets dans la perception; elle conduirait à s'interroger sur la nature même de la perception. Son analyse, selon le principe du minimum épistémologique, n'appartient plus à la linguistique. Il en est de même du concept de *simultanéité*, qui, même débarrassé de son caractère temporel, laisserait encore un résidu non analysable, proche des concepts épistémologiques de continuité et d'identité.

3° Conjonction et disjonction.

A propos de la relation, une double constatation s'impose dès le commencement :

1. Pour que deux termes-objets puissent être saisis ensemble, il faut qu'ils aient quelque chose en commun (c'est le problème de la ressemblance et, dans ses prolongements, celui de l'identité);

2. Pour que deux termes-objets puissent être distingués, il faut qu'ils soient différents, de quelque manière que ce soit (c'est le problème de la différence et de la non-identité).

Le problème du continu et du discontinu, on le voit, réapparaît, quoique de manière un peu différente. En effet, la relation manifeste maintenant sa double nature : elle est à la fois *conjonction* et *disjonction*.

4° Les structures élémentaires.

Ce double aspect de la relation peut se manifester à tous les niveaux linguistiques.

Exemples : a) *route nationale* vs *route départementale*,
pas vs *bas*;

β) (b) *voisé* vs (p) *non voisé*,
grand vs *petit*.

Les deux premiers exemples ne soulèvent pas de difficultés : chaque terme de relation possède, en effet, deux éléments, dont le premier (*route*, a) conjoint, tandis que le second (*nationale* vs *départementale*; *p* vs *b*) disjoint la structure.

Les deux derniers exemples paraissent plus délicats, du fait même de leur simplicité. Si l'existence de la relation entre les deux termes ne fait pas de doute, les deux aspects de la relation — conjonctif et disjonctif — ne sont pas immédiatement visibles.

Nous désignerons du nom de *structure élémentaire* un tel type de relation. En effet, puisqu'il est convenu que les termes-objets seuls ne comportent pas de signification, c'est au niveau des structures qu'il faut chercher les unités significatives élémentaires, et non au niveau des éléments. Ceux-ci, qu'on les appelle *signes*, *unités constitutives* ou *monèmes*, ne sont que secondaires dans le cadre de la recherche portant sur la signification. La langue n'est pas un système de signes, mais un assemblage — dont l'économie reste à préciser — de structures de signification.

5° Les axes sémantiques.

La structure élémentaire doit donc être recherchée non pas au niveau de l'opposition

pas vs *bas*,

mais au niveau de celle de

p vs *b*.

Il est admis de considérer que cette opposition consiste dans le caractère

voisé vs *non voisé*

des deux phonèmes.

Cependant, si nous sommes en mesure de comparer — et de distinguer par la suite — *p* et *b*, c'est parce que ces deux phonèmes sont comparables, autrement dit parce que leur opposition se situe sur un seul et même axe,

celui du voisement. Le terme de *voisement* est peut-être impropre, puisqu'il ne met en évidence que la propriété « voisé » de l'un des deux termes tout en laissant l'autre dans l'ombre. Peu importe, d'ailleurs : nous savons qu'il s'agit là d'une terminologie métalinguistique, descriptive, qui pourrait à la limite, être remplacée par une notation en lettres ou en chiffres. Ce qui est important, c'est l'existence d'un point de vue unique, d'une dimension à l'intérieur de laquelle se manifeste l'opposition, qui se présente sous la forme de deux pôles extrêmes d'un même axe.

Il en sera de même sur le plan sémantique, où les oppositions

blanc vs *noir*,
grand vs *petit*

permettent de postuler un point de vue commun aux deux termes, celui de l'absence de la couleur dans un cas, celui de la mesure du continu dans l'autre.

Nous proposons d'appeler *axe sémantique* ce dénominateur commun de deux termes, ce fond sur lequel se dégage l'articulation de la signification. On voit que l'axe sémantique a pour fonction de subsumer, de totaliser les articulations qui lui sont inhérentes.

6° La relation.

A condition de pouvoir trouver — ou inventer — chaque fois la dénomination convenable de l'axe sémantique, on peut concevoir une description structurale de type relationnel, qui consisterait à indiquer, d'une part, les deux termes de la relation et, de l'autre, le contenu sémantique de celle-ci. Ainsi, en désignant par A et B les termes-objets, et par S le contenu sémantique, on pourrait exprimer la structure par :

A / est en relation (S) avec / B.

La relation entre A et B se décompose déjà en :

1. Une séquence « est en relation avec », qui est une affirmation « abstraite » de l'existence de la relation (r) entre les deux termes ;

2. Le contenu sémantique de la relation (S), que nous avons désigné précédemment comme axe sémantique.

La formule peut s'écrire plus simplement :

A / r (S) / B.

Précisons maintenant le statut linguistique de chacun des symboles de la formule.

Il est évident que les termes-objets A et B appartiennent à la langue objet, au déroulement même du discours, qu'ils sont saisis dans l'acte de la perception. L'axe sémantique S est le résultat de la description totalisante

qui réunit à la fois les ressemblances et les différences communes aux termes A et B : S appartient donc au métalangage sémantique descriptif. Quant à la relation (r), elle a été présupposée dès le début de cette interprétation ; (r) appartient donc au langage méthodologique et ne peut être analysé qu'au niveau épistémologique.

7° Les articulations sémiques.

Du moment qu'on accepte de considérer comme métalinguistique le contenu de la relation — que nous avons désigné par la lettre S —, on peut envisager sans inquiétude méthodologique l'expression opérationnelle de l'axe sémantique en autant d'éléments de signification qu'il y a de termes-objets différents impliqués dans la relation, en considérant de tels éléments comme des propriétés de ces termes.

Pour reprendre l'exemple déjà utilisé, l'axe de voisement (S) peut être interprété comme la relation (r) entre l'élément voisé (s_1) et l'élément non voisé (s_2). Dans ce cas, le terme-objet A (phonème *b*) possédera la propriété s_1 (voisé), tandis que le terme-objet B (phonème *p*) aura comme propriété l'élément s_2 (non voisé) :

b (voisé) r *p* (non voisé),

ce qui n'est qu'un cas particulier de la formule plus générale :

A (s_1) r B (s_2).

Cette formule peut dès lors être appliquée à l'analyse de n'importe quelle relation. Ainsi, la relation entre deux termes-objets :

filles r (sexe) *garçons*,

peut se traduire par

filles (féminité) r *garçons* (masculinité).

Les éléments de signification (s_1 , s_2) ainsi dégagés sont désignés par R. Jakobson comme traits distinctifs et ne sont, pour lui, que la traduction anglaise, retraduite en français, des *éléments différentiels* de Saussure. Par souci de simplicité terminologique, nous proposons de les appeler *sèmes*.

On voit, par conséquent, qu'une structure élémentaire peut être saisie et décrite soit sous forme d'axe sémantique, soit sous celle d'articulation sémique.

Il est à remarquer dès maintenant que la description sémique est, quant au rendement pratique, de beaucoup supérieure à l'inventaire des axes sémantiques et paraît devoir lui être préférée, selon le principe de simplicité formulé par Hjelmslev. Ainsi, pour emprunter l'exemple à R. Jakobson lui-même, la description phonologique de l'arabe classique, avec ses 26 phonèmes, donnerait, selon les calculs de Cantineau, un répertoire de 325 oppositions (il s'agit ici de relations oppositionnelles non décrites, même sous

forme d'axes). La description de l'arabe dialectal de la Palestine septentrionale, qui possède 31 phonèmes, révèle l'existence, en tout et pour tout, de 9 oppositions binaires. (Cf. R. Jakobson, « *Mufaxxama* ». *The Emphatic Phonemes in Arabic*, dans *Studies presented to Joshua Whatmough*, La Haye, p. 105-115.)

8° Les modes d'articulation sémique.

Le problème du mode d'existence (ou du mode de description) des articulations sémiques est l'un des plus controversés de la linguistique d'aujourd'hui.

Pour les partisans du binarisme (logique ou opérationnel), tels que Jakobson et ses disciples, un axe sémantique s'articule en deux sèmes, qu'on désigne, d'une façon qui prête d'ailleurs à des ambiguïtés, comme

marqué vs non marqué.

Mais, déjà à ce niveau, les différences d'articulation apparaissent. Ainsi, dans le cas de

voisé vs non voisé,

nous avons affaire à un sème marqué (c'est-à-dire présent dans l'un des deux pôles), qui se trouve en relation avec le sème non marqué (absent dans l'autre pôle) :

s vs — *s*;

mais ce schéma ne s'applique plus à l'opposition binaire

garçon (masc.) vs *filles* (fém.),

car il ne suffit pas de constater l'absence du sème « masculinité » dans le terme-objet *filles* : ce terme possède en propre le sème « féminité ». L'articulation peut alors être exprimée par

s vs non *s*.

Ce sont ces deux types d'articulations sémiques que retient principalement Jakobson.

Cependant, dans le cas de l'opposition

grand vs *petit*,

on constate aisément l'existence d'un troisième terme-objet, qui est *moyen*.

Dans l'axiomatique des structures élémentaires élaborée par V. Brøndal, ce phénomène peut être interprété de la façon suivante : les deux sèmes polaires

s vs non *s*,

que Brøndal désigne comme

positif vs négatif,

peuvent accepter un troisième sème, qui sera défini comme n'étant ni *s* ni non *s*, et qu'il appellera *neutre*. L'articulation sera donc du type

positif vs neutre vs négatif
(grand) (moyen) (petit)

Dans d'autres cas, le sème intercalaire peut apparaître comme étant et *s* et non *s* : il prendra alors le nom de *complexe*. Ainsi, dans l'exemple suivant, l'articulation

on vs *il* vs *cela*

peut être interprétée comme

positif vs complexe vs négatif
(personnel) (et personnel (non personnel)
et impersonnel)

Brøndal envisage ensuite deux autres types d'articulations sémiques possibles, notamment le complexe positif et le complexe négatif, caractérisés par la dominance de l'un ou de l'autre sème à l'intérieur du complexe sémique.

Ces deux positions théoriques — celle de Jakobson et celle de Brøndal — paraissent à première vue inconciliables. Leur contradiction n'est pourtant qu'apparente, car, au fond, seule l'articulation est complexe dans l'axiomatique de Brøndal; le nombre de sèmes impliqués dans celle-ci reste constant. La structure brøndalienne est tout aussi binaire que celle de Jakobson.

Nous sommes obligé d'introduire ici, par anticipation, la distinction entre deux types différents de saisie et de conceptualisation possibles de la signification : la signification en tant qu'immanence et la signification en tant que manifestation, pour dissiper la confusion qu'il est inutile de maintenir plus longtemps. La structure élémentaire, considérée et décrite « en soi », c'est-à-dire en dehors de tout contexte signifiant, ne peut être que binaire, et cela non pas tellement pour des raisons théoriques non élucidées, qu'il faut renvoyer au niveau épistémologique du langage, mais du fait du consensus actuel des linguistes. Elle est articulée en deux sèmes

s vs non *s*,

et nous proposons d'en fixer la définition en la désignant par l'expression *catégorie sémique*, qui fait double emploi, jusqu'à présent, avec *axe sémantique*, mais se révélera comme plus précise à l'avenir.

Il nous paraît évident, d'autre part, qu'on ne peut raisonnablement introduire, à ce niveau, ni postuler l'existence du terme neutre de Brøndal ou du — *s* de Jakobson : la non-existence d'un sème n'est pas un sème et ne peut être enregistrée qu'au niveau de la signification manifestée, où l'existence de deux contextes sémiques identiques et distincts peut être interprétée par la présence, dans le premier contexte, du sème *s*, et par l'absence,

dans le deuxième contexte, de ce même sème *s*, absence que l'on peut désigner conventionnellement par — *s*. Il s'agit ici, par conséquent, non plus de l'existence des sèmes considérés comme unités de signification construites à partir de leur structure relationnelle, mais de la manifestation des termes sémiques, qui ne doivent pas être confondus avec les sèmes. Un tableau de correspondances précisera davantage cette distinction :

TERMES SÉMIQUES		LEUR CONTENU SÉMIQUE
positif	<i>s</i>	(présence du sème <i>s</i>)
négatif	non <i>s</i>	(présence du sème non <i>s</i>)
neutre	— <i>s</i>	(absence de <i>s</i> et de non <i>s</i>)
complexe	<i>s</i> + non <i>s</i>	(présence de la catégorie sémique <i>S</i>)

Remarque : Dans le cas de la manifestation du terme sémique complexe, les deux sèmes présents peuvent se trouver, selon Brøndal, soit en équilibre, soit en relation de *dominance* l'un par rapport à l'autre. Nous y reviendrons plus tard.

On peut également tenter de préciser la distinction entre catégories sémiques et articulations sémiques, non plus au niveau épistémologique, mais au niveau des procédures de description : la description d'une articulation sémique est comparable à l'analyse des distributions qui chercherait à enregistrer les termes sémiques dans les contextes sémiques comparables. Mais, comme dans le cas de l'analyse distributionnelle, cette recherche de termes sémiques présuppose ce que l'on cherche : la non-existence du sème (— *s*) ne peut être reconnue que si l'on a posé d'abord le sème *s* comme existant; de même, la reconnaissance d'un terme comme complexe présuppose la connaissance de la catégorie sémique déjà analysée en sèmes disjoints, car, autrement, le terme complexe ne se distinguerait en rien d'un sème simple quelconque. Cela revient à dire que la catégorie sémique est antérieure à son articulation et que, si la description part de l'analyse des articulations sémiques, elle ne fait que confirmer ou infirmer l'existence de la catégorie sémique postulée *a priori*. La description sémantique, disions-nous, est la construction d'un métalangage.

9° Forme et substance.

Cette analyse de la relation, considérée tantôt comme axe sémantique, tantôt dans son articulation en sèmes, entraîne des conséquences qui dépassent de loin le souci de définir la structure.

Pour le montrer, empruntons à Hjelmslev (*Prolegomena*, p. 33) l'exemple, devenu classique, du spectre des couleurs. Cet axe sémantique — car c'est bien de cela qu'il s'agit — possède une grande généralité : on peut affirmer qu'il se trouve dans toutes les langues naturelles, tant il est difficile

d'imaginer une civilisation achromatique. La comparaison des deux articulations sémiques de cet axe — l'anglaise et la galloise — est représentée par le tableau suivant :

<i>green</i>	<i>gwyrdd</i>
<i>blue</i>	<i>glas</i>
<i>gray</i>	<i>llwyd</i>
<i>brown</i>	

Ces articulations sémiques différentes — qui caractérisent, bien entendu, non seulement le spectre des couleurs, mais un grand nombre d'axes sémantiques — ne sont que des catégorisations différentes du monde, qui définissent, dans leur spécificité, cultures et civilisations. Dès lors, il n'est pas étonnant que Hjelmslev réserve à ces articulations du langage le nom de *forme du contenu* et désigne les axes sémantiques qui les subsument comme *substance du contenu*.

Cette dernière notion — la substance du contenu — demande à être quelque peu précisée. Il sera entendu — nous avons déjà insisté là-dessus en parlant de l'axe sémantique — que la substance ne peut être approchée ni saisie autrement qu'à l'aide d'une lexicalisation qui se situe nécessairement à l'intérieur de l'univers signifiant. La substance du contenu ne doit donc pas être considérée comme une réalité extra-linguistique, psychique ou physique, mais comme la manifestation linguistique du contenu, située à un autre niveau que la forme.

L'opposition de la forme et de la substance se trouve donc entièrement située à l'intérieur de l'analyse du contenu ; elle n'est pas l'opposition du signifiant (forme) et du signifié (contenu), comme une longue tradition du XIX^e siècle voudrait nous le faire admettre. La forme est tout aussi signifiante que la substance, et il est étonnant que cette formulation de Hjelmslev n'ait pu trouver jusqu'à présent l'audience qu'elle mérite.

En conséquence, on peut dire que les articulations sémiques d'une langue constituent sa forme, tandis que l'ensemble des axes sémantiques traduisent sa substance. Dès lors, la description de tout ensemble signifiant postulé au seuil d'une analyse peut être menée sur deux plans différents — le plan sémique ou formel et le plan sémantique ou substantiel — et aboutir à des résultats différents.

Il n'est pas besoin d'ajouter que forme et substance ne sont que deux concepts opérationnels qui dépendent du niveau d'analyse choisi : ce qui sera dénommé comme substance à un certain niveau pourra être analysé comme forme à un niveau différent.

Remarque : C'est ici que se justifie l'introduction du terme de *catégorie sémique*, appliqué à un axe sémantique d'un type particulier,

celui qui constitue la structure comme unité minimale de signification. Nous continuerons à employer le terme d'*axe sémantique* dans son sens opérationnel d'« unité de substance du contenu articulé en structure ».

10° Les sèmes et les lexèmes.

Après avoir examiné la relation qui s'identifie à la limite avec le concept même de structure, on doit essayer maintenant de déterminer le rôle qui peut être assigné, dans l'économie de ce concept, aux termes-objets, dont au niveau de la perception, nous avons postulé l'existence en même temps que celle de la relation.

Nous avons vu que cette dernière pouvait être analysée en sèmes, que nous avons proposé de considérer comme des propriétés des termes-objets. La question est donc de savoir quel sens il faut attribuer à l'expression

$$\frac{s \text{ (est la propriété de) } A}{(\text{féminité}) \quad (\text{fille})}$$

B. Russell, en analysant les noms propres, remarque pertinemment que « le sens commun considère une chose comme ayant des qualités, mais non comme définie par elles » (*Signification et vérité*, p. 113). Dans une telle conception, la chose est indépendante de ses propriétés ; c'est la chose en soi et comme telle inconnaissable : aucune analyse de ses propriétés n'épuiserait jamais son essence.

L'intention de décrire les substances (au sens non linguistique de ce terme) ne peut que rendre la connaissance impossible. En effet, comme le remarque B. Russell (*ibid.*, p. 112), « si *ceci est rouge* est une proposition assignant une qualité à une substance, et si une substance ne se définit pas par la somme de ses prédicats, il est donc possible que *ceci* et *cela* aient exactement les mêmes prédicats, sans qu'ils soient identiques ». Le principe d'identité se trouverait ainsi remis en question.

Tout cela ne fait que confirmer notre répugnance à l'égard d'une sémantique qui aurait la prétention de décrire la « substance psychique ». Forcé nous est donc de rester sur le plan phénoménologique, c'est-à-dire linguistique, et de postuler, avec Russell, que les *qualités* définissent les *choses*, c'est-à-dire que le sème *s* est un des éléments constituant le terme-objet *A* et que celui-ci, au bout d'une analyse exhaustive, se définit comme la collection des sèmes *s*₁, *s*₂, *s*₃, etc.

Il ne nous reste plus qu'à rendre au terme-objet son nom de *lexème*. Celui-ci appartient à la langue-objet et se réalise dans le discours. Il est par conséquent, l'unité linguistique d'un autre ordre et ne doit pas être inclus dans la définition de la structure élémentaire.

11° Deuxième définition de la structure.

Cette élimination des termes-objets (lexèmes) de la définition de la structure exige un réajustement de celle-ci. En tenant compte de ce qui précède, nous pouvons dire que la structure est le mode d'existence de la signification, caractérisé par la présence de la relation articulée entre deux sèmes. Les catégories sémiques, on l'a vu, sont immanentes à la langue-objet, mais ne peuvent être formulées qu'en dehors d'elle.

Cette définition peut surprendre à première vue; elle n'est pourtant pas très éloignée sinon de nos modes de penser, du moins de notre mode d'opérer. Quand nous disons, par exemple, que le français possède trois modes : l'impératif, l'indicatif et le subjonctif, nous constatons simplement que l'axe modal du français, exprimé en deux sèmes *s* et non *s*, est articulé ainsi :

$$\frac{\text{impératif}}{s} \text{ vs } \frac{\text{indicatif}}{\text{ni } s \text{ ni non } s} \text{ vs } \frac{\text{subjonctif}}{\text{non } s}.$$

Une telle catégorie sémique est immanente à la langue française : chaque sème *y* est réalisé à l'intérieur de nombreux lexèmes.

Remarque : Il faut noter que nous ne prenons aucunement à notre compte cette interprétation de la catégorie du mode en français.

12° La totalité et les parties.

Pareille conception de la structure ne paraît pas encore entièrement satisfaisante. On a déjà eu l'occasion d'insister sur le fait que l'axe sémantique subsume, en quelque sorte, les éléments sémiques qui s'en dégagent analytiquement. Cela revient à dire que, par rapport à la *totalité* qu'est une catégorie sémique, les sèmes peuvent être considérés comme ses *parties*. Il paraît, par conséquent, indispensable d'intégrer cette relation, qui va de la totalité structurelle à ses unités constitutives, dans la définition même de la structure.

Une attitude assez paradoxale peut être constatée, à l'égard de ce type de relation, parmi les linguistes contemporains. Ainsi, Hjelmslev, par exemple, intègre la relation du tout aux parties dans sa définition de la structure (*Prolegomena*, p. 20-21), sans qu'on puisse voir pour autant la place qu'il lui réserve dans l'économie de sa théorie linguistique. Un grammairien qui essaierait, comme P. Imbs, d'introduire le concept de totalité dans son analyse risquerait, à tort ou à raison, d'être suspecté de velléités d'organicisme : certaines disciplines humanistes ont, en effet, tellement abusé du terme de *totalité*, considéré comme concept explicatif de valeur universelle, que son caractère mythifiant est devenu évident.

Pour éviter ce genre de malentendu et pour économiser en même temps les outils conceptuels, nous proposons de restreindre, autant que possible,

cette définition et de ne considérer la relation entre le sème et la catégorie sémique à laquelle appartient le sème que du point de vue de la présupposition logique. Nous dirons qu'à côté de la relation *antonymique* (disjonction et conjonction) entre les sèmes d'une même catégorie la structure élémentaire de la signification se définit, en plus, par la relation *hyponymique* entre chacun des sèmes pris individuellement et la catégorie sémique entière.

Remarque : L'utilisation opérationnelle de cette relation peut exiger l'introduction du concept d'*orientation* : ainsi, en partant du sème, la relation peut être désignée comme *hyponymique*; en partant de la catégorie, il pourra être utile de la désigner comme *hyperonymique*.

On notera dès maintenant qu'il faut réserver le terme d'*hyponymie* à la relation située à l'intérieur de la structure élémentaire : la même relation, considérée en soi, c'est-à-dire en tant qu'elle relie des éléments sémiques n'appartenant pas à une seule et même catégorie, pourra être appelée *hypotaxique* (et, éventuellement, *hyperontotaxique*).

Nous pensons qu'une telle conceptualisation minimale permet de faire l'économie de la notion de métonymie, qu'il est difficile de réduire à l'univocité.

LANGAGE ET DISCOURS

1° SIGNIFICATION ET COMMUNICATION

Les structures de la signification, telles que nous venons de les définir, se manifestent (c'est-à-dire s'offrent à nous lors du procès de la perception) dans la communication. La communication, en effet, réunit les conditions de leur manifestation, car c'est dans l'acte de communication, dans l'événement-communication, que le signifié retrouve le signifiant.

Cette jonction du signifiant et du signifié — ou du plan de l'expression et du plan du contenu, si l'on adopte la terminologie danoise — fait apparaître les unités minimales du discours : le *phonème* et le *lexème*. Dans la manifestation de *bas*, qui sous-tend l'existence non manifestée de *pas*, se réalise la double présupposition du signifiant et du signifié : pour que *b* puisse être reconnu comme unité discrète du signifiant, il faut que son opposition à *p* dans le contexte *bas* vs *pas* soit reconnue comme créatrice d'une différence de sens ; mais, pour que *bas* soit reconnu comme ayant du sens, il faut qu'il existe auparavant l'opposition *b* vs *p*.

Cependant, cette constatation — que l'analyse du signifiant est impossible sans référence au signifié, et inversement — ne doit pas être l'*ultima ratio* de leur rapprochement. Deux autres observations doivent être formulées et retenues à cette occasion :

1. Il faut d'abord constater l'absence d'isomorphie entre les deux plans du signifiant et du signifié ; les unités de communication des deux plans ne sont pas équidimensionnelles. Ce n'est pas un phonème qui correspond à un lexème, mais une combinaison de phonèmes. L'analyse des deux plans doit donc être menée, bien que par les mêmes méthodes, séparément, et elle devra viser à établir l'existence des *phèmes* pour le signifiant, et des *sèmes* pour le signifié, unités minimales des deux plans du langage ;

2. Le sens que font paraître les oppositions phonologiques constitutives à l'intérieur d'unités plus larges n'est à tout prendre qu'un sens négatif,

qu'une possibilité de sens. Expliquons-nous : si l'opposition *bas* vs *pas* attribue à *bas* un semblant de sens, on ne peut dire que, lors du procès de communication où se situent tous les choix entre ce qui sera manifesté et ce qui restera sous-entendu, le choix de *bas*, effectué par le locuteur (*Le ciel est bas. Le plafond est bas*), l'est, de quelque manière que ce soit, par la présence contraignante du lexème *pas* ou en relation avec lui. Bien au contraire, la manifestation de *bas* laissera dans l'ombre *haut* et non pas *pas*. Cela montre déjà avec quelle prudence il faut manier les concepts empruntés à des disciplines parallèles à la linguistique, telles que la théorie de l'information, par exemple, mais qui ne traitent que les données relevant d'un signifiant transcodé à partir d'une langue naturelle, et qui, de ce fait, peuvent mettre entre parenthèses les problèmes premiers de la signification. (Que l'on pense, par exemple, à la corrélation significative qu'on veut établir entre la longueur des mots et la quantité d'information.)

La jonction du signifié et du signifiant, une fois réalisée dans la communication, est donc destinée à être dissoute dès l'instant où l'on veut faire progresser tant soit peu l'analyse de l'un ou de l'autre plan du langage. Ce qu'il faut en retenir, c'est la possibilité et la nécessité de se servir du signifié pour l'étude du signifiant et du signifiant pour celle du signifié. C'est d'ailleurs le rôle que nous avons assigné aux termes-objets.

2° SYSTÈMES SÉMIQUES

Il sera par conséquent entendu que le sens du lexème *bas* ne surgit pas de son opposition avec *pas*, telle qu'elle se réalise lors de la communication, que *bas* vs *pas* est une structure discriminatoire, et non pas une structure de signification.

Il nous reste alors à nous demander :

1. Comment s'articulent, en ensembles plus vastes, les structures élémentaires de la signification que nous avons étudiées précédemment ;

2. Quel est le statut de ces structures par rapport au plan de la manifestation des sèmes où ceux-ci se réalisent en lexèmes et en combinaisons de lexèmes, constituant de ce fait ce qu'on appelle généralement le *discours*.

On voit d'abord que, loin de s'opposer à *pas*, *bas* s'oppose au contraire à *haut* : l'écart différentiel entre *bas* et *haut* existe bien sur le plan du signifiant, mais il n'est pas réductible aux oppositions phonologiques, comme c'est le cas pour *bas* vs *pas*.

Il en sera d'ailleurs toujours ainsi : l'enregistrement des écarts différentiels au niveau de l'expression, aussi sûr et aussi exhaustif qu'il soit, ne constituera jamais qu'un système d'exclusions et n'apportera jamais la moindre indication sur la signification. Autrement dit, les écarts de signification ne se déduisent pas à partir des écarts de signifiant, et la description sémantique relève d'une activité métalinguistique située à un autre niveau

et obéissant aux lois de l'articulation structurelle de la signification, qui apparaissent comme constitutives d'une sorte de logique linguistique immanente. La supériorité de cette logique par rapport à toute autre logique possible ne consiste que dans la possibilité de vérification, c'est-à-dire de la mise en corrélation du système de significations positives construit par le descripteur avec le système d'exclusions constitué grâce à l'enregistrement des écarts du signifiant.

Cela dit, il va de soi que les exemples que nous serons amené à introduire pour illustrer notre réflexion pécheront tous par leur caractère arbitraire, dû à l'absence des procédures de vérification. Les objections auxquelles on peut s'attendre dans ce domaine seront donc le plus souvent légitimes. Cependant, ayant entrepris de réfléchir sur les possibilités de la description sémantique, nous nous sommes trouvé placé devant un choix : il fallait ou bien se concentrer sur les procédures de description de la signification, quitte à négliger les procédures de vérification, ou bien chercher à transposer, en les appliquant au domaine sémantique, les méthodes d'enregistrement des oppositions phonologiques, d'analyse distributionnelle, etc., en risquant, du même coup, d'oublier en chemin l'essentiel, c'est-à-dire les conditions épistémologiques générales d'une axiomatique et d'une conceptualisation minimales, fondant et justifiant la description sémantique elle-même.

Nous tenons par conséquent à insister là-dessus : les exemples choisis le sont pour illustrer la réflexion et non pour prouver quoi que ce soit : non seulement ils ne se prêtent pas à l'extrapolation, mais ils ne sont même pas nécessairement « vrais » dans le domaine restreint qu'ils recouvrent.

Il en sera ainsi dans la démonstration qui va suivre, et qui part de l'opposition significative existant entre *bas* et *haut*. Pour la simplifier, nous excluons tout d'abord de nos considérations l'articulation proprement déictique, telle qu'elle se manifeste, par exemple, dans la substantivation de l'opposition

le haut vs le bas.

Dans son aspect adjectival, l'opposition entre *haut* et *bas* paraît pouvoir s'interpréter à l'aide de la catégorie de la « quantité relative », qui s'articule en deux sèmes : « grande quantité » vs « petite quantité », constituant le cadre binaire du jugement porté par le locuteur, par rapport à une norme idéale, sur des contenus sémiques variés. Ainsi, la même catégorie et les mêmes termes sémiques se trouvent manifestés dans les couples lexématiques tels que

long vs court,
large vs étroit, etc.

Comme il n'est pas dans notre intention d'entreprendre ici l'analyse sémique de la catégorie de la « quantité relative », nous pouvons mettre entre parenthèses cette opposition sémique en utilisant le seul lexème

comportant le sème « grande quantité » pour désigner les deux lexèmes opposés.

À la suite de cette *suspension*, il devient plus simple de s'interroger sur la signification de l'axe très général qui comporte les oppositions

haut vs long vs large vs vaste vs épais.

En donnant à cet axe le nom de « spatialité », on s'aperçoit qu'une première division dichotomique permet d'en distinguer deux aspects, tels qu'ils se manifestent en français par l'opposition lexicalisée de *espace* vs *étendue*, et que l'on peut désigner comme

dimensionnalité vs non-dimensionnalité
(*haut vs long vs large*) vs (*vaste vs épais*)

Pour simplifier une fois de plus notre exemple, arrêtons à cet endroit l'analyse de la « non-dimensionnalité ». Le sème « dimensionnalité » peut à son tour être considéré comme un axe sémique faisant apparaître une nouvelle articulation en

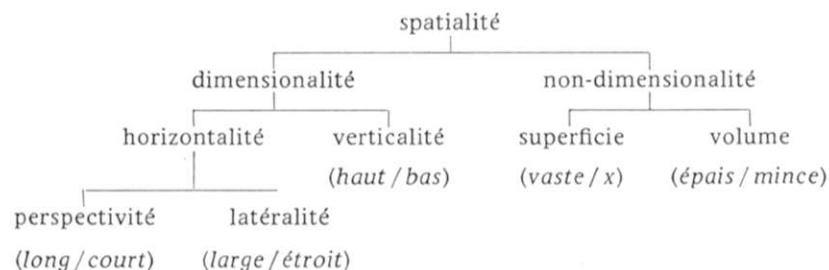
verticalité vs horizontalité
(*haut*) vs (*long vs large*)

Le sème « horizontalité », considéré comme axe, s'articule en de nouveaux sèmes, qu'on peut désigner comme

perspectivité vs latéralité
(*long*) vs (*large*)

Remarque : Nous ne pouvons pas nous permettre une longue digression — parmi tant d'autres possibles et même nécessaires — pour montrer (ce que nous croyons possible de faire) que la longueur, en tant que dimension, se situe, en français, du moins, « en perspective », ayant pour point de départ le locuteur.

Toutes ces articulations peuvent être reprises dans un tableau d'ensemble :



Ce schéma représente (très incomplètement, étant donné que l'analyse de la « non-dimensionnalité » n'est même pas esquissée) ce qu'on pourrait appeler le *système sémique de la spatialité*.

Comment ce système a-t-il été obtenu ?

1. Si l'on s'interroge sur la démarche de la pensée qui a permis son établissement, on doit reconnaître qu'elle présuppose une hypothèse, plus ou moins consciente, portant sur la « façon d'être » de la conception de l'espace dans l'ensemble signifiant qu'est la langue française. L'existence apriorique de l'hypothèse naïve caractérise toute recherche scientifique : l'objection qu'elle introduit un élément subjectif dans la description n'est donc pas, en principe, valable.

2. La deuxième étape méthodologique consiste à procéder à une articulation catégorique, en tenant compte des écarts différentiels du signifiant. Sans prétendre expliciter complètement ici les procédures de vérification, on doit cependant souligner le fait évident — et qu'on a trop tendance à considérer comme négligeable — que les oppositions lexématiques de

haut vs *vaste* vs *épais*

sont des oppositions manifestées au niveau du signifiant, et que c'est l'existence des écarts du signifiant qui permet de postuler, en premier lieu, l'existence des oppositions sémiques du genre :

dimensionnalité vs superficie vs volume.

Remarque : Knud Togeby (dans les *Cahiers de lexicologie*, VI) apporte un certain nombre d'indications concernant le comportement particulier, dans le discours, des lexèmes spatiaux traités ici, et montre dans quel esprit les procédures de vérification devraient être élaborées. Il va sans dire que nous souscrivons entièrement à ses vues.

3. On doit également insister sur le fait que le résultat obtenu est une description sémantique, c'est-à-dire métalinguistique : aucun sème ou catégorie sémique, même si sa dénomination est empruntée à la langue française, n'est identique en principe à un lexème manifesté dans le discours.

Remarque : Nous avons fait état, dès le début, de l'existence de la catégorie sémique de la « quantité relative », qui interfère dans le système décrit sans en faire partie. Il nous faudra revenir plus tard sur ce problème d'interférence.

3° SÈMES ET LEXÈMES

Pour rendre plus explicite la relation qui existe entre le système sémique et la manifestation lexématique de ses éléments, on peut se servir d'une disposition graphique des données, comme dans le tableau ci-après.

SÈMES LEXÈMES	spatialité	dimensionnalité	verticalité	horizontalité	perspectivité	latéralité
{ <i>haut</i>	+	+	+	—	—	—
{ <i>bas</i>	+	+	+	—	—	—
{ <i>long</i>	+	+	—	+	+	—
{ <i>court</i>	+	+	—	+	+	—
{ <i>large</i>	+	+	—	+	—	+
{ <i>étroit</i>	+	+	—	+	—	+
{ <i>vaste</i>	+	—				
{ <i>épais</i>	+	—				

Ce tableau suggère les observations suivantes :

1. Chaque lexème de la liste est, on le voit, caractérisé par la présence d'un certain nombre de sèmes et par l'absence d'autres sèmes. Cette absence doit être interprétée comme la manifestation de l'existence d'une opposition sémique disjoignant, à partir d'une base sémique commune, le lexème donné des autres lexèmes possédant ce sème. Ainsi, les lexèmes *haut/bas* sont caractérisés par la présence du sème « verticalité », qui s'oppose à l'absence de ce sème dans les lexèmes *long/court*, *large/étroit*, caractérisés, eux, par le sème « horizontalité ». Les oppositions sémiques opèrent, par conséquent, des disjonctions entre les lexèmes ;

2. D'autre part, les six premiers lexèmes sont caractérisés par la présence commune du sème « dimensionnalité ». La présence commune de ce sème établit par conséquent une relation de conjonction entre les lexèmes, ce qui, à son tour, rend possibles les disjonctions ultérieures.

Ces remarques permettent de mieux comprendre le phénomène de *suspension sémique*, fréquent dans le fonctionnement du discours. Ainsi, l'existence des sèmes conjonctifs :

petite quantité + *spatialité* + *dimensionnalité*

permet la *suspension* de l'opposition sémique « verticalité » vs « horizontalité » dans

court sur pattes ≠ *haut de taille* ;

3. Si, au lieu d'analyser le tableau en faisant des rapprochements verticaux, nous comparons les relations pouvant exister entre les sèmes sur la ligne horizontale, nous constatons qu'un lexème quelconque se présente — fait qui avait déjà été noté — comme une collection sémique.

Seulement, en suivant le tableau de gauche à droite, on s'aperçoit que celle collection sémique qu'est le lexème s'interprète comme une série de relations *hyperonymiques*, c'est-à-dire allant des totalités aux parties, tandis

qu'en lisant les sèmes de droite à gauche on peut dire que les relations entre sèmes sont *hyponymiques*, allant des parties aux totalités.

Deux conséquences peuvent être tirées de cette constatation :

a) D'une part, le lexème ne nous apparaît plus comme une simple collection sémique, mais comme un ensemble de sèmes reliés entre eux par des relations hiérarchiques ;

b) D'autre part, le même type de relations entre sèmes enregistrées à l'intérieur du lexème peut également exister entre les lexèmes à l'intérieur des unités du discours plus larges. Ainsi, dans une séquence de discours telle que *dimension verticale*, la relation entre le lexème *dimension* et le lexème *vertical* est une relation hyperonymique.

4° LE PLAN DU DISCOURS

Les considérations qui ont précédé ont surtout tendu à mieux comprendre le *mode d'existence* des structures de signification. Nous commençons à peine à nous poser la question du *mode de présence* de ces structures dans l'acte même de la communication.

Car la communication est un acte, et, de ce fait même, elle est surtout choix. A l'intérieur de l'univers signifiant à partir duquel elle opère, elle choisit chaque fois certaines significations et en exclut d'autres. La communication est donc l'exercice d'une certaine liberté, mais d'une liberté limitée.

Les contraintes du discours sont de deux sortes. En prenant l'énoncé que l'on peut considérer comme l'acte de communication achevé, se suffisant à lui-même, on s'aperçoit que la liberté de sa formulation s'inscrit dans un réseau de contraintes apriorique. Il ne peut être conçu, en effet, que — comme le fait Hjelmslev — dans le cadre contraignant des catégories temporelles, aspectuelles, modales. C'est à l'intérieur de ces catégories morpho-sémantiques que s'exerce la liberté, c'est-à-dire l'ensemble des choix sémi-ques qui constituera finalement l'investissement sémantique explicite de l'énoncé.

D'un autre côté, le monde humain et « naturel » qui entoure le locuteur, et qui sert de cadre très général à l'intérieur duquel se réalisent les événements-messages, est relativement stable. La liberté de la communication est donc limitée par l'habitude, qui, sur le plan linguistique, s'exprime par la répétition. Aux situations données — et qui se répètent — correspondent des messages identiques ou comparables. En paraphrasant la pensée de Lacan, on peut dire que deux sortes de folie guettent l'humanité : d'un côté, la schizophrénie, l'exaltation de la liberté totale dans la communication, et qui aboutit à la non-communication ; de l'autre, la parole totalement socialisée, itérative, le « tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire » de Queneau, et qui, elle aussi, est la négation de la communication, privée d'information.

Ces considérations, banales en somme, nous permettront de mieux situer le problème de la manifestation des significations dans le discours et pour commencer, l'organisation interne du lexème.

Les exemples précédents ne reflètent en vérité que très imparfaitement la composition sémique des lexèmes : *haut/bas*, *long/court*, etc., en tant que lexèmes, constituent des cas privilégiés ; ils se trouvent trop près, pour ainsi dire, des structures de signification, reflètent trop bien l'organisation des systèmes sémi-ques. Pourtant, même dans des cas aussi simples, on est déjà gêné par la présence d'éléments hétérogènes, tels que cette appréciation quantitative se surajoutant à l'articulation de la spatialité. Deux systèmes sémi-ques, celui de la spatialité et celui de la quantité, interfèrent et se retrouvent à l'intérieur des mêmes lexèmes.

Une telle situation, loin d'être exceptionnelle, est, au contraire, la façon d'être normale des lexèmes.

Deux exemples préciseront davantage certains aspects de l'organisation sémique des lexèmes. Le premier est emprunté à B. Pottier (*Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique*), qui essaie de cerner le problème de la description sémantique en proposant — ce qui va dans un sens parallèle au nôtre — une analyse sémique des lexèmes. Ainsi, le lexème *fauteuil* peut être décrit, selon lui, de la façon suivante :

$$\text{fauteuil} = \left\{ \begin{array}{ll} \text{« avec dossier »} & (\text{vs } \textit{tabouret}), \\ \text{« avec bras »} & (\text{vs } \textit{chaise}), \\ \text{« pour s'asseoir »} & (\text{vs } \textit{buffet}), \text{ etc.} \end{array} \right.$$

Sans être entièrement d'accord avec lui (et notamment sur le fait que « avec dossier », « avec bras », « pour s'asseoir » puissent être considérés comme des sèmes, c'est-à-dire comme des unités minimales), on peut trouver l'exemple de B. Pottier caractéristique, ne serait-ce que parce qu'il met en évidence la convergence de deux systèmes sémi-ques hétérogènes : un système spatio-visuel et un champ de signification non déterminé, qui serait celui de la « fonctionnalité », dont les éléments sémi-ques engendrent ensemble un seul lexème *fauteuil*.

Le second exemple est pris à la morphologie du français. Le morpho-lexème qu'est l'article *la* est généralement considéré comme le syncrétisme de plusieurs catégories morphologiques et se décompose, de ce fait, dans les morpho-sèmes suivants :

singulier + féminin + défini.

Ces sèmes, à leur tour, ne sont que des termes de catégories sémiques traditionnellement dénommées :

nombre + genre + détermination.

L'analyse du morpho-lexème *les* oblige le grammairien à constater que celui-ci ne comporte plus que les sèmes du « nombre » et de la « détermination », tandis que le sème du « genre » est absent de la manifestation. En

formulant un peu différemment cette observation, on peut également dire que, dans ce cas précis et limité, la présence du « genre » présuppose la présence du « nombre » et de la « détermination », mais que le contraire n'est pas vrai. On peut en déduire qu'il existe, à l'intérieur d'un lexème, des relations hiérarchiques entre les sèmes appartenant à des systèmes sémiques hétérogènes.

Ces exemples permettent de compléter les observations précédentes et de tenter une nouvelle définition, un peu plus précise, du lexème : le lexème est le lieu de manifestation et de rencontre de sèmes provenant souvent de catégories et de systèmes sémiques différents et entretenant entre eux des relations hiérarchiques, c'est-à-dire hypotaxiques.

Mais le lexème est également un lieu de rencontre historique. En effet, malgré son caractère figé, le lexème est de l'ordre de l'événement et se trouve, comme tel, soumis à l'histoire. Cela veut dire que, au cours de l'histoire, les lexèmes s'enrichissent de nouveaux sèmes, mais que cette même histoire, c'est-à-dire, à l'extrême, l'écart qui sépare un procès de communication de l'autre (car la diachronie peut comprendre les durées de 5 secondes tout aussi bien que de 5 siècles), peut vider les lexèmes de certains de leurs sèmes. Ainsi, le discours poétique, tel que le conçoit Bachelard, en opposant, par exemple, l'euphorie du grenier à l'angoisse de la cave, peut être considéré, de ce point de vue, comme un appauvrissement sémique, provisoire mais considérable, au profit d'un certain nombre de catégories sémiques de caractère redondant.

Le lexème nous apparaît dès lors comme une unité de communication relativement stable, mais non immuable. Cette stabilité, bien que relative, permet d'envisager les relations entre les sèmes à l'intérieur d'un lexème comme étant de la même nature que les relations entre les sèmes situés à l'intérieur d'unités de communication plus larges, et de postuler qu'elles peuvent être décrites de la même manière.

Il s'ensuit que les unités de communication de dimension différente que l'on peut enregistrer, et qui s'échelonnent comme

$$\frac{\text{lexème}}{(\text{abricot})} \rightarrow \frac{\text{paralexème}}{(\text{pomme de terre})} \rightarrow \frac{\text{syntagme}}{(\text{pain de seigle})},$$

présentent des degrés divers d'amalgame dus aux conditions historiques différentes de leur fonctionnement, mais que ces unités — et surtout les relations qui peuvent exister entre les sèmes à l'intérieur de ces unités — sont, du point de vue sémantique, qui seul nous intéresse, de nature identique, et peuvent être traitées selon les mêmes procédures.

Mais, dès lors, une nouvelle question se pose. Les relations qui existent entre les sèmes à l'intérieur d'un lexème ne sont pas manifestées autrement que par l'existence d'une couverture lexématique unique. On dira alors que leur manifestation est *synchrétique*. En revanche, dans le cas de paralexèmes ou de syntagmes, on voit apparaître la relation, manifestée en tant

que telle, dans le cas précis de notre dernier exemple, par la préposition *de*. La relation se trouve, dans de tels cas, lexicalisée au moment de sa manifestation.

5° MANIFESTATION DES RELATIONS

Cette diversité des formes de la manifestation des relations soulève deux problèmes de caractère plus général. Les relations que nous avons considérées d'abord comme inhérentes aux structures de signification, et que nous avons ensuite retrouvées à l'intérieur des lexèmes comme élément de soudure de sèmes hétérogènes, apparaissent maintenant comme pouvant être manifestées de manière indépendante dans le déroulement du discours.

Le premier de ces problèmes est celui de la diversité des formes de la manifestation ; le second, celui de l'autonomie des relations par rapport à la structure élémentaire de la signification.

1. Le discours, considéré comme manifestation du langage, est, nous l'avons vu, l'unique source de renseignements sur les significations immanentes à ce langage. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous l'avons, dès le commencement, identifié avec la langue-objet. Il n'empêche que tous les termes-concepts métalinguistiques que nous construisons — ou qui ont été « trouvés » avant nous dans la praxis linguistique — sont automatiquement inversés dans le discours. Il en est de même, malgré les apparences, de toutes les autres constructions de langages considérés comme « non linguistiques » lorsque les logiciens désirent instituer les concepts de leur langage logique : c'est au discours qu'ils s'adressent pour établir les inventaires, plus ou moins complets, de « mots », qui serviront à constituer, par exemple, la classe des conjonctions, qui, elle, n'appartiendra plus à la langue-objet.

Les linguistes, de ce point de vue, sont beaucoup plus méfiants que les logiciens : l'expérience leur a enseigné que la relation entre le signifiant et le signifié (ou plutôt : la corrélation entre les écarts différentiels du signifiant et les différences qu'ils provoquent dans le signifié) est extrêmement souple et peut prendre des formes très variées. Le morpho-lexème *et* exprime bien la relation de conjonction, mais la consécution des lexèmes *Jean, Pierre et Paul* l'exprime tout aussi bien. Ainsi, un sème relationnel quelconque peut surgir à la suite des écarts du signifiant, allant de l'existence d'un formant autonome jusqu'au syncrétisme, en passant par la consécution, la position, l'amalgame. On voit, par exemple, que la description des conjonctions (au sens que les grammaires donnent habituellement à ce terme) risque d'être fort incomplète si elle ne s'appuie que sur l'inventaire des conjonctions lexicalisées.

La même prudence s'impose lorsqu'il s'agit de statuer sur la signification des relations. Il existe, en effet, des classes de morpho-lexèmes, telle la classe des conjonctions de subordination, qui comportent des lexèmes à investissement sémique relativement riche, mais on trouve aussi des éléments relationnels « pauvres », les prépositions *de* ou *à*, par exemple, qui se

bornent à établir une simple relation hiérarchique entre deux lexèmes. On peut facilement admettre qu'il en est de même des relations à l'intérieur des ensembles sémiques que sont les lexèmes, que certaines relations y sont de simple hiérarchie (« nombre » et « genre » dans l'article), tandis que d'autres peuvent être complexes (« pour s'asseoir », dans le cas de *fauteuil*).

2. Revenons maintenant au second problème qui s'est posé à nous, celui de l'autonomie des relations par rapport aux termes structurels qu'elles sont censées relier. Lors de notre réflexion sur la structure élémentaire de la signification, le concept de relation nous est apparu comme une exigence de saisie simultanée d'au moins deux termes. Cette simultanéité pouvait se manifester, nous l'avons vu, soit comme une présupposition réciproque de conjonction et de disjonction, soit comme une présupposition unilatérale : hyponymique, lorsqu'elle était orientée vers la totalité ; hyperonymique, quand la totalité sous-tendait une possibilité de division. Nous avons vu aussi que tout élément de contenu homogène pouvait être soumis à ce genre de distorsion. Mais nous avons remarqué également que la relation elle-même était hiérarchiquement supérieure au contenu qu'elle articulait. Dès lors, on peut comprendre aisément que la manifestation de la signification dans le discours puisse opérer sur deux plans à la fois : en posant des contenus et en brodant des réseaux de relations entre termes sémiques hétérogènes, et cela indépendamment du type de manifestation de ces relations.

Ces remarques nous font comprendre que le plan du discours, selon le point de vue où l'on se place, peut apparaître à la fois comme homogène et comme hétérogène.

a) Il est homogène en ce sens que, indépendamment des unités de communication prises en considération — lexèmes, syntagmes ou énoncés —, les relations qui s'établissent entre les sèmes ou les ensembles sémiques présentent des variations structurelles peu nombreuses ou, en tout cas, codifiables.

Il est homogène en un autre sens également : les sèmes qui sont reliés entre eux, qu'ils le soient à l'intérieur d'un seul lexème ou à l'intérieur d'un syntagme en expansion, par exemple, peuvent appartenir et appartiennent en fait à des systèmes sémiques souvent très éloignés les uns des autres. L'hétérogénéité des sèmes, autrement dit, se trouve distribuée dans le discours de façon homogène.

Mais on voit déjà que, dans cette perspective, le découpage du discours en « mots » — dans la mesure où l'on désire le soumettre à l'analyse sémantique — n'est pas plus pertinent, l'est peut-être même moins, que son découpage en syntagmes ou en énoncés.

b) Les relations, telles du moins que nous pouvons les saisir dans le discours sous leur forme lexicalisée, peuvent être d'une plus ou moins grande complexité sémique. Leur analyse, à peine commencée (B. Pottier), présente un intérêt certain pour la sémantique. Il s'agirait, toutefois, de ne pas

les considérer comme des *éléments de relation* purs. S'ils se présentent chacun séparément, comme comportant un élément relationnel, c'est-à-dire métalinguistique, ils possèdent en plus très souvent, comme n'importe quel lexème, un contenu descriptif, analysable en sèmes. Tesnière l'a bien vu lorsqu'il a distingué l'élément translatif pur (tel qu'il est représenté, par exemple, par *que* dans les locutions conjonctives *parce que*, *alors que*, *avant que*, etc.) du contenu secondaire, adverbial, que peuvent comporter les conjonctions de subordination.

Une telle analyse permettrait de distinguer, d'une part, des relations de conjonction et de disjonction (que nous aimerions désigner, si le terme n'était déjà pris, comme *syntaxiques*) et, de l'autre, des relations hiérarchiques, que nous avons déjà proposé d'appeler (afin de les distinguer des relations hypo- et hyperonymiques, qui sont catégoriques, c'est-à-dire constitutives de la structure élémentaire), suivant le terme considéré en premier lieu, soit *hypotaxiques*, soit *hyperotaxiques*.

Si l'on accepte cette division des relations manifestées dans le discours en deux types correspondant aux relations fondamentales reconnues dans la structure élémentaire, on doit constater que le plan du discours, dans son ensemble, est caractérisé par cette hétérogénéité foncière : d'une part les sèmes, les lexèmes et les énoncés qui s'y rencontrent peuvent entretenir entre eux des relations de conjonction ou de disjonction ; d'autre part les mêmes éléments peuvent être reliés par des relations hypotaxiques. Il en résulte que les premières manifesteront, à l'intérieur du discours, des unités situées sur la dimension paradigmatique, tandis que les secondes établiront, dans le même discours, la dimension syntagmatique ; autrement dit, le plan du discours, suivant le type de relations utilisées, manifeste tantôt le mode d'existence paradigmatique, tantôt le mode d'existence syntagmatique. Ce fait nous paraît suffisamment important pour être souligné, ne serait-ce qu'à cause de très fréquentes confusions que les linguistes, et plus encore les usagers non linguistes des méthodes linguistiques, entretiennent entre le plan du discours et le plan syntagmatique, confusions qui vont parfois jusqu'à leur identification complète.

LA SIGNIFICATION MANIFESTÉE

1° LE SÉMÈME

a) Unités de communication et unités de signification.

Reconnaître la clôture de notre condition d'*homo loquens* consiste à admettre que toute description de contenu aboutit nécessairement à la construction d'un langage pouvant rendre compte des modes d'existence et des modes de manifestation des structures de signification. Cette construction, à son tour, prend appui sur le discours, qui est non seulement le lieu de rencontre du signifiant et du signifié, mais aussi le lieu de distorsions de signification dues aux exigences contradictoires de la liberté et des contraintes de la communication, aux oppositions des forces divergentes de l'inertie et de l'histoire. Vu sous cet angle, le discours apparaît comme un échafaudage hétéroclite, et les unités de communication qui se dégagent de son analyse semblent impropres à servir de cadre à la description de la signification : ainsi, les lexèmes, les paralexèmes et les syntagmes, pour ne parler que d'eux, sont incontestablement des unités de communication de dimension et de structure différentes ; il n'empêche que, du point de vue de la signification, elles peuvent souvent être comparables, et parfois même équivalentes.

Cela revient à dire que, parallèlement aux unités de communication définies à l'aide de catégories morpho-syntaxiques, nous sommes en droit d'élaborer des unités sémantiques différentes des premières. Nous disposons déjà, il est vrai, d'un petit nombre de concepts construits pour rendre compte des modes d'existence de la signification considérée en dehors de sa manifestation. Nous avons, de même, essayé d'envisager leur mode de présence dans le discours, et plus précisément dans les unités de communication traditionnellement reconnues comme porteuses de signification, les lexèmes. L'hétérogénéité du discours nous oblige cependant à reprendre le problème, en essayant d'établir, maintenant, la distinction qui existe entre la communication discursive de la signification et sa manifestation proprement dite.

Nous allons tenter, pour le faire, une démarche exploratoire inverse : au lieu de partir du sème en vue de la définition du lexème, comme nous l'avons fait précédemment, nous prendrons comme instance de départ le lexème, pour voir si son analyse, tendant, bien sûr, à nous révéler son organisation sémique, ne permet pas de réunir des renseignements plus précis sur son articulation. L'exemple choisi comme lieu d'expérience sera le lexème *tête*, ou, plutôt, l'ensemble de propositions ou de syntagmes comportant le lexème *tête* du dictionnaire de Littré. Nous prendrons la liberté de diviser ce corpus à notre gré, afin d'obtenir des séries d'exemples propres à illustrer les diverses articulations sémiques situées à l'intérieur d'un seul *champ lexématique*.

b) Le lexème : une constellation stylistique.

La première définition, fondamentale, dont dérivent toutes les autres — et tous les autres « sens » du mot —, que donne Littré de *tête* est sa représentation comme « partie (du corps) ... unie au corps par le cou... ». Cette définition, on le voit, est « réaliste » et se réfère à l'image non linguistique du corps. (Notons en passant, comme caractéristique de la lexicographie traditionnelle, le fait qu'aucun des exemples cités par Littré n'illustre le mot *tête* en tant que partie du corps.)

En partant de cette « image » fondamentale, on peut procéder, en regroupant légèrement les « sens » définis par Littré, à certains exercices stylistiques qui la font apparaître comme une source de rayonnement de « sens » plus ou moins « figurés ». Deux relations structurelles, que nous connaissons déjà, permettent de regrouper ce matériel :

1. La relation *hyperotaxique*.

En effet, la tête peut être considérée, selon Littré, soit comme recouverte par la peau et les cheveux, soit uniquement dans sa partie osseuse :

a) Dans le premier cas, le mot désigne :

— soit la partie recouverte par les cheveux :

*la tête nue,
laver la tête,
tête de fou ne blanchit pas,*

— soit la partie non recouverte par les cheveux (le visage) :

*faire une tête de circonstance,
tu en fais une tête.*

b) Dans le second cas, le mot désigne la partie osseuse :

*fendre la tête à quelqu'un,
se casser la tête,
tête de mort ;*

2. La relation hypotaxique.

Mais le mot *tête*, en tant que désignant une partie du corps, peut aussi renvoyer soit à l'organisme considéré comme un tout discret, soit, avec certaines adjonctions « figuratives », à l'être vivant comme tel ou à la personne humaine. N'ayant pas l'intention, pour le moment, de pousser plus loin l'analyse vraiment sémique, nous nous contenterons d'une simple énumération :

a) organisme en tant qu'unité discrète :

*ce troupeau est composé de cent têtes,
vous aurez à payer tant par tête;*

b) être vivant ou vie :

*mettre la tête de quelqu'un à prix,
il paye de sa tête;*

c) personne humaine :

*une tête couronnée,
se payer la tête de quelqu'un.*

c) La définition du sémème.

Arrêtons ici cette analyse stylistique : nous possédons déjà un inventaire restreint permettant de faire un certain nombre de constatations.

L'exemple que nous venons d'utiliser présente un lexème, *tête*, situé dans un certain nombre de contextes. Nous sommes parti de l'hypothèse que le lexème *tête* signifie « partie du corps ». A partir de là, les contextes que nous avons groupés d'une certaine façon mettent en évidence une constellation de « sens », qui se disposent, autour de l'hypothétique *tête* = « partie du corps », en un réseau de relations hypotaxiques ou hyperotaxiques. Il existe, par conséquent, une corrélation entre, d'une part, les variations contextuelles et, de l'autre, les variations de contenu du lexème observé, variations qui, dans ce cas précis, apparaissent comme des relations définissables à l'intérieur du cadre de la structure élémentaire de la signification.

Cependant, une question se pose naturellement : que savons-nous au juste, à ce stade de notre réflexion, du contenu du lexème en général ? Il est évident, tout d'abord, qu'il possède un *contenu négatif*, du fait de sa commutabilité avec *thème*, *terre*, *thèse*, etc. Nous avons le droit de supposer, ensuite, qu'il possède également un *contenu positif*, qui doit être, nécessairement, un arrangement hypotaxique de sèmes. Dans l'état actuel de nos connaissances, considérons ce contenu positif comme le noyau sémique et désignons-le par Ns, en supposant qu'il se présente comme un minimum sémique permanent, comme un invariant.

Mais, si Ns est un invariant, les variations de « sens » que nous avons observées précédemment ne peuvent provenir que du contexte ; autrement dit, le contexte doit comporter les variables sémiques qui seules peuvent rendre compte des changements d'effets de sens que l'on peut enregistrer. Considérons provisoirement ces variables sémiques comme sèmes contextuels et désignons-les par Cs.

Il est évident que la totalité des contextes-occurrences possibles épuise toutes les variables sémiques. Cependant, le simple bon sens nous dit que le nombre de sèmes contextuels est beaucoup plus réduit que celui des contextes-occurrences. Ainsi, par exemple, aux contextes :

*fendre la tête,
se casser la tête,
la tête de mort, etc.,*

correspond un seul effet de sens, que nous pouvons traduire par « parti osseuse de la tête ». Il paraît donc possible de grouper les contextes en classes contextuelles, qui seraient constituées de contextes provoquant tous les jours le même effet de sens. Nous pouvons considérer que le sème contextuel est ce dénominateur commun à toute une classe de contextes.

Comme nous ne savons rien, pour le moment, au sujet du contenu du sème contextuel ainsi défini, nous ne pouvons affirmer que le sème contextuel s'identifie toujours avec le sème tout court, c'est-à-dire avec l'unité minimale de signification. Il est fort possible que, dans certains cas, le dénominateur commun à une classe contextuelle puisse comporter plus d'un sème au sens strict de ce terme : c'est à l'analyse concrète de telle ou telle classe qu'il appartiendra de le préciser dans chaque cas particulier. Reconnaissons, pour l'instant, qu'il est plus commode, en vue de la mise en place d'un minimum de concepts opérationnels nécessaires à l'analyse, des unités de manifestation, d'envisager le cas le plus simple, celui où une classe contextuelle est définie par un seul sème contextuel. En effet, les définitions que nous venons de donner du noyau sémique Ns et du sème contextuel Cs nous permettent maintenant de considérer l'effet de sens comme un sémème et de le définir comme la combinaison de Ns et de Cs.

$$\text{sémème Sm} = \text{Ns} + \text{Cs}.$$

2° LA FIGURE NUCLÉAIRE

1) Le premier noyau de « tête » : extrémité.

Après cette définition provisoire du sémème, on peut revenir à l'analyse laissée momentanément en suspens, du noyau sémique, dont la combinaison avec les sèmes contextuels, disions-nous, provoque, sur le plan du discours, ces effets de sens que nous avons dénommés sémèmes. Pour ce faire, il nous

faut partir d'une nouvelle série d'occurrences, que l'on peut classer, sous toute réserve, dans les rubriques sémiques suivantes :

- α) extrémité + supériorité + verticalité :
la tête d'un arbre,
être à la tête des affaires,
avoir des dettes par-dessus la tête;
- β) extrémité + antériorité + horizontalité + continuité :
tête de nef,
tête d'un canal,
tête de ligne;
- γ) extrémité + antériorité + horizontalité + discontinuité :
fourgon de tête,
tête de cortège,
prendre la tête.

Un coup d'œil suffit pour s'apercevoir que cet inventaire présente un certain nombre de traits conjonctifs et d'autres disjonctifs.

1. Une constatation générale d'abord : le mot *tête* ne signifie, dans aucun des contextes-occurrences de cet inventaire, « une partie du corps ».

2. Le premier trait commun de l'inventaire est, on le voit, la présence, dans toutes les occurrences, du sème « extrémité ».

On peut ajouter qu'en plus le sème « extrémité » apparaît très nettement dans un certain nombre de locutions idiomatiques où, en se combinant tantôt avec « verticalité », tantôt avec « horizontalité », il produit des figures soit anthropomorphes, soit zoomorphes (ou ichtiomorphes) :

- a) *de la tête aux pieds*
 (cf. *de pied en cap*);
- b) *un tête-à-queue,*
ni queue ni tête.

3. Le second sème de la collection est désigné par nous tantôt comme « supériorité », tantôt comme « antériorité ». Le fait que *tête*, en tant que l'une des deux extrémités, s'oppose à *pieds* ou à *queue*, représentant une autre extrémité, nous permet de dire qu'il s'agit ici, sous deux désignations différentes, d'un seul sème : « la première extrémité », dont la signification est infléchie par l'articulation sémique « verticalité » vs « horizontalité ». Nous avons déjà eu l'occasion de montrer ailleurs (*les Topologiques*, dans *Cahiers de lexicologie*, 1964) que les deux termes, considérés ensemble, ne constituent qu'un cas particulier de la non-concomitance spatiale, le contraire étant « infériorité » ou « postériorité ». En substituant aux deux termes dénominatifs le seul terme de « supériorité », on peut dire que le noyau sémique que l'on postule à l'inventaire que nous étudions possède un deuxième sème, et qu'il se présente, à ce stade de l'analyse, comme

$$N_s = s_1 \text{ (extrémité)} + s_2 \text{ (supériorité)}.$$

4. Le troisième élément de la collection ne se présente plus comme un sème simple, mais comme un axe sémique subsumant deux sèmes « verticalité » (s_3) et « horizontalité » (s_4), dont la disjonction, sur le plan du discours, constitue deux classes contextuelles. Une analyse plus poussée nous montrerait que ces sèmes contextuels sont, en fait, des éléments constitutifs d'autres noyaux sémiques faisant partie du même syntagme (« verticalité » dans *la tête d'un arbre*, « horizontalité » dans *tête d'un canal*).

5. On peut en dire autant du quatrième élément de la collection : la classe contextuelle β) comporte le sème « continuité » (s_5), la classe γ) le sème « discontinuité » (s_6), tandis que la classe α) reste, pour ainsi dire, indifférente à cette disjonction. Ici aussi, nous pouvons remarquer que l'axe sémique, articulé en « ligne » vs « pointillé », réalise ses sèmes à l'intérieur des noyaux sémiques contigus à *tête* (*tête de ligne* vs *fourgon de tête*), seule la classe α) représentant le terme neutre (ni « continuité » ni « discontinuité ») de l'articulation sémique.

Cet essai de dégager les constantes sémiques du noyau aboutit, à première vue, à des résultats qui ne sont pas entièrement satisfaisants. Ainsi nous avons pu caractériser ce noyau par l'invariance des deux premiers sèmes, mais nous avons dû constater, en même temps, que l'analyse des sèmes dits *contextuels* nous oblige à empiéter sur le domaine des noyaux sémiques contigus qui se présentent dans une relation de dépendance étroite par rapport au noyau étudié. En utilisant le signe / pour marquer la disjonction sémique, nous pouvons formuler ainsi les résultats de cette première analyse :

$$N_1 (s_1 + s_2) + C [N_2 (s_3/s_4) + (s_5/s_6)] + \dots,$$

où un sème donné fonctionne à la fois comme sème nucléaire et comme sème contextuel. L'ambiguïté relative à la définition des sèmes contextuels devra être levée plus tard.

b) Le second noyau de « tête » : sphéroïdité.

Un autre inventaire, parallèle au précédent, peut être tiré du même corpus et présenté sous forme d'un classement approximatif, ne mettant en lumière que les caractères sémiques vraiment apparents. Ainsi, on aura

α) sphéroïdité :

- la tête d'une comète,*
- la tête d'épingle, de clou, etc.*

(cf. *boule, citron, ciboulot*, etc., en français populaire)

β) sphéroïdité + solidité :

- se casser la tête,*
- avoir la tête dure,*
- tête fêlée;*

γ) sphéroidité + solidité + contenant :
se mettre dans la tête,
une tête bien pleine,
se creuser la tête.

Les résultats de la décomposition sémique à laquelle nous venons de procéder paraissent, à première vue, tellement différents de ceux de l'analyse du premier noyau sémique qu'on peut se demander, non sans quelque raison, si le lexème *tête* recouvre un seul ou deux noyaux indépendants. Ce n'est qu'une comparaison attentive des deux noyaux qui pourra fournir la réponse à cette question. Avant de l'entreprendre, contentons-nous de distinguer, dans l'inventaire donné, le noyau sémique lui-même : la « sphéroidité », qui se retrouve dans toutes les classes contextuelles, des autres sèmes : « solidité » et « contenant », qui ne sont que des variables contextuelles.

c) Le noyau sémique commun.

La lecture un peu plus attentive des occurrences du second inventaire montre pourtant que tous les contextes cités comportent, de façon plus ou moins implicite, le noyau sémique déjà décrit : en effet, dans les classes β) et γ), le mot *tête* signifie sans conteste « partie du corps » ; mais, pour qu'il puisse le faire, il faut d'abord que la tête soit conçue comme « extrémité supérative », que *tête* ait *pieds* pour répondant. Quant à la classe α), on sait que la comète possède, en plus d'une *tête*, également une *queue*, qu'à la *tête d'épingle* correspond, à l'autre extrémité, la *pointe*. Le schéma

extrémité + supérativité,

que nous avons dégagé comme noyau sémique du premier inventaire, constitue, par conséquent, la partie commune des deux inventaires.

Il reste encore, il est vrai, à intégrer le nouveau sème nucléaire « sphéroidité », et c'est ici que la démarche comparative nous vient en aide. En effet, la présence du sème « sphéroidité » remet en quelque sorte en question l'analyse sémique précédente, en nous posant le problème de l'absence de cette notation sémique lors de la première description. On s'aperçoit ainsi que la première étape de l'analyse n'a pas tenu compte du caractère dimensionnel de l'espace, qui pourtant y figurait de façon implicite, et cela grâce à la présence du sème « sphéroidité », qui présuppose la conception de l'espace en tant qu'étendue remplie ou remplissable. Selon qu'on a affaire à l'espace vide, constitué de pures dimensions, ou, au contraire, à l'étendue faite de superficies et de volumes, l'extrémité elle-même sera conçue tantôt comme une limite imposée à telle ou telle dimension, tantôt comme une enflure dans l'étendue, autrement dit, soit comme un point par rapport à la ligne (continue ou discontinue), soit comme un sphéroïde dans le monde des volumes.

Cette opposition « point » vs « sphéroïde » peut dès lors être formulée comme une structure complexe, manifestant tantôt son terme positif, tantôt

son terme négatif. Contrairement à ce qu'on pense généralement, de telles structures se retrouvent assez souvent dans les noyaux sémiques, qui en sont, il ne faut pas l'oublier, des articulations, réalisées au niveau du discours, des catégories appartenant au niveau systématique du langage. Nous pouvons citer, comme exemple de notre première rencontre avec ce genre d'articulation, la définition de la catégorie de « totalité », où, nous inspirant de Brøndal (v. *Comment définir les indéfinis*, dans *Etudes de linguistique appliquée*, I), nous avons pu montrer qu'elle fonctionnait tantôt comme un *intégral*, tantôt comme un *discret*, réalisant ainsi deux séries distinctes de quantitatifs *indéfinis*.

d) Les figures simples et complexes.

Dans la mesure où cette préanalyse du noyau sémique de *tête* est correcte, elle permet de projeter un peu de lumière sur la constitution de ce que nous avons désigné, peut-être improprement, comme le *noyau d'extrémité* lexème. Tel qu'il se présente dans notre exemple précis, le noyau n'est ni un sème solitaire ni une simple collection de sèmes, mais un arrangement de sèmes allant des différentes manifestations possibles de la structure élémentaire aux groupements structurels plus complexes, reliant entre eux les sèmes appartenant à des systèmes relativement indépendants.

C'est ainsi qu'« extrémité » et « supérativité » sont des sèmes *autonomes* c'est-à-dire relevant de deux catégories sémiques non nécessairement imbriquées l'une dans l'autre. La relation qui s'établit entre eux à l'intérieur du noyau est, elle aussi, « autonome » par rapport aux deux sèmes : c'est la relation hypotaxique, que nous avons définie par la seule présupposition logique. Si nous convenons de marquer ce genre de relations par une flèche allant, de gauche à droite, du sème subordonnant au sème subordonné, la relation entre « extrémité » (s_1) et « supérativité » (s_2) pourra être représentée de la façon suivante :

$$Ns = s_1 \rightarrow s_2.$$

Nous désignerons un tel noyau sémique, caractérisé par les relations hiérarchiques entre les sèmes qui le constituent et ne dépassant pas les dimensions d'un lexème, comme une figure nucléaire simple. Si, au contraire, les relations hiérarchiques entre les sèmes s'étendent sur deux ou plusieurs lexèmes d'un syntagme, comme c'est notamment le cas pour les séquences du type *tête d'un arbre* :

$$Ns = (s_1 \rightarrow s_2) \rightarrow s_3,$$

nous dirons que la figure nucléaire est complexe.

e) Vers le niveau sémiologique du contenu.

Il n'est pas inutile de remarquer que les sèmes qui constituent les figures que nous venons d'étudier renvoient tous à une conception générale

l'espace et font partie, de ce fait, d'un système sémique plus vaste. Autrement dit, l'hypothèse selon laquelle une analyse de contenu en unités constitutives minimales fait apparaître des systèmes sémiologiques sous-jacents, recouvrant un très grand nombre de manifestations lexématiques, se confirme ici une fois de plus. Nous dirons donc, en introduisant ainsi un nouveau concept opérationnel, que les sèmes qui, dans la manifestation, sont formateurs de figures nucléaires renvoient à des systèmes sémiologiques d'une nature particulière, dont l'ensemble constitue le *niveau sémiologique* de l'univers signifiant.

3° LES CLASSÈMES

a) Les sèmes contextuels.

Au commencement de ce chapitre, nous avons défini provisoirement le sémème comme la combinaison du noyau sémique et des sèmes contextuels. En essayant de resserrer davantage cette définition, nous avons cherché ensuite à mieux comprendre le noyau sémique, auquel nous venons de donner le nom de *figure nucléaire*. Il nous reste encore à préciser le statut des éléments du contexte entrant dans la constitution du sémème.

Un exemple suffira pour montrer la complexité du problème. Prenons une séquence de discours très simple, telle que

Le chien aboie.

Selon la procédure déjà utilisée, l'analyse contextuelle d'*aboie*, en permettant de dégager le noyau sémique, que nous désignerons par N_{s_1} (et que nous ne chercherons pas à analyser, puisque tel n'est pas le but poursuivi, disant seulement de son contenu qu'il se réfère à une « sorte de cri »), nous révèle l'existence de deux classes contextuelles « sujets », qui peuvent se combiner avec *aboie*. C'est, d'une part, la classe des animaux :

le chien,
le renard,
le chacal, etc.,

et, de l'autre, la classe des humains :

l'homme,
Diogène,
cet ambitieux, etc.

Nous dirons que ces deux classes sont caractérisées chacune par la présence d'un sème commun à la classe entière : dans le premier cas, il s'agira du sème « animal » (C_{s_1}); dans le second, du sème « humain » (C_{s_2}).

Selon que l'un ou l'autre de ces sèmes se manifeste, à l'aide de l'un de ses contextes-occurrences, dans le discours, leur combinaison avec le noyau N_{s_1} constitue deux sémèmes différents :

$$Sm_1 = N_{s_1} + C_{s_1} \text{ (cri animal),}$$

$$Sm_2 = N_{s_1} + C_{s_2} \text{ (cri humain).}$$

En prenant à son tour le lexème *chien* (et en simplifiant beaucoup) nous pouvons dire que nous le rencontrons également à l'intérieur de deux types de contextes différents. La première classe de contextes-occurrences permettant de construire, avec le noyau N_{s_2} , le sémème Sm_3 :

le chien aboie,
gronde,
mord, etc.,

dégage le sème commun « animal » (C_{s_1}). La seconde classe de contextes manifestant des « effets de sens » sémémiques : « sorte de grappin », « out de tonnelier », « chariot à bras dans les mines », oblige à postuler un sème commun « objet » (C_{s_3}).

b) Lexèmes et sémèmes.

Les résultats de ce genre d'analyse peuvent être formulés de deux manières légèrement différentes. On peut, en prenant les figures de chaque lexème et en les considérant comme des invariants, leur adjoindre tous les sèmes contextuels avec lesquels elles sont capables de se combiner. On aura ainsi, pour les lexèmes *aboie* et *chien*, deux formulations différentes

$$L_1 = N_1 + C(s_1/s_2),$$

$$L_2 = N_2 + C(s_1/s_3).$$

Les sèmes contextuels ainsi traités se trouvent réunis, par la relation de disjonction, en catégories sémiologiques du type :

animaux vs humains,
animaux vs objets,

épuisant de cette façon, avant même leur manifestation dans le discours, tous les emplois possibles des lexèmes analysés.

On voit que cette première formulation permet de raffermir notre définition du lexème, qui apparaît ainsi comme un modèle virtuel subsumant le fonctionnement entier d'une figure de signification recouverte par un formant donné, mais antérieur à toute manifestation dans le discours, qui lui, ne peut produire que des sémèmes particuliers.

Nous ne croyons pas trahir la pensée de B. Pottier en disant que c'est probablement cette conception du lexème qu'il a mise en évidence dans ses recherches, qui sont parallèles aux nôtres. Il se peut qu'un dictionnaire de lexèmes formulés en termes de modèles virtuels apporte une contribution

non négligeable à la solution des problèmes sémantiques posés par la traduction mécanique. Une sémantique lexématique reste cependant, pour nous, par trop liée encore aux articulations du plan de l'expression pour qu'elle puisse résoudre le problème capital de la synonymie, en rendant du même coup possible une véritable analyse du contenu.

Si, au contraire, au lieu de formuler chaque lexème séparément, nous considérons la séquence du discours en question comme la rencontre de deux sémèmes, nous nous situons d'emblée sur le plan de la signification manifestée, où le choix des sèmes à réaliser est déjà accompli. Ainsi, *aboie*, pour se constituer en sémème, a choisi, à l'instant même de la réalisation du discours, le sème s_1 , contenu dans le contexte *chien*; et, inversement, la présence du contexte *aboie* signifie le choix obligatoire du sème s_1 pour l'apparition du sémème « chien-animal ». La séquence en question ne manifeste donc que les sèmes contextuels s_1 , à l'exclusion des sèmes s_2 et s_3 , et sa seule combinaison sémémique possible est

$$Sq = [N_2 + Cs_1] + [N_1 + Cs_1],$$

où chaque noyau se combine théoriquement avec le sème contextuel appartenant au lexème voisin. Nous disons bien « théoriquement », car les deux sèmes contextuels sont en réalité identiques, et cette recherche du sème donné chez son voisin, quand on le possède déjà chez soi, peut apparaître facilement comme une vue de l'esprit. En effet, en remplaçant un des lexèmes de la séquence pour obtenir

Le commissaire aboie,

on s'aperçoit qu'avec le nouveau contexte de *aboie*, qui manifeste cette fois-ci le sème s_2 , le sème contextuel du nouveau noyau N_2 (*commissaire*) sera nécessairement le sème s_2 :

$$Sq_1 = [N_2 + Cs_2] + [N_1 + Cs_2].$$

Ces exercices élémentaires nous permettent déjà de formuler, à titre provisoire, un certain nombre de constatations d'ordre général, qu'il nous appartiendra d'éprouver par la suite.

c) La définition des classèmes.

Dès maintenant, on peut se rendre compte du rôle que joue le contexte, considéré comme unité du discours supérieure au lexème : il constitue un niveau original d'une nouvelle articulation du plan du contenu. En effet, le contexte, au moment même où il se réalise dans le discours, fonctionne comme un système de compatibilités et d'incompatibilités entre les figures sémiques qu'il accepte ou non de réunir, la compatibilité résidant dans le fait que deux noyaux sémiques peuvent se combiner avec un même sème contextuel.

En considérant le même phénomène sous un angle un peu différent, on constate, d'autre part, que la manifestation dans le discours de plus d'un noyau sémique entraîne automatiquement la manifestation itérative d'un ou de plusieurs sèmes contextuels. Par conséquent, la séquence du discours (*le*) *chien aboie*, que nous avons décrite précédemment comme combinaison de deux sémèmes, peut tout aussi bien être formulée de façon légèrement différente :

$$Sq = (N_2 + N_1) Cs_1.$$

Cette nouvelle présentation nous permet de mieux voir qu'une séquence contextuelle donnée, si elle comporte deux figures sémiques, ne comprend qu'un seul sème contextuel ; autrement dit, que les sèmes contextuels correspondent à des unités de communication, syntagmes ou propositions, plus larges que les lexèmes, à l'intérieur desquelles se manifestent, *grosso modo*, les noyaux sémiques. Ce fait seul suffirait à postuler que les sèmes contextuels doivent être étudiés de façon indépendante, séparément des figures sémiques.

Cependant, le terme de *sème contextuel*, nous l'avons vu, peut se révéler ambigu à l'usage. Ainsi, l'analyse contextuelle à laquelle nous avons procédé au commencement de ce chapitre a mis en évidence des sèmes qui, tout en étant « contextuels » par rapport au noyau envisagé, appartiennent cependant au noyau contigu, et non au contexte itératif tel que nous cherchons à le définir. Par opposition aux sèmes nucléaires, nous proposons, par conséquent, de considérer comme *classèmes* les sèmes contextuels proprement dits.

Remarque : Après celui de *sème*, nous empruntons à B. Pottier le terme de *classème*.

d) Vers le niveau sémantique du langage.

Notre tentative de dégager une classe autonome de sèmes, ayant des fonctions originales dans l'organisation du discours, correspond à un double besoin. En effet, nous aurons à montrer qu'une telle conception des classèmes, caractérisés par leur itérativité, peut avoir une valeur explicative certaine, ne serait-ce qu'en faisant mieux comprendre le concept, encore très vague et pourtant nécessaire, de *totalité de signification*, postulé à un message ou à une lexie au sens hjelmslevien. Dès maintenant, on essaie en mesure de dire qu'un message ou une séquence quelconques du discours ne peuvent être considérés comme isotopes que s'ils possèdent un ou plusieurs classèmes en commun. Bien plus : en dépassant le cadre étroit du *message*, nous essaierons de montrer, grâce à ce concept d'*isotopie*, comment les textes entiers se trouvent situés à des niveaux sémantiques homogènes, comment le signifié global d'un ensemble signifiant, au lieu (comme le propose Hjelmslev) d'être postulé *a priori*, peut être interprété comme une réalité structurelle de la manifestation linguistique.

D'un autre côté, l'autonomie des classèmes par rapport aux sèmes nucléaires, qui n'est, à ce stade, qu'une hypothèse stimulant la réflexion, reçoit un commencement de confirmation si l'on jette un coup d'œil sur les quelques classèmes déjà reconnus au hasard, grâce aux exemples utilisés. On voit que les classèmes

objet vs animal vs humain

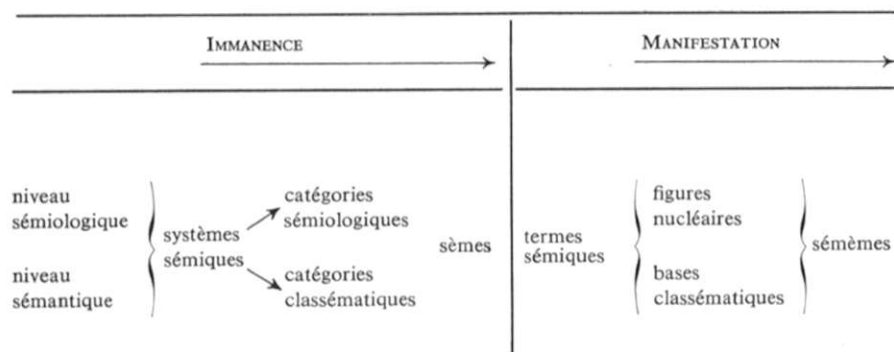
semblent pouvoir être articulés en un système sémique, qui serait peut-être plus explicite si on le présentait ainsi :



La généralisation que nous voulons proposer dès maintenant serait la suivante : si les figures sémiques, simples ou complexes, relèvent du niveau sémiologique global, dont elles ne sont que des articulations particulières prêtes à s'investir dans le discours, les classèmes, de leur côté, se constituent en systèmes de caractère différent, et appartiennent au niveau sémantique global, dont la manifestation garantit l'isotopie des messages et des textes.

4° LES CONCEPTS INSTRUMENTAUX

Il nous paraît utile de résumer ici, avant d'aller plus loin, les résultats d'un premier effort de conceptualisation, qui avait pour but la mise en place d'unités de construction indispensables à toute description de la signification. Le tableau ci-dessous comporte les termes définis, avec plus ou moins de rigueur, dans les développements précédents et que nous retenons comme utiles (pour le terme sémiologie, v. p. 65).



LE NIVEAU SÉMOLOGIQUE

1° APPROCHES ET APPROXIMATIONS

a) L'autonomie du sémiologique.

Au cours du chapitre précédent, nous avons essayé de dégager deux niveaux autonomes du langage, le niveau sémiologique et le niveau sémantique, deux ensembles architecturaux de contenu dont les éléments, se rencontrant dans le discours, constituaient des unités de manifestation de dimensions différentes et établissaient, du même coup, la manifestation de la signification elle-même. Il est temps d'envisager maintenant ces deux niveaux linguistiques séparément, non pas pour les décrire, mais pour en préciser, dans la mesure du possible, le mode d'existence, et surtout pour essayer d'en tracer — ce qui paraît peut-être plus réaliste dans l'état actuel des recherches sémantiques — les contours et les configurations.

En introduisant, dans la division de l'univers signifiant, deux niveaux de signification, nous voulons surtout souligner leur autonomie mutuelle. Mais il reste entendu que les deux niveaux, considérés ensemble, constituent l'univers immanent de la signification, antérieur en droit à la manifestation de leurs éléments constitutifs dans le discours. Cette opposition du système au procès, qui paraît aller de soi pour beaucoup de linguistes, est loin d'être reconnue par tous. Comme, de plus, le domaine sémiologique se trouve actuellement de lieu de rencontre à plusieurs disciplines humanistes, il nous paraît utile d'insister à la fois sur l'antériorité logique et sur l'autonomie de la structure sémiologique, afin de préciser les positions d'une sémantique structurale par rapport surtout aux recherches qui s'inspirent d'une psychologie phénoménologique ou génétique et paraissent souvent parallèles aux nôtres. Nous pensons à divers travaux sur le symbolisme, sa nature et ses origines, et plus particulièrement à cet effort de synthèse que constituent les *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, de Gilbert Durand; celui-ci, tout en abordant un grand nombre de problèmes qui nous sont communs, utilise des méthodes et propose des solutions à l'opposé de nos nôtres. C'est ainsi que la classification du symbolisme, qui est le grand souci de l'auteur, repose sur des critères d'ordre génétique. Elle s'appuie

sur la réflexologie bechtereviewienne et sur la distinction fondamentale des trois *dominantes réflexes* : posturale, digestive et copulative. Ce niveau réflexologique, considéré comme ontogénétiquement premier, donnerait naissance à un semblant de systématisation des gestes du corps, qui sont, selon G. Durand, « en étroite concomitance » avec les représentations symboliques. A partir de ce niveau, qui n'est pas symbolique, mais qui fonde et le symbolisme lui-même et sa classification, le développement de l'imaginaire en *schèmes* et en *archétypes* devient possible. Seuls les gestes — parce qu'ils peuvent et doivent être considérés comme premiers — méritent le nom de « schèmes », qui, eux, engendreront à leur tour les archétypes : ainsi, le geste de la verticalisation, reposant lui-même sur la dominante posturale, engendre les archétypes *épithètes* « haut » vs « bas », de même que le geste de la déglutition, de la descente, correspondant à la dominante digestive, produit, en se prolongeant, les archétypes « contenant » vs « contenu ». Les mêmes schèmes donnent naissance, par ailleurs, à des archétypes *substantifs*, tels que la « lumière » ou les « ténèbres », d'une part, ou la « couleur », le « réceptif », la « forme » et la « substance », de l'autre.

Il y aurait beaucoup à dire sur un ouvrage qui contient à la fois les qualités et les défauts de l'éclectisme. Si nous en parlons, c'est parce qu'il est largement représentatif, par ses manipulations méthodologiques, d'un état d'esprit qui n'est pas compatible avec l'approche linguistique.

1. Pour nous, la description du symbolisme ne peut être entreprise en postulant comme critères de la description — même s'ils étaient autre chose que de pures hypothèses — les distinctions opérées au niveau extra-linguistique de la réalité. Le sémiologique est, comme le langage en général, saisissable à l'intérieur de la perception et ne doit à la réalité extérieure, qui s'y manifeste en tant que forme de l'expression, que des articulations distinctives de sens *négatifs*.

2. Ni l'explication génétique d'une complexité croissante du symbolisme, ni le raisonnement pseudo-causal ($\simeq$ la déglutition « se prolonge » et crée le « contenu ») ne peuvent être assimilés à la génération des figures nucléaires du discours à partir des systèmes sémiques. Une classification qui délimite, par exemple, deux grandes configurations du symbolisme, en disjoignant, pour des raisons non linguistiques, l'opposition « montée » vs « descente », ne peut se réclamer, malgré l'abus du mot, du structuralisme. Seul le postulat de l'antériorité des structures sémiques à leurs multiples manifestations sémiologiques dans le discours rend possible l'analyse structurale du contenu. Une telle conception, pour simple qu'elle paraisse, n'en va pas moins à l'encontre de nos habitudes de pensée profondément établies.

b) Le lexématisme anthropocentrique.

Ainsi, une longue tradition lexicographique nous impose non seulement une présentation lexématique des dictionnaires, mais aussi une hiérarchisation des « sens » du mot ; le « sens » relatif à l'homme, au milieu humain,

au monde du sens commun est toujours considéré comme premier et, par conséquent, implicitement originel. Une « partie du corps » est en effet le sens « naturel », en quelque sorte, du mot *tête*, de même que *prendre* signifie d'abord « entrer en possession de quelque chose ». Le noyau sémique de *prendre*, tel qu'il apparaît avec son sème « expansion » dans :

*Cet arbre prend bien,
Le bois prend,*

ou avec son sème « contraction » dans :

*La rivière a pris,
Le lait prend,*

n'est que la manifestation de l'une des nombreuses possibilités *stylistiques* du mot ; le sens « propre » est, évidemment, celui d'après lequel on prend quelque chose « avec la main ». De même, on ne mord vraiment qu'« avec les dents », et G. Durand, en parlant du schème « mordicant », ne s'écartera pas de la tradition établie ; un *schème* est, on le voit, une tout autre chose qu'un *sème*.

Cette tendance à admettre implicitement comme fondamental et prioritaire le niveau de significations découpées à l'échelle humaine caractérise également les recherches portant sur les autres domaines « insolites » du langage : symbolismes mythologiques, poétiques, oniriques. Ainsi, les premières descriptions des différentes formes du symbolisme, commencées dans le style des « Clefs des songes » par l'énumération des *objets symboliques*, et continuées sous forme de classifications sommaires par la distinction des épiphanies cosmologiques (Mircea Eliade), groupements peu cohérents de symboles célestes, terrestres, etc., considèrent toujours les *symboles* — qui peuvent indifféremment être tantôt des lexèmes, tantôt des objets matériels — comme des unités descriptives compactes. La tentative de description du symbolisme de la matière due à Gaston Bachelard, et qui reposait, comme on sait, sur la distinction quasi universelle, faite par la physique qualitative, des quatre éléments : *terre, air, feu, eau*, a pu apparaître comme une innovation. Cependant, l'auteur s'est aperçu lui-même que les éléments classificatoires de cette matière n'étaient ni simples ni univoques ; que, à l'intérieur de la *matière terrestre*, la « mollesse de la glèbe » s'opposait à la « dureté du roc » ; quant à la *matière aquatique*, le symbolisme de l'eau calme s'y situait à l'opposé de celui de l'eau violente.

Cette constatation amène Bachelard au seuil de l'analyse sémique telle que nous la concevons, où les oppositions

mollesse vs dureté,
statique vs dynamique

se trouvent présumées, antérieures aux lexèmes-symboles de la *terre* et de l'*eau*. Il faudra pourtant attendre la parution de la *Poétique de l'espace* pour trouver les premiers éléments d'une description sémique voulue et une conception de la communication poétique utilisant le niveau sémiologique du langage.

c) Un domaine réservé : le symbolisme.

La même inversion de la problématique du langage se retrouve aggravée dans les spéculations portant sur la nature symbolique de la poésie, du rêve et de l'inconscient : cette sorte d'émerveillement devant l'ambiguïté des symboles, l'hypostase de cette ambiguïté considérée comme concept explicatif et l'affirmation du caractère « ineffable » du langage poétique, de la richesse inépuisable du symbolisme mythique amènent des gens aussi avertis que J. Lacan ou G. Durand à introduire dans la description de la signification des jugements de valeur et à établir des distinctions entre la *parole vraie* et la *parole sociale*, entre un *sémantisme authentique* et une *sémiologie vulgaire*. La sémantique, qui se veut une science humaine, cherche à décrire des valeurs et non à les postuler.

La question ne pourrait même pas se poser en ces termes si, au lieu de se demander pourquoi tel mot a plusieurs sens, comment un mot peut signifier une chose et son contraire (et les grammairiens et les philosophes arabes se sont longuement interrogés sur l'existence des *addād*, mots signifiant en même temps « le semblable et son contraire »), on parlait d'une description sémiologique pour en étudier ensuite les manifestations multiples. On verrait alors qu'un symbole éminemment poétique n'est pas bien différent, ne fonctionne pas autrement qu'un lexème quelconque d'une langue naturelle quelconque, que notre *tête*, par exemple. Autrement dit, on reconnaîtrait cette vérité de bon sens que tout ce qui est du domaine du langage est linguistique, c'est-à-dire possède une structure linguistique identique ou comparable et se manifeste grâce à l'établissement des connexions linguistiques déterminables et, dans une large mesure, déterminées. On arriverait peut-être à « démythifier » à ce prix ce mythe anagogique moderne selon lequel il y a dans le langage des zones de mystère et des zones de clarté. Il se peut — c'est une question philosophique et non plus linguistique — que le phénomène du langage en tant que tel soit mystérieux, mais il n'y a pas de mystères dans le langage.

Le « morceau de cire » de Descartes n'est pas moins mystérieux que le symbole de la Lune. N'empêche que la chimie a réussi à rendre compte de sa composition élémentaire. C'est à une analyse du même genre que doit procéder la sémantique structurale. Les *effets de sens* subsistent bien, il est vrai, dans les deux cas, mais le nouveau plan analytique de la réalité — qu'il s'agisse de la chimie ou de la sémiologie — n'en est pas moins légitime.

d) Le linguistique et l'imaginaire.

La dernière objection qu'il faut lever réside dans le choix stratégique du plan unique de la description du symbolisme et, plus généralement, de ce qu'il est convenu d'appeler l'*imaginaire*. Le plan linguistique est-il le seul plan de description possible? Est-il le meilleur du point de vue opérationnel? D'autres plans de description, parallèles au plan du langage, ne peuvent-ils pas être utilisés et donner des résultats comparables?

Quant au symbolisme poétique, les choses paraissent aller de soi : la poésie est un langage ou, pour être plus précis, elle se situe à l'intérieur du langage. Toute description non linguistique de la poésie serait nécessairement une traduction inutile, sinon impossible. Il n'en est pas de même du symbolisme mythologique, où les objets et les comportements « naturels » semblent posséder les mêmes fonctions symboliques que les lexèmes ou les séquences discursives, et sont substituables les uns aux autres. Cela crée inévitablement une certaine confusion, surtout si l'on ne se pose pas — comme cela arrive trop souvent — la question de l'homogénéité du plan de la description.

Prenons un exemple banal, celui du symbolisme phallique. On sait, depuis Freud, qu'en psychanalyse comme en mythologie presque tout peut être symbole phallique : parties du corps humain comme le corps dans sa totalité, plantes, arbres, poissons, objets manufacturés, etc. La métaphore phallique apparaît ainsi comme une classe ouverte, remplie d'une sorte de bric-à-brac, dont le *tertium comparationis* constitue le seul élément permanent. Cependant, il importe peu, au fond, que les occurrences qui composent cette classe soient des objets linguistiques, visuels ou « naturels » : la *relation*, c'est-à-dire l'élément commun à toute la classe et qui la constitue justement en tant que classe, n'est plus un objet-signifiant, mais une articulation sémique ou, tout au plus, une figure nucléaire relevant de l'ordre du signifié. Du monde des choses, auquel nous empruntons nos objets d'étude, nous passons ainsi automatiquement dans le monde de la signification, et celle-ci se prête alors aux procédures de la description élaborées par la linguistique.

Nous ne voulons pas prétendre par là que le caractère symbolique des objets phalliques provient toujours du discours tenu à propos de ces objets, et qui leur fournirait le contexte indispensable à la manifestation de la signification symbolique, bien que ce soit probablement le plus souvent le cas. Il existe des comportements rituels ou symboliques qui constituent autant de contextes naturels. L'exemple choisi montre cependant, de façon concrète, ce que nous avons soutenu dès le début, à savoir que la signification est indifférente au signifiant utilisé : le fait que le signifiant soit constitué par des objets « naturels » ou par des combinaisons de phonèmes ou de graphèmes ne change rien aux procédures de l'analyse de la signification.

Une analyse du contenu reposant sur les objets constituant le monde du sens commun, pris comme signifiant, est théoriquement légitime, et peut-être même possible. La grande supériorité du plan linguistique provient du fait que tout autre langage — et, par conséquent, celui des *objets symboliques* — peut être traduit dans une langue naturelle quelconque, mais que l'inverse n'est pas toujours vrai : on ne voit pas comment un poème de Mallarmé pourrait être traduit dans un *langage des choses*. (Cela apparaît très nettement dans l'élaboration des méthodes audio-visuelles de l'enseignement des langues, lorsqu'il s'agit de construire un signifiant visuel équivalent du signifiant oral des langues naturelles : si l'écran se prête relativement bien

à la représentation des actants, les problèmes de l'expression visuelle des prédicats et des relations sont à peine esquissés et non encore résolus.) D'un autre côté, les langues naturelles possèdent un signifiant relativement simple, et en partie déjà analysé, qui permet l'élaboration de techniques de plus en plus sûres et de plus en plus nombreuses de vérification des écarts de signification, même si les structures de signification sont postulées d'abord comme des résultats hypothétiques des procédures logiques. La valeur de ces techniques — même si, dans leur application à l'analyse du contenu, nous ne sommes qu'à nos premiers balbutiements — est comparable, pour les sciences humaines, à la formalisation algébrique dans les sciences de la nature, et c'est là que réside, nous semble-t-il, la supériorité méthodologique de la linguistique structurale par rapport aux intuitions, souvent géniales, mais ne possédant pas de procédures de vérification, des autres recherches humanistes.

2° LE STATUT DU SÉMIOLOGIQUE

a) Le symbolique et le sémiologique

Jusqu'ici, nous nous sommes efforcé de montrer que le symbolisme, sous quelque forme qu'il apparaisse, ne se distinguait pas, de par sa nature, des autres manifestations de la signification et que sa description relevait de la même méthodologie. Il s'agit maintenant de préciser qu'on aurait tort, au contraire, de l'assimiler sans plus au mode d'existence des structures sémiologiques, bien qu'il s'en approche par certains côtés. Si, pour fonctionner comme tel, le symbolisme doit prendre appui sur le niveau sémiologique, il est cependant toujours une référence à autre chose, à un niveau du langage distinct du niveau sémiologique.

On pourrait dire que le sémiologique constitue une sorte de signifiant qui, pris en charge par un palier anagogique quelconque, articule le signifié symbolique et le constitue en réseau de significations différenciées. Tout comme le plan de l'expression articulée est nécessaire pour que le plan du contenu soit autre chose qu'une « grande nébuleuse » saussurienne, l'articulation de la forme du contenu appelle à la vie, en la différenciant, la substance de celui-ci.

D'un autre côté, le domaine de la structuration sémiologique est plus large que n'importe quel symbolisme particulier; autrement dit, il n'y a pas d'adéquation entre tel espace sémiologique et tel symbolisme: le sémiologique est indifférent au symbolisme qui le prend en charge; un seul et même niveau sémiologique peut servir et sert à articuler différents symbolismes. Ainsi, pour revenir à l'exemple de l'imagerie phallique, on voit bien que ce qui permet de réduire d'innombrables variations stylistiques à un

seul invariant symbolique, c'est le fait qu'un niveau de signification unique celui de la sexualité, a été postulé au plan sémiologique, dont une figure nucléaire relativement simple sert de connecteur à toutes les occurrences contextuelles. Le choix de ce signifié est légitime, comme le sont ceux des autres signifiés. Comme l'a montré Hjelmslev (*Essais linguistiques*), la catégorie du genre grammatical repose sur l'opposition sémique

expansion vs condensation.

Le couple *femelle vs mâle* n'est, par conséquent, qu'une manifestation particulière de cette opposition sémiologique, obtenue par la combinaison du noyau sémique avec le classème « animé ».

La description du niveau sémiologique constitue donc une tâche autonome, qui doit être menée sans tenir compte de tel ou tel symbolisme particulier.

b) Le « proto-sémantisme » de P. Guiraud.

La comparaison entre le symbolique et le sémiologique nous a permis d'entrevoir les premiers éléments d'une définition possible du niveau sémiologique, qui serait la forme du contenu rendant possible, grâce à la postulation d'un niveau anagogique quelconque, l'apparition de tel ou tel symbolisme. Les concepts du *sémiologique* et de la *forme du contenu* ne sont pourtant pas coextensifs; si tout ce qui est sémiologique appartient nécessairement à la forme du contenu, l'inverse n'est pas vrai: les classèmes et le niveau sémantique du langage qu'ils constituent (et qui est la source des isotopies anagogiques) participent également de la forme du contenu.

Le concept hjelmslevien de la forme du contenu, tout en étant révolutionnaire dans la mesure où il a signifié la mort du formalisme, n'est pas utilisable pour fonder les distinctions réelles des niveaux du langage, surtout lorsqu'on veut maintenir — comme c'est notre cas — la conception saussurienne du langage, considéré comme une forme dont la manifestation seule a pour résultat de provoquer l'apparition des *effets de sens* assimilables à la substance du contenu. La frontière qu'il s'agit de tracer est donc celle qui séparerait le sémiologique du sémantique, et non la forme de la substance.

Il nous apparaît opportun de revenir, une fois de plus, à des exemples concrets. Les recherches menées depuis un certain temps par P. Guiraud sur ce qu'il appelle les *champs morpho-sémantiques*, sont, de ce point de vue, particulièrement instructives. Dans une de ses études récentes (*Bulletin de la Société de linguistique*, t. LVII, fasc. 7), P. Guiraud met en lumière l'existence des matrices de variations phonologiques, ayant les dimensions de lexèmes, auxquelles correspondent des modèles, parallèles et non isomorphes, d'articulations sémiques. Appuyée sur un inventaire de quelque 400 sémèmes, l'étude englobe un *champ sémantique* recouvert par la racine

à base consonantique [t-k] que caractérise le sens nucléaire *frapper*. Résumons d'abord les résultats de cette étude, intéressante à plusieurs points de vue.

Les variétés de « sens » que recouvre cette racine peuvent être groupées en deux catégories distinctes :

1. Les premières sont liées aux variations du formant. Ainsi, aux variations vocaliques de la matrice en

[t-i-k] vs [t-o-k] vs [t-a-k]

correspondent les variantes sémiques de *coup* :

petit vs *gros* vs *plat*.

La matrice phonologique peut comporter d'autres variations, de caractère consonantique cette fois, auxquelles correspondront de nouvelles articulations sémiques sur le plan du contenu. Ainsi, l'insertion de l'infixe [-r-] :

[t-r-i-k] vs [t-r-o-k] vs [t-r-a-k],

ajoute au modèle le sème supplémentaire « fréquentatif » ; de même, la variante [f], substituable à [k], constitue l'opposition sémique

(*coup*) *amorti* vs (*coup*) *net* ;

2. Le modèle sémantique comporte, d'un autre côté, des articulations sémiques indépendantes des variations de la matrice phonologique. Le *proto-sémantisme*, comme l'appelle P. Guiraud, recouvre tout aussi bien les verbes que les substantifs et produit aussi bien les sémèmes du type *frapper* que ceux du type *coup*. C'est ainsi également que le même formant sert à désigner les objets avec lesquels on frappe (*pelles*, *fourgons*, *maillets*), mais également les objets sur lesquels on frappe (diverses sortes de plaques et plaquettes). Enfin, il aide à constituer, de façon à première vue insolite, les sémèmes signifiant *tache*, *macule*, *croûte*, ainsi que diverses affections cutanées.

On constatera tout d'abord que les articulations sémiques réunies dans un seul modèle se divisent nettement en deux groupes, et cela selon un critère qui relève du plan de l'expression et non de celui du contenu.

1. Certaines variations sont en corrélation avec celles de la matrice phonologique. Elles constituent deux strates hiérarchiquement distinctes :

a) Le noyau d'ordre tactile *attouchement*, qui correspond à la base consonantique [t-k] et qui n'est pas analysé par P. Guiraud ;

b) Les variations sémiques d'ordres sensoriels divers et correspondant aux éléments commutables du formant. Ainsi, l'opposition

petit (*coup*) vs *gros* (*coup*)

pourrait s'interpréter comme la polarisation de l'axe de l'intensivité, tandis que le troisième terme relevé par P. Guiraud s'opposerait aux deux premiers du point de vue de la superficie touchée, comme

superficie vs *point*.

Quant à l'infixe [-r-], ainsi qu'à la variante [f], ils introduisent, à leur tour, des déterminations aspectuelles complémentaires.

Ainsi, le modèle sémiologique comporte les catégories sémiques correspondant aux divers ordres de perception : tactile, spatial, aspectuel.

Remarque : Nous sommes amené à introduire ici une classification pragmatique du niveau sémiologique en ordres sensoriels, c'est-à-dire selon des critères extra-linguistiques. Une telle classification est opérationnelle et ne pourra être justifiée, et donc fondée, qu'à la suite de la description des systèmes sémiques constitutifs de ce niveau de langage.

2. D'autres variations sémiques sont, en revanche, indépendantes, sans relation de concomitance avec celles du formant. Ainsi, l'opposition

substantif vs verbe

paraît secondaire par rapport aux articulations nucléaires. Il en est de même de l'opposition

	destinateur vs destinataire
(noms d'objets	(noms d'objets
avec lesquels on frappe)	sur lesquels on frappe)

Remarque : Contentons-nous d'enregistrer cette dernière opposition, tout en notant qu'elle projette déjà quelque lumière sur le problème traité longuement par G. Durand, à la suite des classifications de Leroi-Gourhan, et relatif à la dénomination des outils qui « prolongent » les gestes.

Les recherches de P. Guiraud nous paraissent importantes pour diverses raisons. Tout d'abord, parce qu'elles ont amené leur auteur, qui, en tant que promoteur des méthodes statistiques, était cependant habitué à manipuler les unités lexématiques, à effectuer une analyse sémique assez rigoureuse. Ensuite, parce qu'elles montrent bien que les études étymologiques s'accommodent parfaitement de ce genre d'analyse, qui peut même les faciliter. Et finalement — c'est à cela, d'ailleurs, que l'exemple devait servir — la concomitance observée entre les variations de la matrice phonologique et celles des éléments sémiologiques, d'une part, et l'absence d'une telle concomitance lorsqu'il s'agit de variations classématiques, de l'autre, nous permettent d'entrevoir le tracé qui sépare les sèmes nucléaires des classèmes, le niveau sémiologique du niveau sémantique du langage.

Remarque : Il serait hors de propos de soulever ici le problème des origines du langage. Notons, cependant, que la reconnaissance des variations concomitantes des modèles phonologique et sémiologique apporte des éléments nouveaux au dossier, considéré jusqu'à présent comme inactuel.

c) Le sémiologique et le bio-anagogique.

Toutes ces variations n'en laissent pas moins subsister un double noyau : phonologique, sous forme du schéma consonantique [t-k], et sémiologique, avec le « proto-sémantisme » de *frapper*. Ce noyau sémique, que Littré définit, dans son article sur le *tic*, comme « mouvement convulsif », apparaît assez nettement comme une articulation du terme complexe, manifestant, suivant les âges et les dialectes du français, l'un des deux sèmes de l'opposition

attouchement agressif vs réaction convulsive.

Sans tenir compte des combinaisons sémiques ultérieures, on pourrait aisément prétendre qu'une telle figure représente l'articulation de la signification connotant les comportements à peine différenciés, situés au niveau biologique — le stimulus extérieur et la réaction de la cellule vivante —, et non pas, comme le souhaiterait G. Durand, au niveau ontogénique de l'être humain. (Les sèmes *tache*, *macule*, *croûte*, avec tout l'accompagnement de *teigne*, de *rogne*, de *gale* et de *lèpre*, s'expliquent probablement, à ce niveau, par la réaction de la superficie atteinte.) Le fait de postuler à ce niveau un signifié global — comme le propose, par exemple, Roland Barthes, pour qui le *style* individuel ne serait que « la voix décorative de la chair » —, afin de rendre compte de l'articulation sémiologique de la personnalité humaine et de concevoir celle-ci comme « un système d'attractions et de répulsions » organiques, nous paraît certainement plus légitime que de classer le symbolisme selon d'hypothétiques *dominantes réflexes*.

Une telle interprétation cependant, si elle est valable symboliquement, c'est-à-dire dans la mesure où le niveau biologique est postulé comme signifié *profond*, ne l'est pas sémiologiquement : en effet, l'existence des sèmes du type *plaque* montre que la figure sémique, pour pouvoir produire, en se combinant avec les classèmes appropriés, le sème *plaque*, ne doit pas comprendre le sème « matière organique », et que l'opposition « organique » vs « inorganique » (cf. « animé » vs « inanimé ») se situe en dehors du noyau sémique, peut-être même en dehors du niveau sémiologique. Force nous est donc d'abstraire, en quelque sorte, la figure nucléaire de son milieu organique et de la considérer comme un *percept pur*, comme une catégorie sémique faisant partie de l'articulation systématique de la tactilité, au sens non anthropocentrique de ce mot, de la même manière que nous avons renvoyé le noyau sémique de *tête* à l'articulation de la spatialité.

Ainsi, le mode d'existence du niveau sémiologique se trouve, nous semble-t-il, quelque peu précisé : c'est un ensemble de catégories et de systèmes sémiques situés et saisissables au niveau de la perception, comparables, en somme, à ces perceptions visuelles schématisées des oiseaux évoquées par Raymond Ruyer, et qui permettent à ceux-ci de reconnaître leurs ennemis et leurs amis selon les oppositions :

cou long / queue courte vs *cou court / queue longue*.

Situées à l'intérieur du processus de la perception, les catégories sémiologiques en représentent, pour ainsi dire, la face externe, la contribution du monde extérieur à la naissance du sens. Envisagées sous cet angle, elles paraissent isomorphes des *qualités* du monde sensible et comparables, par exemple, aux *morpho-phonèmes* dont se compose le langage gestuel. Cela d'ailleurs, n'a rien d'étonnant, si l'on se souvient que nous essayons de concevoir une sémantique indépendante de la *deuxième articulation* du signifiant. Quoi qu'il en soit, cela nous semble suffire pour justifier la dénomination de *sémiologique* que nous avons attribuée à ce niveau du langage.

3° LES POSSIBILITÉS DE LA DESCRIPTION SÉMIOLOGIQUE

a) La construction des langages en linguistique appliquée.

L'analyse sémique du niveau sémiologique du langage apparaît comme la première tâche de la sémantique structurale. Une fois entreprise pour elle-même, non seulement elle permettrait une meilleure compréhension du fonctionnement des différents symbolismes inhérents à toute langue naturelle, mais elle rendrait de grands services aux différentes démarches de la linguistique appliquée, à la traduction automatique, en butte à des difficultés énormes dans la mesure où elle se propose d'atteindre la haute fidélité, à la construction des langages documentaires aussi, en rendant plus aisée la délimitation des unités constitutives du langage et en faisant mieux saisir les modes de leur imbrication.

Car ces différents domaines ne sont pas aussi éloignés qu'il peut paraître à première vue ; l'ordre d'urgence dans leurs descriptions, malheureusement encore trop cloisonnées, est aussi à peu près le même partout. Si nos réflexions sur le niveau sémiologique du langage paraissent, à première vue, centrées autour des problèmes du symbolisme, il suffit de jeter un coup d'œil sur les préoccupations actuelles en matière de traduction mécanique pour s'apercevoir que les efforts qui, dans ce domaine, tendent à la sortir de l'impasse dans laquelle elle a été acculée, pour avoir choisi, au départ, le niveau lexématique du discours, aboutissent souvent aux mêmes conclusions. La nouvelle direction que souhaite imprimer à la traduction automatique un chercheur aussi averti que B. Pottier est symptomatique à cet égard. Il en est de même de la tentative de Ross Quillian, qui propose de décrire l'univers sémantique en le traduisant dans un langage entièrement construit, dont les *éléments*, constitutifs des *échelles de graduation*, ressemblent d'assez près à nos sèmes. On peut s'en faire une idée en se référant au résumé de sa théorie contenu dans les *Semantic Problems in Language*, rendant compte du colloque sémantique de Cambridge en 1961, et caractéristique de l'état d'esprit qui règne, depuis peu, dans les milieux des linguistes intéressés aux problèmes de la traduction mécanique. Dans un tableau (p. 150) qui

indique, à titre exploratoire, les dimensions probables de ce langage, on trouvera, à côté des sensations *proprioceptives* et *intéroceptives*, sur lesquelles Quillian n'ose pas encore se prononcer et auxquelles il réserve quelque 25 sèmes à construire ultérieurement, une liste d'échelles *extéroceptives*, que nous reproduisons telle quelle :

- a) *The Five Abstract Scales* : « *Number* » (the real number continuum), « *Correlation* » (in the statistical sense), « *Make-up* » (notion of whole-to-part or whole-to-aspect), « *Similarity* », « *Derivative* » (in the mathematical sense);
 - b) *Visual Scales* : hue, brightness, saturation;
 - c) *Temporal Scales* : time, length (with subscripts);
 - d) *Degree of Existence*, degree of awareness;
 - e) *Auditory Scales* : pitch, loudness;
 - f) *Gustatory Scales* : sweetness, souriness, saltiness and bitterness;
 - g) *Olfactory Scales* : not yet determined
 - h) *Cutaneous Scales* : not yet determined
- } say, 25 max.

Remarque : Cette classification, que nous n'essayons même pas de traduire — tant chaque terme, tiré de son contexte, paraît ambigu et admet des interprétations multiples —, ne nous intéresse pas par ses articulations, mais uniquement par les raisons qui l'ont fait proposer. C'est l'exemple, qui a pour nous valeur de symptôme, révélateur d'un état d'esprit dominant implicitement les recherches sémantiques.

Une telle énumération montre déjà les grandes lignes du projet : à l'exclusion de a), qui comporte pêle-mêle presque toute l'axiomatique de l'analyse linguistique, et de d), que nous avouons ne pas très bien comprendre, la description sémantique telle que la conçoit Ross Quillian semble consister, dans sa première démarche, en un cadrage apriorique de la totalité des lexèmes à l'intérieur d'une grille de caractère perceptif; cette première inscription devra ensuite être complétée par des surdéterminations appartenant aux ordres de sensations « *proprioceptives* » et « *intéroceptives* », le nombre d'éléments utilisés pour la description dans son ensemble ne dépassant certainement pas — d'après lui — une centaine.

C'est également au nombre de 100 *classificateurs sémantiques* — allusion nostalgique, probablement, au nombre réduit des éléments chimiques — que s'arrête Margaret Masterman (*ibid.*, p. 6-14) pour la construction de son *interlingua*. Ses classificateurs ne sont pas, cependant, des unités de signification minimales (en voici quelques-uns, choisis au hasard : *air, cold, give, laugh, one, sign, went, body, eat, how, more, re-, yes, you, etc.*), et si nous mentionnons ici cette autre tentative, c'est, d'une part, pour enregistrer la conviction intime de beaucoup de linguistes que le nombre d'unités de description sémantique est ou doit être très limité, c'est, d'autre part, pour souligner le danger de l'arbitraire auquel on s'expose dès que l'on accepte un peu trop à la lettre la légitimité de la construction apriorique du langage descriptif.

b) Les niveaux de généralité.

Pour nous, le fait d'admettre que toute description est construction est bien sûr, tout d'abord la reconnaissance d'une nécessité; mais la description comporte aussi l'exigence d'une certaine éthique scientifique. Comme il existe un bon usage de la liberté, l'utilisation de la construction apriorique ne doit pas non plus être arbitraire : la dimension linguistique de notre existence est une réalité sociale, et sa description ne doit viser qu'à construire un langage adéquat à la langue naturelle qu'il s'agit de décrire. Autrement dit, la liberté de construction se trouve limitée par l'existence des écarts différenciateurs du signifiant, dont toute description doit tenir compte, en utilisant des procédures de caractère inductif — tests de commutation, analyses de distributions —, soit antérieurement à la construction systématisante, soit dans une phase de vérification succédant nécessairement à la description logique.

Un exemple permettra de préciser davantage notre pensée. Soit deux lexèmes : *donner* et *prendre*, pour lesquels nous avons proposé des noyaux sémiques qui semblent pouvoir être formulés comme une opposition :

expansion vs expansion + contraction.

Dans cette phase de l'analyse, tant que l'inventaire reste limité à deux lexèmes, nous n'avons aucune raison de considérer que « *expansion* » et « *contraction* » ne soient pas des sèmes, c'est-à-dire des unités minimales de signification. Si, en revanche, nous voulions élargir cet inventaire en y introduisant le lexème *tenir*, nous nous apercevions que :

1. Le sème « *contraction* », qui semble caractériser en même temps les noyaux de *prendre* et de *tenir*, doit être complété par une autre opposition sémique :

$$\frac{\text{prendre}}{\text{tenir}} \simeq \frac{\text{contraction} + \text{inchoativité}}{\text{contraction} + \text{durativité}};$$

2. Le sème « *contraction* » paraît se manifester, dans le premier cas, sous son aspect dynamique, dans le second, sous l'aspect statique. Dès lors, « *contraction* » peut encore être décomposé en deux sèmes : « *solidité* » + (« *dynamique* » vs « *statique* »), et l'opposition des noyaux sémiques de *prendre* et de *tenir* apparaîtra comme

$$\frac{\text{prendre}}{\text{tenir}} \simeq \frac{(\text{expansion}) + \text{solidité} + \text{dynamique} + \text{inchoativité}}{\text{solidité} + \text{statique} + \text{durativité}}.$$

Même arrivé à ce stade, nous ne sommes pas du tout sûr que notre analyse ait atteint le niveau des unités minimales de signification, ni qu'elle soit correcte (« *dynamique* » et « *inchoatif* » ne sont-ils pas, dans ce cas, redondants?) : un nouvel élargissement de l'inventaire ne nous obligera-t-il pas à procéder à de nouveaux réajustements?

Cette analyse, que nous laissons en suspens, semble préciser la place qu'il faut attribuer à la construction logique dans la description sémantique : dans la mesure où celle-ci part d'une langue naturelle donnée et opère avec des inventaires limités, son rôle consiste à approfondir l'analyse en la généralisant. Aussi, ce qui est valable lors de l'élargissement de l'inventaire, ou de la comparaison de plusieurs inventaires à l'intérieur d'une seule langue analysée, l'est d'autant plus lorsqu'il s'agit de procéder — comme c'est le cas pour la traduction ou la documentation mécaniques — à la description parallèle de plusieurs langues naturelles en vue de la constitution d'un langage intermédiaire.

La description obéit donc à deux principes simultanément présents et contradictoires : elle est *inductive* dans son désir de rendre fidèlement compte de la réalité qu'elle décrit ; elle est *déductive* de par la nécessité de maintenir la cohérence du modèle en construction et d'atteindre à la généralité, coextensive du corpus soumis à la description. Une telle conception de la procédure descriptive, fondée sur la recherche du compromis, serait décourageante si elle n'était pas le lot de toute description scientifique.

c) La démarche descriptive.

L'ambition de décrire le niveau sémiologique dans son ensemble, pour excessive qu'elle paraisse à première vue, se situe pourtant à l'échelle humaine. Quel que soit le corpus qu'on choisirait à cet effet — le *Trésor de la langue française* ou le *Dictionnaire* de Littré —, les résultats devraient, en principe, apparaître sous forme d'un nombre limité de sèmes. On n'oubliera pas que toute construction du langage, dans la mesure où, en élargissant le corpus à décrire, elle approfondit et fait découvrir des unités de signification toujours plus petites, diminue en même temps, du fait de la plus grande généralité atteinte, le nombre de celles-ci.

Les procédures de la description seront étudiées à part, dans un chapitre qui leur sera consacré. Il suffira de noter dès maintenant que la description, pour passer des figures aux systèmes sémiologiques et, de là, aux ordres sémiologiques, doit emprunter les procédures propres à toute analyse et constituées par les étapes successives de l'inventaire, de la réduction et de la structuration.

L'ISOTOPIE DU DISCOURS

1° L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DU DISCOURS

a) L'isotopie du message.

Pour mieux situer les problèmes relatifs au niveau sémantique du contenu, il nous faut revenir à la manifestation de la signification et y rechercher les conditions structurelles du fonctionnement du discours. Celui-ci comporte, en effet, dès qu'on essaie de le comprendre, des éléments apparemment contradictoires.

Il ne nous est pas possible de retenir l'explication qui rend compte de l'organisation des messages, dont la suite constitue le discours, par le pouvoir prédicatif de l'esprit humain ou, sous une formulation peut-être plus moderne, par l'intentionnalité du locuteur, et cela non pas tant par peur du *mentalisme*, mais tout simplement parce qu'une telle interprétation se situe au niveau de l'émission des messages et non de leur réception ou de leur transmission. De ce dernier point de vue, le discours nous apparaît, dans son déroulement et malgré son caractère linéaire, comme une succession de déterminations, et créateur, de ce fait, d'une hiérarchie syntaxique.

Comment, dès lors, expliquer le fait qu'un ensemble hiérarchique de significations produise un message isotope ? Car une chose est sûre : que l'on commence l'analyse du discours par en haut, c'est-à-dire en partant d'une *lexie*, définie comme une unité de sens, ou qu'on entreprenne l'agencement des unités syntaxiques plus larges à partir des unités constitutives minimales, le problème de l'unité du message, indiscutablement saisi comme un tout de signification, se pose inévitablement.

La linguistique danoise a bien vu le problème en proposant de fonder l'isotopie du message sur la redondance des catégories morphologiques. En effet, les unités syntaxiques, qui sont de nature hiérarchique, servent en même temps de cadres à l'intérieur desquels se situent les itérations des

structures morphologiques : homo-élémentaires, elles définissent, par leur répétition, ce qu'on appelle traditionnellement l'*accord*; homo-catégoriques, elles rendent compte de la *rection*.

Une telle redondance grammaticale peut déjà servir de modèle pour comprendre l'isotopie sémantique du message. Il ne faut pas oublier, cependant, que les catégories morphologiques ne constituent, du point de vue du plan du contenu, qu'un groupement limité de classèmes; que, d'autre part, même si elles sont constitutives, dans une certaine mesure, de l'isotopie des messages syntaxiquement délimités, elles ne suffisent à rendre compte ni de l'isotopie ni des variations isotopiques des *grandes unités stylistiques* du discours, ni du discours dans sa totalité. C'est donc en faisant appel à des catégories classématiques, quelles qu'elles soient — et non pas nécessairement à des catégories *morphologiques* —, et en considérant au départ ces variations des isotopies qui ne se trouvent pas enfermées dans les frontières syntaxiques, que nous serons à même de mieux évaluer les difficultés que l'on rencontre et les solutions qu'on peut envisager pour rendre compte de l'existence des isotopies larges.

Assez curieusement, c'est au domaine des mots d'esprit, à ce genre littéraire qui affiche volontairement les procédés linguistiques qu'il utilise, que nous avons cru bon d'emprunter des exemples de variations et de permanences isotopiques.

b) Variations des isotopies.

Prenons une « histoire » des plus ordinaires :

« C'est une brillante soirée mondaine, très chic, avec des invités triés sur le volet. A un moment, deux convives vont prendre un peu l'air sur la terrasse :

— Ah! fait l'un d'un ton satisfait, belle soirée, hein? Repas magnifique... et puis jolies toilettes, hein?

— Ça, dit l'autre, je n'en sais rien.

— Comment ça?

— Non, je n'y suis pas allé! »

(Point de vue, 23 févr. 1962.)

L'histoire, comme des milliers d'autres du même genre, possède un certain nombre de traits formels constants :

1. Elle comporte obligatoirement deux parties : le *récit-présentation* et le *dialogue*;

2. La *présentation* prépare l'histoire : c'est un bref récit, établissant un plan de signification homogène, une première isotopie;

3. Le *dialogue* est le procédé qui dramatise l'histoire et fait éclater son unité, en opposant brusquement à la première une deuxième isotopie;

4. Les deux isotopies sont reliées entre elles par le *terme connecteur* commun. Dans les cas les plus simples (calembours, « esprit des mots », etc.), l'identité, ou même la simple ressemblance du formant, suffit pour connecter les deux isotopies (on n'a pas à se demander si le formant *toilettes*, qui recouvre deux sémèmes différents, possède une figure sémique commune ou non);

5. Le plaisir « spirituel » réside dans la découverte de deux isotopies différentes à l'intérieur d'un récit supposé homogène.

On voit, par conséquent, que le « bon mot », considéré comme genre littéraire, élève au niveau de la conscience les variations des isotopies du discours, variations qu'on fait semblant de camoufler, en même temps, par la présence du terme connecteur.

Un autre critère, le choix des actants qui participent à ces comédies miniaturisées, constitue le procédé complémentaire soulignant l'hétérogénéité des isotopies que l'on confronte. En effet, un premier classement superficiel montre la préférence des bons mots pour les oppositions du type :

adultes	vs	enfants
majoritaires	vs	minoritaires
normaux	vs	fous
humains	vs	animaux ou choses, etc.

La confrontation de deux isotopies met en opposition, dans ces cas, non plus seulement deux séquences possédant chacune un caractère isotope : ces tranches du discours sont considérées, du point de vue de leur contenu, comme représentatives de *mentalités* hétérogènes. On voit que la description du contenu de ces « histoires » pourrait constituer une sorte de typologie des représentations collectives des classes sociales. Mais ceci est déjà une autre histoire.

c) Les dimensions des contextes isotopes.

L'usage fréquent que font les bons mots des récits-présentations montre déjà le besoin qu'éprouve le conteur de rassurer son auditoire en établissant solidement le plan isotope du discours, en posant d'abord un contexte plus large, à l'intérieur duquel il peut introduire ensuite une isotopie nouvelle. Le fait est que les gens sérieux savent toujours, ou croient savoir, de quoi ils parlent; la conversation spirituelle est, au contraire, caractérisée par l'utilisation parallèle et successive de plusieurs isotopies à la fois. On voit donc que le problème de la séparation des isotopies et de la reconnaissance des dimensions des contextes isotopes est d'importance; il constitue même une des difficultés non encore résolues dans le domaine de la traduction mécanique. Car, si l'isotopie de contextes tels que :

*Le chien aboie,
Le commissaire aboie*

peut être assurée dans le cadre d'un énoncé élémentaire, on ne peut pas en dire autant de :

Le chien du commissaire aboie,

puisque la séquence-énoncé peut manifester aussi bien le classème « animal » que le classème « humain » ; seul un contexte plus large pourra décider s'il s'agit, dans l'occurrence donnée, du chien ou du secrétaire.

L'analyse sémantique, cherchant des critères discriminatoires en vue de l'établissement des isotopies, se trouve amenée à utiliser le concept de *hiérarchie* des contextes s'imbriquant les uns dans les autres. Ainsi, le syntagme, réunissant au moins deux figures sémiques, peut être considéré comme le contexte minimal permettant d'établir une isotopie ; l'énoncé permet de tester l'isotopie des syntagmes qui le constituent ; celui-ci, à son tour, devra être inséré dans la phrase. La description se trouve, jusque-là, privilégiée du fait de l'existence des unités syntaxiques à dimensions connues, comparables et commutables. La difficulté augmente, en revanche, dès qu'on dépasse les dimensions de la phrase. Il existe, certes, des tentatives de définir les unités non syntaxiques du discours plus larges que la phrase : des paragraphes, des « passages » (récits, tableaux, dialogues, etc.), des chapitres enfin. Mais les procédures de commutation ne peuvent plus y être employées avec rigueur et les critères formels qu'on peut y déceler sont tout à fait insuffisants. Etant donné que ces unités non syntaxiques n'en restent pas moins des unités du contenu, on est en droit de se demander si l'investigation sémantique ne peut pas apporter d'autres éléments d'appréciation permettant la reconnaissance des continuités isotopes.

2° LE FONCTIONNEMENT MÉTALINGUISTIQUE DU DISCOURS

a) Expansion et définition.

La linguistique moderne a connu de nouveaux développements du jour où elle a réussi à reconnaître, et à intégrer dans le corps de ses concepts instrumentaux, un des aspects importants du fonctionnement des langues naturelles, l'*expansion*. Peu importe, d'ailleurs, le nom qu'on donnera à ce phénomène : il se résume dans la constatation que le discours, conçu comme une hiérarchie des unités de communication s'emboîtant les unes dans les autres, contient en lui la négation de cette hiérarchie, du fait que les unités de communication de dimensions différentes peuvent en même temps être reconnues comme équivalentes.

Ce principe d'équivalence d'unités inégales, quand il est utilisé dans la comparaison des langues naturelles entre elles (notamment dans la traduction automatique, où *potato* correspond à *pomme de terre*), fait ressortir le caractère idiomatique de chacune d'elles ; quand il est appliqué aux faits situés à l'intérieur d'une langue, il met en lumière l'aspect métalinguistique

du fonctionnement du discours, qui paraît dès lors être non moins important que son aspect proprement linguistique. Exprimé de façon naïve, ce principe veut simplement dire qu'une chose peut être présentée tout aussi bien de façon simple que de façon compliquée, qu'un mot simple peut être expliqué par une séquence plus large, et qu'inversement un seul mot peut souvent être trouvé pour désigner ce que l'on a d'abord conçu sous forme d'un développement. L'expansion n'est donc pas cette propriété syntaxique du discours qui permet l'adjonction de déterminations successives grâce aux termes manifestés les uns après les autres : c'est le propre du fonctionnement normal du discours. Elle ne prend toute sa signification que si une séquence en expansion est reconnue comme équivalente d'une unité de communication syntaxiquement plus simple qu'elle. C'est cette équivalence, théoriquement toujours possible — bien qu'elle ne soit pas toujours manifestée lexicalement —, qui constitue l'écart structurel définissant le fonctionnement métalinguistique du discours.

C'est ainsi que l'expansion, si l'on se place au point de vue non plus généralement linguistique, mais uniquement sémantique, trouve son expression, dans la mesure où elle est circonscrite dans le cadre des unités syntaxiques ne dépassant pas les limites de la phrase, dans la définition au sens large de ce mot, dans ce qu'on pourrait peut-être appeler, pour éviter toute équivoque, la *définition discursive*. En effet, la lexicographie consiste, dans une large mesure, à chercher à substituer à un lexème-vedette une ou plusieurs séquences — suivant le nombre de sémèmes recouverts par celui-ci — équivalentes, mais syntaxiquement plus larges que le lexème qu'on veut définir. Ainsi, n'importe quel dictionnaire fournit d'innombrables exemples du fonctionnement de ce système d'équivalences :

mordre $\approx$ « entamer avec les dents » ;
entamer $\approx$ « toucher (à une chose intacte) en lui portant la première atteinte » ;
toucher $\approx$ « entrer en contact avec quelqu'un ou quelque chose » ; etc.

(Dictionnaire général.)

On voit que les séquences définissantes sont :

1. Des syntagmes en expansion ayant la même fonction syntaxique que le terme à définir (ici : syntagmes à usage prédicatif prévisible) ;
2. Des séquences qui sont généralement composées d'un premier terme, qui pose l'équivalence, et d'un second terme, qui détermine le premier.

La définition discursive se rapproche ainsi, sans toutefois s'identifier avec elle, de la définition logique, qui se fait, on le sait, *per genus proximum et differentiam specificam*. Seulement, au lieu d'être contraignante et univoque comme cette dernière, elle est libre et approximative. Elle n'établit pas l'identité entre les segments situés sur les deux plans linguistiques, mais une équivalence provisoire, parfois éphémère même, fondée sur l'existence d'un ou de plusieurs sèmes communs aux deux segments juxtaposés.

Remarque : Le concept d'équivalence, généralement utilisé — de façon plus ou moins implicite, d'ailleurs — en linguistique, n'est presque jamais défini. Cette définition relève du niveau du métalangage épistémologique : nous ne nous proposons ici que d'en apporter les premiers éléments.

Si la définition lexicographique paraît encore relativement proche de la définition logique, dont elle imite souvent la formulation, la définition de mots croisés, en revanche, peut nous donner une vue plus juste du fonctionnement « normal » d'une langue naturelle. Un problème de mots croisés des plus ordinaires, choisi dans *France-Soir*, nous propose au hasard les définitions suivantes :

<i>compétition</i>	≈ « épreuve sportive » ;
<i>tanière</i>	≈ « habitation misérable » ;
<i>ballet</i>	≈ « danse figurée » ;
<i>désir</i>	≈ « envie pas toujours satisfaite » ;
<i>mer</i>	≈ « étendue d'eau ».

On voit que la séquence en expansion, qui se prétend équivalente du sémème qu'elle définit, n'épuise jamais l'inventaire sémique de celui-ci, tout en comportant cependant un certain nombre de sèmes en commun avec lui.

b) Condensation et dénomination.

En parlant des mots croisés, nous avons volontairement interverti les termes : en effet, si le lexicographe-cruciverbiste qui prépare les mots croisés part d'un sémème donné et lui cherche une définition, le problème, tel qu'il se présente au lecteur (c'est-à-dire au niveau de la réception), est composé d'un corpus de définitions à partir desquelles il s'agit de retrouver les termes définis. Autrement dit, si nous reconnaissons dans l'expansion un des modes du fonctionnement métalinguistique du discours, elle a pour corollaire la *condensation*, qui doit être comprise comme une sorte de décodage compressif des messages en expansion. « Si je vous ai bien compris, vous vouliez dire... » : c'est ainsi que l'interlocuteur condensera souvent un exposé un peu long. Aussi, de même que l'expansion possède une formulation syntaxiquement délimitée, qui est la définition (et dont les prolongements logico-scientifiques sont considérables), de même l'effort de condensation aboutit le plus souvent à la *dénomination*. Il suffit d'écouter les dialogues quotidiens dans un magasin spécialisé, une quincaillerie par exemple, pour saisir sur le vif la procédure de la dénomination ; aux définitions libres de l'acheteur, qui cherche :

*un machin pour...,
une sorte de...,
une chose dont on se sert...,
une espèce de truc qui...,
un bidule..., etc.,*

correspondent les dénominations, quelquefois adéquates, quelquefois seulement exploratoires, du vendeur.

Ce fonctionnement métalinguistique d'un discours qui tourne perpétuellement sur lui-même, en passant successivement d'un niveau à un autre, fait penser au mouvement oscillatoire entre l'expansion et la condensation, la définition et la dénomination. Dans un système linguistique entièrement fermé (où, en plus, les lexèmes s'identifieraient aux sémèmes et un *chat* s'appellerait toujours un *chat*), ce jeu métalinguistique serait inégal, déséquilibré : en effet, si le système est défini par le nombre *N* de termes qui le constituent, les possibilités combinatoires de la définition, pour peu que le nombre de termes donné soit assez élevé, seraient considérables, tandis que l'opération inverse — la dénomination — ramènerait les définitions toujours aux mêmes termes. C'est ainsi, d'ailleurs, que l'on conçoit souvent, selon la tradition pseudo-saussurienne, la liberté de la parole, par opposition à la clôture de la langue. Cette dernière, cependant, n'est pas un système fermé, et la dénomination tout aussi bien que la définition s'y exercent à tout moment et grâce à des procédures diverses et nombreuses.

Il n'y a pas lieu de tenter ici une description de ces procédures ni de présenter le condensé d'un « Traité de la formation (ou de la transformation) des mots », qui est pourtant à refaire complètement sur de nouvelles bases. Car une analyse de la dénomination ne relève pas uniquement, comme on le croit souvent — ce qui explique peut-être l'abandon relatif des recherches dans ce domaine —, de la linguistique diachronique, mais tout aussi bien, et surtout, du fonctionnement de la langue en synchronie. Pour rendre compte de l'ampleur du phénomène, il suffira d'en indiquer les principales formes.

1. Certaines de ces procédures sont facilement reconnaissables, parce qu'elles sont *formelles* et *fonctionnelles*, autrement dit parce qu'elles servent essentiellement à la dénomination.

a) Il en est ainsi de la *dérivation*, qui constitue, dans une large mesure, un système de classification et, du même coup, les cadres de la dénomination simple. C'est ainsi, par exemple, que s'élabore en français, au XVIII^e siècle, tout un lexique d'activités technologiques : à partir soit du nom de l'outil, soit de celui de la matière travaillée, le système dénominatif offre les cadres vides propres à désigner le producteur, l'activité productrice, le processus et, enfin, le lieu de production. J. Dubois, dans un ouvrage récent, a bien vu le problème, et toute insistance de notre part serait redondante.

b) Il en est de même de l'utilisation accidentelle de l'*emprunt*, mais surtout de la procédure qui fonctionne universellement et sans défaillance et qui consiste dans l'utilisation d'éléments lexématiques appartenant au patrimoine gréco-latin commun à toutes les communautés linguistiques de la civilisation occidentale : les possibilités sémiques relativement simples qu'offrent ces éléments, stabilisées par les définitions univoques des langages scientifiques, sont pleinement exploitées pour la composition des sémèmes

dénominateurs constitutifs des terminologies scientifiques modernes. Les difficultés de saisir et de déterminer le passage de la composition à la dérivation, qui ont été étudiées par J. Dubois, s'expliquent par la simplicité relative du contenu sémique des racines composantes qui les rapproche des dérivatifs.

2. Une procédure particulière se situe à mi-chemin entre les dénominations utilisant les formants discrets, que nous venons d'indiquer, et celles qui n'ont pas recours à de tels formants : il s'agit de la procédure d'identification de la définition avec la dénomination, ou plutôt de la prise en charge de la définition par le plan dénomiatif du langage.

Les exemples en sont nombreux : si *plafond*, *fer à cheval*, *acide acétique* présentent différents degrés d'amalgame syntagmatique, ils s'interprètent tous de la même manière. En effet, que ce soit par l'expansion de la figure nucléaire qui réunit deux ou plusieurs noyaux sémiques en un seul, ou par l'encadrement classématique unique qu'accompagne la suspension d'un certain nombre de sèmes (la dénomination, par rapport à la définition, est toujours un appauvrissement sémique), la définition discursive se transforme en dénomination et exige, à son tour, une nouvelle définition.

3. Mais les procédures qui nous intéressent plus particulièrement sont celles qui, utilisant le corpus lexématique existant — et pourtant non systématiquement au niveau grammatical, comme le sont les dérivatifs —, produisent de nouvelles unités de communication de caractère dénomiatif.

a) La première de ces procédures pourrait être désignée comme la *dénomination figurative*. Nous avons vu, en effet, qu'une figure nucléaire — tel le noyau sémique de *tête*, par exemple — fonctionnait dans la langue française comme un modèle sémique dénomiatif de portée générale et recouvrait, en tant que prototype, une classe de dérivation ouverte : *tête d'un clou*, *d'une épingle*, *d'un mât*, *d'un compas*, *d'un marteau*; *tête de pavot*, *d'artichaut*, *d'oignon*, etc. On voit que la figure nucléaire y fonctionne comme un véritable dérivatif et qu'elle ne se distingue de celui-ci, à première vue, que par le comportement syntaxique de son formant. En y regardant de plus près, on s'aperçoit toutefois qu'elle s'en distingue également du point de vue de sa composition sémique : si le dérivatif grammatical est formé, en principe, de classèmes, le dérivatif de caractère figuratif est un modèle sémique relevant du niveau sémiologique du contenu.

P. Guiraud, dans ses recherches sur les *champs morpho-sémantiques*, qui apparaissent ainsi comme les préliminaires d'un inventaire de ces modèles figuratifs, propose bon nombre d'exemples pour étayer cette conception des classes sémiologiques de dérivation. Nous ne nous arrêterons donc pas sur cette question.

b) Si la dénomination figurative peut être comparée à la dérivation, une autre procédure, qui consiste dans le transfert d'une séquence du dis-

cours, chargée de toutes ses caractéristiques nucléaires et classématiques d'une isotopie à une autre, et cela en vue de la dénomination, rappelle, revanche, le procédé d'emprunt.

c) La dénomination translatrice.

Dans la liste des exemples de définitions de mots croisés que nous avons donnée précédemment, nous avons volontairement omis d'en mentionner un à la définition « grain de chapelet » correspondait la réponse dénomiatrice *ave*. Il est évident que ce genre de dénomination ne correspond pas aux conditions générales qui déterminent la relation d'équivalence entre la dénomination et la définition : il n'y a pas d'équivalence entre *grain* (un objet du monde extérieur) et *ave* (une sorte de prière), telle qu'elle apparaît, par exemple, dans *tanière* $\simeq$ « habitation » ou *ballet* $\simeq$ « danse ». Une telle dénomination n'entre non plus, du point de vue de la procédure formelle, dans aucune des classes dénomiatrices que nous venons de passer en revue. Force nous est donc de la considérer comme une sorte d'emprunt intérieur, comme le transfert d'un segment du discours (lexème ou syntagme) d'un domaine sémantique à un autre, relativement éloigné du premier.

Les dénominations translatrices — c'est ainsi que nous proposons de les appeler — sont pourtant fort nombreuses. Il suffit de revenir à l'article *tête* du dictionnaire de Littré pour y trouver :

tête de loup $\simeq$ « espèce de plumeau »,
tête de Turc $\simeq$ « sorte d'enclume »,
tête de nègre $\simeq$ « couleur... »,
tête à tête $\simeq$ « service à thé »,

auxquels on peut adjoindre une bonne cinquantaine de noms de plantes, de coquillages, de poissons, d'oiseaux, du genre :

tête d'âne { noms de plantes;
tête de coq {
tête d'araignée { noms de coquilles;
tête de serpent {
tête d'âne { noms de poissons;
tête de lièvre {
tête de chien { noms de serpents, etc.
tête noire {

L'appellation de *dénomination translatrice* paraît convenir à ce genre de procédure dans la mesure où la présupposition logique constitue ici le premier élément de son explication : *tête de nègre* en tant que « partie du corps humain » est en effet antérieur à *tête de nègre* en tant que « couleur ». Mais d'un autre côté, l'expression de *dénomination sémémique*, par opposition à *dénomination figurative*, lui irait peut-être tout aussi bien : c'est en tant que « partie du corps humain », c'est-à-dire en tant que syntagme consti-

de deux noyaux sémiques (ou d'une seule figure en expansion) et surtout de la totalité des classèmes tels qu'ils ont pu être dégagés par l'analyse contextuelle antérieure, que *tête de nègre* a été mis à contribution pour dénommer une certaine couleur brune ou grise — ce qui n'est pas du tout le cas de *tête de canal*. Bien qu'il nous reste à préciser encore dans quelles conditions *tête de nègre* peut fonctionner métalinguistiquement, c'est-à-dire se poser comme équivalent d'une certaine couleur, il ne fait pas de doute que, dans les cas de ce genre, c'est dans le sémème et non dans la figure qu'il faut situer le terme *a quo* de la procédure de transfert.

Remarque : Cette distinction entre *dénominations figuratives* et *dénominations translatives* aide à éclaircir un problème qui, pour être secondaire, n'en inquiète pas moins les étymologistes : si la dénomination figurative va du *concret* vers l'*abstrait*, la dénomination translatrice peut être orientée également dans le sens opposé (cf. *ave*, « prière » > *ave*, « grain de chapelet »).

Si, au lieu d'envisager le fonctionnement métalinguistique du discours au niveau de la transmission, on adopte le point de vue de la réception des messages et de l'analyse du texte transmis, on constate que :

1. C'est le nouveau contexte dans lequel s'intègre le sémème transféré qui lui fournit ses nouveaux classèmes (C_s) ;

2. Le sémème originel, celui qui est appelé à servir de dénominateur, constitue, avec ses sèmes nucléaires et ses classèmes, une nouvelle figure pour le nouveau sémème dénominatif : (N_s + C_s) = N_{is}.

Dès lors, le sémème dénominatif transféré peut être représenté par la formule suivante :

$$Sm(t) = (N_s + C_s) C_{is}$$

Remarque : Il n'est pas inutile de préciser que cette mise entre parenthèses des sèmes originaires du sémème transféré provoque des perturbations importantes dans le dispositif : certains des sèmes seulement seront utilisés dans cette fonction métalinguistique ; d'autres, au contraire, seront « suspendus ». Mais leur *suspension* ne signifie pas leur disparition : sans leur réapparition, dans certaines conditions déterminées, le fonctionnement plurilinéaire du discours serait incompréhensible.

Le dernier problème qui se pose, enfin, est celui de l'existence de *domaines sémantiques* suffisamment autonomes pour justifier la notion de *transfert* que nous venons d'utiliser. Seule une réflexion plus approfondie sur la nature et le rôle des classèmes pourra y apporter un peu de clarté.

d) La double fonction des classèmes.

Dans un des chapitres précédents, nous avons essayé de définir les classèmes par leur caractère itératif et par leur extension syntagmatique, qui, plus large que celle des lexèmes, rendait compte de la linéarité sémantique, relativement homogène, du discours. Notre réflexion actuelle cherche à pré-

ciser un autre aspect du discours, son « élasticité », qui, reconnaissable grâce aux manifestations conjuguées de l'expansion et de la condensation, fait apparaître peu à peu un nouveau rôle qu'on peut attribuer aux classèmes et qui est de constituer le cadre de l'organisation de l'univers sémantique. On a vu que, dans la mesure où deux segments du discours de longueur inégale pouvaient être considérés l'un comme la définition et l'autre comme la dénomination d'une seule unité de contenu, ce fait ne pouvait s'interpréter que par leur possession en commun de plusieurs sèmes identiques. C'est ici qu'apparaît une nouvelle fonction, classificatoire, d'une certaine espèce de sèmes.

L'exemple que nous choisirons pour mettre en évidence cette nouvelle fonction nous a été fourni par A. Martin, qui, rendant compte, lors d'un récent colloque, des recherches du Centre de Nancy sur les problèmes de synonymie, s'est servi, pour les illustrer, du champ synonymique de *fatiguer*. C'est ce matériel — le lexème *fatigué* comporte en français moderne une cinquantaine de synonymes, ou plutôt de parasynonymes — que nous allons utiliser.

e) Analyse des dénominations figuratives.

La première sous-classe de l'inventaire se présentera comme le résultat d'une préanalyse, portant à la fois sur les contextes et sur les figures des lexèmes qui la constituent :

<i>brisé</i>	}	« rompre »	}	fréquentatif		
<i>rompu</i>						
<i>écreinté</i>						
<i>échiné</i>						
<i>roué</i>						
<i>esquinté</i>						
<i>vanné</i>	}	« secouer »				
<i>lessivé</i>		« frotter »				
<i>moulu</i>	}	« broyer »				
<i>broyé</i>						
<i>vidé</i>	}	« vider » (ce qui est plein)				
<i>crevé</i>						
<i>pompé</i>						
(cf. <i>coup de pompe</i>)						
<i>épuisé</i>						
<i>époumoné</i>						
<i>claqué</i>						
(associé au bruit d'éclatement)						

Un tel inventaire — et la sous-classe que nous en avons extraite — ne peut être évidemment qu'approximatif : pour des raisons qui sont évidentes sur le plan pratique, mais qui ne se justifient pas théoriquement, les limites de cette étude ne permettent pas de procéder à chaque coup à des exemplifications fondées sur des analyses exhaustives. Pour être complet, l'inventaire devrait se présenter comme le résultat d'une double procédure analytique menée de manière exhaustive :

1. D'une part, il présuppose l'analyse distributionnelle permettant de le considérer comme une classe de lexèmes commutables, situés à l'intérieur d'un contexte-invariant (ou éventuellement de plusieurs contextes complémentaires). Cette analyse vise l'enregistrement d'un certain nombre de classèmes rendant possible la constitution du sème, qui est, on le sait, le résultat de la combinaison des sèmes recouverts par le lexème avec ceux que l'on extrait de son contexte. Ainsi, dans le cas précis de *fatigué*, un contexte tel que :

Après une journée de travail, je me sens...

permet de relever les classèmes qui, tout en étant communs à la sous-classe entière, sont en même temps isotopes par rapport au contexte : ce sont des classèmes « animé » (vs « inanimé ») et « causé » (vs « causant »). L'isotopie d'« animé » est confirmée par la présence redondante de ce sème dans le sujet *je* et dans *travail*; celle de « causé », par le flexif du participe passé et la préposition *après*.

Remarque : Certaines de ces occurrences exigeraient probablement une analyse classématique plus approfondie : ainsi, *crevé* nécessite le dégagement de l'opposition classématique « animal » vs « humain ».

2. D'autre part, l'extraction d'une sous-classe de l'inventaire présuppose une analyse sémiologique des noyaux de chacun des lexèmes pris séparément. Une autre forme d'analyse distributionnelle se trouve ainsi sous-entendue : elle consiste à considérer tous les contextes possibles de chaque lexème comme des variables et vise à dégager, pour chacun des lexèmes, un noyau-invariant. Ce n'est que la comparaison ultérieure des noyaux ainsi obtenus qui permettra de constater que les figures nucléaires possèdent un ou plusieurs sèmes en commun. Ce sont ces sèmes communs, quasi hypothétiques, que nous venons d'inscrire, afin d'y mettre un peu d'ordre, en marge de l'inventaire : « rompre » et « vider » paraissent ainsi faire partie d'un nombre relativement élevé de figures; d'autres noyaux semblent, au contraire, caractérisés par la présence commune d'un sème relativement secondaire dans l'économie de la figure nucléaire, celui d'« itérativité ».

Cependant, un sème commun à toute la sous-classe se dégage malgré tout, ne serait-ce que du fait de l'emploi inconscient de la forme verbale pour désigner les sèmes que nous voulons souligner : en effet, toutes les figures

inventoriées se présentent sous leur aspect dynamique et non statique. Désignons, par prudence — parce que nous ne savons pas trop bien quel est au juste le sème caractérisant la classe du verbe —, du nom traditionnel de *procès* ce caractère dynamique des figures.

f) Analyse des dénominations translatives.

Nous disposons ainsi d'un certain nombre de classèmes :

procès + animé + causé,

que nous allons considérer, jusqu'à preuve du contraire, comme constituant la base classématique commune à toutes les occurrences de l'inventaire.

Cette base classématique nous permet, en effet, d'introduire et de soumettre à l'examen de nouvelles sous-classes de l'inventaire. Elle permet surtout de mieux comprendre la procédure de la dénomination translatrice. Ainsi, une nouvelle tranche d'occurrences :

*à plat,
sur le flanc,
sur les genoux,
sur les rotules,*

ne constitue une sous-classe de dénominations translatives que si l'on admet que le dispositif d'encadrement classématique est déjà installé, antérieurement à la procédure de la dénomination elle-même.

On remarque tout de suite, par ailleurs, le rôle particulier que joue, dans la constitution de cette sous-classe, le classème « causé » : présent, dans l'inventaire précédent, sous la forme du flexif du participe passé, c'est-à-dire dans sa manifestation classématique par excellence, il apparaît ici, au contraire, comme le dénominateur commun à toutes les figures nucléaires secondaires de la sous-classe. Deux observations, de caractère plus général, s'ensuivent :

1. La fonction particulière assumée par le classème « causé » projette une certaine lumière sur l'organisation interne de la base classématique qu'on vient d'établir. Le classème « causé » est en effet le terme présupposant de cette base, dont le classème « procès », en tant que « causant », est le terme présupposé : ainsi, les figures nucléaires appelées à servir de dénominateurs et réunies par le classème « causé » présupposent, en fait, le sème « procès »; auquel correspond, au niveau nucléaire, une figure sémique caractérisée par le sème « affaïsser » (on n'est *à plat* ou *sur les genoux* qu'à la suite d'un *procès* présupposé d'« affaïssement »);

2. Le rôle joué, dans cette dernière sous-classe, par le classème « causé » n'est pas bien différent de celui que joue le classème « procès » dans la première : tous deux servent à classer les figures nucléaires, en introduisant ainsi dans le domaine sémiologique les éléments d'une taxinomie.

g) Analyse définitionnelle.

L'inventaire « synonymique » proposé par A. Martin comporte des lexèmes qui ne se soumettent que difficilement aux procédures d'analyse proposées. Si l'analyse contextuelle, permettant l'enregistrement des classèmes, paraît aisée et ne fait que confirmer les résultats déjà obtenus, l'analyse sémiologique et l'explicitation des noyaux sémiques ne vont pas de soi. On pourrait, il est vrai, considérer à la rigueur comme négligeable la dimension diachronique et remonter au latin pour y chercher l'étymologie, révélatrice du noyau sémique originel de *fatigare*. Cela consisterait néanmoins à affirmer, gratuitement et sans preuves à l'appui, la permanence des figures nucléaires, qui nous paraissent historiques et non achroniques, comme le voudraient Jung et ses partisans.

Deux procédures successives pourraient être envisagées dans les cas de ce genre :

1. Dans la mesure où la description se préoccupe uniquement de l'établissement de l'isotopie du discours en vue de son analyse sémémique, la réduction de l'inventaire peut être obtenue en acceptant le procédé lexicographique qui substitue à la recherche des définitions l'énoncé des synonymies. Ainsi, lorsque le *Dictionnaire général* joue à un jeu de cache-cache en proposant les définitions suivantes :

rendu $\simeq$ « fatigué, harassé »,
fourbu $\simeq$ « harassé »,
recru $\simeq$ « harassé de fatigue », etc.,

nous pouvons nous autoriser, dans le cadre de l'analyse telle que nous l'avons délimitée, à considérer que l'inventaire, de 5 lexèmes, se trouve réduit à 2 :

fatigué,
harassé;

2. Pour décrire une sous-classe ainsi réduite, on peut proposer une nouvelle procédure, qui consistera dans l'analyse des dénominations par leurs définitions. Un double résultat peut être atteint de cette manière :

a) Etant donné l'équivalence de la dénomination et de la définition, caractérisée par la présence d'un certain nombre de sèmes communs aux deux formulations syntagmatiques, on peut admettre que l'analyse des définitions nous renseignera sur la nature des sèmes (sinon de tous, du moins d'un certain nombre d'entre eux) implicitement contenus dans la dénomination. Comme, d'autre part, la composition de la base classématique des deux sortes d'occurrences nous est déjà, en principe, connue, l'intérêt de l'analyse des définissants consiste surtout dans les possibilités de dévoilement des figures nucléaires des dénominations non motivées, considérées comme « abstraites », c'est-à-dire dépourvues de contenu sémiologique;

b) Une telle exploration des définissants nous permet — et cela est de conséquence — d'élargir l'inventaire et d'y introduire, selon le principe d'équivalence, toutes les définitions possibles des occurrences lexématiques comprises dans l'inventaire.

L'application de ce principe d'équivalence entre les définis et les définissants, à condition qu'elle ne soulève pas de difficultés techniques insurmontables, pourrait peut-être résoudre bon nombre de problèmes laissés en suspens dans le domaine de la documentation mécanique. Pour reprendre l'exemple donné par J.C. Gardin, pourraient être enregistrées, sous le terme dénominateur « inhibition », toutes les séquences définitionnelles (du type : *arrêt provoqué par...*) reconnues comme telles grâce à un encodage sémique préalable des dénominations.

Revenons toutefois à l'analyse définitionnelle de cette dernière classe réduite de l'inventaire. Le schéma qui suit rendra compte, de manière plus économique, des démarches qu'implique cette procédure :

Dénomination « fatiguer ».

PROCÉDURES	APPLICATIONS		
	abattre	par	la dépense de force
Première définition			
Définition des segments de la première définition	faire tomber (en donnant un ou plusieurs coups) quelqu'un qui est debout		« activité causante »
Équivalences sémiques	« affaïsser »	« causé »	(« procès » + « animé ») + « causant »

Dénomination « harasser ».

PROCÉDURES	APPLICATIONS				
Première définition	accabler	de	fatigue (cf. schéma précédent)		
Définition des segments de la première définition	faire succomber sous le poids		faire tomber quelqu'un qui est debout	par	la dépense de force
Équivalences sémiques	« affaïsser »	« causé »	« affaïsser »	« causé »	(« procès » + « animé ») + « causant »

Remarque : Pour pouvoir citer directement le *Dictionnaire général*, nous présentons ici l'analyse de la forme infinitive, et non de la forme participiale. La flexion participe ne fait qu'ajouter, une fois de plus, le sème redondant « causé ».

Cet échantillon d'analyse permet non seulement de retrouver dans la définition tous les classèmes — ce qui confirme l'isotopie redondante du discours —, mais aussi les éléments de la figure nucléaire. Le fait qu'elle se trouve caractérisée par le même sème « affaïsser » qu'une des sous-classes précédemment étudiées n'est, peut-être, dû qu'au hasard ; c'est la possibilité de la découverte même des éléments nucléaires qui nous paraît satisfaisante.

Une fois la procédure établie, on peut poursuivre cette même analyse en y intégrant de nouvelles occurrences de l'inventaire. La présentation des résultats peut aussi être simplifiée :

DÉNOMINATIONS	DÉFINITIONS		
<i>halbrener</i>	excéder	de	fatigue
<i>surmener</i>	excéder trop vite ou trop longtemps	de	fatigue (une monture), en la faisant aller
<i>excéder</i>	au-delà d'une limite		aller
Équivalences sémiques	« dépassement (d'une norme) »	« causé »	« procès » + « animé »

Remarque : Le classème « causé », lorsqu'il n'est pas lexicalisé dans la définition, apparaîtra dans les formes du participe passé.

On voit que l'analyse de cette nouvelle tranche n'apporte plus rien de nouveau, à l'exception toutefois du sème aspectuel « dépassement (d'une norme) », seul indice de la participation du niveau sémologique à l'élaboration de l'articulation du discours. Tel qu'il est, il occupe cependant, dans l'économie générale du sémème, la place qui revient aux figures nucléaires.

h) La construction des sémèmes.

L'analyse de cet inventaire, bien qu'elle ait pu paraître trop longue quant au but qui lui avait été d'abord assigné, nous a semblé utile dans la mesure où elle exemplifiait en même temps les procédures de dénomination et précisait les conditions d'intégration des définitions dans l'inventaire initialement lexématique. Elle a surtout montré comment une classe d'occurrences relativement étendue pouvait être réduite à un seul sémème, qu'on pourrait appeler *sémème construit* pour le distinguer des sémèmes occurrences.

Le progrès méthodologique obtenu ainsi dans la conceptualisation sémantique nous paraît non négligeable. Le concept de « sémème construit » libère ainsi la description du contenu des dernières attaches que ce dernier pouvait avoir avec la manifestation discursive : le sémème ainsi conçu est une unité de contenu, indépendante de sa couverture lexématique et de son entourage contextuel. D'un autre côté, le double statut des catégories classématiques, et en même temps du niveau sémantique du langage, apparaît, en partant d'une telle conception du sémème, avec évidence : elles fondent d'une part, l'isotopie syntagmatique de la manifestation de la signification, elles constituent, d'autre part, le cadre paradigmatique général de la classification de l'univers signifiant.

Le schéma qui suit précisera davantage l'articulation interne du sémème construit :

MODE DE PRÉSENCE DANS LE DISCOURS	SÉMÈME CONSTRUIT	
Dénomination	base classématique	figure nucléaire
Définition	éléments génériques	éléments spécifiques
EXEMPLE : inventaire parasynonymique de <i>fatigué</i>	« procès » + « animé » + « causé »	« rompre » « vider » « affaïsser » « dépasser (une norme) »

L'interprétation de ce schéma permet de souligner un certain nombre de points :

1. Les bases classématiques des dénominations, qui s'identifient aux éléments génériques des définitions, constituent des cadres généraux, dans lesquels peuvent être versées des unités de communication nombreuses, ayant des dimensions syntaxiques inégales, et permettent d'envisager avec moins d'inquiétude la possibilité d'analyse des textes caractérisés par des oscillations métalinguistiques du discours ;

2. Les sémèmes construits, en revanche, ne s'identifient que partiellement avec les sémèmes-occurrences. Si le sémème construit épuise en principe tous les classèmes, il se satisfait, au contraire, du nombre minimal, mais suffisant, des sèmes, présents à la fois comme éléments spécifiques des définitions et comme éléments constitutifs des figures nucléaires. On voit ainsi apparaître la direction qu'emprunte nécessairement l'analyse sémantique, qui tend à valoriser l'organisation classématique de l'univers signifiant aux dépens d'une perte de substance sémiologique ;

3. Le rôle des éléments sémiologiques se précise également : ils ont pour fonction de réduire la trop grande généralité du cadre classématique en servant de spécificateurs de classe, de sous-classe et finalement de chaque occurrence sémémique. Si la spécification maximale, due à la prise en considération de la figure nucléaire tout entière, rend compte de l'unicité de chaque sémème, de nouveaux éléments d'ordre se manifestent déjà, sous forme de sèmes communs à plusieurs dénominations ou à plusieurs définitions, pour constituer, on l'a vu, des groupements de noyaux. Une nouvelle forme d'analyse, d'ordre stylistique celle-là, peut dès lors être envisagée : elle chercherait à établir des isotopies sémiologiques et à constituer des classes de figures nucléaires. Tout en refusant de nous engager, pour le moment, dans cette direction, nous avons cependant à nous demander s'il n'existe pas un dénominateur commun à toute la classe d'éléments spécifiques permettant de justifier le choix des noyaux, à première vue hétéroclites, appelés à jouer le même rôle dans le sémème construit.

i) L'isomorphisme des figures.

Un tel dénominateur commun existe bien : c'est le sème d'un genre particulier qui est à considérer comme un des termes de la catégorie sémique euphorie vs dysphorie.

En effet, il semble que les éléments sémiologiques tels que « rompre », « vider », « affaïsser », « dépasser (une norme) » [cf. l'adverbe français *trop*] ne viennent spécifier la définition, ou enrichir par le transfert dénominatif la classe d'équivalences du sémème inventorié, que parce qu'ils sont tous saisis comme dysphoriques. On dirait que tout se passe comme si, au niveau de la perception où nous situons ces figures, une *catégorie subjective, proprioceptive*, venait à leur rencontre pour les binariser dans une sorte d'*apriori*

intégré à la perception même. Quoi qu'il en soit de ces spéculations épistémologiques, un exemple pris au français vivant et tout proche de certains noyaux sémiques étudiés, l'opposition de

gonflé vs dégonflé,

montre bien le caractère dichotomique de la catégorie dont le sème « dysphorie » seul se manifeste dans le sémème *fatigué*. On voit que les deux sémèmes de notre dernier exemple, qui possèdent, grâce au dispositif classématique différent, un contenu distinct de *fatigué*, s'articulent cependant selon la catégorie « euphorie » vs « dysphorie ». L'importance de cette catégorie proprioceptive dans l'organisation des micro-univers signifiants valorisés n'a pas besoin d'être soulignée.

Remarque : Le caractère incomplet de l'analyse, qui ne comporte que la seule procédure de réduction, ne permet pas de dire si la base classématique déterminée uniquement par le sème « dysphorie », et que l'on pourrait traduire par « résultat désagréable d'une activité », sans tenir compte de l'apport proprement sémiologique, est suffisante à elle seule pour rendre compte du sémème *fatigué* dans son ensemble.

3° LES CONDITIONS DE L'ÉTABLISSEMENT DE L'ISOTOPIE

a) La définition oblique.

Nos préoccupations étaient caractérisées jusqu'à présent par la recherche des équivalences entre les séquences de dimensions inégales du discours ; les procédures que nous venons de proposer doivent permettre de faire face à des difficultés fort nombreuses relatives à l'existence, dans le discours, de toutes sortes de locutions et de circonlocutions « figurées » et périphrastiques en les ramenant toutes à un plan isotope de signification. Cependant, d'autres types d'expansion et, par là même, de définition, non encore étudiés, sont possibles : ils rendent l'établissement des équivalences plus difficile, sinon impossible.

1. Prenons comme exemple la période bien connue de Bossuet :

Celui	et	qui règne dans les cieux de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance,
	est aussi	
le seul	et	qui se glorifie de faire la loi aux rois (qui se glorifie) de leur donner, quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons.

Il est facile de dire que cette définition — car c'est bien d'une définition qu'il s'agit — peut être condensée sous la forme de la dénomination *Dieu*. Mais une telle condensation n'est évidente pour nous que dans la mesure où elle présuppose la connaissance, antérieure à la description, d'une certaine civilisation chrétienne et monarchique, autrement dit, d'un « univers sémantique emmagasiné ». Telles ne sont pas, cependant, les conditions normales de la description du contenu, et les diverses procédures d'analyse sont, par définition, destinées à faire l'économie du savoir inné.

La séquence choisie, considérée en elle-même, fournit les renseignements suivants :

a) D'une part, elle propose des indices génériques d'équivalence, qui sont *celui* et *le seul*. Ils nous permettent d'enregistrer les classèmes « actant » et « unicité », qui sont, on s'en rend compte, d'un caractère par trop général pour qu'une dénomination puisse être postulée à cette définition ;

b) D'autre part, elle est composée d'une série d'épithètes en expansion, qui sont censées spécifier les éléments génériques par l'attribution d'un certain nombre de qualifications.

Nous dirons qu'une telle définition est *oblique*, parce qu'elle présuppose la possibilité d'établir l'équivalence avec la dénomination, la base classématique étant insuffisante, à partir des éléments spécifiques seuls (ou presque seuls).

2. Un deuxième exemple, du fait qu'il se présente dans les conditions où toute culture sémantique antérieure est absente, précisera davantage la nature de la difficulté. Soit une définition de mots croisés :

Un coup de langue lui fait clore un bavardage parfois familier.

La question préalable qui se pose est la suivante : peut-on analyser une telle définition et parvenir à retrouver le terme dénominateur qui la condense ? Sinon, quelles sont les raisons de son illisibilité ?

Pour y répondre, tentons une analyse formelle de cette définition. Celle-ci se présente comme une proposition comportant :

la fonction F : fait clore,
et
trois actants $\left\{ \begin{array}{l} X : \text{lui,} \\ Y : \text{un bavardage parfois familier,} \\ Z : \text{un coup de langue.} \end{array} \right.$

a) Pour mettre en évidence le type structurel de la définition, procédons d'abord à certaines transformations.

L'élément générique, chargé d'établir l'équivalence avec la dénomination, est présent dans la définition sous la forme de l'anaphorique *lui* et ne comporte que le classème « actant ». Etant donné que la fonction *fait clore*

comporte le sème « factitif », on peut transformer X, qui est un faux destinataire, en un destinataire-sujet. On obtient ainsi l'énoncé incomplet :

X clôt Y.

Mais la transformation de la fonction F, de factitive en non factitive n'est possible que si, en même temps, on transforme l'actant Z, présent comme sujet, en circonstant-adjuvant. L'énoncé complet prendra alors la forme suivante :

X clôt Y à l'aide de Z.

Remarque : L'intérêt de l'exemple est trop limité pour qu'il nous autorise à nous lancer dans la formulation des règles de transformation. Nous lui laissons donc volontiers la forme naïve.

On voit que la définition ainsi transformée présente beaucoup plus clairement une nouvelle variante de la définition oblique : la base classématique insuffisante, y est spécifiée non plus par qualification, mais par prédication.

b) Indépendamment de son caractère oblique, la définition proposée présente une autre particularité : aucun de ses éléments n'est *a priori* univoque. Sans parler de X, qui reste à trouver, aussi bien Y et Z que F sont susceptibles d'appartenir à plusieurs isotopies à la fois. Ainsi, *un coup de langue* et *un bavardage parfois familier* peuvent être soit de simples syntagmes en expansion, soit des dénominations translatives, soit enfin des définitions de second degré. *Clore*, à son tour, peut signifier soit « arrêter » (*clorre le bavardage*), soit « fermer » (*clorre le bec*).

Les difficultés de lecture d'une telle séquence sont donc de deux sortes

α) La définition, en tant que contexte, n'est pas isotope : pour aucun des éléments constitutifs de l'énoncé pris comme variable, on n'est en mesure de postuler le reste de l'énoncé comme invariant. L'enregistrement des classèmes, reconnus généralement grâce à leur redondance, est donc rendu impossible ;

β) Aucune procédure de recherche d'équivalences ne saurait être appliquée. A supposer que le terme Z soit assuré dans son univocité, il entrerait dans la définition :

X clôt Y (un bavardage parfois familier) à l'aide d'un coup de langue,

qui resterait encore prédicative, c'est-à-dire oblique. En supposant seulement que la définition de Y nous dévoile le terme dénominateur du *bavardage parfois familier*, qui est *lettre*, la définition oblique :

X clôt la lettre à l'aide d'un coup de langue

nous livrerait probablement son secret.

Remarque : On peut facilement objecter que ce genre de définitions sont par trop particulières, représentatives d'une technique peu répandue, celle des mots croisés, et ne caractérisent pas le fonctionnement normal du discours. Si pourtant nous avons choisi cet exemple, c'est parce que nous le trouvons, au contraire, normal : les micro-univers poétiques, mythologiques, oniriques, etc., ne manifestent très souvent que de manière oblique leurs significations. Il nous a paru plus important de mettre en lumière les difficultés que de les escamoter.

La technique des mots croisés, consciente de ces difficultés, vient en effet en aide au lecteur en lui offrant un procédé supplémentaire, qui consiste dans la possibilité de la découverte progressive des graphèmes recouvrant la dénomination recherchée, et cela grâce au croisement de l'ensemble des termes dénominateurs dans une grille omnisciente, construite *a priori*. Cette grille correspond, par les services qu'elle rend, au niveau du signifiant, à l'univers sémantique emmagasiné, au niveau du signifié, que présupposait la lecture de la phrase de Bossuet. C'est cette grille, pourtant, et sa reconstitution progressive qui résument métaphoriquement l'essentiel de la démarche descriptive.

b) Les propos sur le monde.

La nécessité d'une *grille culturelle* pour résoudre les difficultés relatives à la recherche de l'isotopie du discours, et qui apparaissent nettement lorsqu'on essaie de s'attaquer aux définitions obliques, remet en question la possibilité même de l'analyse sémantique objective. Car le fait qu'une telle grille est, dans l'état actuel de nos connaissances, difficile à imaginer pour les besoins de l'analyse mécanique signifie que la description elle-même dépend encore, dans une large mesure, de l'appréciation subjective de l'analyste. Certains spécialistes, et des plus éminents — nous pensons notamment à Bar-Hillel —, vont jusqu'à affirmer que, faute de pouvoir enregistrer dans les mémoires électroniques la totalité des propos sur le monde, on n'arrivera jamais à obtenir une traduction mécanique de haute fidélité.

Le même problème se rencontre dans le domaine de la construction des langages documentaires : en effet, M. Coyaud, dans sa récente thèse sur *les Langages documentaires*, met bien en évidence la contradiction interne à laquelle n'échappent pas les meilleurs parmi les langages actuellement construits. Leur construction obéit en fait à deux principes qui paraissent s'exclure, et qui se manifestent par le dosage inégal de deux procédures, dont l'une consiste à doter la mémoire d'une taxinomie *innée*, représentant la grille culturelle ou scientifique de l'univers choisi, et l'autre à imaginer les procédures d'auto-enrichissement de la mémoire par l'intégration des définitions, et plus particulièrement des définitions obliques. Il en résulte presque toujours un métalangage documentaire boiteux, caractérisé par la redondance conceptuelle, le chevauchement des classes sémantiques, en un mot, par l'absence de la cohérence logique.

Cet état de choses semble être dû au mode de fonctionnement du discours lui-même, qui procède tantôt par constatations d'équivalences, tantôt par approches obliques. En effet, si un sémème quelconque se définit bien comme une collection sémique susceptible d'additions sémiologiques qui en varient l'expression, il se caractérise aussi par la totalité de ses déterminations possibles, c'est-à-dire soit par l'ensemble de qualifications que l'on peut lui attribuer, soit par l'ensemble de prédications qu'il admet. Dans ce deuxième cas, les propos sur les objets symboliques du monde sont pratiquement en nombre infini. Une définition de mots croisés du type « peut s'appliquer à Néron » renvoie, si l'on veut, à la qualification *tyran*, comme elle peut correspondre à de nombreuses autres épithètes : que de choses qui peuvent s'appliquer à Néron !

Mais c'est encore ce qu'on pourrait désigner comme une *définition événementielle* qui se situe à la limite des possibilités de l'établissement de l'équivalence oblique. Si le souvenir nervalien de l'endroit « où le pampre à la rose s'allie » peut être sauvé par la prise en charge de cette définition au niveau symbolique qui lui est postulé, et où son caractère événementiel est hypostasié comme « unicité », dans le temps et dans le lieu, d'un événement dont on ignore tout, comment deviner que celui « qui se promène aujourd'hui à Hyde Park, un œuf d'autruche à la main » est effectivement Bar-Hillel, et non quelqu'un d'autre parmi les 9 millions de Londoniens ?

c) La clôture du texte.

Vues dans cette perspective, non seulement l'analyse mécanique, mais toute description de contenu paraîtraient impossibles. Les définitions, heureusement, ne se présentent presque jamais (à l'exception de quelques genres formels particuliers, tels que mots croisés, énigmes, etc.) isolées, mais intégrées dans un texte, et les événements qui y sont relatés sont peut-être parfois imprévus, mais jamais gratuits. Un exemple de Freud (*Mots d'esprit*) nous donnera à la fois la mesure des difficultés et les indications quant à la direction dans laquelle leur solution devrait être recherchée :

« Un maquignon offre à son client un cheval de selle :

— Si vous prenez ce cheval et si vous partez à quatre heures du matin, vous serez à six heures et demie à Presbourg.

— Et que ferai-je à Presbourg à six heures et demie du matin ? »

Dans cette histoire, la deuxième isotopie, presque littérale, présuppose évidemment — c'est la condition même du choc spirituel — l'existence d'une première isotopie non littérale. Et en effet, tout auditeur « moyen et cultivé » (Riffaterre) — dans la mesure où il accepte les règles formelles du jeu — cherchera à saisir et saisira spontanément cette première isotopie. Celle-ci comporte, cependant, certains éléments événementiels qui lui sont inconnus. Il peut ignorer, par exemple, que *Presbourg* est l'ancien nom de *Bratislava*.

ne connaître ni l'un ni l'autre. De même, l'endroit où se trouvent, au moment de l'échange supposé des messages, le maquignon et son client lui est absolument inconnu, à plus forte raison, par conséquent, la distance qui sépare les deux endroits. Il n'empêche que l'auditeur saisit immédiatement que cette distance est longue et que le cheval qui la parcourt en deux heures et demie doit être rapide. Toute cette connaissance « spontanée », cependant, qui n'est nullement impliquée dans les faits contenus dans la séquence en question, ne peut lui venir — et nous insistons là-dessus — de la connaissance des événements, mais uniquement du contexte global, même si celui-ci ne lui est donné que par une brève présentation : *Un maquignon offre à son client un cheval de selle...* Le contexte annonce en effet, par la somme de renseignements qu'il contient et par l'utilisation d'un graphème syntaxique (:) [ou d'un phonème suprasegmental, dans le cas de la communication orale], et avec une probabilité élevée :

- a) un message ultérieur,
- b) dont le locuteur sera le *maquignon*,
- c) dont le sujet-propos sera le *cheval de selle*,
- d) et dont le prédicat comportera l'attribution d'une quelconque qualité positive au sujet de l'énoncé à venir.

On voit que l'information attendue est, dans une très large mesure, prédéterminée par l'isotopie du contexte : elle consistera dans le choix de l'une des variables à l'intérieur de la classe des qualités positives possibles d'un cheval de selle. Cependant, le message réellement manifesté, par la présence des termes *départ* et *arrivée*, n'attribue au cheval que le prédicat *déplacement*. La véritable fonction de ce message apparaît dès lors clairement : elle consiste uniquement à sélectionner, à spécifier, à l'aide du prédicat *déplacement*, le terme générique, compatible avec lui, à l'intérieur du paradigme des qualités du cheval, et toute la séquence événementielle n'est finalement que la définition oblique de *cheval* :

« Le cheval est (un cheval) rapide. »

On comprend mieux maintenant la démarche de la pensée connaissante, qui, du fait qu'elle est déductive (parce que le cheval est rapide, la distance qu'il aura à parcourir doit être longue), nous dispense de la connaissance réelle des événements relatés. Il est inutile, dès lors, de souligner l'importance méthodologique de ce fait pour la description sémantique, qui se trouve ainsi libérée d'un de ses plus sérieux handicaps : elle commence par l'établissement d'une isotopie assurée, sur laquelle viendront se placer les figures les plus étranges et les plus inattendues.

Les définitions obliques, même si elles sont événementielles, peuvent par conséquent être *dénommées*, à condition toutefois qu'elles se trouvent situées à l'intérieur d'un texte isotope suffisamment dense ou suffisamment long, c'est-à-dire comportant l'information nécessaire à l'encadrement classématique des séquences non isotopes. L'étude de Tahsin Yücel sur *l'Imaginaire*

de Bernanos nous montre, d'autre part, que le nombre d'épithètes déterminant le lexème *mort*, et donc compatibles avec lui, se réduit rapidement à la lecture des textes et que l'inventaire s'en trouve en peu de temps définitivement fermé. Une nouvelle opération peut dès lors commencer : pour peu que les mêmes épithètes apparaissent comme redondantes à d'autres endroits du texte et qu'elles tendent à s'y substituer les unes aux autres, elles permettent de découvrir, grâce à cet environnement contextuel stable, de nouvelles dénominations de *mort*, telles que *boue*, *ennui* ou *solitude*. Des procédures de l'établissement de l'isotopie de plus en plus sûres pourront donc être élaborées progressivement.

Les possibilités que nous offrent, pour l'exploration de l'univers sémantique, le caractère isotope du texte et sa tendance à se fermer sur lui-même se trouvent confirmées par les observations de Jean Dubois portant sur le déroulement du discours chez les aphasiques. Dans sa communication au Colloque international de linguistique appliquée de Nancy (1964), il insiste, en parlant de la *polysémie syntagmatique*, sur une particularité observée du texte continu : en se prolongeant, le texte devient non seulement de plus en plus redondant et introduit de moins en moins d'information, mais, du fait de la redondance des structures préférentielles, il développe en même temps un *sous-code* autonome.

Cette clôture du texte par l'épuisement de l'information lui confère son caractère *idiolectal* : en effet, les dénominations contenues dans le texte sont déterminées par les définitions qui y sont présentes et uniquement par elles, de telle sorte que le texte constitue un micro-univers sémantique fermé sur lui-même. Cette propriété sémantique du discours rend légitimes les descriptions partielles, en établissant une sorte d'équation entre les textes finis et les univers signifiants clos. Elle n'offre pas, cependant, de solution définitive pour la description des univers sémantiques ouverts, caractérisés par l'afflux continu d'informations.

d) Du texte individuel au corpus collectif.

Le caractère idiolectal des textes individuels ne nous permet pas d'oublier l'aspect éminemment social de la communication humaine. Il faut donc élargir le problème en posant comme principe qu'un certain nombre de textes individuels, à condition qu'ils soient choisis d'après des critères non linguistiques garantissant leur homogénéité, peuvent être constitués en corpus et que ce corpus pourra être considéré comme suffisamment isotope.

Pour avoir une idée de ce que peut être une telle isotopie collective, prenons comme exemple un corpus en miniature, constitué par les réponses des étudiants en philologie française de la Faculté de Poitiers (1963) fournies aux commencements de phrases à compléter du test projectif de Stein. La séquence inductrice étant :

Mon destin est...

les réponses, qui sont des compléments définitionnels du *destin*, se distribuent selon les classèmes :

bon (10) vs mauvais (11),
déterminé (9) vs ni déterminé ni indéterminé (4) vs non déterminé (9).

Remarque : Le reste des réponses (7) se présentent soit comme des définitions événementielles du type :

*d'enseigner la philologie,
de vivre en France;*

soit comme des réponses « originales » :

*d'être diabolique,
de remplir des tests idiots, etc.,*

qui seraient faciles à classer, mais que nous laissons de côté pour la clarté de l'exposé.

Une autre séquence inductrice, située à quinze questions d'intervalle, était formulée un peu autrement :

Jean pensait que son avenir...

Elle a donné des réponses qu'il est aisé de classer en :

bon (12) vs mauvais (25),
déterminé (9) vs non déterminé (6).

Remarque : A son tour, « déterminé » peut encore être analysé en « dépendant de lui-même » vs « dépendant des autres ». Remarquons aussi que *avenir*, contrairement à *destin*, ne provoque pas de réponses « originales ».

e) Isotopie et variations.

On voit bien ce qu'il faut entendre, dans ce cas précis, par *homogénéité non linguistique du corpus*; ce qui permet de réunir une cinquantaine de réponses individuelles en corpus collectif, c'est un ensemble de caractères communs aux testés : leur appartenance à la même communauté linguistique, à la même classe d'âge; c'est aussi le même niveau culturel, la même « situation de testés ».

Sur le plan linguistique, en revanche, ce qui permet ensuite de réunir la totalité des réponses et de les considérer comme les définitions faisant partie d'une classe isotopie, c'est l'existence, dans la séquence inductrice, des classèmes « futur » et « jugement », que l'on peut dégager du terme dénominateur (*destin* ou *avenir*) et du terme prédicateur (*est* ou *pense*). On voit que le classème « futur » ouvre en quelque sorte le paradigme sélectif « déterminé » vs « non déterminé », tandis que le classème « jugement » implique la réponse « bon » vs « mauvais ».

Peu importe que la démarche envisagée ici soit celle qui va du dénominateur au définissant, et non inversement, comme c'était le cas dans les procédures de solution des problèmes de mots croisés précédemment étudiés. On voit d'ailleurs qu'en partant des dénominateurs l'auteur de mots croisés pourrait facilement fabriquer un nombre égal de définitions : « peut être bon ou mauvais », « est souvent impénétrable » sont des définitions de mots croisés typiques du *destin*.

Cela étant posé, les variations individuelles à l'intérieur d'une isotopie collective constituent un certain nombre de choix, qui s'échelonnent hiérarchiquement :

1. A l'intérieur de la base classématique :

a) choix de la catégorie classématique entre :

déterminé/non déterminé vs bon/mauvais;

b) choix, dans la catégorie déjà sélectionnée, entre les classèmes qui l'articulent :

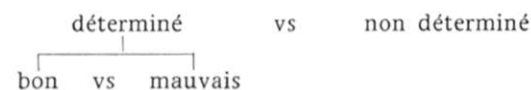
positif vs neutre vs négatif;

2. A l'intérieur d'un sémème construit, caractérisé par tel classème ou tel groupe de classèmes, possibilité de choisir tel ou tel sémème-occurrence. Ainsi, la décision de classer l'avenir comme « mauvais » peut être manifestée par des sémèmes spécifiques :

compromis (15 réponses),
gâché (1),
brisé (1),
sombre (1),
sans joie (1).

Cet exemple nous permet d'envisager la possibilité de concilier l'exigence de l'isotopie du corpus, d'une part, et les variations — individuelles ou collectives — des messages, de l'autre. Ces variations se situent finalement à deux niveaux qui nous sont connus : au niveau sémantique et au niveau sémiologique.

1. *Les variations au niveau sémantique.* Le groupe de classèmes, tel qu'il apparaît dans cet exemple précis, s'il est constitué de deux catégories classématiques distinctes, c'est-à-dire appartenant, à l'intérieur du niveau sémantique, à des systèmes classématiques différents, ne s'en présente pas moins comme un faisceau classématique hiérarchique, capable de *générer* des unités de manifestation : on ne peut, en effet, préjuger le caractère bon ou mauvais du futur que dans la mesure où il est considéré comme déterminé ou déterminable. Ainsi, la base classématique apparaît, en fin de compte, comme une structure hypotaxique :



Cela nous permet dès lors de préciser ce qu'il faut entendre par *isotopie* d'un texte : c'est la permanence d'une base classématique hiérarchisée, qui permet, grâce à l'ouverture des paradigmes que sont les catégories classématiques, les variations des unités de manifestation, variations qui, au lieu de détruire l'isotopie, ne font, au contraire, que la confirmer.

2. *Les variations au niveau sémiologique.* La possibilité de manifester tel ou tel sémème à la place qui lui est réservée dans le texte est conditionnée par la prise en charge sélective de telle ou telle figure sémique. Nous avons vu également dans quelle mesure (dégagement des sèmes communs à une classe de figures, prise en charge de ces figures par la catégorie proprioceptive) la spécificité des éléments sémiologiques pouvait être dépassée en vue d'une analyse isotopique du contenu. Mais les variations sémiologiques posent déjà le problème de l'existence d'une autre isotopie, sémiologique celle-là, et qui rendrait compte du choix des figures sémiques d'un texte.

4° LE DISCOURS PLURIVOQUE

a) La manifestation d'une isotopie complexe.

Jusqu'à présent, nous nous sommes préoccupé de rechercher, à travers les distorsions multiples du discours, le plan isotope de sa manifestation. Cette recherche, pour nécessaire qu'elle soit, ne doit pourtant pas nous faire oublier que la communication humaine n'est pas, comme certains le prétendent, univoque ni unilinéaire. Ainsi, pour reprendre l'exemple déjà utilisé :

Le chien du commissaire aboie,

si le contexte plus large dans lequel s'inscrit cette séquence rendra presque toujours compte, par disjonction, du caractère « animal » ou « humain » du *chien du commissaire*, en l'intégrant dans l'une ou l'autre des deux isotopies prévisibles, une troisième solution est également possible : on peut, en effet, facilement se représenter un récit plus ou moins long où l'absence de choix entre *chien* et *secrétaire* serait maintenue.

De telles ambiguïtés — et l'on pense immédiatement, entre autres, au « Nez » de Gogol —, si elles s'affichent, dans la mesure où elles sont voulues, comme des procédés rhétoriques, n'en sont pas moins caractéristiques du fonctionnement normal des langues naturelles. Ainsi, un message du type :

Cet homme est un lion

reste, dans notre contexte social, univoque, et *lion* n'y manifeste, du fait de l'isotopie caractérisée par la redondance du classème « humain », que les valeurs sémiques de « courage ». En revanche, dans une société d'hommes-

lions, la séquence en question ne fera que confirmer l'équivalence de l'homme et du lion, et le contexte large y révélera la répétition des sèmes se référant tout aussi bien à l'existence humaine qu'à l'existence léonine.

Il serait faux de croire que ce genre de bivalence n'est propre qu'aux discours tenus dans les sociétés dites « archaïques » : le mytique diffus que déverse à tout instant, en fortes doses — comme l'a bien montré Roland Barthes (nous ne mangeons pas seulement le « bifteck pommes frites », nous absorbons en même temps des parcelles de « francité ») —, notre communication sociale quotidienne possède assurément un contenu différent du discours *primitif* ; sa présence, incontestable, ne fait que confirmer le caractère souvent plurilinéaire de la manifestation.

Par conséquent, ce qui compte objectivement, pour l'analyse du contenu, c'est la nécessité de reconnaître l'existence, dans certains cas, de plusieurs plans isotopes dans un même discours. C'est, ensuite, l'obligation d'expliquer structurellement cette bivalence. Celle-ci paraît être essentiellement due, pour nous, au refus de disjoindre, lors de leur manifestation dans le discours, les termes d'une ou de plusieurs catégories classématiques. En ne prenant en considération, comme d'habitude, que le cas le plus simple, on pourrait la définir comme la manifestation, à intervalles irréguliers, des articulations complexes d'une catégorie classématique (du type « et humain et animal », par exemple) qui permet le développement, dans ces intervalles, des plans autonomes relevant tantôt de l'une, tantôt de l'autre des deux isotopies, réalisant tantôt le terme positif, tantôt le terme négatif de la catégorie classématique mise en cause. Si un texte quelconque satisfait à ces conditions, nous dirons qu'il manifeste une *isotopie complexe*.

b) L'ambivalence symbolique en littérature.

Cette conjonction syncrétique des termes normalement disjoints, érigée en procédé rhétorique, caractérise parfois certains genres littéraires. Ainsi, Baudelaire, lorsqu'il prétend être

*«...un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché»,*

ne fait que conjindre, en établissant l'équivalence, les deux termes de la catégorie classématique :

(contenu) extérieur vs (contenu) intérieur.

Le discours qui se déroulera à la suite d'une telle assumption sera bi-isotope, et le lecteur cherchera, plus ou moins consciemment, à extraire de la description « physique » du boudoir tous les sèmes pouvant maintenir et développer la seconde isotopie, posée dès le début, celle de l'espace intérieur du poète.

Il en sera de même dans le cas de récits plus longs, en vers ou en prose. Qu'il s'agisse du *Moïse* de Vigny, cet inventeur des mythes littéraires modernes, ou de *la Peste* de Camus, l'apparition, à certains endroits privilégiés du récit, des articulations complexes, bivalentes, provoquera une lecture située sur plusieurs plans isotopes à la fois.

Un problème, bien qu'il ne soit plus tout à fait linguistique, peut se poser à ce propos. Il paraît évident que Baudelaire n'est pas un *boudoir* ni Rimbaud un *bateau ivre* de la même manière qu'un guerrier simba est *lion* ou qu'un résident de la maison de santé est *Napoléon*. Il est facile d'opposer l'organisation voulue d'isotopies complexes au fonctionnement inconscient du discours, investi de mythes sociaux ou individuels, et de concevoir la littérature comme des jeux de conscience, chargés de nous procurer le plaisir esthétique par le dévoilement des isotopies cachées. Il est vrai que certains genres littéraires, certaines « écritures » même, recouvrant de vastes périodes historiques, se prêtent aisément à une telle interprétation. On peut se demander cependant, même en prenant des cas limites où la clef de la lecture bi-isotope est clairement indiquée par la formulation affichée des articulations complexes des catégories classématiques, si les sèmes imprévus qui apparaissent sur la ligne de la nouvelle isotopie ainsi construite n'échappent pas au contrôle conscient du scripteur aussi bien que du lecteur. Il est possible que, par-delà les distinctions de la conscience et de l'inconscient, la communication poétique soit essentiellement une communication assumée, d'une certaine manière, aussi bien par le destinataire que par le destinataire.

c) Les isotopies et leur lecture.

Que l'isotopie complexe du discours soit provoquée par l'intention consciente du locuteur, ou qu'elle s'y trouve installée à son insu, ne change rien à la structure même de sa manifestation. Bien au contraire, l'existence de constructions voulues de plans isotopes superposés peut nous aider, du fait du grossissement artificiel des procédés employés, à mieux comprendre le phénomène linguistique comme tel.

La psychanalyse freudienne, suivie de la *Tiefpsychologie*, nous a habitués à chercher à distinguer dans toute communication deux plans de transmission des messages, dont l'un serait manifeste, et l'autre latent. Cette distinction, dans la mesure où elle concerne le discours saisi dans son fonctionnement, ne nous paraît pas valable. D'un côté, tout est manifesté dans le discours, à condition que l'allocutaire soit en même temps le destinataire du message. D'un autre côté, tout y est latent, c'est-à-dire immanent, en ce sens que le discours est toujours chiffré, que l'opération du décodage revient entièrement au récepteur.

Si, abandonnant l'évidence séculaire du langage considéré comme un code achevé, commun au locuteur et à l'allocutaire, on se penche sur la communication orale quotidienne, on s'aperçoit qu'elle est, même dans les

meilleures conditions, difficile et incomplète. Rien d'étonnant, dès lors, si le rêveur n'arrive pas à décoder son propre discours onirique. Point n'est besoin, pour expliquer son échec, d'avoir recours à l'existence d'un plan latent : maint linguiste reconnaîtra, en privé du moins, la difficulté qu'il a rencontrée à poursuivre, de façon ininterrompue, la lecture des *Prolégomènes* de Louis Hjelmslev, que l'on peut difficilement accuser d'avoir voulu y insérer une deuxième dimension anagogique de la signification. Dans un cas comme dans l'autre, la principale difficulté de la lecture consiste à découvrir l'isotopie du texte et à pouvoir s'y maintenir.

Si, cependant, il paraissait opportun de rendre plus tranchée, par une insistance terminologique, l'opposition entre les deux isotopies simultanées du discours, ce sont les termes de *texte* et de *métatexte* que nous proposerions, comme moins compromettants que ceux de *plan manifeste* et de *plan latent*. Cette distinction entre texte et métatexte serait uniquement opérationnelle et ne s'appuierait, tout au moins au début, que sur le gros bon sens et l'appréciation « moyenne » de la communication : en effet, de ce point de vue, le texte onirique apparaît au rêveur à la fois comme lisible et insolite, sinon absurde, tandis que le métatexte, lui, reste illisible, mais paraîtra sensé à la suite de son analyse-lecture. De même, un texte tel que :

le soleil noir de la mélancolie

est lisible et absurde ; son *alter ego*, le métatexte, est, au contraire, illisible et clair. Le caractère opérationnel de cette distinction apparaît immédiatement, dès qu'on substitue au lecteur raisonnable un lecteur imaginaire, un mystique, un alchimiste ou tout autre initié, qui inverserait nécessairement les termes définitionnels. On voit ici une des raisons principales qui nous empêchent de suivre Freud dans sa définition des plans latent et manifeste du discours : c'est la personnalité du décodeur (qui est une variable individuelle) qui est choisie comme critère pour statuer sur les propriétés d'un texte dont l'existence est objective, parce que linguistique.

C'est en cherchant à expliciter les propriétés structurales du discours lui-même que nous avons proposé de définir sa bi-isotopie par la manifestation, tout le long de son déroulement, des termes complexes des catégories classématiques. L'isotopie complexe est donc un caractère formel distinctif d'une classe de discours possibles. Chaque discours-occurrence, pris et analysé en particulier, rendra compte du contenu sémique des termes complexes qui le caractérisent et permettra ainsi de définir les deux isotopies qui s'y manifestent. Dans l'exemple du *chien du commissaire* précédemment utilisé, le classème « animal » établira l'isotopie positive se manifestant grâce au texte, tandis que le classème « humain » établira l'isotopie négative se manifestant dans le métatexte. Parce qu'ils peuvent être déterminés dans chaque cas donné, les deux concepts de *texte* et de *métatexte*, tout en restant opérationnels, cesseront d'être arbitraires, c'est-à-dire soumis à l'appréciation subjective du lecteur.

Ces précisions permettent de suggérer la définition linguistique des divers modes de présence des isotopies complexes dans le discours. On sait que Viggo Brøndal, en formulant sa conception du système linguistique élémentaire, introduit, à côté du terme *complexe*, deux autres dénominations : le *complexe positif* et le *complexe négatif*, caractérisés par la dominance de l'un ou de l'autre des deux termes dans l'articulation globale.

Il est difficile de dire, en l'état actuel des recherches sémantiques, dans quelle mesure les articulations complémentaires de la structure élémentaire, les termes *complexe positif* et *complexe négatif*, peuvent être considérées comme suffisamment fondées : leur intégration paraît, en tout cas, pouvoir constituer le cadre élargi permettant une interprétation linguistique de la notion d'*assomption*, utilisée par le D^r Lacan en psychanalyse et dont l'importance ne peut échapper à personne. Ainsi, la conception brøndalienne offre la possibilité de distinguer structurellement trois modes de fonctionnement de l'isotopie complexe dans le discours :

1. Les deux termes constitutifs de l'isotopie complexe se trouvent en équilibre : le locuteur et l'allocutaire « assument », dans ce cas, pleinement les deux isotopies. Pour reprendre l'exemple des guerriers simba :

$$\frac{\text{homme}}{\text{lion}} \approx \frac{\text{positif}}{\text{négatif}}$$

Il s'agit d'une isotopie complexe en équilibre ;

2. Le terme positif de l'isotopie complexe domine : les deux participants au discours « assument » complètement l'isotopie positive et partiellement l'isotopie négative :

$$\frac{\text{Rimbaud}}{\text{bateau ivre}} \approx \frac{\text{Positif}}{\text{négatif}}$$

L'isotopie complexe est, dans ce cas, *positive* ;

3. Le terme négatif de l'isotopie domine : le locuteur « assume » pleinement l'isotopie négative et partiellement l'isotopie positive. Dans le cas de M. Dupont qui se prend pour un lustre, par exemple :

$$\frac{\text{M. Dupont}}{\text{lustre}} \approx \frac{\text{positif}}{\text{Négatif}}$$

L'isotopie complexe sera dite *négative*.

Remarque : Il est évident que les termes « positif » et « négatif » n'impliquent aucun jugement de valeur. On pourrait tout aussi bien les intervertir.

Ceux à qui l'œuvre de Brøndal est tant soit peu familière savent le rôle qu'il attribuait aux structures élémentaires — saisies toutefois par lui au niveau du système linguistique, et non, comme nous le proposons en ce

moment, au niveau de la manifestation — dans l'établissement d'une typologie des langues naturelles, qu'il considérait comme représentatives de mentalités collectives. Ainsi, les langues dites *primitives* sont caractérisées pour lui, par l'utilisation fréquente des structures complexes, tandis que le progrès de la civilisation se traduit par la transformation de ces structures complexes en structures binaires logiques. Nous sommes conscient, actuellement, de ce qu'il peut y avoir d'un peu simpliste et d'excessif dans une telle interprétation, qui prétend définir globalement, à l'aide de ce seul critère, des communautés linguistiques entières, et non des zones superstructurelles particulières pouvant se constituer dans n'importe quel contexte historique. Il paraît indéniable que certains *métalangages* collectifs sont caractérisés par la préférence qu'ils accordent aux structures complexes aux *coïncidences des contraires* ou à ces *structures de médiation* mises en évidence par C. Lévi-Strauss. Mais l'analyse d'un petit nombre de figures sémiques du français, choisies au hasard, nous a bien montré que de telles structures complexes peuvent être présentes dans n'importe quel univers signifiant (ex. : les logiques plurivalentes actuelles), que seule l'exploitation qu'en fait telle ou telle communauté linguistique peut être différente.

Le caractère simple ou complexe des isotopies du discours dépend, en outre, des variations individuelles. Du point de vue du locuteur, la plus ou moins grande complexité isotopique de son discours est fonction de la structure idiolectale de sa personnalité. Du point de vue de l'allocutaire, aussi, le problème de la réceptivité, c'est-à-dire de la capacité du décodage simultané de deux messages, peut être posé. Une expérience personnelle — le hasard de la rencontre d'un vieil ami au moment même où celui-ci, à la suite d'une hémorragie cérébrale localisée, avait perdu la capacité de saisir la signification poétique étalée comme une deuxième isotopie, tout en gardant le souvenir et la conscience aiguë, pour ne pas dire tragique, de l'existence de ce métatexte devenu insaisissable — nous a donné nettement l'impression que les recherches neurolinguistiques devraient pouvoir confirmer l'existence d'une communication bi-isotope, dont les deux niveaux seraient à la fois autonomes et concomitants, et déterminer avec plus de précision les conditions de leur conjonction et de leur disjonction.

L'ORGANISATION DE L'UNIVERS SÉMANTIQUE

1° L'UNIVERS IMMANENT DE LA SIGNIFICATION

a) Une double approche épistémologique.

Après avoir mis en évidence le caractère métalinguistique de toute description et, *a fortiori*, de toute construction de théorie sémantique, nous avons essayé de réunir, tout d'abord, un petit nombre de concepts de base permettant de construire les unités minimales (les *constituants ultimes*) constitutives de la signification. A partir de là, nous avons cherché à observer l'agencement de ces éléments, en immanence aussi bien qu'en manifestation, en proposant, chaque fois que cela était possible, de nouvelles définitions rendant compte de ces unités plus larges.

Nous arrivons maintenant à une nouvelle phase de notre réflexion : après avoir exploré le domaine de la signification à partir de ses éléments ultimes, il nous faut l'envisager dans la perspective opposée, en considérant l'univers signifiant dans sa totalité, pour tenter, cette fois-ci, la mise en place de nouveaux concepts, coextensifs des articulations et des distinctions fondamentales de cet univers.

Ces deux démarches consécutives, l'une de construction, l'autre de division, devraient se rejoindre pour constituer une théorie de la description linguistique du contenu. Mais une telle théorie n'est, à l'heure actuelle, que la projection de nos besoins et de nos espoirs : les analyses partielles, confirmant ou infirmant les propositions souvent hypothétiques, font encore défaut.

b) Induction et déduction.

La première dichotomie que nous avons proposée, et qu'il faut reprendre dans cette nouvelle perspective, est celle de deux niveaux fondamentaux du langage. Nous avons distingué, en effet, deux sortes de sèmes, les sèmes

nucléaires et les classèmes, qui renvoient à deux niveaux autonomes du langage, le *niveau sémiologique* et le *niveau sémantique*. Malgré certaines approches théoriques déjà tentées en cours de route, cette distinction repose encore, en grande partie, sur des extrapolations de caractère inductif. Nous avons, en effet, défini les sèmes nucléaires et les classèmes par le mode de leur manifestation dans le discours. Les premiers servent à y constituer les figures sémiques, et on les retrouve à l'intérieur des unités syntaxiques dites *lexèmes*; les seconds, au contraire, se manifestent dans des unités syntaxiques plus larges, comportant la jonction d'au moins deux lexèmes. Deux procédures, applicables à des séquences de discours de dimensions inégales, et donc hiérarchiquement distinctes, doivent être prévues pour l'extraction de ces deux sortes de sèmes.

Une telle définition, tout en étant valable, n'est pourtant pas encore complète. D'abord, elle définit ce qui est antérieur à la manifestation par son mode de manifestation. Ensuite, dans la mesure où elle garde son caractère inductif, elle se trouve soumise aux aléas des descriptions partielles pouvant l'infirmar. Cela revient à dire que, pour pouvoir définir le sémème comme combinaison manifestée de sèmes nucléaires et de classèmes et la manifestation comme la réunion de deux niveaux, sémiologique et sémantique, du langage, il nous faut, sans rien récuser des définitions précédentes, poser franchement, sur le plan épistémologique du langage, les catégories constitutives de ces définitions et garantir ainsi, par leur caractère apriorique, les fondements de la construction envisagée.

Le problème ainsi posé, on s'aperçoit que, avant de statuer sur l'existence de deux niveaux distincts :

sémiologique vs sémantique,

du langage, on doit s'assurer, ne serait-ce que pour le principe, des fondements du concept de *langage*, de l'opposition entre immanence et manifestation qu'on y a maintenue, ainsi d'ailleurs que du concept de *niveau*.

Tout le long des chapitres précédents, nous avons maintenu la distinction commode, parce que pratiquement devenue classique, entre la langue conçue comme *système immanent* et la langue saisie comme *procès manifesté*. Il s'agit maintenant de préciser le sens que nous pouvons conserver à cette opposition dans l'économie générale d'une théorie proprement sémantique du langage.

Le centre de toute notre réflexion théorique réside dans l'hypothèse naïve qu'en partant de l'unité minimale de signification on peut arriver à décrire et à organiser les ensembles toujours plus vastes de signification. Cette unité minimale, cependant, que nous avons dénommée *sème*, n'a pas d'existence propre, et ne peut être imaginée et décrite qu'en relation avec quelque chose qui n'est pas elle, que dans la mesure où elle fait partie d'une structure de signification.

En situant donc le sème à l'intérieur de la perception, en un lieu où se constituent les significations, nous nous sommes aperçu qu'il y recevait une sorte d'existence grâce à sa participation à deux ensembles signifiants à la fois : le sème, en effet, s'affirme, par disjonction, à l'intérieur de la catégorie sémique ; il se confirme, par jonction avec d'autres sèmes, à l'intérieur de groupements sémiques que nous avons appelés *figures* et *bases sémiques*.

Le sème relève donc de deux univers signifiants à la fois, que l'on peut désigner opérationnellement comme l'*univers de l'immanence* et l'*univers de la manifestation*, et qui ne sont que deux modes d'existence différents de la signification. Etant donné que la signification ne peut se manifester qu'à condition d'être d'abord articulée en structures disjonctives, et que, d'autre part, on ne peut rien dire de la signification que dans la mesure où elle est manifestée, la relation entre les deux univers — immanent et manifesté — est celle de la présupposition réciproque. Ainsi liés, ils constituent ce que l'on peut maintenant appeler l'*univers sémantique*, expression que l'on peut sans doute substituer au terme de *langage*, devenu ambigu à cause de son utilisation abusive en philosophie et en littérature.

Ces précisions préliminaires nous permettront maintenant de pénétrer plus avant dans l'univers sémantique pour y chercher de nouveaux éléments définitionnels.

c) L'approche empirique de l'univers immanent.

Les sèmes, disions-nous, ne peuvent être considérés comme des éléments de signification que dans la mesure où ils font partie des catégories sémiques, et donc où ils s'agencent en structures élémentaires de la signification. On peut dire alors que ces catégories sémiques constituent un ensemble : le concept de *niveau*, que nous avons utilisé, ne fait que constater la division dichotomique de cet ensemble en deux sous-ensembles, désignés respectivement comme les niveaux sémiologique et sémantique.

Le terme d'*ensemble* ne nous engage à rien et ne fait que dresser, en quelque sorte, le constat de notre ignorance. En effet, c'est parce que nous ne savons pas si les catégories sémiques sont toutes organisées en systèmes sémiques, ni si ces derniers sont coextensifs par rapport aux ordres (les ordres olfactif, tactile, etc., du niveau sémiologique, par exemple), ni, finalement, si les ordres constituent ou ne constituent pas le système des systèmes, que nous disons que l'ordre sémique est un ensemble de systèmes et que le niveau sémiologique est constitué d'un ensemble d'ordres sémiques, en indiquant, grâce à ces termes d'*ordre* et de *niveau*, les paliers hiérarchiques où nous supposons que se situent les systèmes sémiques. Les analyses sémiques ultérieures permettront seules de décider du mode d'articulation structurelle des ordres et des niveaux.

Telle pourrait être la solution pratique provisoire du problème de l'organisation interne des niveaux de l'univers immanent. Nous saisissons cependant l'occasion qui se présente pour mettre en garde les sémanticiens contre cette notion d'*ensemble*, qui paraît bénéficier, à l'heure actuelle, du préjugé favorable dans certains milieux linguistiques. Sans en dénier la valeur opérationnelle, il y aurait lieu, pourtant, de souligner son caractère de formulation provisoire dans la procédure globale de l'analyse : le concept d'*inventaire*, par exemple, qui n'en est qu'une variante terminologique, s'il est utile pour délimiter une classe que l'on se propose d'analyser avant sa réduction au système (ou à plusieurs systèmes), peut devenir dangereux si sa constitution est considérée comme l'*ultima ratio* de la description. On pourrait en dire autant des *structures concrètes*, qu'on se plaît parfois à opposer, en sociologie, aux *structures abstraites*, c'est-à-dire systématiques.

d) Systèmes et morphèmes.

Mais on pourrait aussi reprendre le problème sur le plan épistémologique, au niveau où se trouve élaboré le concept même de *structure*, en essayant de réintroduire les termes délaissés de la logique classique, ceux de *division* et de *partition*. La structure est, en effet, une totalité considérée comme un axe divisible en sèmes ; les relations qui caractérisent son organisation interne sont soit antonymiques (celles de conjonction et de disjonction), soit hyponymiques. On a vu que ces relations étaient susceptibles de se manifester de manière indépendante : nous avons même désigné comme « hypotaxiques » les relations de caractère hyponymique, mais servant à relier entre eux les éléments hétéro-catégoriques.

Ce rappel nous permet de considérer que les relations sont aptes à constituer deux sortes de structures : des systèmes et des morphèmes. Les premières sont constituées par des articulations qui, parties d'un axe totalisant commun, n'utilisent que les éléments de signification homogènes, où une catégorie sémique est en relation hyperonymique avec ses propres sèmes et en relation hyponymique avec la catégorie hiérarchiquement supérieure, dont elle constitue un des sèmes. Les secondes, au contraire, sont constituées d'éléments de signification dont seuls l'axe totalisant commun et l'organisation hypotaxique sont assurés, mais dont les éléments appartiennent soit à des systèmes, soit à des ordres hétérogènes. Dans le premier cas, il s'agit de la division de la totalité considérée comme axe ; dans le second cas, de la partition de la même totalité.

En reprenant les réflexions sur l'immanence et la manifestation, on peut dire que tout sème participe à la fois aux deux structures différentes : les structures systématiques et les structures morphématiques.

Remarque : On aurait tort d'en déduire que le propre des systèmes est d'être immanents — bien que ce soit le plus souvent le cas — et que la manifestation est toujours morphématique : la structure

des actants dans l'énoncé est, on le verra, la projection du systématique sur le morphématique; et, inversement, l'utilisation taxinomique fréquente du morphème *corps*, par exemple (cf. Lévi-Strauss), nous oblige à le considérer comme un modèle immanent.

Ces considérations permettent de formuler un peu autrement la définition des niveaux constitutifs de l'univers immanent : en attendant que leur organisation structurelle soit mieux connue, ils doivent être considérés comme des structures morphématiques, constituées de catégories et de systèmes sémiologiques. L'univers immanent est, de ce fait, divisé en deux niveaux — sémiologique et sémantique —, dont les axes constitutifs, définissant chaque niveau dans sa totalité, s'identifient avec l'un des deux termes de la catégorie métasémiologique articulée en

extéroceptivité vs intéroceptivité

2° L'UNIVERS MANIFESTÉ DE LA SIGNIFICATION

a) Le contenu.

Il est tentant — nous l'avons déjà essayé — d'appliquer à l'opposition des niveaux sémiologique et sémantique que nous venons d'opérer la distinction hjelmslevienne entre la forme et la substance du contenu, tout en étant conscient de son caractère relatif et, de ce fait, opérationnel. En nous situant sur le plan épistémologique, nous pourrions alors dire que la substance du contenu constitue ce fond de toile, articulé en un petit nombre de *catégories de l'esprit humain*, sur lequel viennent s'ajouter des éléments de la perception du monde extérieur pour manifester la signification. Une telle « conception du monde » n'est pas absolument nécessaire à la construction du langage descriptif. Il nous suffira de dire que la réunion des niveaux immanents : sémiologique et sémantique, constitue la manifestation du contenu comme tel. Cependant, pour qu'une telle manifestation s'accomplisse pleinement, il faut que deux étapes soient franchies, deux conditions réalisées :

1. Il faut qu'il y ait réunion des deux niveaux, c'est-à-dire qu'une relation s'établisse entre un minimum de sèmes appartenant aux niveaux différents, produisant ainsi la combinaison d'éléments hétérogènes. Nous réservons à cette jonction le terme de *manifestation*, en restreignant ainsi son sens;

2. Il faut aussi que les combinaisons de contenu ainsi obtenues aillent rejoindre le plan de l'expression, pour y retrouver des combinaisons parallèles et non isomorphes de l'expression, constituant ainsi, par leur présupposition réciproque, la manifestation linguistique proprement dite. Nous dirons qu'il s'agit alors de la manifestation de la signification sous forme de discours, qui fait apparaître le contenu comme une succession d'*effets de sens*.

Remarque : Il nous semble que la description parallèle du plan de l'expression qui le concevrait comme la jonction de la forme et de la substance de l'expression, n'exigeant, de ce fait, aucune réalisation physiologique des phonèmes et ne produisant aucun « effet de sens auditif, rendrait compte, de manière satisfaisante, du langage d'intérieur.

On est ainsi amené à considérer séparément les deux conditions nécessaires de la manifestation de la signification.

1. L'articulation simultanée des plans du contenu et de l'expression constitutive du discours, considérée comme un acquis définitif, ne soulève pas de problèmes théoriques. Il suffira donc de renvoyer à plus tard l'examen de l'ensemble des conclusions d'ordre sémantique qu'il convient d'en tirer.

2. La manifestation, définie comme combinaison de sèmes hétérogènes, pose le problème, plus général, de relations intersémiologiques.

a) Il paraît normal de considérer que la relation qui fonde, par la réunion des niveaux sémiologique et sémantique, la manifestation du contenu soit celle de leur présupposition réciproque. En réalité, la question se complique du fait de l'existence des relations *lexicalisées*, telles qu'on les trouve en français, par exemple, sous forme de conjonctions (*et*, *ou*) ou d'adverbes relationnels (*plus* ou *moins*), etc., auxquelles il faut ajouter toutes les lexicalisations réalisées ou possibles de classèmes (conjonction, substantif, etc.) ou de groupes de classèmes. Autrement dit, la manifestation de métasèmes ou de classèmes n'implique pas nécessairement la présence d'éléments sémiologiques. On est donc obligé de reconnaître l'existence de deux sortes d'unités manifestées : des *sémèmes*, produits par la jonction de sèmes de niveaux hétérogènes, et des *métasémèmes*, manifestant les seules combinaisons classématiques.

Cette reconnaissance de deux types structurels de *sémèmes*, au lieu de le détruire, ne fait cependant que confirmer le postulat de la présupposition réciproque des sèmes nucléaires et des classèmes dans le processus de la manifestation. Les *sémèmes* constituent, en effet, le plan fondamental de la manifestation, que l'on peut identifier avec la langue-objet des logiciens. Les *métasémèmes* ne se situent pas sur ce plan : ils le présupposent, au contraire, en présupposant du même coup le niveau sémiologique.

Nous dirons donc que la relation qui s'établit, au moment de la manifestation, entre les niveaux sémantique et sémiologique est celle de la présupposition réciproque, condition nécessaire de la constitution du plan fondamental de la signification. Les plans secondaires, du fait même qu'ils présupposent l'existence du plan fondamental, peuvent comporter des unités manifestant les seules combinaisons classématiques.

b) La nature des relations entre sèmes appartenant à un même niveau immanent soulève un autre problème. Des trois relations fondamentales que nous avons reconnues, il semble — et un certain nombre d'analyses partielles l'ont confirmé — que seule la relation hypotaxique peut être retenue pour

interpréter l'organisation interne des sémèmes. La relation de conjonction, en effet, se manifeste, nous l'avons vu, en établissant les équivalences, totales ou partielles, entre sémèmes et classes de sémèmes, et rend compte du fonctionnement métalinguistique du discours. La relation de disjonction est, elle aussi, à exclure de l'outillage descriptif du sémème : la disjonction sémique seule permet de rendre compte de la différence de sens entre deux sémèmes dont l'organisation sémique serait par ailleurs identique. En admettant son existence à l'intérieur du sémème, on serait obligé de renoncer à l'analyse sémémique du texte et de revenir à la procédure lexématique que nous avons refusée. Le lexème est, en effet, un modèle de fonctionnement, et non une unité descriptive du contenu.

b) La combinatoire.

La simple opposition de l'immanence et de la manifestation ne suffit pas, on le voit, à définir les deux aspects complémentaires de l'univers sémantique. Dès que l'on cesse d'identifier la manifestation avec le discours et de la considérer comme « incarnée » dans les séquences phoniques ou graphiques, l'univers immanent et l'univers manifesté apparaissent comme deux modèles comparables, rendant compte, de deux manières différentes, du même phénomène. Les deux modèles sont bien caractérisés par leur organisation interne différente, n'empêche qu'ils constituent des sortes de vases communicants : l'univers immanent se laisse reconstruire à partir de la manifestation ; celle-ci, de son côté, doit pouvoir se déduire du modèle immanent. Aux règles de construction de l'univers immanent doivent correspondre des règles de génération de l'univers manifesté.

En effet, si nous considérons l'univers immanent comme un ensemble de catégories sémiques, la manifestation prend la forme de la combinatoire de leurs articulations. Si l'agencement des catégories sémiques est d'ordre systématique, les combinaisons sémémiques de leurs articulations seront d'ordre morphématique.

Les règles de construction de cette combinatoire, que nous avons pratiquement déjà établies en introduisant progressivement une série de restrictions, pourraient être ainsi résumées :

1. L'ensemble des catégories sémiques est divisé en deux sous-ensembles : un sous-ensemble E, constitué de sèmes nucléaires, et un sous-ensemble I, constitué de classèmes ;

2. Toute unité de manifestation doit comporter au moins deux sèmes ;

3. Deux sortes d'unités de manifestation peuvent être combinées : les sémèmes et les métasémèmes :

a) La combinatoire déduite à partir du sous-ensemble I seul se constitue en un corpus de métasémèmes ;

b) La combinatoire utilisant les deux sous-ensembles I et E constitue un corpus de sémèmes. Les sémèmes doivent être combinés de telle sorte qu'à moins un terme de chaque sous-ensemble soit présent dans chacun des sémèmes ;

4. Chacun des sous-ensembles est constitué de catégories sémiques binaires : toutefois, lors de la manifestation, chaque catégorie binaire fait apparaître, du fait de ses articulations possibles, six termes différents. Par conséquent, à une catégorie binaire de l'univers immanent correspondent six sémèmes différenciés possibles de la manifestation.

c) Le choix stratégique.

Une telle conception de l'univers sémantique, pour déboucher sur la praxis de l'analyse du contenu, présuppose une description préalable, au moins partielle, des niveaux sémiologique et sémantique immanents. Celle-ci, à son tour, avant d'être entreprise, doit se fonder sur des considérations concernant le choix stratégique du palier de profondeur optimal à donner à la description.

On a pu remarquer, au cours des réflexions précédentes, que le palier choisi pour la construction des sèmes est fonction des dimensions du corpus à décrire : contrairement à ce que l'on pourrait penser à première vue, chaque élargissement du corpus correspond à une plus grande généralité des sèmes et, par conséquent, la diminution de leur nombre. Le nombre de catégories sémiques sera donc plus élevé si l'on ne se préoccupe que de la description d'une seule langue naturelle ou d'un seul état synchronique de cette langue. Il diminuera, au contraire, bien que dans des proportions assez réduites, si l'on décide de postuler un univers immanent, rendant compte d'un grand nombre de langues naturelles ou de plusieurs états diachroniques d'une même langue.

S'il y a donc intérêt à situer la description sémique sur un plan de généralité élevé, et à résoudre en même temps, du moins théoriquement, le problème de la comparabilité des langues — problème capital pour toutes les branches de la linguistique appliquée —, il faut également tenir compte des difficultés qui risquent d'apparaître au niveau de la manifestation sémémique. À la simplicité de l'univers immanent correspond la complexité de l'univers manifesté, articulé en sémèmes : moins il y a de sèmes combinables, plus complexe et plus fastidieuse apparaîtra la structure morphématique de chaque sémème.

d) L'ouverture du corpus des sémèmes.

Une autre particularité de l'univers manifesté mérite d'être retenue : c'est le fossé qui sépare le contenu réalisable du contenu effectivement réalisé dans telle ou telle langue naturelle. Le calcul, même approximatif, montre

bien qu'un ensemble de sèmes relativement très réduit est capable de produire un nombre considérable de sémèmes, comptabilisés facilement en millions et en milliards d'exemplaires. Il est évident qu'aucune langue n'épuise sa combinatoire théorique, qu'elle laisse une marge de liberté plus que suffisante aux manifestations ultérieures de l'histoire. C. Lévi-Strauss a bien vu qu'une telle conception de l'univers sémantique peut lever la contradiction apparente entre la clôture des structures sociales, limitées en nombre, et l'ouverture de l'histoire à laquelle elles participent. D'une façon générale, on peut donc dire que, si le modèle sémique d'un univers sémantique est fermé, son corpus de sémèmes est, en revanche, largement ouvert.

Remarque : On notera, cependant, que le caractère partiel de tout corpus de sémèmes réalisés n'a aucune incidence sur les dimensions de l'ensemble sémique nécessaire à sa description. La dispersion des sémèmes réalisés à l'intérieur du champ de la combinatoire théorique doit être telle qu'aucune réduction du nombre des catégories sémiques ne puisse être envisagée, bien au contraire : le caractère incomplet des inventaires risque plutôt d'augmenter le nombre de ces catégories.

e) Les sémèmes abstraits et concrets.

Un des caractères frappants des combinaisons sémiques qui constituent les sémèmes est leur densité inégale : en effet, la combinatoire peut produire des sémèmes caractérisés par la présence de deux articulations sémiques seulement, comme elle peut générer des sémèmes qui réalisent, dans leur sein, des termes représentant une articulation quelconque de chacune des catégories sémiques. La densité sémique des sémèmes s'échelonne donc entre deux pôles, dont le premier comporte un minimum de deux sèmes, et le second le nombre de sèmes correspondant à la somme des catégories sémiques binaires utilisées pour la description de l'univers. La densité, considérée comme une catégorie quantitative, peut dès lors servir de critère d'appréciation du caractère plus ou moins abstrait ou concret des sémèmes. Ainsi, indépendamment de la nature sémiologique ou sémantique des sèmes qui les constituent, les sémèmes *relation* ou *vitesse* seront jugés abstraits, tandis que des sémèmes tels que *pluie* ou *structure* apparaîtront comme concrets.

La possibilité d'évaluer le degré d'abstraction des sémèmes nous intéresse dans la mesure où les variations de densité caractérisent tout déroulement du discours et où des conclusions pratiques peuvent immédiatement en être tirées. On dira peut-être que ce n'est qu'une vue théorique sur le fonctionnement du discours, mais il nous est difficile d'imaginer un destinataire décodant et cherchant à saisir simultanément, pour un seul sémème, une structure morphématique d'une vingtaine de sèmes. L'abstraction, c'est-à-dire l'effort que déploie le destinataire pour sélectionner les données transmises, pour n'en retenir que le juste nécessaire, caractérise, selon nous, le fonctionnement du discours à tous les niveaux : c'est par elle, quel que soit d'ailleurs le nom qu'on lui donne, que R. Jakobson explique, dans les premières

pages des *Fundamentals of Language*, le fonctionnement économique du code et le caractère elliptique de la transmission phonologique.

L'abstraction est certainement un appauvrissement du contenu, mais c'est en même temps le prix qu'impose la communication pour garantir la pertinence de la signification transmise. Au lieu de la déplorer, comme le font certaines philosophies « concrètes », il nous faut l'accepter comme une nécessité ; après l'avoir constatée, il ne reste qu'à se réjouir qu'elle rende possible la construction des philosophies, même « concrètes ».

Peu importe que les sémèmes soient déjà lexicalisés avec leur contenu abstrait, ou qu'on les abstraie, c'est-à-dire qu'on les dépouille, par la suspension de certains sèmes, de la trop forte densité de leurs déterminations. Ce trait essentiel de la communication rend légitime la procédure de la simplification sémique, déjà étudiée lors de la constitution des *sémèmes construits* : celle-ci apparaît comme la simulation de l'activité linguistique lors du procès de la communication.

À la procédure de simplification, on doit opposer celle, non moins nécessaire, de la complication. On s'est aperçu, en effet, que les micro-univers sémantiques très abstraits, tels que le langage mathématique, ne lexicalisent pas, dans la manifestation, un nombre suffisant de sémèmes, que les sous-entendus implicites du discours mathématique ne permettent pas de passer directement aux opérations linguistiques mécanisées. Les langages-machine tel l'Algol linguistique, ont dû être élaborés pour étoffer, « encatalyser » le discours. Les mathématiciens russes chargés de construire le langage documentaire adéquat sont arrivés aux mêmes conclusions. La procédure de complication, appliquée au discours abstrait, élabore ainsi un métalangage qui se rapproche de la formalisation de n'importe quelle « sémantique », au sens que les logisticiens donnent à ce terme.

La formalisation peut donc exiger tout aussi bien les procédures de simplification que celles de complication. Elle ne s'identifie totalement ni avec l'une ni avec l'autre.

f) Les incompatibilités.

Si la combinatoire réalisée dans telle ou telle langue naturelle n'épuise pas, pour les raisons que nous avons invoquées, les possibilités théoriques qu'elle contient, sa manifestation se trouve, en plus, limitée par un jeu d'incompatibilités, qui éliminent un nombre important de combinaisons sémémiques. Ces incompatibilités pourraient être de deux sortes : formelles et substantielles.

1. *Incompatibilités formelles.* On se souviendra que Brøndal, procédant à la combinatoire des 6 termes de son système linguistique élémentaire, pour voir quel est le nombre de structures distinctes possible, est arrivé à la conclusion que, sur quelque 144 systèmes théoriquement combinables, seule

64 combinaisons étaient en fait *compatibles*. Cela ne nous donne en réalité que des indications concernant l'ordre d'importance des éliminations dues à des incompatibilités : nous nous plaçons évidemment à un autre point de vue que Brøndal, en considérant ces mêmes structures non plus en *immanence*, mais en *manifestation*. Aussi nous paraît-il difficile de proposer pour le moment des règles de construction en fonction des incompatibilités. A titre indicatif, on peut toutefois noter que la manifestation, par exemple, d'un sémème comportant le terme neutre d'une catégorie sémique n'est possible que si le sémème en question contient déjà, en qualité de sème, l'axe constitutif de la catégorie envisagée. De même, la manifestation d'un terme complexe présuppose l'existence des sémèmes distincts comportant les termes « positif » et « négatif » isolés, etc. Ces exemples montrent déjà que les incompatibilités ne concernent pas tel ou tel sémème particulier, mais qu'au contraire elles s'enchaînent les unes aux autres.

2. *Incompatibilités substantielles*. Leur détermination soulève des difficultés empiriques, et non des problèmes théoriques. Leur solution ne pourra être esquissée qu'au moment où les descriptions sémiques, même partielles, seront effectuées, permettant de juger non seulement de l'*agrammaticalité* ou de l'*alexicalité* des combinaisons sémiques, mais d'abord de leur *asémantisme*.

3° LE DISCOURS

a) Lexicalisation et grammaticalisation.

Nous avons distingué précédemment les concepts de *manifestation* et de *discours*, auxquels correspondent deux phases reconnaissables dans le passage de l'univers immanent à sa réalisation : la manifestation sémique des sèmes s'accompagne nécessairement de la « mise en discours » des sémèmes, pendant laquelle ceux-ci épousent les articulations comparables du plan de l'expression.

On aimerait donner à ce processus le nom de *lexicalisation*, si l'on pouvait accepter, comme le soutiennent encore bon nombre de linguistes, que l'intégration normale des deux plans du langage s'opère par la jonction du formant, combinaison phonématique, et du sémème, combinaison sémique, constitutive du lexème (ou *signe linguistique*). Tel n'est malheureusement pas le cas : les procédures modernes de la description du code linguistique, obligées de décomposer l'analyse en de multiples séries de sous-programmations, toujours plus compliquées, donnent déjà une idée de la complexité de l'encodage du discours.

1. Dans le meilleur des cas, le formant ne recouvre pas le sémème, mais uniquement son noyau sémique, en lui garantissant, par son opposition aux

autres formants comparables, son *sens négatif* et, indirectement, sa spécificité figurative. Il se peut, comme cela arrive dans le cas des métasémèmes ou des sémèmes appartenant aux taxinomies élaborées, que le lexème univoque se rapproche du seul sémème qu'il recouvre : même dans ce cas, les éléments classificatoires qu'il contient débordent nécessairement le cadre lexématique.

2. On a vu que la base classématique épouse des dimensions syntaxiques plus larges que les lexèmes, et que les classèmes ne peuvent être reconnus que grâce à des constatations de différences de formants lexématiques contigus, réductibles eux-mêmes en classes de formants. Il faut donc entendre par *lexicalisation* non la reconversion du sémème en lexème, mais sa reconversion en ce qu'on appelle quelquefois le *mot en contexte*.

3. Enfin, le sémème, en se réalisant, peut épouser plusieurs lexèmes à la fois, soit du fait de l'expansion de sa figure nucléaire, soit parce qu'il se manifeste sous les diverses formes de dénominations ou de définitions. De ce fait, le processus de lexicalisation se confond avec celui de grammaticalisation. Lexicalisation et grammaticalisation sont donc deux concepts opérationnels d'un maniement qui n'est simple qu'en apparence, et qui, théoriquement distincts, se confondent, du fait de l'enchevêtrement de leurs procédures, dans le processus de communication qui engendre le discours.

b) Les écarts de l'expression et les identités du contenu.

L'absence d'isomorphisme entre les unités de manifestation et les unités de communication repose le problème ancien de la *synonymie*. Tant qu'on pouvait considérer la langue comme un système de signes et ces signes — c'est-à-dire, dans notre terminologie, les lexèmes — comme la réunion d'un formant et d'un sémème, le problème paraissait simple : tout écart phonologique du formant entraînant un écart inévitable dans la signification, la synonymie était exclue par définition.

C'est dans le domaine morphologique que ce principe trop absolu, ou peut-être simplement mal formulé, s'est trouvé d'abord ébranlé : en analysant les catégories morphologiques, on a dû reconnaître que les marques différentes (-s et -x des pluriels français, par exemple) peuvent recouvrir des éléments de contenu identiques, à condition, toutefois, de posséder des distributions contextuelles différentes.

Il suffit, par conséquent, qu'une marque soit réalisée deux fois, à deux niveaux structurels différents — la première fois, sous forme d'opposition de phonèmes, la seconde, sous forme d'opposition de segments phonématiques —, pour que l'effet différenciateur de la première marque soit annulé par l'apparition d'un deuxième écart différentiel. Ainsi, dans certaines conditions, deux marques, en se combinant, peuvent se neutraliser :

$$x + (-x) = 0,$$

et une variation redondante du plan de l'expression n'a pas provoqué d'écart de signification. La synonymie est donc possible.

On voit qu'un tel élargissement de la notion d'écart différentiel du signifiant introduit une liberté de manœuvre appréciable dans l'analyse du contenu. A condition de situer les articulations différenciatrices du signifiant à des niveaux distincts — le niveau linguistique, d'une part, et le niveau métalinguistique, de l'autre —, on peut soutenir, sans trahir pour autant les fondements mêmes de la linguistique structurale, que le définissant logique peut être identique au terme défini. L'affirmation de l'impossibilité de la synonymie, conséquence logique de la nécessité de rendre compte de l'apparition de la signification grâce aux articulations différenciatrices du signifiant, n'est donc plus incompatible avec l'activité métalinguistique, qui vise, par-delà la multiplicité des articulations, la découverte des identités, condition nécessaire de la mise en ordre de l'univers sémantique.

Qui peut le plus peut le moins. Si nous sommes en droit de postuler comme possible l'identité sémémique, les conditions de l'apparition de l'équivalence sémémique, c'est-à-dire de l'identité d'un certain nombre de sèmes manifestés dans des sémèmes par ailleurs différents, peuvent être précisées plus aisément. Considérons, par exemple, sous cet angle, la procédure de vérification des classèmes extraits des contextes lexématiques. L'unité de communication, soumise à l'analyse, comporte, d'une part, le lexème dont on cherchera à extraire le noyau, et, de l'autre, une classe de contextes compatibles avec ce lexème. Lorsque nous prétendons qu'une sous-classe de ces contextes possède un classème en commun, nous postulons, en fait, une certaine invariance du contenu, malgré les variations de l'expression, une identité sémique à travers les écarts de signifiant. Pour qu'une telle prétention soit légitime, il faut qu'un nouvel écart différentiel, annulant l'effet des variations observées, puisse être enregistré à un autre niveau. Cet autre niveau se trouve être l'unité de communication tout entière, et non plus seulement la sous-classe de variables contextuelles. Elle est constituée de deux formants discrets : de la couverture phonématique du lexème et de la sous-classe fermée de formants contextuels. Le caractère discret et défini de ces deux formants permet de considérer leur combinaison comme créatrice d'écart de signifiant ; la substitution d'un lexème quelconque au lexème étudié (à moins qu'il ne s'agisse, là aussi, d'une classe commutable) produira un écart de signification.

Nous nous trouvons ainsi en présence de deux écarts de signifiant, de deux marques, en somme, qui s'annulent mutuellement, nous autorisant à dire que l'identité sémique, postulée *a priori* pour la sous-classe de contextes choisie, est possible. En effet, les analyses du plan de l'expression ne nous renseignent en rien sur le contenu du classème postulé, pas plus qu'elles ne permettent de dire que -s ou -x sont des marques de pluriel, et les tenants du formalisme en linguistique font de la sémantique, à la manière de Monsieur Jourdain, sans le savoir.

Cette insistance sur les répercussions, à première vue imprévisibles, que provoque, sur le plan de l'expression, l'affirmation de l'existence des identités sur le plan du contenu peut paraître à certains inutile. Il s'agissait pourtant pour nous d'introduire dans la réflexion linguistique, qui ne se sent concernée, à la suite d'un des postulats les plus connus de Saussure, que par des différences, le principe d'identité, sans lequel aucune analyse du contenu ne serait possible. Il s'agissait pour nous de montrer que rien, sur le plan de l'expression, ne s'opposait à l'existence de contenus identiques, formulés de manière différente. Ainsi se trouve consolidé le concept d'*équivalence*, qui, définie comme identité sémique partielle, rend compte du fonctionnement métalinguistique du discours et autorise l'analyse sémantique elle-même.

c) La communication.

Au phénomène de la lexicalisation, nous l'avons vu, se trouve intimement lié celui de la grammaticalisation. Le discours, en effet, est non seulement le lieu de la manifestation de la signification, mais en même temps le moyen de sa transmission. L'étude de la manifestation nous a déjà permis d'entrevoir les dispositifs qui rendent possible la communication. Ceux-ci sont essentiellement de caractère itératif. On a pu ainsi observer comment l'établissement d'un certain type de classèmes avait pour résultat la constitution des séquences isotopes du discours ; on a pu voir le rôle joué par les redondances sémiques établissant les liaisons à distance.

Dans cette perspective, on peut très bien comprendre qu'un certain nombre d'éléments du contenu soient sacrifiés, pour ne s'occuper que de l'entretien de la communication, pour remplir cette *fonction phatique*, explicitée par R. Jakobson, et que l'on pourrait identifier avec la fonction grammaticale dans son ensemble.

Il suffit, en effet, que s'organise, à la suite d'un choix opéré parmi les catégories sémiques constitutives d'une langue naturelle et dont les critères ne paraissent pas de façon évidente, un système second, caractérisé par un mode de fonctionnement particulier et par une redondance excessive, pour que la signification manifestée dans le discours soit libérée, en partie du moins, des besognes d'entretien de la communication.

Considérer que la structure grammaticale est un système second par rapport à la manifestation du contenu ne veut pas dire qu'elle constitue un univers ou un niveau immanent autonome : les catégories sémiques qui la composent n'ont rien d'original et se réalisent dans toutes sortes de sémèmes. Elle est, au contraire, relativement autonome au niveau de la manifestation, où un certain nombre de sémèmes, caractérisés par une densité sémique relativement faible et dotés de formants spéciaux, constituent des morphèmes grammaticaux, chargés de fonctions translatives. Cette notion de *translation*, empruntée à Tesnière, explique bien le rôle joué par les morphèmes grammaticaux, qui prennent en charge les lexèmes et, les traitant comme les termes-

objets d'un sous-langage, les transmettent, comme le footballeur passe le ballon à son coéquipier, à l'aide de la redondance grammaticale, jusqu'au but ultime, qui est le destinataire. La grammaticalisation de la manifestation serait une chose excellente si les fonctions de signification et celles de communication étaient nettement distinctes. Malheureusement, les structures de communication, quoi qu'en disent certains, signifient, et les structures de signification, nous l'avons bien vu, s'arrangent pour communiquer : il en résulte des distorsions continues du discours.

La structure grammaticale ainsi comprise est doublement redondante. Elle l'est par la répétition de ses catégories morphologiques, par l'isotopie due à l'itérativité des classes grammaticales, fonctionnant en éventail dans le discours. Elle l'est aussi par la reprise continue des mêmes schémas élémentaires dans lesquels se trouvent moulés les messages.

Cependant, du fait que la structure grammaticale est en même temps une structure signifiante, elle est créatrice, dans son fonctionnement, de redondances d'un type différent. Elle est redondante du fait de l'existence des mêmes sèmes dans les lexèmes et les translatifs (la présence des catégories aspectuelles ou modales *thématisées* dans les racines et les flexifs, par exemple), du fait de la présence des *indices*, surdéterminant, une nouvelle fois, les classes grammaticales, du fait de son système de dérivation, qui reprend et réutilise les classèmes définissant les classes grammaticales déjà mises en place (les suffixes substantivaux indiquant les procès verbaux, par exemple). Ce genre de redondance constitue le prix relativement élevé de l'abonnement que paie l'humanité pour être constamment à l'écoute des nouvelles du monde. L'élimination de ces redondances abusives constitue une des premières tâches de l'analyse du contenu, d'autant plus délicate que l'élaboration du langage descriptif se situe entre les deux extrêmes à éviter que sont la simplification et la complication. Le choix du niveau stratégique pour une description optimale s'impose, là comme ailleurs, en tant qu'exigence pratique.

d) L'organisation des messages.

Il serait peu sérieux de résumer en quelques lignes la manière d'être et le fonctionnement des structures grammaticales. Aussi ne prétendons-nous pas saisir objectivement la réalité grammaticale complexe, mais jeter seulement sur elle le regard embarrassé d'un sémanticien qui cherche le moyen le plus simple de démolir les constructions baroques de la grammaire, pour pouvoir mieux observer le déroulement de la signification qui s'y trouve encodée.

De ce point de vue, l'édifice syntaxique apparaît comme une construction sans plan ni visée bien clairs, comme un enchevêtrement d'étages et de

paliers : les dérivatifs prennent en charge les classes de racines, les « fonctions » syntaxiques transformant les classes grammaticales en leur faisant jouer des rôles auxquels elles ne sont pas appropriées ; les propositions entières sont amoindries et appelées à se comporter comme de simples adverbes. A travers ces translations multiples, la tâche de l'analyste est de retrouver le fil conducteur du discours, de réduire ces hiérarchies à un plan isotope de la communication.

Car la syntaxe, malgré ce bric-à-brac apparent, assume une fonction essentielle : elle opère une nouvelle combinatoire à partir des éléments constitutifs, qui seront, cette fois-ci, des sèmes, une combinatoire qui produit des messages permettant de formuler des propos sur le monde en nombre pratiquement infini. Les éléments de la combinatoire étant donnés, l'apport de la syntaxe consiste à proposer un petit nombre de règles de construction grâce auxquelles les sèmes se trouvent versés dans quelques schémas syntaxiques élémentaires. Le jeu syntaxique qui consiste à reproduire chaque fois, en millions d'exemplaires, un même petit spectacle, comportant un procès, quelques acteurs et une situation plus ou moins circonstanciée, est peut-être truqué et ne correspond pas à la manière d'être des choses dans le monde « réel ». N'empêche que, grâce au symbolisme linguistique, c'est notre vision du monde et notre façon de l'organiser — seules possibles — que nous développons ainsi devant nous au moyen des règles syntaxiques.

Le problème qui se pose à l'analyste est de savoir comment construire sa propre syntaxe sémantique, qui refléterait, sous forme d'invariants, l'ensemble des jeux syntaxiques qui se jouent, comme autant de variables, sur des paliers hiérarchiques différents. Car cette syntaxe restera toujours sémantique, malgré les illusions des logisticiens qui pensent pouvoir opérer avec des formes sans signification. Nous sommes définitivement enfermés dans notre univers sémantique, et le mieux qu'on puisse faire, c'est encore de prendre conscience de la vision du monde qui s'y trouve impliquée, à la fois comme signification et comme condition de cette signification.

La syntaxe sémantique est donc immanente à l'activité linguistique, et son explicitation progressive peut seule permettre la mise en place des modèles de la description du contenu, dans la mesure où ce contenu se veut message, c'est-à-dire propos sur le monde ou récit des événements du monde, extérieur ou intérieur. On pourrait essayer d'en tracer dès maintenant quelques grandes lignes :

1. L'activité linguistique, constructrice de messages, apparaît d'abord comme la mise en place de relations hypotaxiques entre un petit nombre de sèmes : les fonctions, les actants, les circonstants. Elle est donc essentiellement morphématique et présente des séries de messages comme des algorithmes. Cependant, une structure systématique — la distribution des rôles aux actants — se superpose à cette hypotaxie et constitue le message comme une projection objectivante, simulatrice d'un monde d'où le destinataire et le destinataire de la communication seraient exclus ;

2. L'activité métalinguistique apparaît, de son côté, comme la recherche et l'établissement des équivalences et, par conséquent, comme la manifestation des relations de conjonction. A l'aide d'équivalences, c'est-à-dire d'identités sémiques, elle construit des messages comme des compléments d'information sur le monde, de telle sorte que ceux-ci cessent d'être de simples redondances et servent, au contraire, à construire les objets linguistiques à l'aide de nouvelles déterminations et de nouvelles définitions. L'activité métalinguistique, systématique dans ses démarches, aboutit, par conséquent, à la création d'objets, qui sont, en définitive, des structures morphématiques.

Vus dans cette perspective, les schémas auxquels obéit notre activité syntaxique apparaissent comme des modèles immanents, mis à notre disposition pour concevoir et organiser les contenus d'abord sous leur forme sémémique.

LA DESCRIPTION DE LA SIGNIFICATION

1° MANIFESTATION ET DISCOURS

a) La dichotomie de l'univers manifesté.

Après avoir proposé, dans le chapitre précédent, le cadre d'une conception générale de l'univers sémantique qui nous a paru pouvoir être saisi successivement comme univers virtuel, comme sa combinatoire manifestée et, finalement, comme discours, on s'est aperçu que la manifestation discursive devait, à son tour, être interprétée comme une combinatoire de second degré, génératrice de messages. C'est sur ce nouvel aspect d'organisation de la signification qu'il faut s'arrêter maintenant.

Il semble nécessaire, toutefois, d'introduire d'abord, au niveau de la manifestation, la même division dichotomique de l'univers sémantique que celle que nous avons déjà opérée à l'intérieur de l'univers immanent, en utilisant la catégorie « extéroceptivité » vs « intéroceptivité ». Les deux opérations ne sont pourtant pas identiques.

En accordant à la catégorie dichotomisante son statut de métasème, on a pu classer les sèmes d'après leur origine présumée et distinguer ainsi deux niveaux sémiques à l'intérieur de l'univers immanent. Préoccupé, en ce moment, de la classification des sémèmes et non plus des sèmes, nous ne pouvons plus considérer la catégorie en question comme métasémique parce qu'ils organisent la manifestation en sémèmes, les termes de la catégorie utilisée ne peuvent plus être que des classèmes.

La catégorie classématique, servant ainsi à distinguer deux dimensions fondamentales de la manifestation, sera posée, par définition, comme universelle : si tout sémème a besoin d'au moins un classème pour se manifester, ce classème sera ou bien le terme I, ou bien le terme E de la catégorie fondamentale.

Ainsi, tout en utilisant la même catégorie sémique, mais en l'appliquant chaque fois avec un statut différent, nous obtenons une double classification, qui n'est ni parallèle ni contradictoire. Pour prendre un exemple, le sème *lourd* (en supposant que *lourd* soit un sème simple) est bien, en immanence, un sème nucléaire, c'est-à-dire appartenant au niveau sémiologique défini par le terme E; manifesté dans deux contextes différents :

un sac lourd,
une conscience lourde,

le sème nucléaire *lourd* se combinera, dans le premier cas, avec le classème E, et dans le second, avec le classème I.

En reprenant la terminologie établie autrefois par Ampère, on peut désigner du nom de *dimension cosmologique* soit une isotopie, soit un inventaire de sémèmes comportant le classème E. Parallèlement, le nom de *dimension noologique* peut être appliqué à une isotopie ou à un inventaire de sémèmes caractérisés par la présence du classème I.

Toute description devra donc viser soit la dimension cosmologique, soit la dimension noologique du contenu. La description achevée de la dimension cosmologique constituerait la cosmologie épuisant la connaissance du monde extérieur. La description complète de la dimension noologique constituerait, dans les mêmes conditions, la noologie rendant entièrement compte du monde intérieur. Etant donné l'immensité de l'univers sémantique, la manifestation d'une dimension, qu'elle soit cosmologique ou noologique, et, *a fortiori*, sa description ne peuvent être que partielles. Nous dirons donc que l'univers sémantique est divisible en micro-univers, dont les manifestations correspondent à des corpus de description limités. La manifestation partielle de la dimension cosmologique sera dite *manifestation pratique*, et la manifestation partielle de la dimension noologique, *manifestation mythique*. Comme, en plus, les corpus à décrire présupposent soit un locuteur individuel, soit un locuteur collectif, les manifestations partielles elles-mêmes seront considérées tantôt comme individuelles, tantôt comme collectives.

b) Isotopies fondamentales.

En introduisant dans la manifestation cette nouvelle division, nous ne faisons que compliquer, à première vue, le déchiffrement du discours, qui, déjà logomachique du fait de la polysémie de ses lexèmes et de la confusion des niveaux due à l'enchevêtrement des structures grammaticales, apparaîtra en plus comme une succession désordonnée de séquences tantôt pratiques, tantôt mythiques.

En réalité, l'institution de ces dimensions exclusives signifie l'établissement de l'isotopie fondamentale, à partir de laquelle se feront les choix des isotopies secondes, déterminant les manifestations pratiques ou mythiques

des micro-univers. Ainsi, par exemple, le système topologique tout entier tel qu'il est lexicalisé dans les prépositions, les adverbes, etc., et qui organise les différentes deixis de la dimension, se trouve transposé, par la simple substitution de termes catégoriques, en un espace « symbolique » (qu'illustrer de façon péremptoire, notre réflexion faite de *niveaux*, de *dimensions* d'*isotopies*).

c) La combinatoire syntaxique.

Préoccupé, jusqu'à présent, de définir la manifestation comme une combinatoire de sémèmes, nous avons laissé de côté le problème de leur délimitation. Ne voyant dans l'activité linguistique *stricto sensu* qu'un déroulement de relations hypotaxiques, nous ne disposons, pour le moment, d'aucun critère pour établir les frontières entre les sémèmes. Ayant, d'autre part, noté la possibilité d'expansion des figures nucléaires, qui dépassent facilement les limites « naturelles » que leur offrent les lexèmes (ex. : *tête d'un canal*), ayant mis ensuite l'accent sur l'équivalence des dénominations et des définitions, nous avons dû renoncer à cette base d'appréciation relativement stable qu'était le noyau sémique lié au lexème.

Poser la question de la délimitation des unités de manifestation, ce n'est pas reprendre seulement, par un biais, les problèmes déjà anciens de l'actualisation du discours et de la constitution du monde des objets, pour lesquels les linguistes ont toujours manifesté une méfiance souvent justifiée. Définir le sémème comme unité de manifestation, c'est aussi jeter les bases d'une nouvelle combinatoire syntaxique, dont ces unités seraient les éléments combinables.

Mais dire que tel sémème particulier doit être considéré comme une unité, ce n'est pas seulement lui attribuer un classème supplémentaire, celui d'« unité », qui transformerait une hiérarchie sémique quelconque en une structure morphématique possédant un axe commun qui rende compte de sa saisie totalitaire; c'est aussi instituer le sémème en tant que classe, en considérant le corpus de tous les sémèmes manifestés comme ne constituant qu'une seule classe dénommée « sémème ».

Nous dirons donc que l'univers manifesté, dans son ensemble, constitue une classe définissable par la catégorie de la « totalité », que cette catégorie que nous proposons de concevoir, à la suite de Brøndal, comme s'articulant en

discrétion vs intégralité,

divise l'univers manifesté, en réalisant, au moment de la manifestation, l'un de ses termes sémiques, en deux sous-classes, constituées, dans le premier cas, d'unités discrètes et, dans le second, d'unités intégrées. En plaçant au niveau de la manifestation des occurrences, on voit que tout sémème, surdéterminé par la présence, dans son sein, du classème « discrétion », se pose comme un objet unitaire et produit, en tant qu'« effet »

sens», l'idée de « substance » — peu importe le nom qu'on lui donnera plus tard —, à la suite de l'adjonction de nouvelles déterminations classématiques : « chose », « personne », « image », « symbole », etc. On voit, d'autre part, que tout sémème, comportant le classème « intégralité », se présente comme un ensemble intégré de déterminations sémiques.

L'univers sémantique, manifesté sous forme de sémèmes, si on le considère comme la classe des classes, apparaît ainsi comme un univers syntaxique immanent, capable de générer des unités de manifestation syntaxiques plus grandes. Nous proposons de retenir le nom d'*actant* pour désigner la sous-classe de sémèmes définis comme unités discrètes, et celui de *prédicat* pour dénommer les sémèmes considérés comme unités intégrées. La combinaison d'un prédicat et d'au moins un actant constituera ainsi une unité plus grande, à laquelle on peut réserver le nom de *message* (que l'on précisera, chaque fois qu'il sera nécessaire, comme étant un *message sémantique*).

La manifestation syntaxique, s'organisant ainsi en messages, apparaît comme une nouvelle combinatoire très simple, dont il s'agit de préciser maintenant les règles de construction. A première vue, on pourrait dire que le fonctionnement du message consiste à poser d'abord des objets discrets, pour fournir ensuite des informations sur ces objets, à l'aide de déterminations plus ou moins intégrées applicables à ces objets. Tel est le point de vue de la logique traditionnelle, telle pourrait être aussi la représentation de l'activité syntaxique, saisie sur le vif, dans son fonctionnement *hic et nunc*. Cependant, la perspective change dès qu'on cesse de considérer le message isolé et qu'on s'interroge sur la signification d'une série de messages, et l'on s'aperçoit que l'activité syntaxique, située à l'intérieur d'un corpus, consiste, au contraire, à instituer les objets à partir des propos tenus sur les événements ou les états du monde. Nous dirons donc qu'*a priori*, dans le cadre de l'univers sémantique pris dans son ensemble, le prédicat présuppose l'actant, mais qu'*a posteriori*, à l'intérieur d'un micro-univers, un inventaire exhaustif de prédicats constitue l'actant.

Pour compliquer un peu la manifestation syntaxique, on doit introduire la division de la classe des prédicats, en postulant une nouvelle catégorie classématique, celle qui réalise l'opposition « statisme » vs « dynamisme ». Suivant qu'ils comportent le sème « statisme » ou le sème « dynamisme », les sémèmes prédictifs sont capables de fournir des renseignements soit sur les états, soit sur les procès concernant les actants. Ainsi, antérieurement à toute grammaticalisation, le sémème prédictif, tel qu'il se réalise dans le discours, recouvert par le lexème *aller*, dans :

Cette robe lui va bien,
Cet enfant va à l'école,

comportera, dans le premier cas, le classème « statisme » et, dans le second cas, le classème « dynamisme ».

On retiendra le terme de *fonction* pour désigner le prédicat « dynamique », et celui de *qualification* pour le prédicat « statique », et on dira que le message, en tant que combinatoire de sémèmes, doit comporter, d'une part, soit une fonction, soit une qualification, et, de l'autre, un nombre limité d'actants, la totalité des messages constituant la manifestation syntaxique de la signification.

Remarque : Le problème de l'articulation des actants, particulièrement complexe, sera repris plus loin dans son ensemble.

d) L'affabulation et le « radotage ».

La mise en place de ces quelques concepts relatifs à l'organisation de la manifestation permet déjà d'entrevoir les premières démarches de la description : le choix de l'isotopie — pratique ou mythique — à décrire, les procédures de la délimitation des sémèmes et de la construction des messages à appliquer. Il paraît évident que ce décodage sémantique devra être suivi de la séparation opérationnelle des messages dynamiques et des messages statiques. L'isotopie d'un texte à décrire prendra ainsi la forme d'un double inventaire de messages.

Les prédicats fonctionnels introduisent dans l'organisation de la signification la dimension dynamique, en faisant apparaître les micro-univers sémantiques comme constitués par des séries de changements affectant les actants. Mais, si l'on met à part l'impératif et le vocatif, qui peuvent apparaître comme des instruments linguistiques d'action sur le monde, les autres prédicats ne sont en réalité que des simulations d'actions, que des récits des événements du monde. Comme, d'autre part, nous ne savons, pour le moment, rien au sujet de ces récits, comme nous ignorons même s'ils sont logiquement orientés, il nous suffira de les considérer comme des affabulations. On dira ainsi qu'un inventaire de messages dynamiques, décodés à partir d'une isotopie cosmologique, constitue une *affabulation pratique*, et que, inversement, l'affabulation sera *mythique* si l'isotopie utilisée pour la construction des messages est noologique.

Quant à l'inventaire des messages caractérisés par la présence des sémèmes qualificatifs, on voit que le micro-univers qui est ainsi présupposé apparaît comme l'univers de l'habitude et de la permanence. Le rôle de ces messages ne peut consister qu'à augmenter, par des déterminations successives, l'être des actants auxquels ils renvoient. Leur inventaire est constitué, au fond, de propos découus sur des choses et des personnes plus ou moins familières : on ne s'étonnera pas si nous proposons de désigner du nom de *radotage* cet inventaire des messages statiques. Comme les affabulations, les « radotages » peuvent être, suivant l'isotopie choisie, soit *pratiques*, soit *mythiques*.

On voit donc que la manifestation syntaxique, qu'elle soit conçue comme une affabulation ou comme un radotage, constitue, grâce à ses unités que sont les messages, des schémas stéréotypés dans lesquels se déverse notre savoir, concernant soit le faire, soit l'être des « objets symboliques » que sont les actants.

2° LA MANIFESTATION DISCURSIVE

a) Les bases pragmatiques de l'organisation.

Il suffit d'observer l'affabulation pratique quotidienne pour y distinguer les grandes lignes selon lesquelles s'opère l'organisation de la signification dans le discours. Si à une série de comportements *réels* correspond, sur le plan linguistique, une série parallèle de fonctions qui les simulent, en connotant ainsi un certain *faire* non linguistique, un seul sémème, tel que *broder* par exemple, peut subsumer tout un algorithme de fonctions, en apparaissant comme la dénomination d'un *savoir-faire*. Dans un tout autre domaine, le « radotage » mythique d'un La Bruyère, subsumé à l'aide d'un nom propre d'origine grecque et, par conséquent, vide de contenu, se révèle, à partir de la somme des qualifications, comme obéissant à un principe d'ordre, capable de générer un « caractère ». La manifestation discursive réussit donc à produire, en partant soit de séries fonctionnelles, soit d'inventaires qualificatifs, des ensembles organisés dépassant largement les limites imposées par la syntaxe, et qui, du seul fait qu'ils sont susceptibles d'être dénommés, se présentent comme des totalités, c'est-à-dire des structures, qui paraissent être d'ordre morphématique dans le premier cas et d'ordre systématique dans le second cas.

Peu importe que ces structures soient dénommées depuis longtemps (*broder*) ou qu'on les dénomme au moment même où la séquence discursive se trouve manifestée (*Iphis*) : elles pourraient tout aussi bien rester implicites, comme des possibilités de dénomination. Il nous suffit, pour le moment, de pouvoir enregistrer l'existence, au sein de la manifestation discursive, des éléments d'organisation de l'univers sémantique et de noter que, caractérisés par la dénomination, ils relèvent du fonctionnement métalinguistique de la signification et sont, ou peuvent être, de ce fait, présumés par le discours. Un principe d'ordre peut être, par conséquent, immanent à ce que nous avons désigné comme de simples *affabulations* ou *radotages* : à la manifestation discursive, dont les unités constitutives sont des messages, peut être, en principe, postulé un univers de l'immanence où seraient situés les modèles présidant à cette manifestation et que la description sémantique aurait pour tâche d'explicitier.

b) Les modes de présence de la manifestation discursive.

La manifestation discursive paraît, à première vue et de façon générale, être caractérisée par différents modes de présence de ces modèles d'organisation et par différents degrés de leur explicitation.

1. Dans des cas favorables, l'affabulation peut se présenter comme l'algorithme achevé d'un savoir-faire pratique ou mythique, et le « radotage », comme une nomenclature, résultat d'un savoir pratique ou mythique organisé.

2. Le plus souvent, l'affabulation se manifeste d'une manière elliptique et ne présente que des séquences algorithmiques incomplètes d'une technique ou d'un mythe ; le « radotage », à son tour, est souvent litotique et apparaît sous forme de systèmes taxinomiques partiels. La description a, dans ce cas, pour tâche de les assembler en les subordonnant à des modèles qui rendent compte de l'ensemble de ces manifestations partielles.

3. L'affabulation tout comme le « radotage » peuvent finalement apparaître sous forme de messages isolés, de caractère mythique, à l'intérieur d'une manifestation pratique, ou inversement. Nous dirons qu'il s'agit, dans ces cas-là, soit du *mythique diffus* dans la manifestation pratique, soit du *pratique diffus* dans la manifestation mythique.

On voit ainsi, une fois de plus, que l'équilibre de la manifestation discursive est précaire et que le fonctionnement d'une bi-isotopie, par exemple, où chaque message pourrait être lu à la fois comme pratique et comme mythique, n'est qu'un cas d'espèce, qui se rencontre, il est vrai, dans certains genres d'affabulation, tels que le conte populaire. Le plus souvent, la manifestation complexe est en déséquilibre : elle est soit positive, soit négative. Ainsi, dans la communication quotidienne, le mythique ne se manifeste que sous sa forme diffuse, cédant la première place aux préoccupations pratiques. En revanche, dans les cas du rêve ou de la poésie, le pratique souffre du développement excessif du mythique et se contente d'une manifestation diffuse (ex. : *l'élaboration secondaire* de Freud).

On aurait tort d'inférer des insuffisances de la manifestation à l'inexistence des modèles. Les manifestations partielles — litotiques ou elliptiques — n'en présupposent pas moins des modèles achevés, et on aura l'occasion d'apporter, plus tard, des exemples qui le confirment. Il se peut, d'autre part, que tel mode de présence soit en relation directe avec la préférence que le locuteur — individuel ou collectif — accorde à tel ou tel type de modèle : il est cependant prématuré d'en parler.

Finalement, il ne sera peut-être pas inutile de noter, bien que cela paraisse aller de soi, que la distinction des dimensions noologique et cosmologique est de caractère très général, et que la manifestation discursive, pratique tout aussi bien que mythique, se divise en micro-univers manifestés multiples. Il faut le prévoir, pour prendre des précautions sur le plan opérationnel : étant donné que plusieurs techniques ou plusieurs taxinomies

peuvent être impliquées en même temps dans un seul texte, la description ne doit pas chercher à construire, par exemple en partant du mythique diffus dans la communication pratique, un modèle unique qui subsumerait son fonctionnement.

c) Les micro-univers sémantiques.

Avant de pousser plus loin la réflexion sur la manifestation discursive, il ne sera pas inutile de marquer un temps d'arrêt pour essayer de résumer les résultats obtenus. La description de l'univers sémantique que nous avons entreprise nous a fait apparaître celui-ci comme pouvant être interprété à l'aide de deux modèles de caractère général, dont le premier rend compte de la manifestation du contenu, et le second de l'organisation du contenu manifesté.

1. *L'univers immanent* — c'est le nom que nous avons donné à ce premier modèle —, dont seule l'axiomatique est proposée, mais dont les articulations sémiques restent à décrire, a été postulé comme pouvant rendre compte de l'univers manifesté. Le contenu ainsi manifesté, par son mode d'existence, est une combinatoire de sémèmes; par son mode d'apparence, il constitue le monde des qualités, cette sorte d'écran opaque sur lequel viennent se refléter d'innombrables effets de sens.

2. *L'univers manifesté* est, à son tour, soumis à un modèle, qui en organise le fonctionnement en combinant les sémèmes en messages : une syntaxe immanente doit, par conséquent, être postulée pour rendre compte, grâce à une combinatoire très simple, d'une typologie de messages manifestés.

Contrairement au premier modèle, qui, constitué de catégories de la signification, fournit l'investissement sémique à chaque sémème particulier, le modèle syntaxique, construit à l'aide de catégories métasémiques, n'opère pas avec les sémèmes-occurrences, mais avec les sémèmes considérés comme classes, indépendamment du contenu proprement dit qui s'y trouve investi.

La manifestation de la signification, relevant ainsi de deux modèles d'interprétation situés à des niveaux hiérarchiques distincts, possède, par conséquent, une *double articulation* et se trouve soumise à deux types d'analyse, le premier rendant compte des investissements sémiques réalisés dans les sémèmes, le second, de l'organisation des contenus investis. On voit que c'est la réflexion sur les conditions de ce deuxième type d'analyse et la recherche des modèles qui pourraient le justifier qui nous préoccupent en ce moment.

Nous ne disposons, au départ, que du modèle syntaxique pour nous donner une première idée de la façon dont il faut concevoir l'organisation des contenus à l'intérieur de l'univers manifesté. Le modèle syntaxique nous frappe d'abord par sa simplicité, c'est-à-dire à la fois par le petit

nombre d'éléments constitutifs du message et par les dimensions très limitées assignées au message dans le déroulement du discours : ainsi, quand on se pose la question naïvement, on ne comprend pas pourquoi la phrase est la séquence maximale du discours à l'intérieur de laquelle s'exerce l'activité organisatrice, proprement linguistique, du contenu, lorsqu'il s'agit d'une manifestation dont les dimensions temporelles ne sont pas imposées à l'avance. A y regarder de plus près, on ne voit qu'une réponse possible : la limitation de l'activité syntaxique ne peut provenir que des conditions que lui impose objectivement la réception de la signification. Bien que le message se présente, à la réception, comme une succession articulée de significations, c'est-à-dire avec son statut diachronique, la réception ne peut s'effectuer qu'en transformant la succession en simultanéité et la pseudo-diachronie en synchronie. La perception synchronique, si l'on en croit Brøndal, ne peut saisir qu'un maximum de six termes à la fois.

Si l'on pose ainsi, comme condition première, le principe de la saisie simultanée de la signification, applicable à tous les niveaux de la manifestation, non seulement le message nous apparaît comme une unité de manifestation achronique, mais toute organisation de la manifestation, c'est-à-dire, au sens large de ce mot, toute la syntaxe immanente, doit être conçue comme un agencement du contenu en vue de sa réception. L'univers sémantique éclate ainsi en micro-univers, qui seuls peuvent être perçus, mémorisés et « vécus ». En effet, si nous pensons quelque chose à propos de quelque chose, nous projetons ce quelque chose devant nous comme une structure de signification simple, ne comportant qu'un petit nombre de termes. Le fait que nous pouvons, ensuite, « approfondir » notre réflexion, en ne fixant qu'une seule catégorie ou qu'un seul terme, et développer ainsi des structures hypotaxiques de la signification, ne change rien à cette saisie première.

Cela explique l'introduction, à cette étape de la réflexion méthodologique, du concept de *micro-univers* : nous dirons qu'il se présente comme un modèle immanent, constitué, d'une part, d'un petit nombre de catégories sémiques saisissables simultanément comme une structure, et pouvant rendre compte, d'autre part, grâce à ses articulations hypotaxiques, du contenu manifesté sous forme d'un texte isotope.

d) La typologie des micro-univers.

Laissant provisoirement de côté les problèmes concernant la structure interne des micro-univers, nous pouvons déjà utiliser, à ce stade, les renseignements relatifs aux différentes formes de manifestation dont nous disposons, pour proposer une première classification de ces univers, fondée sur les critères de manifestation. Ainsi, on a vu que les messages, situés sur une isotopie quelconque, devaient être classés en deux inventaires séparés : les messages fonctionnels et les messages qualificatifs. Nous dirons

que le premier inventaire constitue la manifestation discursive du micro-univers relevant d'un modèle fonctionnel, et nous appellerons *analyse fonctionnelle* l'analyse qui rend compte de ce mode d'organisation. Il en est de même du second inventaire de messages : en tant que manifestation discursive d'un micro-univers, il peut être interprété à l'aide d'un modèle qualificatif, et les procédures de description utilisées à cet effet prendront le nom d'*analyse qualitative*.

On peut préciser ensuite que l'analyse visant à expliciter les modèles fonctionnels, lorsqu'elle est faite à partir de la manifestation pratique, rendra compte des micro-univers technologiques ; lorsqu'elle cherchera à décrire la manifestation mythique, elle fera apparaître les micro-univers idéologiques. D'un autre côté, les modèles qualificatifs, dans la mesure où ils sous-tendent la manifestation pratique, rendent compte des micro-univers scientifiques ; opérant à partir de la manifestation mythique, ils explicitent les micro-univers axiologiques.

Ainsi, en considérant les micro-univers sémantiques tantôt comme immanents, tantôt comme manifestés, en distinguant deux types principaux de la manifestation et deux formes prévisibles de leur organisation, on peut suggérer une première typologie des micro-univers sémantiques :

MANIFESTATION \ MODÈLES	fonctionnels	qualificatifs
pratique	technologiques	scientifiques
mythique	idéologiques	axiologiques

e) Prédicats et actants.

Jusqu'à présent, nous n'avons envisagé les messages et les inventaires de messages que d'un point de vue simplifié et partiel, en ne prenant en considération que leurs prédicats. Ainsi, un inventaire de messages fonctionnels nous est apparu comme un algorithme de fonctions, c'est-à-dire comme une succession de fonctions ayant un sens ; de même, un inventaire de messages qualificatifs a semblé constitutif d'une classe de déterminations, qui, bien que successives en apparence, obéissaient à un principe d'ordre, pouvant les transformer en taxinomies. Nous avons proposé, ensuite, d'admettre l'existence de modèles — dont seule la simplicité structurelle nous paraît assurée et que les analyses ultérieures doivent rendre explicites — caractérisés par deux types d'agencement distincts : les uns sont d'ordre algorithmique et impliquent, de ce fait, une consécution de fonctions ; les autres, d'ordre classificatoire, fondés sur des relations de conjonction et

de disjonction. Une telle hypothèse constitue le cadre, peut-être provisoire, permettant d'entreprendre la description des contenus à l'intérieur d'un micro-univers sémantique donné.

La simplification du problème réside, cependant, dans la mise entre parenthèses des actants de messages. En effet, une succession de messages ne peut être considérée comme un algorithme que si les fonctions qui s'y manifestent sont toutes attribuées à un seul actant. Il en est de même des messages qualificatifs, qui ne se constituent en classe qu'en tant qu'ils comportent les déterminations d'un actant unique. Il faut, par conséquent, reprendre maintenant le problème, en tenant compte de la complication qu'introduit dans les messages, et dans les inventaires de messages, la pluralité des actants.

La relation entre actants et prédicats, envisagée un moment en étudiant la construction du message, nous a paru ambiguë.

Si, en effet, au niveau des messages pris individuellement, les fonctions et les qualifications semblent bien être attribuées aux actants, le contraire se produit au niveau de la manifestation discursive : on voit que les fonctions, tout aussi bien que les qualifications, y sont créatrices d'actants, que les actants y sont appelés à une vie métalinguistique du fait même qu'ils sont représentatifs, on dirait même compréhensifs, des classes de prédicats. Il en résulte que les modèles fonctionnels et qualificatifs, tels que nous les avons postulés, sont, à leur tour, dominés par les modèles d'organisation d'un niveau hiérarchique supérieur que sont les modèles actantiels.

Nous préciserons, par conséquent, de la manière suivante le double statut des actants : en tant que contenus investis, les actants sont, en fait, institués par des prédicats à l'intérieur de chaque micro-univers donné ; en tant que sous-classes syntaxiques, ils sont cependant, en droit, antérieurs aux prédicats, l'activité discursive consistant, on l'a vu, dans l'attribution des propriétés aux entités. Une catégorisation des actants, c'est-à-dire une division de la classe « actants » en sous-classes d'actants, rendant compte de leur pluralité, est donc nécessaire ; une fois constitués en catégories, ils pourront fournir les cadres structurels permettant d'organiser les contenus dégagés grâce à l'analyse prédictive effectuée à l'intérieur des micro-univers manifestés.

f) Les catégories actantielles.

Il serait présomptueux, dans l'état actuel des recherches, de prétendre dire quoi que ce soit de précis sur les catégories qui organisent, tant sur le plan du message discursif qu'à l'intérieur des micro-univers, la représentation du monde des significations sous forme d'oppositions et de conjonctions d'actants. Dans les deux domaines où il s'est posé — que l'on pense aux constructions des syntaxes linguistiques et logiques —, le problème n'a pas reçu de solution satisfaisante. Il ne s'agira donc pour nous que d'ouvrir

un dossier pour y verser quelques suggestions et préformulations. Les analyses partielles qui seront esquissées dans les derniers chapitres ne constituent, elles aussi, que des approches pragmatiques du même problème.

La recherche syntaxique française, dans la mesure où elle a le courage d'attribuer un contenu sémantique aux actants (Tesnière, Martinet), ne propose qu'une solution empirique, sous forme d'un inventaire de trois actants :

agent vs patient vs bénéficiaire,

sans se soucier de leur articulation catégorique, sans s'inquiéter, par exemple, du fait que le « bénéficiaire » ne présuppose pas un « agent », mais un « bienfaiteur ».

Aussi, notre première suggestion consistera-t-elle à articuler les actants en deux catégories distinctes :

sujet vs objet,
destinateur vs destinataire,

en interprétant, quand il le faut, par le syncrétisme catégorique tout cumul éventuel d'actants. Ainsi, dans l'énoncé

Eve donne une pomme à Adam,

le sujet *Eve* est le point de départ d'une double relation : la première s'établit entre *Eve* et *pomme*, et la seconde entre *Eve* et *Adam*, *Eve* étant à la fois actant-sujet et actant-destinateur.

Une autre suggestion concerne la distinction qu'il faut nécessairement établir entre les actants syntaxiques proprement dits et les actants sémantiques. Dans les énoncés :

Eve donne une pomme à Adam
et
Adam reçoit d'Eve une pomme,

les substitutions syntaxiques des actants ne changent rien à leur distribution sémantique, qui ne varie pas. Tout au plus pourrait-on dire que ce jeu de substitutions syntaxiques sert de point de départ à un perspectivisme stylistique (c'est-à-dire à l'utilisation des paradigmes d'organisation de récits en fonction des actants syntaxiquement favorisés par le scripteur), qui constitue une des dimensions stylistiques fréquemment exploitées par les mouvements littéraires des dernières décennies.

Un phénomène frappant, qui mérite d'être souligné dès maintenant, est la concomitance des substitutions : un destinataire ne peut être transformé en destinateur que dans la mesure où une substitution parallèle est effectuée au niveau des fonctions et annule les effets de la première. Cela revient à dire que la distinction catégorique qui articule les actants se manifeste à deux endroits différents du message et peut être établie tout aussi bien au niveau des actants qu'à celui des fonctions.

g) Syntaxe logique et syntaxe sémantique.

C'est cette dernière solution qui semble avoir été choisie par la syntaxe logique, qui situe au niveau des fonctions le problème de leur orientation. Pour rendre compte des relations entre actants, un certain contenu métasémique, conceptualisé sous le nom d'*orientation*, y est conféré aux fonctions : ainsi, dans les propositions du type

x est au-dessus de y,

c'est la fonction (quelle qu'en soit la notation symbolique) qui est chargée de déterminer le statut déictique des deux actants. La syntaxe, une fois orientée de la sorte, permet de faire abstraction de l'investissement sémantique des actants (c'est-à-dire des « noms propres »), mais elle multiplie les difficultés au niveau des fonctions et les transfère au niveau du calcul des propositions. La voie qu'elle se choisit ainsi est syntagmatique et non taxinomique, et elle apparaît comme une algèbre chargée de contrôler le monde des significations, dans la mesure où celui-ci se manifeste sous sa forme factuelle et événementielle.

Une sémantique qui chercherait à imiter les modèles de la syntaxe logique aboutirait très vite à une impasse. N'ayant pas de fonctions de contrôle, elle se perdrait dans la description de l'infinité des assertions possibles sur les événements du monde. On a vu, avec Bar-Hillel, qu'aucune mémoire n'est capable d'emmagasiner tous les propos sur le monde ; aucune science dûment constituée ne s'embarrasse de l'inventaire des événements, les conditions objectives dans lesquelles s'effectuent très probablement la réception et la conservation de la signification s'y opposent d'ailleurs. Au lieu de donner la forme du développement syntaxique aux contenus sémantiques, il nous faut, par conséquent, trouver les moyens de réduire la syntaxe à la sémantique, et les événements aux structures.

Nous sommes ainsi obligé de prendre nos distances par rapport à la syntaxe logique, qui nous offrait pourtant une méthodologie déjà élaborée. Ainsi, nous trouvant en face de deux énoncés :

x est au-dessus de y
et
y est au-dessous de x,

nous sommes préoccupé non seulement par la nécessité de formuler les règles de transformation qui permettent de réduire les deux propositions à un seul message sémantique, mais aussi par le besoin de fixer, au niveau des actants, le contenu sémique des fonctions. En effet, on peut dire que d'une façon générale, les mêmes catégories sémiques se manifestent tout aussi bien dans les actants que dans les prédicats. Ainsi, deux actants tels que

grenier vs cave

possèdent les propriétés sémiques « être en haut » et « être en bas », qui rendent compte, tout autant que des prédicats lexicalisés, de leurs relations

topologiques réciproques. Une double formulation — topologique et déictique — du même contenu n'est que l'illustration d'une façon d'être générale de la signification manifestée. Dans la mesure où l'analyse fonctionnelle ou qualificative institue les actants, elle ne fait que transférer, en quelque sorte, les contenus sémantiques de la classe des prédicats à celle des actants. S'il existe, par conséquent, des catégories actantielles de caractère très général, et si elles se manifestent, comme nous l'avons vu, aussi bien au niveau des fonctions qu'à celui des actants, il nous paraît nécessaire de leur donner une formulation actantielle et non fonctionnelle : le contenu d'un micro-univers sémantique, préalablement décrit, pourra ainsi se présenter, sous cette forme, comme un « spectacle » et non plus comme une série d'événements.

h) Le caractère modal des catégories actantielles.

Le fait le plus frappant, dans le fonctionnement des catégories actantielles, nous a paru leur caractère redondant : chaque catégorie se manifeste, en effet, au moins deux fois à l'intérieur d'un seul message. Une première fois, elle est présente, par un seul de ses termes, dans chacun des actants ; une seconde fois, elle se retrouve, avec ses deux termes à la fois, dans la fonction qui relie les deux actants. Ainsi, l'énoncé

Pierre bat Paul

manifeste la catégorie S, avec ses termes *s* et non *s*, de la manière suivante :

$$A_1(s) + F(s + \text{non } s) + A_2(\text{non } s).$$

On voit que nous avons affaire ici à une relation morpho-syntaxique qui s'établit entre la fonction et les actants « sujet » et « objet », et qui est une relation homo-catégorique (ou, si l'on veut, selon notre propre terminologie, hyperonymique) : elle apparaît comme la répétition de la catégorie manifestée tantôt dans sa totalité, tantôt dans un de ses termes.

Vu sous cet angle, le message n'est, en définitive, que la projection de la structure élémentaire de la signification sur les contenus déjà organisés en classes d'actants et de prédicats, c'est-à-dire d'une structure qui est hiérarchiquement supérieure aux classes de sémèmes. Si les actants, que nous avons définis précédemment comme des classes de sémèmes discrets, reçoivent ainsi des déterminations supplémentaires, sous la forme de méta-sèmes qui les constituent en sujets, objets, destinataires ou destinataires, les fonctions, à leur tour, que nous avons conçues comme des contenus sémiques intégrés, se trouvent prises en charge par des catégories qui décident de leur statut par rapport aux actants et qui constituent le message en tant qu'événement signifiant, c'est-à-dire en tant que spectacle de l'événement. Les catégories que nous avons appelées *actantielles*, parce qu'elles nous ont paru, en premier lieu, constitutives des rôles particuliers attribués aux actants, semblent être en même temps des catégories modales,

de nature à donner un statut propre à chaque message-spectacle. La tâche qui est celle de la sémantique, à ce niveau de réflexion méthodologique se précise : il lui faut établir, en utilisant ces catégories modales, une typologie des modes d'existence, sous la forme de structures actantielles simples des micro-univers sémantiques, dont les contenus, décrits grâce aux procédures de l'analyse fonctionnelle ou de l'analyse qualificative (ou des deux à la fois), ne constituent que des variables.

i) Une épistémologie linguistique.

Poser à ce niveau le principe d'existence de modèles d'organisation de la signification nous mène plus loin que nous ne l'avons cru au commencement : cela consiste, en effet, à postuler l'existence des conditions linguistiques de la connaissance du monde et, par conséquent, à envisager la possibilité d'une épistémologie linguistique.

Déjà auparavant, en introduisant la catégorie de la « totalité », qui nous a paru nécessaire pour rendre compte de la constitution des combinaisons sémiques manifestées en unités de signification — en actants, objets linguistiques discrets, et en prédicats, totalités sémiques intégrées —, nous avons sciemment confondu la linguistique et l'épistémologie. Cela nous a semblé légitime dans la mesure où toute théorie du langage peut être considérée comme une construction métalinguistique et où tout concept métalinguistique non analysé peut, de ce fait, être versé dans l'inventaire épistémologique hiérarchiquement supérieur.

L'analyse de la structure du message nous oblige à poser le problème un peu différemment. Dire qu'une catégorie modale prend en charge le contenu du message et l'organise en établissant un type déterminé de relation entre les objets linguistiques constitués, cela revient à reconnaître que la structure du message impose une certaine vision du monde. Ainsi, la catégorie de la « transitivité » nous force, pour ainsi dire, à concevoir un certain type de relation entre actants, pose devant nous un actant comme chargé d'un pouvoir d'agir et un autre actant comme investi d'une inertie. Il en est de même de la relation entre destinataire et destinataire, qui paraît non seulement fonder l'échange, mais aussi instituer, face à face, des objets dont l'un serait la cause et l'autre l'effet, etc. A supposer maintenant que le nombre de ces catégories organisant la signification soit réduit, qu'une typologie des spectacles ainsi institués soit possible, une telle typologie, fondée sur une description exhaustive des structures de messages, constituerait le cadre objectif à l'intérieur duquel la représentation des contenus, s'identifiant à des micro-univers sémantiques, serait seule variable. Les conditions linguistiques de la connaissance du monde se trouveraient ainsi formulées.

On dira qu'une telle façon de voir n'a que peu de conséquences pratiques sur la description des significations cosmologiques. Il n'en est pas

de même, pourtant, lorsqu'il s'agit des manifestations mythiques, extrêmement variées, dont les analyses, pratiquées par différentes disciplines humanistes, paraissent peu sûres, ne serait-ce que parce que leurs résultats, n'étant pas isomorphes, ne sont pas comparables. Tant que les catégories modales ne portent que sur les prédicats, leur rôle reste limité à la formulation et au contrôle des jugements : il en est autrement si on les conçoit comme constitutives des modèles, à la fois prédictifs et actantiels, selon lesquels s'organisent, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, les micro-univers sémantiques.

Le domaine des catégories modales est si peu exploré que nous ne possédons que des échantillons — pas même des inventaires — des verbes dits « modaux », échantillons qui, comme il se doit, varient d'une grammaire à l'autre. Aussi, tout ce que nous dirions à ce sujet ne pourrait être reçu, à juste titre, qu'avec circonspection. Notre première impression est que, des deux catégories actantielles que nous avons extrapolées en partant de la syntaxe française, et qui s'expriment par des oppositions :

sujet vs objet,
destinateur vs destinataire,

la première est d'ordre téléologique, la seconde d'ordre étiologique : la première serait une modulation du *pouvoir*; la seconde, du *savoir*.

Remarque : Un couple de circonstants « adjuvant » vs « opposant » fera son apparition plus tard, sortant d'une analyse concrète du conte populaire. Nous serions assez tenté de le considérer comme une modulation du *vouloir*.

3^e MANIFESTATION FIGURATIVE ET MANIFESTATION NON FIGURATIVE

a) Un exemple : la communication poétique.

L'accent que nous avons été amené à mettre sur les messages fonctionnels, qui nous ont permis d'explicitier les catégories actantielles et de les proposer comme modèles d'organisation de micro-univers, ne doit cependant pas nous faire perdre de vue l'existence des messages qualificatifs. On peut très bien imaginer que les inventaires de tels messages, constitués à partir d'une manifestation discursive, ne servent qu'à décrire les contenus sémiques des actants qu'ils constituent de la sorte, et que l'organisation actantielle proprement dite ne pourra être déterminée qu'en prenant en considération les messages fonctionnels imbriqués dans la même manifestation. Faite des seuls messages qualificatifs, la manifestation discursive paraît impossible : un discours de ce genre ne ferait que piétiner sur place, soumis à tout moment aux risques d'épuisement, menacé de clôture.

On voit ici peut-être une des raisons ayant poussé de nombreux linguistes à identifier, plus ou moins consciemment, le discours avec le plan syntagmatique du langage. La question qui se pose est de savoir s'il existe une manifestation purement qualificative, et quelles sont, dans ce cas, les conditions qui rendent possible sa transmission, qui la constituent en communication.

Le cas limite de ce genre de manifestation, si l'on met à part les aspects pathologiques de l'activité linguistique, semble être représenté par ce qu'on appelle la « poésie moderne ». Celle-ci, en effet, non seulement vise souvent à « abolir la syntaxe », c'est-à-dire à diminuer autant que possible le nombre de messages fonctionnels, mais elle apparaît aussi, dans certaines de ses réalisations, comme un bon exemple de manifestation complexe avec dominance de l'isotopie négative. Du fait de la réduction de l'isotopie pratique au seul minimum indispensable, elle peut, à première vue, se définir comme la manifestation mythique et qualificative à la fois.

En effet, la faiblesse du support pratique s'y trouve compensée par le développement de la manifestation mythique. Ainsi, le découpage de la manifestation en sémèmes s'opère ici au profit du plan mythique, et les sémèmes poétiques — *images, symboles, syntagmes et définitions métaphoriques* — apparaissent dès lors comme des figures négatives dont les frontières ne correspondent plus à celles des sémèmes positifs du plan pratique. Si à l'expression de *sémèmes négatifs* nous préférons le terme de *figures*, ce n'est pas seulement parce que leurs critères démarcatifs paraissent plus souples, c'est que, contrairement à ce qui se passe lors de la manifestation complexe équilibrée, où le sémème est en quelque sorte posé d'abord et sert ensuite aux usages pratiques et mythiques, dans la manifestation négative les noyaux des sémèmes apparaissent presque comme des accidents, comme ces « matériaux de bricolage » dont parle C. Lévi-Strauss, employés uniquement parce qu'ils se trouvaient là pour servir à autre chose. Cet « autre chose », c'est, en fait, la communication poétique elle-même, c'est-à-dire l'itération d'un certain nombre de catégories sémiques qui, se combinant avec les classèmes intéroceptif et proprioceptif, constituent l'isotopie poétique.

Le rôle des figures, dans ce genre de manifestation mythique, est double : d'une part, elles portent en elles les sèmes constitutifs de l'isotopie poétique ; d'autre part, elles servent de relais sémiques, c'est-à-dire de lieux où s'effectuent les substitutions des sèmes les uns aux autres. Les équivalences qui s'établissent ainsi transforment les catégories sémiques élémentaires, chargées, dès le début de la communication, de la transmission redondante des messages poétiques, en classes sémiques homologues (v. *infra*, chap. suiv.). Les figures, en effet, sont des hiérarchies sémiques : le *ciel*, par exemple, porte en lui, entre autres, les éléments sémiques de « verticalité », de « luminosité », de « fluidité », etc. Les relations hypotaxiques entre sèmes qui les constituent en sémèmes se trouvent apparemment transformées en relations d'équivalence : c'est un phénomène observé et décrit tout aussi bien par

C. Lévi-Strauss que par G. Durand, qui le désigne d'ailleurs du nom d'*isomorphisme*. Une telle transformation, cependant, paraît inconcevable à l'intérieur d'un sémème : elle ne peut s'expliquer que si l'on considère l'homologation des catégories sémiques comme le fait premier et la structure sémémique de ce genre de manifestation comme secondaire, que si l'on reconnaît que la communication poétique est essentiellement la transmission des contenus sémiques, se servant de sémèmes comme, par exemple, à un autre niveau, le discours quotidien se sert de la structure grammaticale pour la manifestation du contenu. La description de la manifestation mythique, on le voit, est loin d'être la description du symbolisme « incarné » dans les sémèmes.

Mais reconnaître ainsi l'existence des sèmes, dégagés de leur contexte sémémique, pouvant s'organiser en classes de sèmes redondants constitutives de l'isotopie négative, cela revient à considérer les catégories sémiques en question comme autant de critères d'une classification de figures, inventoriées à l'intérieur du métatexte donné. C'est dire que la communication poétique n'est en réalité que la manifestation discursive d'une taxinomie.

On voit que la description des micro-univers ainsi manifestés, mettant en évidence une logique poétique, peut soit se suffire à elle-même, soit déboucher sur la construction d'un modèle qualificatif, dont les actants-sémèmes seront constitués, à partir de certaines figures itératives, par des attributions successives des déterminations sémiques. L'analyse qualificative aboutit ainsi à la description d'une certaine hiérarchie, dont l'articulation (à condition que l'on mette entre parenthèses la catégorie proprioceptive « euphorie » vs « dysphorie », qui lui confère son caractère axiologique, et qu'on opère la commutation classématique, transformant la dimension noologique en cosmologique) ne se distingue structurellement en aucune manière des taxinomies scientifiques — botaniques ou zoologiques — analysées par C. Lévi-Strauss dans *la Pensée sauvage*, et qui sont immanentes, de la même façon, au plan de la manifestation pratique.

b) L'implicite et l'explicite.

Il est évident que ce qui permet la description, sous forme de taxinomies, de telles manifestations figuratives, c'est l'existence de catégories sémiques générales, qui les supportent et les encadrent, tout en restant implicites dans la manifestation. La description consiste donc, en premier lieu, dans leur explicitation et aboutit à rendre évidente une « logique concrète » (Lévi-Strauss), sous-tendant la manifestation figurative. Le terme de *logique*, compris comme « manière de raisonner, telle qu'elle s'exerce en fait » (Lalande), lui convient d'ailleurs mieux, du fait de son caractère plus général, que celui de *poétique* que propose G. Bachelard, lorsqu'il entreprend de décrire les catégories sémiques spatiales utilisées comme éléments taxinomiques de la manifestation poétique.

C'est dans la même perspective, les préoccupations proprement linguistiques en moins, qu'on peut situer certains travaux de Roland Barthes et de Jean-Pierre Richard. Fait caractéristique, Charles Mauron reproche à J.-P. Richard, auteur de *l'Univers imaginaire de Mallarmé*, la confusion de deux plans de la poésie et de la métaphysique. Sans le vouloir, il décerne à l'analyse de Richard une attestation d'efficacité : il est normal, en effet, qu'une description de la manifestation mythique permette d'extraire, à ce niveau, les éléments d'une axiologie explicitée.

Il se produit donc, du fait de la description, une traduction des données implicites de la manifestation figurative en un modèle explicite, formulé lui, dans un langage différent. Ces traductions peuvent être naturelles, c'est-à-dire se réaliser à l'intérieur d'une même communauté linguistique, soit dans le cadre d'une *synchronie* : en passant d'un micro-univers manifesté (poétique) à un autre (critique littéraire); soit dans celui d'une *diachronie* : nous avons déjà utilisé précédemment l'exemple, très approximatif, de la philosophie présocratique, qui s'est chargée de traduire les mythologies antérieures en « idéologies ». Mais les traductions peuvent également être artificielles, c'est-à-dire descriptives, issues d'une volonté méthodologique d'explicitation. Le problème du mode de présence des modèles d'organisation est donc en même temps celui de la hiérarchie des niveaux métalinguistiques. Ces niveaux, du point de vue de la description, seraient les suivants :

1. Le *niveau implicite* : toute manifestation, mythique ou pratique, dans la mesure où elle se développe comme un discours, comporte, implicitement, ses propres modèles d'organisation;

2. Le *niveau partiellement explicite* : tel est le cas des traductions naturelles, de ces idéologies et de ces métaphysiques qui, bien que formulées de manière souvent non figurative au niveau de la manifestation sémémique, conservent néanmoins implicites les modèles auxquels se trouve subordonnée la manifestation discursive;

3. Le *niveau explicite*, qui est visé par la description sémantique de la manifestation.

Il est évident que la formulation des modèles, quels que soient le niveau de leur appréhension et le degré de leur abstraction, constitue de nouvelles manifestations, aussi bien sémématiques que discursives, et les intègre ainsi dans le même univers sémantique.

c) Le non-figuratif.

L'activité métalinguistique, saisie au niveau du fonctionnement du discours, consiste, on l'a vu, dans le va-et-vient des définitions et des dénominations. Il en est de même de l'activité scientifique, qui, considérée sous l'angle linguistique, comporte d'incessantes procédures de dénomination.

En construisant un modèle, la description sémantique ne procède pas autrement : elle utilise le matériel linguistique disponible ou crée de nouveaux lexèmes pour dénommer les foyers de convergence définitionnels découverts, et se construit ainsi les termes du métalangage descriptif. La question est de savoir comment caractériser ces termes dénominateurs, en les distinguant des sémèmes ordinaires.

La difficulté de les définir, ainsi d'ailleurs que de préciser le statut de la manifestation terminologique dans son ensemble, n'est pas propre à la linguistique : à l'exemple de l'art qui se dit abstrait — et qui, toutes proportions gardées, se trouve à la même distance de la manifestation picturale figurative que notre terminologie descriptive de la manifestation anthropomorphe —, on serait tenté de définir les sémèmes descripteurs par leur faible densité et de les considérer comme abstraits. Cependant, le concept d'abstraction ne recouvre pas tous les sémèmes envisagés : si les fonctions et les qualifications du métalangage descriptif sont souvent abstraites, les actants, eux, du fait même qu'ils sont constitués à l'aide des déterminations prédicatives multiples, sont, au contraire, concrets.

Une autre possibilité consisterait à les considérer comme concrets, non seulement en suivant C. Lévi-Strauss, qui utilise, on l'a vu, le concept de « logique concrète », mais aussi — et peut-être pour les mêmes raisons — parce que, très souvent, les sèmes à partir desquels la dénomination se construit relèvent du monde des qualités sensibles. Mais ce serait là introduire un nouveau critère — celui que nous avons utilisé pour la délimitation du niveau sémiologique — à côté de la densité sémique, pour définir l'opposition du concret et de l'abstrait. Une nouvelle confusion pourrait, en plus, surgir : nous avons pris soin de distinguer la manifestation elle-même des modèles qu'elle contient implicitement : c'est la manifestation qu'on pourrait, à la rigueur, considérer comme concrète, et non la terminologie qui enregistre les éléments métalinguistiques extraits.

C'est encore l'expression de *sémème non figuratif* qui paraît convenir le mieux. En effet, le passage de l'un à l'autre niveau de la manifestation ne s'effectue pas uniquement par la raréfaction sémique à l'intérieur des sémèmes, mais aussi par la dissolution des figures nucléaires. La dénomination sémantique, qu'elle opère à partir des sémèmes figuratifs ou des configurations contenues dans les définitions, consiste à ne retenir, en les extrayant, que les sèmes pertinents, en vue de la construction des modèles. Ainsi, la description de la manifestation poétique abandonnera, par exemple, les figures de *grenier* et de *cave* pour ne retenir que les sèmes de « haut » et de « bas », utiles pour la construction des sémèmes axiologiques — que nous ne « dénommons » pas —, tels que *euphorie de l'altitude* et *dysphorie des profondeurs*. On voit ici les raisons de la préférence des langages scientifiques pour les racines gréco-latines : leur emploi permet d'attribuer aux lexèmes construits par leur moyen des contenus sémiques non motivés, établis presque exclusivement sur les définitions antérieures.

En ne considérant que la composition interne des sémèmes, nous dirons de façon empirique, que la manifestation est non figurative si elle est caractérisée par la présence d'un grand nombre de sémèmes non figuratifs.

d) Vers un métalangage scientifique.

Entre la manifestation non figurative et le métalangage scientifique dans lequel elle sera finalement traduite, il reste un certain nombre d'étapes à franchir.

1. *La suppression du discours*. Toute manifestation étant complexe, la description cherche à éliminer l'une de ses dimensions pour ne laisser subsister que l'isotopie simple. Que cette tâche ne soit pas aisée montre bien le simple fait que tout exposé scientifique, oral ou écrit, aussi épuré soit-il, comporte toujours tantôt une certaine quantité de bruit, nécessaire pour faire passer l'information, tantôt, au contraire, des éléments elliptiques des sous-entendus dont l'ampleur n'est jamais précisée ni uniforme. Il en résulte que la certitude d'une isotopie simple ne peut être obtenue qu'en supprimant le discours : il ne suffit pas que les sémèmes soient dépouillés de leurs noyaux figuratifs, il faut aussi que le discours soit transformé en une manifestation discursive, c'est-à-dire en un inventaire de messages. On voit qu'une écriture blanche ne peut être réalisée qu'au prix de l'abolition du discours, mais que ce désir, très explicite dans certaines formes de poésie, au lieu d'aboutir à l'isotopie simple, provoque, au contraire, l'apparition de la manifestation complexe négative, c'est-à-dire d'une manifestation fortement camouflée.

2. *L'inventaire des séquences discursives*. La manifestation discursive, figurative ou non, peut comporter, et comporte souvent, à l'intérieur d'un seul texte, plusieurs modèles immanents à la fois. La description consiste donc souvent dans la dislocation du discours linéaire, qui se trouve ainsi segmenté en autant d'inventaires de messages qu'il y a de modèles à décrire. La manifestation discursive d'un micro-univers sémantique est transformée, ainsi, à la suite de la description, en une hiérarchie de modèles. Le discours dont le caractère linéaire laisserait, à première vue, prévoir la formulation algébrique, appelle plutôt, une fois décrit, une visualisation géométrique et pluridimensionnelle.

3. *La formalisation*. La description doit viser, d'un autre côté, la formalisation de ses sémèmes. Le concept de *formalisation* est assez mal défini et il est entendu de différentes manières. Appliqué à la description sémantique, l'effort de formalisation comprendra essentiellement :

a) Une analyse cherchant à réduire les prédicats, dans la mesure du possible, à l'état de sèmes uniques, étant entendu que leur manifestation en langage descriptif les transformera en sémèmes abstraits, ne comprenant, en plus du sème décrit, que la base classématique minimale, où seules

seront représentées les catégories appartenant à l'inventaire axiomatique de la description ;

b) La constitution des actants en concepts, en entendant par « concept » un sémème non figuratif concret, défini par des sémèmes abstraits ;

c) Etant donné que la description choisit elle-même le niveau de généralité où elle construit ses sèmes et définit ses concepts, la valeur de la nouvelle manifestation sémantique ainsi formalisée ne pourra être déterminée que selon deux critères qui restent intrinsèques au système : la description doit être coextensive par rapport à l'axiomatique qui l'a rendue possible ; le corps des dénominations descriptives doit posséder une cohérence interne.

e) La vérification des modèles de description.

L'inégalité du développement des sciences de la nature et des sciences de l'homme, visible à toutes les étapes de la construction du métalangage scientifique, apparaît ainsi avec une netteté particulière lorsqu'il s'agit de jauger les possibilités de vérification de la description. L'efficacité des sciences cosmologiques consiste, on le sait, dans la possibilité, qui d'ailleurs est loin d'être absolue, d'instituer la communication entre les modèles scientifiques et les modèles technologiques, et de vérifier ainsi la valeur des premiers par la solidité des seconds, grâce à la suppression de l'orientation, permettant d'établir l'équivalence entre ce que nous avons appelé les catégories téléologique et étiologique, d'une part, et les structures actantielles, d'autre part.

Le problème, que l'on ne peut qu'évoquer ici, est celui de la possibilité du retour, à partir des modèles axiologiques connus et décrits, aux modèles idéologiques : l'établissement des règles de transformation autorisant ce passage ajouterait à celui de la cohérence un deuxième critère de la vérité des modèles noologiques. Mais, en même temps que celle de la vérification, c'est aussi la possibilité d'une thérapeutique, sociale et individuelle, qui pourrait être envisagée. A supposer que les principaux modèles axiologiques de notre univers soient analysés et décrits, à supposer aussi que l'on connaisse suffisamment bien les paradigmes de variations et les règles de transformation des modèles idéologiques, on pourrait prévoir un jour la possibilité de construction et de mise en place des modèles fonctionnels, capables d'infléchir les individus et les collectivités vers de nouvelles structurations axiologiques. Une science de l'homme efficace pourrait ainsi se substituer aux tâtonnements actuels des thérapeutiques psychologiques et sociologiques.

LES PROCÉDURES DE DESCRIPTION

1° LA CONSTITUTION DU CORPUS

a) Les buts et les procédures.

A suivre nos efforts pour comprendre les structures et dégager les éléments de la signification, nos réflexions sur les modes d'existence et de manifestation de l'univers sémantique, on pourrait s'imaginer que la sémantique vise la description des vastes ensembles signifiants recouverts par les langues naturelles. Ce serait une erreur. D'abord, parce que la description des significations contenues dans les langues naturelles est le but des sciences humaines et que la linguistique ne saurait s'y substituer. Ensuite, parce que la linguistique, même si, dans ses applications, elle est amenée à envisager une telle description, ne peut faire autrement que de diviser l'univers sémantique en micro-univers pour y chercher des principes d'organisation. L'ambition de la sémantique pourrait tout au plus consister à établir les fondements d'un métalangage descriptif, à inventorier, d'autre part, et à unifier, sur des bases communes, les procédures de la description de la signification. Elle se voudrait à la fois emprunteuse et prêteuse.

Le cloisonnement actuel des sciences humaines fait souvent oublier qu'elles sont toutes des sciences de la signification ; l'éloignement des micro-univers dont elles se trouvent appelées à s'occuper ne permet pas toujours d'apercevoir qu'ils possèdent, tant sur le plan de leur manifestation brute qu'au niveau des modèles que les disciplines particulières élaborent pour en rendre compte, un grand nombre de propriétés structurelles et fonctionnelles communes. Le sémanticien, de son côté, ayant renoncé à la fiction longtemps entretenue, de *vocabulaires*, fondés et délimités grâce aux critères non linguistiques, et, du même coup, à la possibilité de les décrire en tant que *lexicologies*, se tourne vers les domaines de signification apparemment les plus hétérogènes : en affirmant leur *nature linguistique* commune, il est en droit d'envisager l'établissement de corrélations, jusque-plus ou moins négligées ou passées inaperçues, entre des éléments, des systèmes et des algorithmes reconnus dans différents micro-univers sémantiques.

autorisant la formulation d'hypothèses et la constitution de modèles de description à partir des concomitances structurelles partielles.

Cet état de fait confère à la sémantique son caractère ouvert, propre à profiter des acquisitions déjà enregistrées ou des descriptions faciles à réaliser dans des domaines divers, mais souvent inaccessibles, faute d'un minimum de langage commun. C'est pourquoi le souci qui transparaîtra dans les pages qui vont suivre ne sera pas celui de pousser aussi loin qu'il serait possible, et que l'exigerait le statut de discipline se suffisant à elle-même, l'effort de formalisation du langage sémantique descriptif, mais, au contraire, celui de formuler les procédures de description les plus générales, utilisables, au stade initial du moins, dans le plus grand nombre possible de domaines. Une telle conception des procédures de découverte et de description — les deux mots sont pratiquement synonymes —, considérées comme un savoir-faire en train de se faire, permet de se poser une série de questions naïves, du genre : que faut-il chercher ? par où commencer ? comment procéder ? On sait par expérience que ce sont là les questions auxquelles il est le plus difficile de répondre, et que c'est pourtant ainsi qu'elles se posent au chercheur.

Car il y a souvent une distance considérable entre les démarches pratiques du langage intérieur en quête de l'objet et de la méthode de recherche et la présentation définitive des résultats obtenus. Sans négliger cette dernière, qui constitue par elle-même une étape importante menant à la formalisation, on ne se méfiera jamais assez de formulations trop hâtives ou trop générales, qui s'imposent d'autant plus aisément que le caractère définitif de leur présentation fonctionne mythiquement, comme un procédé de connotation terrorisante. Ainsi, pour donner un exemple anodin, nous n'oublierons pas de sitôt notre surprise de trouver si peu de linguistique, et une linguistique si fragmentaire, dans les fondements de la logique symbolique, fondements qui sont pourtant hautement proclamés comme linguistiques.

Une dernière précision, enfin : les procédures de découverte, dans l'état actuel des recherches, gardent encore entièrement leur caractère d'hypothèses, applicables à différentes phases de la description. Il leur manque la caution du rendement opérationnel, que seules peuvent apporter des descriptions partielles nombreuses.

b) Le corpus.

On peut définir le *corpus* comme un ensemble de messages constitué en vue de la description d'un modèle linguistique. Cette définition, pourtant, n'est simple qu'en apparence. En effet, nous avons vu qu'on ne peut décrire un modèle que s'il est déjà implicitement contenu dans la manifestation discursive d'un micro-univers sémantique. Constituer un corpus ne signifie

donc pas simplement se préparer à la description, car de ce choix préalable dépend, en définitive, la valeur de la description, et, inversement, on pourra juger de la valeur du corpus qu'une fois la description achevée. La sobriété et la rigueur logique de la définition ne font, en somme, que masquer le caractère intuitif des décisions que le descripteur sera amené à prendre à cette étape de l'analyse. Un certain nombre de précautions et de conseils pratiques doivent donc entourer ce choix, afin de réduire, autant que possible, la part de subjectivité qui s'y manifeste. On dira qu'un corpus pour être bien constitué, doit satisfaire à trois conditions : être *représentatif*, *exhaustif* et *homogène*.

1. La *représentativité* peut être définie comme la relation hypotaxique allant de la partie qu'est le corpus à la totalité du discours, effectivement réalisé ou simplement possible, qu'il sous-entend. La question de la représentativité se pose tout aussi bien pour les corpus individuels que pour les corpus collectifs. Ainsi, l'ensemble des écrits connus de Baudelaire ne constitue qu'une part infime de la totalité des paroles effectivement prononcées ou « pensées » par Baudelaire. A supposer même qu'on puisse réunir tous les documents conservés relatifs à la sensibilité collective de la société française du xix^e siècle, on aura à se demander dans quelle mesure un tel corpus représente toutes les expressions de cette sensibilité.

Le corpus n'est donc jamais que partiel, et ce serait renoncer à la description que de chercher à assimiler, sans plus, l'idée de sa représentativité à celle de la totalité de la manifestation. Ce qui permet de soutenir qu'un corpus, tout en restant partiel, peut être représentatif, ce sont les traits fondamentaux du fonctionnement du discours retenus sous les noms de *redondance* et de *clôture*. Nous avons vu que toute manifestation est itérative, que le discours tend très vite à se fermer sur lui-même : autrement dit, la manière d'être du discours porte en elle-même les conditions de sa représentativité. On peut difficilement trouver un meilleur exemple de représentativité vérifiée après coup que celui des conditions de la parution de *Michelet* de Roland Barthes, antérieure de quelques années à l'édition complète du *Journal intime*. Sans recours aux confidences de Michelet, la thématique personnelle parut si évidente au descripteur et fut si inattendue pour les érudits que Lucien Febvre, gardien du *Journal*, était amené à se porter garant de la représentativité du corpus partiel utilisé pour la description.

2. L'*exhaustivité* du corpus est, à son tour, à concevoir comme l'adéquation du modèle à construire à la totalité de ses éléments implicitement contenus dans le corpus.

Le principe d'exhaustivité a été considéré, tout le long du xix^e siècle — et il l'est encore souvent aujourd'hui —, comme la condition *sine qua non* de toute recherche humaniste. L'image du parfait érudit y est d'ailleurs associée, et l'on ne connaît que trop bien les ravages que ce principe a produits, rien que par l'institution de ce monstre qu'est la « thèse d'univers », pour qu'on ne se croie pas obligé de l'admettre sans critique préalable. L. Hjelt a inscrit, il est vrai, parmi les impératifs qui conditionnent

la description, mais il l'a fait dans un tout autre esprit, afin de souligner la nécessité de l'équilibre entre le caractère déductif et le caractère inductif de l'analyse linguistique.

Il n'est pas étonnant qu'on se demande aujourd'hui, un peu partout, s'il n'existe pas de moyens plus économiques qui permettraient d'obtenir les mêmes garanties de fidélité de la description au corpus que celles que paraît offrir l'exhaustivité. La procédure allégée que l'on pourrait proposer consisterait à diviser l'opération de description en deux phases distinctes :

a) Dans la première phase, la description se ferait en n'utilisant qu'un segment du corpus, considéré comme représentatif, et en construisant, à partir de ce segment, un modèle n'ayant qu'une valeur opérationnelle ;

b) La deuxième phase serait celle de la vérification de ce modèle provisoire. Deux procédures de vérification non contradictoires, dont le choix dépend surtout de la nature du corpus à décrire, peuvent alors être distinguées :

a) La *vérification par saturation du modèle* (Propp, Lévi-Strauss), qui consiste à entamer la deuxième partie du corpus et à poursuivre systématiquement la comparaison entre le modèle et les occurrences successives de la manifestation, et cela jusqu'à épuisement définitif des variations structurelles ;

b) La *vérification par sondages* (J. Dubois), qui consiste à choisir, selon les procédures étudiées par les statisticiens (R. Moreau), un certain nombre de tranches représentatives de la deuxième partie du corpus et à observer le comportement du modèle, appliqué à ces tranches de manifestation. Le modèle peut ainsi être confirmé, infirmé ou complété. Dans les deux dernières éventualités, la reprise totale de l'analyse doit être envisagée, et l'opération, dans son ensemble, sera poursuivie jusqu'à la confirmation du bien-fondé du modèle opérationnel.

3. L'*homogénéité* du corpus paraît dépendre, à première vue — surtout lorsqu'il s'agit de corpus collectifs —, d'un ensemble de conditions non linguistiques, d'un *paramètre de situation* relatif aux variations saisissables soit au niveau des locuteurs, soit au niveau du volume de la communication. J. Dubois, qui s'en est préoccupé, pense que l'homogénéité insuffisante du corpus peut être corrigée par des procédures de pondération (v. *Terminologie linguistique*, par J. Dubois et P. Marcie, dans *le Français moderne*, janv. 1965). Si l'on peut admettre avec lui que l'accroissement du volume des communications produit une « banalisation des structures », on ne voit pas en quoi cette transformation quantitative à effets qualitatifs pourrait gêner l'homogénéité du corpus « banal » : la manifestation diffuse du mytique entraîne probablement la neutralisation d'un certain nombre de catégories sémiques du modèle — cela reste encore à démontrer —, sans transformer pour autant la structure elle-même, et le problème ne nous paraît pas se situer au niveau de la constitution du corpus, mais à celui du choix des procédures d'extrac-

tion des renseignements. Quant aux variations dues au locuteur de la communication, les problèmes des écarts diachroniques (classes d'âge) ou des types de manifestation (niveaux culturels, etc.), qui paraissent non linguistiques lorsqu'il s'agit de corpus collectifs, se retrouvent tels quels à l'intérieur du corpus individuel : la manifestation discursive d'un seul locuteur se déroule nécessairement sur l'axe diachronique ; elle peut prendre la forme figurative (poésie) ou non figurative (théories esthétiques). Dans la mesure où la description vise, quelle que soit la forme de la manifestation du micro-univers, la construction d'un modèle non figuratif et conceptuel, le modèle immanent lui-même doit être considéré comme indifférent aux modes de la manifestation. Le problème des variations diachroniques, qui, du fait de la stabilité relative des structures sociales, pourrait bien être résolu par le procédé de la pondération lorsqu'il s'agit des corpus collectifs, est plus complexe, au contraire, au niveau des corpus individuels : nous y reviendrons plus loin.

c) Le texte.

La procédure qui, logiquement, suit la constitution du corpus consiste dans la transformation du corpus en texte. Le corpus, en effet, est une séquence délimitée du discours et, en tant que tel, ne peut être qu'une manifestation logomachique, dont il ne faut retenir qu'une des isotopies choisies. Nous entendrons donc par *texte* (et, ce qui revient au même, par *métatexte*) l'ensemble des éléments de signification qui sont situés sur l'isotopie choisie et sont enfermés dans les limites du corpus.

Ainsi comprise, la procédure de la transformation du corpus en texte apparaît sous deux aspects complémentaires :

1. Un aspect positif, qui réside dans le choix de l'isotopie. Ce choix, bien que logiquement postérieur à la constitution du corpus, se situe en réalité à l'intérieur de la praxis descriptive : s'il est vrai que la description exige la transformation du corpus en texte, il n'est pas moins vrai que le choix du corpus se fait presque toujours en fonction du texte que l'on cherche à décrire ;

2. Un aspect négatif, qui consiste dans l'élimination des éléments appartenant à d'autres isotopies contenues dans le corpus. La nécessité en paraît si évidente qu'elle ne mériterait qu'une simple mention si la pédagogie de l'enseignement littéraire n'avait pas érigé l'« explication de texte » en une institution nationale. Le « texte » à expliquer ne correspondant qu'exceptionnellement à un corpus représentatif, les modèles qui s'y manifestent implicitement ne sont non plus presque jamais complets, et l'explication de texte se transforme inévitablement en un prétexte donnant lieu à l'explicitation des éléments de signification situés sur toutes les isotopies du texte à la fois.

La préparation d'un texte — il va sans dire qu'un seul corpus peut contenir plusieurs textes analysés successivement — comprend non seulement l'élimination d'une dimension de la manifestation au profit de l'autre, mais aussi celle de toutes les autres isotopies de la même dimension considérées comme non pertinentes pour la description envisagée. Ainsi, le mythe d'Œdipe, dans l'analyse qu'en a faite Lévi-Strauss, se trouve situé, du fait qu'il est conçu comme l'explication des origines de l'homme, sur l'isotopie de caractère étiologique; un autre texte, postulé pour le même mythe, y aurait sans doute retrouvé les éléments d'une interprétation téléologique de l'organisation sociale.

d) Élimination ou extraction ?

Au moment de la préparation du texte, il peut être utile de se demander si l'élimination des éléments du corpus appartenant aux isotopies non concernées n'est pas trop coûteuse, si l'extraction des seuls éléments intéressant la description ne sera pas plus économique. Les deux concepts d'*élimination* et d'*extraction* sont, on le voit, de caractère purement opérationnel. En effet, si la partie restante du corpus est quantitativement plus importante que la partie à exclure, on dira que la procédure à adopter est celle de l'élimination des éléments non pertinents du corpus en vue de l'établissement du texte. En revanche, si la partie à exclure est plus importante que celle qui est à conserver, la procédure à employer sera celle de l'extraction, à partir du corpus donné, des éléments pertinents de la description.

La question de savoir dans quelles conditions l'une ou l'autre des procédures doit être employée est d'ordre pratique : il semble qu'en présence d'une manifestation, mythique ou pratique, diffuse, l'extraction des éléments pertinents paraît plus économique et, inversement, que toute manifestation concentrée imposera naturellement la procédure d'élimination des séquences non pertinentes. Ainsi, la méthode adoptée par Roland Barthes dans son analyse de la « thématique existentielle » de Michelet paraît avoir été celle de l'extraction, de même que celle qui est préconisée par Riffaterre dans ses recherches d'« effets stylistiques » — à laquelle on peut toutefois reprocher son indifférence quant au choix préalable de l'isotopie; au contraire, la procédure utilisée par Lévi-Strauss dans sa description du mythe d'Œdipe est certainement l'élimination des éléments non pertinents.

Il n'empêche que l'extraction paraît, à première vue, plus sujette à l'appréciation subjective du descripteur. Dans ce cas, il est normal d'exiger que ce caractère subjectif soit corrigé par l'intervention plus appuyée de l'ensemble des procédures aux différentes phases de l'analyse, et plus particulièrement au niveau de la construction du modèle, où la recherche d'équivalences et d'oppositions se prête bien à la constatation de lacunes et d'omissions. Ces omissions, inévitables malgré la redondance des éléments à décrire, pourront être récupérées par des rétroanalyses, des retours en arrière réitérés.

e) Les inventaires.

Le corpus épuré prendra donc la forme d'un texte isotope. Celui-ci, pour n'être plus un discours logomachique, devra se présenter comme une manifestation discursive délexicalisée et dégrammaticalisée : une étape importante de cette procédure, celle de la normalisation de la manifestation, doit ainsi être prévue. Cependant, remettant à plus tard son examen, il nous faut rester encore quelque temps au niveau de la réflexion plus générale, afin d'y épuiser, en même temps et en un seul endroit, l'ensemble des problèmes relatifs à la constitution du corpus.

Il est facile d'imaginer que le texte isotope, débarrassé de tous les éléments parasites de la communication, apparaîtra comme un inventaire de messages, c'est-à-dire de propositions sémantiques protocolaires, dont l'arrangement ultérieur équivaudra à la construction de modèles. Cependant, si les modèles descriptifs se construisent à partir d'inventaires de messages, il n'est pas moins légitime de concevoir un texte qui, au lieu d'être composé de messages, sera déjà un inventaire de modèles, implicites ou explicites. Ainsi, la description du corpus des contes populaires russes aura à opérer à ce stade de l'analyse, soit à partir d'un texte constitué d'un inventaire de contes, c'est-à-dire de modèles occurrenceiels implicites, soit à partir d'un inventaire de modèles explicites, déjà décrits lors d'une analyse antérieure. Que la description procède par l'analyse séparée de chaque conte-occurrence ou qu'elle opère en comparant entre eux les modèles implicites contenus dans les exemplaires non encore décrits, cela relève déjà de la procédure de structuration. Il nous paraît important d'élargir ici le concept de *texte*, afin de faire un sort à l'idée un peu simpliste selon laquelle les corpus de description ne sont constitués que de « faits », et les textes ne sont, en principe, que des inventaires d'occurrences.

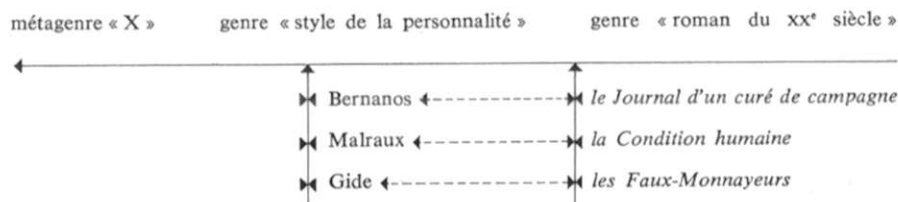
Car, si un inventaire de modèles est une étape vers la construction d'un genre de modèles, la description peut tout aussi bien viser l'établissement d'un texte qui serait un inventaire de genres. Dans la mesure où l'on réussit, par exemple, à définir le conte populaire comme un genre, l'inventaire de tous les genres comparables peut donner lieu à la description d'un méta-genre commun, qui serait le récit, considéré dans sa généralité, ou un sous-ensemble quelconque de récits. Ce que nous voulons souligner ainsi, ce n'est pas seulement la possibilité de situer la description à des niveaux de généralité différents, et, du même coup, l'éventualité de la constitution des corpus correspondant aux différentes visées de description, c'est aussi la nécessité de concevoir une hiérarchie de modèles qui sont imbriqués les uns dans les autres, parce qu'ils participent les uns à l'élaboration des autres.

f) Inventaires individuels et collectifs.

Une telle conception hiérarchique des modèles doit permettre de projeter quelque lumière sur le difficile problème des rapports entre les inventaires individuels et les inventaires collectifs, et sur celui de la comparabilité

des modèles issus de ces deux sortes de manifestation. A première vue, les démarches qui ont permis la description des contes populaires russes paraissent parallèles à celles qu'aurait à entreprendre le descripteur de la totalité des romans d'un Bernanos, par exemple. A une différence près, toutefois : le corpus des contes populaires était supporté par un locuteur collectif, tandis que les romans de Bernanos ont un locuteur individuel. Bien plus, le locuteur individuel qu'est Bernanos est saisissable dans la totalité de ses paroles, représentée par le corpus de tous ses écrits, et l'on peut parler de l'« univers bernanosien », contenant en lui les micro-univers sémantiques que sont ses romans, presque dans les mêmes termes que de l'univers du conte populaire russe, dont les contes particuliers ne sont que des émanations. D'un autre côté, on voit que l'univers de Bernanos sert en même temps de médiateur entre *le Journal d'un curé de campagne* et l'univers imaginaire de la société française de la première moitié du xx^e siècle. La question pratique ainsi soulevée est de savoir quelle signification il faut attribuer respectivement aux trois corpus possibles : le corpus ayant les dimensions d'un roman, le corpus de la totalité des écrits de Bernanos et, enfin, le corpus de tous les romans d'une société et d'une période historique données, et quelles corrélations structurelles on peut raisonnablement espérer retrouver entre les modèles qu'on pourra expliciter à partir de tels corpus.

Une présentation schématique permettra peut-être de mieux voir le problème :



Les flèches verticales du schéma indiquent que, d'une part, les corpus constitués par des romans-occurrences sont à considérer comme des inventaires de modèles implicites permettant la construction du genre « roman du xx^e siècle » ; que, d'autre part, les corpus faits de totalités représentatives de paroles individuelles constituent autant de manifestations pouvant servir à la construction du genre désigné sommairement comme « style de la personnalité » : en effet, chaque communauté culturelle attribue aux individus les « caractères » axiologiques de leur être et les algorithmes idéologiques de leur comportement (même si elle les conçoit parfois comme la négation de rôles et de comportements socialement organisés et exalte le non-conformisme de l'individu — ce qui n'est qu'une autre manière, utilisant l'inversion des signes, de concevoir le modèle « stylistique »). La flèche horizontale indique ensuite la possibilité de constituer un inventaire de genres caractéristiques d'une communauté linguistique ou culturelle donnée, en vue de la description d'un métagebre.

Pourtant, le schéma met également en évidence la situation particulière d'un roman-occurrence, *le Journal d'un curé de campagne*, qui se trouve placé au croisement de deux axes, et susceptible d'entrer simultanément dans deux corpus différents et d'être soumis à deux analyses ayant des visées divergentes. Pour ne prendre, à titre d'exemple, que l'analyse actantielle, on voit que les personnages de ce roman pourront être considérés comme les variables d'une structure actantielle romanesque propre à la littérature du xx^e siècle, mais qu'ils participeront en même temps, comme des incarnations spécifiques, de la structure actantielle proprement bernanosienne. Les personnages du *Journal* apparaissent donc comme des figures particulières et uniques ; ils se trouvent provoqués à la vie et manifestent du fait de la convergence de deux structures actantielles isomorphes, mais non isotopes. Considérée comme principe d'explication, la convergence structurelle rendrait compte de la constitution des *faits historiques* : la manifestation convergente des modèles *nécessaires* ferait ainsi surgir des *faits contingents*. L'étymologie, dans cette perspective — P. Guiraud l'a bien vu — n'est plus une recherche d'étymons, mais une mise au jour de modèles étymologiques et le calcul probabiliste de leurs convergences.

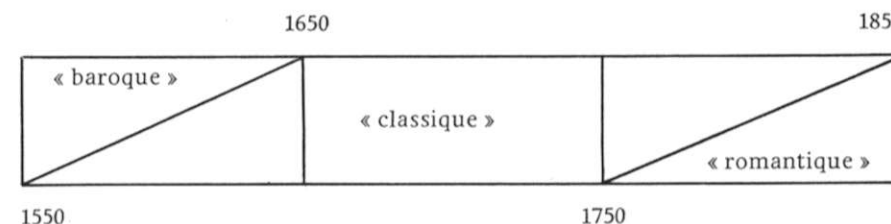
g) Strates et durées.

Le choix de la structure actantielle pour illustrer la convergence de modèles hétérogènes nous a permis de ne pas tenir compte du caractère diachronique de tout corpus. Nous avons déjà eu l'occasion de souligner ce paradoxe : le fait qu'une manifestation de parole se trouve séparée, dans le temps, d'une autre manifestation de parole par un intervalle de 3 secondes ou par un intervalle de 300 ans ne change rien à la nature diachronique de leur relation. Ainsi, tout est diachronique dans la manifestation de la signification, sauf la signification elle-même, conditionnée par notre aptitude à appréhender achroniquement, comme des totalités, des structures de signification très simples. Autrement dit, ce qui nous permet de saisir un conte populaire ou un roman de Bernanos comme ayant un sens, c'est la permanence, tout le long du récit, d'un petit nombre de catégories de signification. Tout texte, par conséquent, est à la fois *permanence* et *diachronie* : il manifeste sa permanence grâce à un petit nombre de structures fondamentales redondantes ; il est diachronique par l'articulation hypotaxique des structures secondaires par rapport aux structures fondamentales, et ainsi de suite. Tout corpus diachronique, qu'il soit collectif ou individuel, qu'il soit représentatif de « l'histoire de la langue française » ou de « la vie de Mallarmé », pourrait être décrit comme un échafaudage hiérarchique, constitué de couches structurelles superposées, de bas en haut, selon leur plus ou moins grande permanence. Un corpus diachronique quelconque, étalé sur l'axe horizontal muni d'une flèche, symbole de *l'irréparable tempus*, pourrait à son tour être divisé en durées plus ou moins longues. Une corrélation apparemment simple s'établit ainsi entre les strates hiérarchiques des structures et leur durée.

Corpus diachronique →				
STRUCTURES	DURÉES			
stylistiques	courtes	courtes	courtes	courtes
historiques	moyennes		moyennes	
fondamentales	longues			

Le schéma distingue ainsi, à l'intérieur d'un corpus diachronique, trois strates hiérarchiques de structures : *fondamentales*, *historiques* et *stylistiques*, et trois sortes de durées : *longues*, *moyennes* et *courtes*, reconnues naguère par F. Braudel. La mise en corrélation consiste à postuler, pour chaque type de structure, sa propre durée relative : les structures se trouvent ainsi situées dans le temps, et l'histoire en sort « structuralisée ». Puisque le principe même de cette interprétation est emprunté à un historien, les exemples des corpus collectifs diachroniques pouvant l'illustrer paraissent superflus. En transposant ce schéma sur le plan de l'histoire individuelle, on pourrait établir des correspondances entre les structures fondamentales et les catégories constitutives, par exemple, de la conception classique de la « nature humaine », entre les structures historiques et la modulation diachronique de « l'histoire d'une vie », tandis que les structures stylistiques rendraient compte des variations dues aux « situations de tension » ayant des répercussions structurelles.

La question qui reste à résoudre est celle des relations entre les structures ainsi hiérarchisées et le corpus qui est censé les contenir. La présentation du schéma sous-tend implicitement que le corpus, qu'il soit collectif ou individuel, est compris comme une succession discontinue d'éléments de signification pouvant être soumis à ce qu'on appelle, en histoire, la *périodisation*, et qui est pour nous le découpage du discours en séquences. Cependant, dès qu'on essaie de comparer n'importe quel corpus ainsi « périodisé » à la façon de se manifester, dans le temps, des structures historiques, on s'aperçoit que le découpage « périodisant » ne correspond pas entièrement à l'étalement des structures. Ainsi, pour prendre un exemple banal, et sans aucune garantie de « vérité », dans l'histoire de la littérature française, le découpage vertical correspondra, dans le schéma ci-après, aux « périodes » historiques, tandis que les séparations diagonales y rendront compte de l'étalement, dans le corpus diachronique, des structures de moyenne durée.



Cette constatation comporte deux conséquences pratiques, concernant directement les procédures de description :

1. L'analyse qui cherche à expliciter les transformations diachroniques des structures ne doit pas utiliser le découpage du texte en tranches, correspondant aux « pleines » réalisations des structures, mais opérer, au contraire, une division du texte en séquences superposées, comprenant chaque fois, des deux côtés de la zone franche, deux zones d'enchevêtrement où les structures survivantes coexistent avec les structures de remplacement nouvellement élaborées ;

2. Dans la mesure où la description est intéressée aux transformations diachroniques manifestées dans le corpus, les zones d'enchevêtrement constituent pour elle des séquences de texte privilégiées. Bien que la distinction des trois strates structurelles, introduisant une nouvelle dimension, et la profondeur, de l'existence des univers sémantiques et, surtout, réintégrant la diachronie dans la description structurale, ne possède pour le moment qu'une valeur opérationnelle, il ne nous semble pas impossible qu'elle soit un jour consolidée à l'aide de critères structurels et fonctionnels. Dès maintenant, nous proposons de réserver l'expression de *transformations diachroniques* aux seuls changements situés sur l'une des trois strates structurelles reconnues, en les distinguant ainsi du fonctionnement normal — pourtant diachronique — d'une synchronie, qu'il se manifeste par les variations paradigmatiques ou par des jeux d'équivalences, dus aux expansions et condensations successives.

Elle concerne, en tout cas, plus particulièrement la description de certaines structures historiques — qu'elles soient individuelles (ex. : une cure psychanalytique) ou collectives (ex. : les changements à l'intérieur des systèmes de valeurs sociales) —, pour lesquelles la reconnaissance des transformations diachroniques est tout aussi importante que l'analyse des synchronies structurelles.

Certains faits, cependant, forcent dès maintenant notre attention et nous obligent à nous interroger sur la nature des relations qui existent entre les structures situées sur des strates différentes. Il est à craindre que notre présentation hiérarchique des structures ne se réfère un peu trop exclusivement aux modèles qualificatifs et actantiels, dont la nature hiérarchique se prête bien à la stratification. Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit

de modèles fonctionnels : leur caractère algorithmique rend plus malaisée l'interprétation des interférences hiérarchiques entre les modèles appartenant aux différentes strates. De plus, les faits à partir desquels une telle interprétation peut être tentée sont peu nombreux. Ainsi, une série de récits psychodramatiques, relevés par M. Safouan — et dont nous reparlerons plus loin —, paraissent bien constituer des séquences de corpus de courte durée, pouvant être décrites sous forme de modèles idéologiques et constituant la strate stylistique. Une analyse sémantique plus poussée nous a permis de nous rendre compte que ces modèles stylistiques s'intégraient, sous forme de séquences algorithmiques partielles, dans un modèle idéologique plus général, en le réalisant finalement, par retouches successives dues aux progrès de la cure, de manière à l'achever. Cet exemple, dont le caractère occurrentiel ne nous échappe pas et qui demande à être confirmé par d'autres analyses du même genre, ne se contente pas de donner une interprétation linguistique d'une certaine thérapeutique : il rend compte de la manière dont on pourrait interpréter l'intégration des modèles fonctionnels stylistiques dans les modèles historiques hiérarchiquement supérieurs, mais possédant le même statut structurel.

Un autre exemple qui mérite d'être pris en considération nous vient de l'analyse, dite *thématique*, de J.-P. Richard, apparemment très éloignée, par ses buts et ses méthodes, de la première. En essayant de décrire l'histoire personnelle de Mallarmé, J.-P. Richard en arrive à la considérer, si l'on fait abstraction des préoccupations et d'une terminologie différentes des nôtres, comme un modèle fonctionnel fondamental unique, dont les divers poèmes, ou peut-être les classes de poèmes, possédant en tout cas une durée « vécue » moyenne — et que nous interprétons comme susceptibles d'être décrits à l'aide des modèles historiques —, ne seraient que des manifestations partielles, épuisant progressivement le modèle fondamental dans son ensemble. Nous nous trouvons ainsi en possession d'une deuxième analyse, sans rapport avec la première, et qui rend compte du même mode d'intégration des modèles fonctionnels, situés cette fois-ci, ce qui est un avantage pour nous, sur les strates structurelles, historique et fondamentale.

Les deux exemples relèvent, il est vrai, de l'histoire individuelle : ils ne permettent pas, à eux seuls, de justifier une extrapolation vers l'histoire collective, que l'on serait tenté de faire. Car l'histoire des communautés socio-culturelles apparaîtrait, à l'image de l'histoire individuelle, comme pouvant avoir un sens, comme réalisant, grâce aux structures historiques partielles, un modèle fondamental dont l'économie globale, sinon les variations, serait prévisible : il y aurait ainsi des histoires tantôt tragiques, tantôt résignées, comme celle de Mallarmé, et des histoires malades, obsessionnelles ou phobiques, comme celles de ces enfants à qui M. Safouan fait raconter des histoires. Une telle extrapolation est, en l'état actuel, absolument prématurée.

2° LA NORMALISATION

a) L'homogénéité de la description.

Après ce long détour, qui nous paraît justifié du fait de l'importance pour la constitution du corpus et son analyse ultérieure, du phénomène diachronique, nous revenons aux procédures de description proprement dites : pour aborder la procédure que nous désignerons du nom de *normalisation*. Ayant cherché, jusqu'à présent, à définir les conditions de l'homogénéité du texte à décrire, nous aurons à préciser, sous la rubrique « normalisation » les moyens propres à garantir l'homogénéité de la description elle-même. Cette nouvelle procédure, nous l'avons déjà indiqué, n'est pas nécessairement consécutive à la première ; elle lui serait plutôt parallèle. Elle consiste à transformer le discours, qui se trouve à l'état brut dans le corpus, en manifestation discursive, et comprend trois opérations distinctes :

1. *L'objectivation du texte* : nous entendons par là l'élimination, dans le texte qu'on prépare, des catégories linguistiques relevant de la situation non linguistique du discours ;

2. *L'institution d'une syntaxe élémentaire de la description*, qui consistera à mettre en place, en introduisant une notation symbolique très élémentaire, des classes de sémèmes, que nous avons déjà définies, et à rendre uniforme l'expression d'un petit nombre de règles de combinaison de ces classes en messages, construits à partir des énoncés du discours ;

3. *L'institution d'une lexématique de la description*, ayant pour but de normaliser l'expression des sémèmes dénommés, c'est-à-dire une nouvelle fois lexicalisés, mais déjà à l'intérieur du langage descriptif.

b) L'objectivation du texte.

Tout discours présuppose, on le sait, une situation non linguistique de communication. Cette situation est recouverte par un certain nombre de catégories morphologiques, qui l'explicitent linguistiquement, mais en introduisant en même temps dans la manifestation un paramètre de *subjectivité* non pertinent pour la description et qu'il faut par conséquent éliminer du texte (à moins que l'analyse n'ait choisi ce paramètre comme objet de description).

Ces catégories à éliminer sont principalement les suivantes :

1. La catégorie de la *personne*. L'élimination de cette catégorie aura pour conséquence l'homogénéisation du texte, auquel on conservera la forme marquant la non-participation au discours, c'est-à-dire la 3^e *personne*. Tous les noms personnels (*je, lui, on, nous, vous*) seront ainsi remplacés par des actants conventionnels, tels que *locuteur* ou *scripteur*, *allocutaire* ou *lecteur* de même qu'à la place des anaphoriques on remettra les actants auxquels

ils renvoient. La procédure n'étant pas destinée à la seule « dégrammaticalisation » du discours, le descripteur devra être attentif aux mille ruses qui permettent au locuteur d'intervenir ou de rester, masqué, dans le texte ;

2. La catégorie du *temps*. L'élimination concerne toutes les indications temporelles relatives au *nunc* du message. Le texte conservera toutefois le système de non-concomitance temporelle, construit sur un *alors* sans rapport direct avec le message. Les deux systèmes temporels sont à distinguer soigneusement, car le temps non subjectif est utilisé par l'analyse fonctionnelle ;

3. La catégorie de la *deixis*. Tous les déictiques spatiaux — déterminatifs, pronoms ou adverbes —, dans la mesure où ils comportent l'appréciation subjective du locuteur, seront exclus du texte. Seule la deixis spatiale objective, construite à partir d'un *ailleurs*, devra être maintenue ;

4. Tous les *éléments phatiques* en général. En empruntant à R. Jakobson son concept de *fonction phatique* et en l'étendant à l'ensemble des éléments et des procédés linguistiques mis au service de la communication, on doit entendre par élimination des éléments phatiques non seulement la suppression des séquences du type : *Allô ! vous m'entendez ?*, mais l'élimination de toute redondance, grammaticale ou lexicale. Car si la redondance, prise comme telle, peut signifier « permanence » (ou « obsession »), la description vise à reconnaître et à enregistrer ce qui est redondant et non à comptabiliser les redondances. La procédure de la normalisation rejoint ainsi celle de la réduction.

c) La syntaxe élémentaire de la description.

Les grandes lignes de cette syntaxe sont déjà connues ; il ne s'agira donc ici que de procéder à sa codification. La construction d'une syntaxe sémantique, indépendante de la langue naturelle employée, correspond à un certain nombre de besoins. Il s'agit, notamment :

1. De supprimer l'emploi redondant et l'enchevêtrement des classes morphologiques et des classes syntaxiques ;

2. D'éliminer la synonymie syntaxique résultant des formulations lexématiques différentes des mêmes sémèmes ;

3. De construire un langage descriptif permettant la comparaison des modèles décrits à partir des manifestations formulées dans différentes langues naturelles.

Quant à la syntaxe elle-même, elle consiste, on s'en souvient, dans la division des sémèmes en deux classes :

Actants vs Prédicats,

les prédicats étant, à leur tour, divisés en

Fonctions vs Qualifications.

On dira donc que tout message sémantique appartient nécessairement à l'une des deux classes de messages possibles :

F /A/ ou Q /A/.

A l'intérieur de la classe des fonctions, on peut distinguer une sous-classe de modalités, dont la description, dans diverses langues naturelles, reste entièrement à faire. Nous dirons, dans une première approximation, qui ne nous engage pas, qu'elles sont caractérisées par leur relation hypotaxique par rapport au prédicat. Ainsi, dans les séquences :

*Jean aime jouer de la guitare,
La Terre semble ronde,*

aime et *semble* sont des modalités qui, logiquement antérieures aux prédicats, constituent le cadre de leur modification, dont la description, suivant sa propre visée, aura à tenir (ou à ne pas tenir) compte. Les messages construits à partir des deux propositions données pourront être formulés ainsi :

F (m)/A/ et Q (m)/A/.

A l'intérieur de la classe des qualifications, on peut distinguer également une sous-classe d'« aspects », définis par leur relation hypotaxique par rapport au prédicat. Ainsi, dans les propositions :

*Pierre est parti précipitamment,
Le chemin était très long,*

précipitamment et *très* peuvent être considérés comme des aspects : constitués en une classe de variables, ils modifient hypotaxiquement les prédicats.

Mal connus, souvent confondus avec les modalités, les aspects peuvent soit entrer dans la construction du sémème prédictif, soit se constituer en classes de variables, en facilitant certains types d'analyse intéressés aux prédicats. La distinction d'une sous-classe d'aspects garde donc entièrement son caractère opérationnel. Nous ne l'introduisons ici que pour montrer une des directions possibles de l'élargissement, à l'aide d'articulations hypotaxiques nouvelles, de la syntaxe sémantique. Les propositions naturelles se transcrivent alors en messages sémantiques de la forme :

F(a)/A/ et Q(a)/A/.

Nous dirons que les modalités et les aspects sont des *opérateurs* des prédicats.

Quant aux actants, nous avons déjà fixé provisoirement leurs rôles et leur nombre. Aux quatre actants, on ajoutera encore deux *circonstants*, dont il sera question plus tard : pour simplifier la notation, on les désignera :

également par des A majuscules, en numérotant tous les actants et les circonstants de 1 à 6 :

Sujet	A ₁
Objet	A ₂
Destinateur	A ₃
Destinataire	A ₄
Adjuvant	A ₅
Opposant	A ₆

On aura vite fait le tour de cette syntaxe, qu'on a voulue élémentaire, si l'on précise, en plus, que :

1. Les majuscules sont réservées aux seuls actants et prédicats (fonctions et qualifications), tandis que les minuscules dénotent les autres articulations hypotaxiques qu'on pourrait être amené à introduire ;

2. Les crochets servent à reconnaître les actants, les parenthèses les opérateurs, tandis que les prédicats sont signalés par l'absence de signes d'inclusion ;

3. Les relations entre unités syntaxiques sont indiquées ainsi :

- a) une relation hypotaxique quelconque : absence de signe ;
- b) une relation dont l'indication n'est pas pertinente pour la description : (;) ;
- c) la disjonction : (/) ;

4. L'ordre syntagmatique conventionnel adopté pour la transcription des messages entiers est le suivant :

$F/Q(m;a) [A_1; A_2; A_3; A_4; A_5; A_6]$.

Remarque I : Quelques autres signes, de caractère très général, ont été aussi utilisés. Leur définition est volontairement laissée en suspens, parce qu'on n'a pas tenu — pour des raisons didactiques, par précaution ou par ignorance — à se prononcer sur leur nature. Ainsi :

- a) $\simeq$ indique la corrélation ou l'équivalence (ou le désir de préciser de telles relations) ;
- b) vs indique l'opposition en général (qu'on cherche à préciser) ;
- c) $\rightarrow$ indique la présupposition ou l'implication.

Remarque II : L'indication des relations entre unités non syntaxiques n'entre pas dans le cadre de cette étude. Précisons toutefois que :

- a) Les sèmes sont indiqués par des minuscules, pour les distinguer à la fois des catégories sémiques et des sémèmes, marqués par des majuscules ;
- b) Les relations non précisées, mais hypotaxiques le plus souvent, entre les sèmes sont notées par le signe $+$. Nous avons tenu à ce que le contexte précise chaque fois la relation postulée.

Remarque III : Étant donné l'existence de nombreux systèmes de notation symbolique, source fréquente de confusion, nous avons cherché à réduire au minimum indispensable le nombre de signes utilisés. C'est pour les mêmes raisons que nous ne présentons ici que les rudiments d'une syntaxe, que chaque descripteur — à moins qu'il n'adopte son propre système de notation — pourra élargir selon ses besoins. Ainsi, nous n'avons même pas mentionné les quantificateurs (« un » vs « tout » ; « petite quantité » vs « grande quantité »), qui peuvent être considérés comme des opérateurs modifiant les actants, et dont la logique ne peut pas se passer. Leur rôle, dans la description sémantique, nous a paru beaucoup plus réduit.

d) La lexématique de la description.

Tout effort d'explicitation d'un sémème quelconque aboutit, on le sait, à la dénomination et, par conséquent, à la création d'un nouveau lexème. Incapable d'opérer autrement, la normalisation doit viser à accomplir cette dénomination de la manière la plus économique. Ainsi, les lexèmes du langage descriptif doivent être, dans la mesure du possible, univoques, c'est-à-dire ne recouvrir, suivant en cela l'exemple des lexiques scientifiques, qu'un seul sémème. Il est évident que, à moins d'utiliser des formants étrangers ou des combinaisons graphématiques nouvelles — et en devenant ainsi pratiquement illisible —, on ne peut y parvenir à tout coup. Il faut, par conséquent, chercher à atteindre un optimum de dénomination qui se situe entre l'absence de motivation et le risque de confusion, tout en renvoyant à la procédure de structuration le soin d'analyser les lexèmes descriptifs et de les consolider à l'aide de définitions de caractère sémique.

Remarque : Les amateurs de beau langage continueront à dénigrer ces néologismes souvent baroques et absurdes : ils ne sont pas conscients du fait que les lexèmes dénominatifs ne font pas partie de la langue naturelle, mais du langage descriptif second, et qu'ils ne sont pas plus français que les signes algébriques, par exemple.

On sait que les langues naturelles possèdent, en général, deux systèmes caractérisés de lexicalisation : le premier consiste à verser les sémèmes dans les classes grammaticales (verbes, adjectifs, etc.) ; le second procède par dérivation. Ainsi, tout sémème fonctionnel peut, en principe, être lexicalisé soit comme verbe : *résoudre*, *marcher*, *déménager*, etc., soit comme substantif déverbal : *solution*, *marCHE*, *déménagement*, etc. De même, tout sémème qualificatif peut se présenter soit comme adjectif : *long*, *certain*, *intransitif*, etc., soit comme substantif dérivé : *longueur*, *certitude*, *intransitivité*, etc. Cette redondance naturelle ne peut être qu'une source d'hésitations dans la pratique de la description. Sans parler de la difficulté fréquente d'établir la distinction entre prédicats et actants, l'analyse a souvent de la peine à reconnaître les différents actants. Ainsi, dans les énoncés du type :

la solution du problème = F/A_2 /,
la solution du professeur = F/A_1 /,

deux actants distincts ont une formulation grammaticale identique.

En face de telles ambiguïtés, il paraît plus économique d'éliminer l'un des deux procédés de dénomination, en excluant la lexicalisation par classes grammaticales, et d'adopter une procédure unique, qui ne conserve la motivation lexicale des classes de sémèmes que par le seul moyen de la dérivation suffixale. L'opération consiste :

1. A attribuer à tous les sémèmes la forme substantivale : comme il ne restera plus d'autres classes grammaticales auxquelles il pourra être opposé, le substantif, en tant que classe, se trouvera ainsi neutralisé ;

2. A lexicaliser les sémèmes par l'adjonction des seuls suffixes substantivaux appropriés : *-ement, -age, -tion, zéro, etc.*, lorsqu'il s'agit de fonctions ; *-ité, -itude, -ance, -eur, etc.*, pour lexicaliser les qualifications. Dans les cas où les moyens dérivatifs font défaut, les procédés périphrastiques du type *le fait de...* devront être employés. La description systématique des classificateurs (ou des définissants) utilisés par la lexicographie, et qui sont des synonymes, ou des équivalents, au niveau des définitions, des suffixes employés au niveau de la dénomination, pourrait être, à ce stade, d'un grand secours. Il est d'ailleurs inutile, pour le moment, d'entrer dans le détail de cette procédure, dont il s'agissait d'explicitier le principe : elle est, en effet, bien que de façon encore empirique, couramment employée depuis quelque temps.

Cette proposition, tendant à organiser une lexématique descriptive autonome, ne constitue, à vrai dire, qu'un épisode de la lutte que les linguistes mènent, de façon plus ou moins consciente, pour supprimer l'hétérogénéité foncière qui existe, dans les langues naturelles, entre les classes morphologiques et les classes syntaxiques. Notre façon de la conduire consiste, d'une part, dans la réduction des actants syntaxiques aux actants sémantiques et, de l'autre, dans la suppression des classes morphologiques au niveau du langage descriptif.

Remarque : La notation symbolique, que nous ne mentionnons même pas ici, ne pourra être introduite, pour des raisons pratiques évidentes, que plus tard, lorsque, à la suite de la réduction, le nombre des lexèmes descriptifs aura suffisamment diminué.

3° LA CONSTRUCTION

a) La construction du modèle : réduction et structuration.

Sous le nom de *normalisation*, nous venons, en fait, de proposer les premiers éléments d'une syntaxe et d'une lexématique du langage sémantique, c'est-à-dire les cadres métalinguistiques dans lesquels on pourra verser les contenus manifestés des corpus à décrire. Cette procédure constitue une garantie supplémentaire de l'homogénéité du texte ; elle aide aussi à repérer plus facilement ses redondances et ses articulations structurelles.

Car la phase de description qui est ainsi annoncée ne peut consister que dans la construction du modèle subsumant le texte, autrement dit, la transformation de l'inventaire de messages en structure. En effet, tout inventaire est une liste d'occurrences, dont la longueur dépend des particularités du texte ; le modèle, lui, est simple et ne peut comporter qu'un nombre limité de termes. La transformation de l'inventaire en structure comportera donc, en premier lieu, la procédure de réduction. D'un autre côté, qu'il soit conçu comme une succession ou comme un catalogue, l'inventaire est toujours une juxtaposition ; le modèle, en revanche, est une structure, c'est-à-dire une mise au jour des principes d'organisation relationnelle de la signification. La construction implique donc, en second lieu, la procédure de structuration.

Remarque : Si nous nous interdisions l'utilisation approximative, banalisée, du terme de *structuration*, c'est que nous voulons le réserver pour désigner une procédure déterminée de description, qui, opérant avec des inventaires réduits, vise la construction du modèle lui-même.

Les deux procédures de *réduction* et de *structuration* seront maintenant envisagées successivement.

Les réductions sont *simples* ou *complexes*.

b) Réductions simples.

La réduction apparaît, sous sa forme la plus simple, comme la suppression de la redondance. En effet, nous avons vu qu'un texte, étalé dans la temporalité du discours, ne peut être saisi comme permanence, c'est-à-dire, en somme, comme signification globale, que dans la mesure où les éléments fondamentaux de celle-ci se manifestent itérativement. La redondance, cependant, n'est pas seulement un phénomène quantitatif, car la répétition implique, le plus souvent, des variations notables de la forme du contenu. Par conséquent, la réduction de la redondance ne peut se faire qu'au prix d'un certain appauvrissement de la signification : le niveau de généralité une fois choisi, la description ne peut apparaître que comme la sélection des éléments de contenu pertinents et comme le rejet (ou la suspension provisoire) d'autres éléments, considérés comme stylistiques et non pertinents pour la construction du modèle. Ces éléments stylistiques, on le verra plus loin, peuvent être repris en vue d'une nouvelle analyse, ayant une visée différente.

La réduction consiste donc à reconnaître l'équivalence entre plusieurs sémèmes ou plusieurs messages et à l'enregistrer à l'aide d'une dénomination commune à toute la classe d'occurrences jugées équivalentes. Comme il est très difficile, sinon impossible, de reconnaître d'un seul coup toutes les équivalences, la procédure consistera presque toujours à pratiquer une série de réductions, constituant des étapes d'approximation successives. C'est

au descripteur, par conséquent, que revient de décider, au vu de son inventaire, à quelle étape de la réduction il sera le plus rentable d'introduire la normalisation, et à quel moment les sémèmes en construction pourront être dénommés de façon définitive.

Parmi les réductions simples, on distinguera trois types différents.

1. *La réduction des éléments identiques.* Plusieurs occurrences dont les formants et les contenus sont identiques peuvent être réduites et considérées comme une seule unité de contenu. Ainsi, dans le cas du test projectif de Stein déjà utilisé, si le début de phrase : *La vie d'une personne...* provoque 10 réponses identiques : *... compte plus que tout*, nous dirons qu'il suffira de retenir, pour les besoins de l'analyse (dans ce cas, en vue de la normalisation), une seule occurrence *compte plus que tout*. Deux remarques sont nécessaires à ce propos :

a) Malgré les pratiques courantes de la linguistique statistique, l'identité des formants n'est pas, à elle seule, un critère suffisant pour effectuer la réduction : elle vise, au contraire, l'équivalence des contenus, qui ne peut être assurée, dans le cas de la réduction des éléments identiques, que par la comparaison des contextes, constitutifs des sémèmes ;

b) La description sémantique considère la répétition, et, par là même, la fréquence relative des éléments itératifs du contenu, comme un phénomène normal, et non comme investie d'un statut particulier. La fréquence, dans un texte donné, d'éléments à formants identiques est un indice utile, révélateur de redondances camouflées probables, et son rôle, sur le plan pratique, n'est pas négligeable.

2. *La réduction des équivalences syntaxiques.* Les équivalences de ce genre, illustrées par l'exemple bien connu :

*A détruit B,
Destruction de B par A,
Action destructrice de A sur B,*

ne sont pourtant ni entièrement syntaxiques, ni tout aussi formelles que certains le prétendent. Ce sont, avant tout, des équivalences de contenu ; elles comportent, en plus, des variations lexicales d'importance inégale. Ainsi, dans la source d'exemples déjà citée, la qualification de *la vie d'une personne* par les occurrences :

*... est plus importante que tout,
... importe plus que tout le reste,
... est ce qu'il y a de plus important au monde*

présente des variations lexicales dans l'expression de la superlativité qui nous font considérer ces constructions comme équivalentes et non comme identiques. Les prétendues identités syntaxiques ne sont, le plus souvent, que des équivalences très faciles à reconnaître.

3. *La réduction des équivalences sémémiques.* Quand les lexèmes considérés comme d'éventuels noyaux sémiques constitutifs des sémèmes ne sont pas recouverts par des formants identiques, leur réduction exige une analyse sémique préalable. Une telle analyse des occurrences, considérées comme transformables en sémèmes, peut utiliser les procédures déjà décrites, allant de la simple comparaison de leurs définitions jusqu'à la mise au jour de leurs figures. Elle vise à expliciter un nombre suffisant d'éléments génériques communs à toutes les occurrences, permettant de les réduire à un seul sémème.

Le même test de Stein offre, pour juger de *la vie d'une personne*, à côté de la qualification *importante*, d'autres séries d'occurrences :

*... est ce qu'il y a de plus précieux (6 occurrences),
... compte plus que tout (10 occurrences),
... vaut plus que tout l'or du monde (4 occurrences).*

Ces 20 occurrences se trouvent d'abord réduites, grâce à de nombreuses identités d'expression, à un inventaire constitué de 3 exemplaires. Chacune des occurrences peut, ensuite, être divisée en deux segments. Les premiers segments :

*ce qu'il y a de plus,
plus que tout,
plus que tout l'or du monde,*

apparaissent comme des variables stylistiques d'un seul élément de signification (on n'a pas, à ce niveau d'analyse, à se demander s'il s'agit d'un sème ou d'une combinaison sémique), qu'on peut traduire par « superlativité ».

Les deuxièmes segments :

*est ... précieux,
compte,
vaut,*

sont, à leur tour, comparables, par rapprochement de leurs définitions, et comportent tous en commun un contenu sémique « estimation » (sans qu'une analyse sémique plus poussée soit nécessaire à ce niveau de réduction).

Il suffira ensuite de transformer le contenu sémique ainsi dégagé en qualification (en lui conférant, par la même occasion, la forme normalisée), et de considérer l'élément sémique « superlativité » comme un aspect de la qualification : à la suite de cette réduction, le sémème qualificatif peut être enregistré et transféré dans le langage sémantique sous la forme :

Q « estimabilité » (a : « superlativité »).

c) Réductions complexes.

Les trois types de réductions simples comportent des traits structuraux communs : la réduction s'y opère par la comparaison et la mise en évidence des identités sémiques, accompagnée, s'il y a lieu, de la suspension des éléments non identiques. Structuralement, la procédure repose donc sur l'utilisation des relations de conjonction et sur la neutralisation de celles de disjonction.

On réservera le nom de *réductions complexes* aux procédures qui mettent en jeu, principalement, les relations hypotaxiques ou hyperotaxiques. La réduction ne s'arrête donc pas à l'établissement des classes d'équivalences, mais cherche à réunir en une seule classe tous les éléments du contenu dont les rapports avec l'isotopie du texte peuvent être définis en termes de relations structurelles élémentaires.

Comme pour les réductions simples, nous distinguerons plusieurs types de réductions complexes. La manifestation sémantique étant toujours pluri-voque, il est très difficile de choisir des exemples simples. Il en est ainsi de ceux que nous allons proposer ici successivement : chacun d'eux comporte presque toutes les propriétés structurelles que nous voulons distinguer et analyser séparément. L'éclairage comptera donc plus que la valeur de l'objet éclairé.

1. *La réduction du figuratif*. En utilisant le commencement de phrase du test de Stein : *Lorsque Frank a vu son chef venir...*, nous avons obtenu de nos étudiants des réponses de deux genres. D'une part, des réponses du type :

... il a eu peur (3 occurrences),
... il prit peur (3 occurrences),

qui, après les réductions simples, donnent lieu à la formulation du message :

Q (peur) [A₁ (Frank) ; A₂ (chef)].

D'autres réponses, telles que :

... il tressaillit,
... il blêmit,
... il a pâli,

se présentent, en revanche, comme des manifestations figuratives de la même « peur ». Etant donné l'isotopie noologique choisie pour la description, et le fait que les acteurs du message manifestent les actants « inférieur » et « supérieur », il peut être admis que la réduction doit partir du comportement pratique, tel que *blémissement*, pour le réduire à sa signification mythique « peur », et non inversement. Mais on voit, en même temps, que les prédicats pratiques de ce genre sont hypotaxiques et se présentent comme

des définitions événementielles de « peur », ouvrant un paradigme de variations stylistiques en nombre indéfini. Dès lors, la classe occurrence d'équivalents hypotaxiques peut être élargie aux réponses du genre :

... il se sauva,
... il s'est caché,
... il s'est dissimulé derrière le tronc d'arbre,
... il a tourné à l'angle de la rue, etc.,

les séquences définitionnelles, nous l'avons vu, pouvant être intégrées dans la classe des dénominations.

2. *Réduction hypotaxique et réduction hyperotaxique*. Soit une séquence du discours, tirée des *Lettres philosophiques* (« Première Lettre sur les Quakers ») de Voltaire :

« (et lorsque après des batailles gagnées)
tout Londres brille d'illuminations,
que le Ciel est enflammé de fusées,
que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches,
[des orgues, des canons,
(nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la
[publique allégresse) ».

Le segment que nous avons isolé, en mettant entre parenthèses le reste de la séquence, se présente sous la forme de trois propositions, que l'on pourrait traduire en trois messages sémantiques. On voit pourtant que les trois propositions (comme d'ailleurs l'énumération des déterminations de « bruit ») constituent en fait une enflure stylistique voulue par Voltaire : leur réduction à une seule proposition qui les subsumerait est par conséquent nécessaire, et l'énoncé approximatif : *Londres célèbre la victoire*, par exemple, est équivalent au segment entier, antérieurement à toute normalisation, qui donnerait quelque chose comme

F (réjouissance) [A₁ (non-quaker) ; quantificateur (tous)].

Le problème, présenté ainsi dans un cadre rhétorique, paraît simple. En réalité, il touche au fonctionnement morphématique du langage, dont les figures d'ellipse ou de litote ne rendent compte que très partiellement. Toute fonction linguistique, correspondant à un comportement dit « réel », peut être considérée comme hyperotaxique : elle subsume une série virtuelle possible de fonctions partielles, recouvrant des comportements plus détaillés ; elle peut aussi être regardée comme hypotaxique : elle renvoie effectivement ou peut renvoyer à une fonction dénominative, désignant tout un algorithme de fonctions partielles. Considéré dans une perspective de dénomination et appliqué aux unités de discours plus larges, le même problème se retrouve en documentation, où, sous le nom de *condensation*, il implique une procédure complexe et mal étudiée de la confection des résumés (= *abstracts*). La procédure inverse, l'expansion, peut être reconnue dans ce modèle discursif de l'enseignement français qu'est la dissertation, figée dans

la forme que lui a léguée, avant de s'endormir, la rhétorique classique. Les deux procédures complémentaires réclament l'élaboration des règles de réduction et de production qui les constitueraient en techniques de description et de découverte.

Si la formulation de telles règles ne paraît pas impossible, une difficulté, tout aussi bien théorique que pratique, mérite d'être relevée : elle concerne le niveau optimal que doit viser la réduction. Le problème n'est pas d'ordre quantitatif : il ne s'agit pas de savoir combien de fonctions devra comporter chaque algorithme, ni quelles sont les dimensions de l'algorithme dénombrable. Le maintien de l'isotopie du texte tout le long de la description, en opérant successivement des condensations et des expansions des fonctions, est un problème de pondération qui introduit des éléments d'appréciation subjectifs gênants. La réussite de l'analyse fonctionnelle dépend notamment de ce facteur : dans le chapitre consacré en partie à l'analyse du conte populaire, nous avons été amené à remanier quelque peu l'inventaire des fonctions établi par Propp, pour rendre plus équilibrée la structure du récit. Le lecteur verra, grâce à cet exemple, qu'en plus de l'isotopie, qui est un concept fondamental de la description, la réduction doit tenir compte de l'économie générale du récit, c'est-à-dire de la cohérence interne du modèle.

Vue sous cet angle, la réduction apparaît comme pouvant prendre tantôt la forme de *condensation*, c'est-à-dire de la dénomination des fonctions hyperotaxiques, tantôt la forme d'*expansion*, c'est-à-dire de la partition d'une fonction trop générale en fonctions hypotaxiques, bien que celles-ci ne soient pas toujours nommément présentes dans la manifestation.

3. *La réduction des fonctions aux qualifications.* Deux problèmes distincts, mais qui, en pratique, se confondent souvent, doivent être considérés sous cette rubrique : il s'agit, d'une part, de la difficulté de reconnaître à coup sûr, lors de la procédure de normalisation, les sèmes qualificatifs et de les distinguer des sèmes fonctionnels ; il s'agit, d'autre part, lors de la procédure de réduction, de prendre en charge les sèmes fonctionnels reconnus et enregistrés comme tels et de les verser, séparément ou en tant que classe, dans l'inventaire des sèmes qualificatifs.

a) Le premier de ces cas se trouve illustré, et en partie éclairci, par les épreuves sémantiques élaborées par M^{me} L. Irigaray, et auxquelles ont été soumis des déments séniles hospitalisés à Sainte-Anne. Ainsi, invités à choisir entre trois séquences celle qui serait équivalente de la dénomination *docteur* :

Le docteur est-il celui qui arrange les voitures ?
« « « *celui qui conduit les trains ?*
« « « *celui qui soigne les malades ?*

les sujets testés ont éprouvé des difficultés considérables à distinguer entre la séquence qui exprime la qualification du docteur et celles qui lui attribuent des fonctions. Il ne semble pas douteux qu'il s'agisse là d'un seuil structurel

qui marque l'affaiblissement ou la cessation, chez les malades observés, de l'activité que nous avons reconnue comme métalinguistique.

Il ne s'agit pourtant pas que de cela. Ce qui a joué en partie ici, et ce qui peut se reproduire, en présence de distinctions moins brutales, lors de toute analyse, c'est le fait que les séquences à interpréter possèdent toutes des fonctions comportant l'aspect itératif. Dans le cas présent, l'itérativité se trouve manifestée par la combinaison du présent, qui comporte, hypotaxiquement, la catégorie aspectuelle « imperfectif » vs « perfectif », syncrétisée avec le pluriel des actants-objets. Il suffit, par conséquent, que l'aspect itératif ou duratif, soit saisi avant la fonction pour que celle-ci, dégradée en figure spécifique de la définition, apparaisse comme une qualification, c'est-à-dire comme un attribut permanent de l'actant. Il en est de même d'ailleurs, lorsque les fonctions comportent des modalités telles que « savoir » ou « pouvoir », qui les transforment en qualités permanentes. L'énumération ne s'arrête pas là : dans l'exemple que nous avons donné de la réduction de la manifestation figurative au niveau non figuratif, ce qui permet de transformer la fonction perfective de *il se sauva* en qualification « peur » c'est l'itérativité des réponses, c'est-à-dire l'inscription d'une occurrence dans le corpus collectif.

La nature des relations entre qualifications et fonctions semble devoir être précisée. A supposer que la description relève, à partir d'un corpus représentatif, la totalité des fonctions attribuées à un actant quelconque, leur inventaire ne pourra nous offrir tout au plus que la *sphère d'activité* de l'actant. L'analyse ultérieure ne pourra que mettre l'accent sur les fonctions redondantes, et le modèle élaboré ne rendra compte que de la structure des comportements caractéristiques. Un tel traitement des fonctions, bien que légitime, risque de les faire paraître à tout moment, qu'elles soient prises séparément une à une, au niveau des inventaires partiels, ou enfin en état de modèle constitué, comme hypotaxiques par rapport aux qualifications, aux inventaires ou aux modèles qualificatifs. S'il en est ainsi, des procédures de transformation des fonctions en qualifications sont théoriquement possibles et, en effet, nous allons essayer, à l'occasion, d'en donner quelques échantillons. De tels traitements des fonctions, cependant, ne doivent pas être confondus avec la description des modèles fonctionnels proprement dits : on voit dès maintenant que tout inventaire de fonctions n'est pas implicitement subordonné à un modèle de caractère fonctionnel, que celui-ci présume l'existence d'une programmation minimale entre fonctions, les transformant en consécution.

Une double vocation de l'analyse fonctionnelle apparaît ainsi : tant qu'elle ne tient compte que des relations existant entre les fonctions et les actants, ses modèles sont comparables et, dans certaines conditions, hypotaxiques, même, par rapport aux modèles qualificatifs ; dans la mesure où elle s'intéresse aux relations entre fonctions, elle est capable d'expliciter des modèles rendant compte non plus des modes d'existence, mais des modes de transformation des micro-univers sémantiques.

d) Le sémantique et le stylistique.

La réflexion sur les procédures de description déjà envisagées montre que chaque pas en avant consiste à la fois dans la sélection et dans l'élimination des éléments de signification. La démarche descriptive elle-même apparaît, dans son ensemble, comme une recherche de constantes du contenu aux dépens de ses variables, progressivement abandonnées, comme une valorisation de la substance du contenu par la mise entre parenthèses des éléments de sa forme.

On dira donc que la description d'un corpus quelconque est sémantique dans la mesure où, en partant des occurrences, elle les transforme en inventaires, et ceux-ci en classes et, éventuellement, en classes des classes, pour aboutir à la construction du modèle rendant compte du mode d'existence du micro-univers sémantique manifesté par le corpus. Mais cette démarche ascendante de la description peut et, parfois, doit être complétée par la démarche descendante, qui aura pour tâche, en partant du modèle-invariant, de réunir les variables abandonnées à chaque étape et de les constituer en structures systématiques ou morphématiques, sortes de sous-modèles rendant compte du fonctionnement et de la productivité des structures hiérarchiquement supérieures. Nous appellerons *stylistique* cette démarche descendante de la description.

Deux modes d'investigation stylistique peuvent alors être distingués. Le premier, correspondant au niveau de la réduction complexe, antérieurement reconnu, sera de nature hypotaxique (*métonymique*) et cherchera à rendre compte des types de relations définissant la distance qui sépare les sémèmes construits lors de la première réduction de l'isotopie définitivement établie. Il s'agira là de ce qu'on pourrait appeler la *stylistique sémémique*. Bien que située à un niveau de généralité plus élevé, elle correspond, en gros, aux types de relations étudiées depuis longtemps sous les noms de *figures* et de *tropes*. Le second mode de description stylistique aura à reprendre les variables laissées de côté lors de la réduction simple : il aura, par conséquent, à s'occuper des relations de nature disjonctive (*métaphorique*) et à promouvoir l'analyse sémique des occurrences qui se laissent construire en sémèmes descriptifs. Il s'agirait, dans ce cas, d'une *stylistique sémique*. Elle correspondrait, par ses préoccupations, à une discipline linguistique quelque peu négligée, la *formation des mots*, que les tendances actuelles de la linguistique ne tarderont pas à remettre en faveur. Les descriptions de J. Dubois visant à expliciter ce qu'il considère comme des micro-systèmes (cf. *voie* $\simeq$ *chemin* $\simeq$ *route*; *an* $\simeq$ *année*; *matin* $\simeq$ *matinée*; etc.) pourraient servir de modèle à ce genre de recherches.

Remarque : Nous sommes conscient de la polysémie terminologique que nous introduisons ici. Ainsi, la démarche sémantique de la description n'est sémantique que dans sa visée : le modèle auquel elle doit aboutir sera construit à l'aide de catégories sémiques relevant, en principe, du niveau sémantique immanent.

Quant à la démarche stylistique, elle ne s'identifie que partiellement avec la strate stylistique structurelle, tout en laissant de côté le problème des relations entre les strates fondamentale et historique. Plutôt que d'élaborer une terminologie pléthorique, nous cherchons à réunir d'abord les conditions d'une terminologie.

Si les deux démarches, sémantique et stylistique, ne sont que deux phases d'une même description, la seconde démarche présuppose toutefois la première : on ne peut parler d'analyse stylistique que dans la mesure où la description sémantique est déjà achevée, qu'à partir du moment où une strate isotope du contenu est établie dans son invariance pour que la recherche de ses variables ait un sens. Sans cela, tout, dans le langage, risque — et cela n'arrive que trop souvent — d'apparaître comme stylistique et le malentendu sous-jacent à toute controverse entre les tenants de l'approche littéraire et les linguistes ne peut que se généraliser.

e) La structuration.

Le terme de *structuration* est réservé pour désigner la procédure de description complémentaire de celle de la réduction. Il paraît utile du fait de son sens littéral de « mise en structure », appliqué aux éléments de signification obtenus par la réduction.

La constatation que les procédures de réduction et de structuration sont complémentaires remet en question, une fois de plus, le statut diachronique de la description considérée comme procédure. En effet, si les résultats de la description — ou l'exposé de la marche à suivre que nous faisons en ce moment — auront tendance à faire apparaître les deux termes comme définissant les phases successives qui caractérisent deux opérations distinctes, la description elle-même ne peut pas se concevoir comme diachronique. Un inventaire des occurrences ne peut être réduit à une classe et dénommé par un sémème unique que dans la mesure où un autre inventaire, diamétralement opposé, est en même temps constitué et dénommé. Expliquons-nous : la réduction d'un inventaire, pris isolément, à un sémème construit est toujours possible, et nous l'avons prouvé, par exemple, en opérant la réduction des équivalences de la classe « fatigué ». Mais une telle réduction ne sera pas nécessairement pertinente, si elle n'est pas opérée dans le cadre d'un corpus donné et en vue d'une description isotope : toute manifestation discursive close est justiciable d'une structure qui lui est propre, et les inventaires d'équivalences sont susceptibles de varier d'un corpus à l'autre. Cela revient à dire que la réduction, dans ce cas, présuppose la représentation, même hypothétique, des structures à décrire, mais qu'à son tour la structuration, pour être menée à bien, présuppose les réductions achevées.

La présupposition réciproque caractérise, on le sait, l'articulation complexe de la structure élémentaire de la signification. On peut donc dire

non seulement que la description, conçue comme métalangage, possède sa structure propre, mais que son fonctionnement, c'est-à-dire, au fond, la recherche descriptive, implique la saisie simultanée des procédures dont elle est constituée. Les procédures dont les termes font partie d'une structure complexe statique sont dites *complémentaires* lorsqu'elles sont saisies au moment du fonctionnement de la même structure, sans que, pour autant, le statut synchronique de la structure puisse être remis en question. La description est donc une praxis métalinguistique, au cours de laquelle toutes les procédures dont l'ensemble constitue le modèle descriptif sont simultanément présentes et agissantes. Les procédures de description ne sont, dans cette perspective, que des règles de fonctionnement de la structure qu'est la description, tout comme les règles grammaticales rendent compte du fonctionnement de la structure grammaticale.

Le corpus à décrire peut être simple et se satisfaire d'une seule structuration; il peut être plus complexe et en exiger plusieurs : la description se divisera, dans ce cas, en une série de descriptions partielles indépendantes, s'emboîtant hiérarchiquement les unes dans les autres. Ce qu'il faut retenir, c'est que chaque description partielle ne peut organiser les contenus sémémiques, obtenus par les réductions, que comme des articulations de la structure élémentaire.

f) L'homologation et la génération.

Pour mieux comprendre la complémentarité des démarches de réduction et de structuration, nous aimerions introduire ici le concept d'*homologation*. Selon le *Vocabulaire philosophique* de Lalande, dans un système de relations du type :

A vs B
A' vs B'

A et A' sont dits « homologues » par rapport à B et B'. Plus particulièrement, « en mathématique, les parties correspondantes de deux figures semblables ou, plus généralement, corrélatives sont dites homologues ». En restreignant, pour l'adapter à nos besoins immédiats, la définition de ce concept, nous dirons que

S_(s) vs non S_(non s),
S'_(s) vs non S'_(non s),

ce qui signifie : deux sémèmes S et S' seront dits homologues par rapport à non S et non S' s'ils possèdent en commun un contenu sémique s (c'est-à-dire au moins un sème), qui, considéré comme terme positif, est présent en même temps, sous sa forme négative de non s, dans les sémèmes non

S et non S'. Autrement dit, la réduction des sémèmes-occurrences S et S' à un seul sémème descriptif n'est pertinente que si le contenu sémique identique qui permet cette réduction est également présent, sous sa forme catégorique négative, dans l'inventaire parallèle des occurrences non S et non S' réductible lui aussi, et en même temps, à un autre sémème descriptif, qui est homologue par rapport au premier. L'homologation ainsi comprise subsume, par conséquent, à la fois la réduction et la structuration.

On voit alors que ce qui caractérise les réductions simples, c'est l'identification des contenus sémiques s d'un inventaire d'occurrences donné, et que celle-ci exige la présence « structurante », c'est-à-dire disjoignante, de termes négatifs des catégories sémiques dont on cherche à identifier les termes positifs. Les réductions complexes impliquent, en plus de la base généralement classématique, commune à toutes les occurrences, la présence des contenus sémiques dont l'équivalence ne peut être établie que grâce aux relations hypotaxiques.

L'homologation, considérée jusqu'à présent comme binaire, peut être élargie jusqu'aux dimensions de la structure élémentaire articulée en six termes. Si l'on admet qu'une catégorie binaire peut se manifester en six sémèmes-occurrences en constituant des écarts de signification suffisants, la possibilité d'une homologation qui opérerait la réduction à l'intérieur du cadre structurel articulé de la même façon ne peut pas être exclue.

Le concept d'*homologation* nous aide également à faire un pas vers la compréhension des transformations structurelles que nous avons situées dans les zones d'enchevêtrement de corpus de caractère diachronique. Roman Jakobson, qui a été l'un des premiers à s'y intéresser, a proposé de les interpréter dans le cadre de la surdétermination des éléments structurels. Ainsi, la disparition de la déclinaison de l'ancien français peut s'expliquer par la mise en place préalable de l'ordre syntagmatique des éléments de l'énoncé, qui, du fait de la redondance, libère ensuite les formants désinentiels et autorise leur chute. Cet exemple ne rend compte, il est vrai, que de la substitution des formants : la catégorie actantielle « sujet » vs « objet », exprimée de façon redondante pendant une période d'enchevêtrement des signifiants, sort inchangée de l'épreuve.

Mais on peut très bien concevoir de telles surdéterminations sur le plan du contenu : une structure binaire homologuée, fonctionnant comme une permanence et produisant de façon redondante des sémèmes de substitution homologués : S', S'', S''', etc., en relation de disjonction avec les sémèmes non S', non S'', non S''', peut se mettre à générer, à un moment donné, non plus les sémèmes binaires, mais une structure sémémique ternaire, comportant, en plus des sémèmes polarisés, un troisième sémème articulant le terme complexe. Pour peu que la génération des occurrences articulées en trois termes persiste, une *zone d'enchevêtrement*, comportant à la fois les structures binaires et les structures ternaires, se trouve constituée, ne laissant subsister, ensuite, que la structure ternaire seule. Ce type de transformation

structurelle a été décrit par Lévi-Strauss (*Anthropologie structurale*, p. 248), qui montre comment une structure binaire homologuée, telle que

S (vie) vs non S (mort),
S₁ (agriculture) vs non S₁ (guerre),

est propre à générer un troisième terme complexe ou médiateur :

Agriculture vs Chasse vs Guerre
(positif) (complexe) (négatif)

Remarque : En fait, le problème est, comme d'habitude, plus complexe qu'il ne paraît à première vue : on ne voit pas pourquoi la substitution, effectuée au niveau de la variation des occurrences, affecte, à un moment donné, la structure elle-même. L'interprétation traditionnelle du changement par l'usure historique ne paraît pas satisfaisante. Nous reprendrons le problème plus loin, en analysant la structure *vie* vs *mort* chez Bernanos.

À la génération de nouveaux termes structurels, on peut opposer la dégénération des structures, qui se trouvent simplifiées par des transformations en sens inverse. Il suffira de se rappeler ici la conception de Brøndal, pour qui le progrès de l'esprit humain s'identifie avec la simplification, qui tend à binariser les structures, c'est-à-dire qu'au fond il s'identifie avec la dégénération des structures. Il est entendu que l'interprétation valorisante de Brøndal — que notre terminologie ne fait que retourner — reste étrangère aux préoccupations linguistiques.

g) Les contenus institués et leur organisation.

Avec l'homologation, qui résume les différentes procédures de réduction en les subordonnant à l'exigence d'une mise en structure corrélatrice, s'achèvent l'énumération et la formulation des procédures générales de la description des micro-univers sémantiques, partant du corpus de manifestation clos. Les démarches suivantes qu'on pourrait proposer concerneraient déjà l'organisation des modèles particuliers.

En effet, les procédures gardent leur caractère général tant qu'il s'agit de la description du contenu proprement dit, c'est-à-dire du contenu institué, à l'intérieur d'une manifestation redondante et close, par l'activité prédictive du discours et décrit, par conséquent, à partir des inventaires de messages. L'analyse des classes des prédicats, qualificatifs ou fonctionnels, institue, en effet, séparément ou ensemble (à l'aide de péréquations dont les règles restent à préciser), les actants sémantiques : à la suite de la description du contenu dont nous venons d'étudier les procédures, on se trouvera donc, en principe, en présence d'autant de structures simples homologuées qu'il y a d'actants. Une nouvelle étape de la description, consacrée à une nouvelle structuration d'actants, à leur reconnaissance et à la mise en place d'une constitution du micro-univers décrit, devra être envisagée.

Mais une autre issue est également possible. L'analyse prédictive, ayant transformé l'inventaire des messages fonctionnels en un petit nombre de structures de contenu homologuées, au lieu d'attribuer les structures aux actants, peut, au contraire, s'intéresser aux relations entre les classes de fonctions et considérer les contenus homologués comme constitutifs de ces classes, et non des actants. Nous avons vu, en établissant les fonctions que l'analyse fonctionnelle proprement dite ne peut être conçue que si les fonctions — qui seront, à l'étape de la description où nous sommes parvenus — investies de contenus analysés et homologués — présentent entre elles des relations de consécution, que si elles manifestent une diachronie, un « avant » et un « après » logiques. Une étape descriptive différente de la construction actantielle, organisant les fonctions investies de contenus en une séquence transformationnelle, devra dès lors être prévue.

Cette dernière étape de structuration, consacrée à l'organisation des contenus institués et investis soit dans les actants, soit dans les fonctions, doit achever la description. Dans sa phase institutionnelle prévue, celle-ci est restée essentiellement taxinomique, organisant les significations en contenus hiérarchiques disponibles. Les modèles qu'il faut chercher à décrire à partir de là doivent les particulariser : leur mode d'existence est celui du micro-univers décrit. Mais, en même temps, ils sont plus généraux que des contenus particuliers et paraissent comme des invariants, comme des types d'organisation de la signification en micro-univers, dont les contenus investis ne sont que des variables.

Nous nous trouvons, on le voit, dans le domaine des conjectures, où toute formulation d'hypothèses paraît prématurée. Aussi avancerons-nous en tâtonnant : les trois chapitres qui suivent constituent des échantillons de réflexions et d'analyses partielles, explorant des domaines particuliers. Les généralisations auxquelles celles-ci peuvent se prêter n'auront, évidemment, qu'une valeur hypothétique.

RÉFLEXIONS SUR LES MODÈLES ACTANTIELS

1° Deux niveaux de description.

Lorsqu'un mythologue, Georges Dumézil par exemple, se propose de décrire une population divine en analysant un à un tous ses représentants, la procédure qu'il utilise emprunte deux voies différentes :

1. En choisissant un dieu quelconque, il constitue, à l'aide de tous les textes sacrés, mythologiques, folkloriques, etc., un corpus de propositions dans lesquelles le dieu en question entre comme actant. A partir de l'inventaire des messages fonctionnels, les réductions successives, suivies d'homologation, lui permettent de constituer ce qu'on peut désigner comme la *sphère* d'activité du dieu ;

2. En constituant un corpus parallèle, qui contient la totalité des qualifications de ce dieu telles qu'on peut les retrouver sous forme de surnoms, d'épithètes stéréotypées, d'attributs divins, ou bien dans des syntagmes en expansion comportant des considérations de caractère théologique, son analyse permet d'établir la physionomie morale du dieu considéré.

Il en résulte deux définitions possibles du même dieu : la première, tout en partant du principe qu'un dieu se reconnaît par ce qu'il fait, mais considérant son activité comme mythique, l'inscrit comme un des actants d'un univers idéologique ; la seconde le situe comme un des actants à l'aide desquels se conceptualise une axiologie collective.

Les choses ne se passent pas autrement sur terre : ainsi, lorsque, par exemple, après avoir choisi, pour sa description de l'univers racinien, l'analyse fonctionnelle, R. Barthes affirme que la tragédie racinienne n'est pas psychologique, il ne peut que choquer les tenants des explications qualificatives traditionnelles.

Nous avons vu qu'à ce niveau de description les deux analyses prédictives — fonctionnelle et qualificative —, loin d'être contradictoires, pouvaient au contraire, dans certaines conditions, être considérées comme complémentaires, et leurs résultats comme convertibles de l'un à l'autre modèle : le dieu pouvait agir conformément à sa propre morale ; ses comportements itératifs, jugés typiques, pouvaient lui être intégrés comme

autant de qualités. Le problème de la disjonction des démarches descriptives ne se pose que plus tard, lorsque, de tels actants étant déjà institués, c'est-à-dire investis de contenus, il faut tenter la description du micro-univers à l'intérieur duquel ils existent ou ils agissent. Cette nouvelle description, située à un niveau supérieur, ne sera possible que si l'on dispose, pour l'entreprendre, au moins d'un certain nombre d'hypothèses concernant la visée. Mais, pour les constituer, il faut essayer de répondre d'abord à deux sortes de questions : a) quels sont les relations réciproques et le mode d'existence en commun des actants d'un micro-univers ? — b) quel est le sens très général, de l'activité que l'on attribue aux actants ? en quoi consiste cette « activité », et, si elle est transformatrice, quel est le cadre structurant de ces transformations ?

Nous allons essayer de répondre d'abord à la première de ces questions.

2° Les actants en linguistique.

Nous avons été frappé par une remarque de Tesnière — qu'il ne voulait probablement, que didactique — comparant l'énoncé élémentaire à un spectacle. Si l'on se rappelle que les *fonctions*, selon la syntaxe traditionnelle, ne sont que des rôles joués par les mots — le sujet y est « quelqu'un qui fait l'action » ; l'objet, « quelqu'un qui subit l'action », etc. —, la proposition, dans une telle conception, n'est en effet qu'un spectacle que l'on donne à lui-même l'*homo loquens*. Le spectacle a cependant ceci de particulier, c'est qu'il est permanent : le contenu des actions change tout au long du temps, les acteurs varient, mais l'énoncé-spectacle reste toujours le même, car sa permanence est garantie par la distribution unique des rôles.

Cette permanence de la distribution d'un petit nombre de rôles, disons de trois, nous ne peut être forfuite : nous avons vu que le nombre d'actants est déterminé par les conditions aprioriques de la perception de la signification. Quant à la nature des rôles distribués, il nous a paru plus difficile de nous prononcer : il nous a semblé au moins indispensable de corriger la formulation ternaire, boiteuse, en lui substituant deux catégories actantielles sous forme d'oppositions :

sujet vs objet,
destinateur vs destinataire.

A partir de là, nous avons pu tenter l'extrapolation suivante : puisque le discours « naturel » ne peut ni augmenter le nombre des actants ni élargir la saisie syntaxique de la signification au-delà de la phrase, il doit en être de même à l'intérieur de tout micro-univers ; ou plutôt le contraire : le micro-univers sémantique ne peut être défini comme univers, c'est-à-dire comme un tout de signification, que dans la mesure où il peut surgir à tout moment devant nous comme un spectacle simple, comme une structure actantielle.

Deux aménagements d'ordre pratique ont été ensuite nécessaires pour ajuster ce modèle actantiel, emprunté à la syntaxe, à son nouveau statut

sémantique, et aux nouvelles dimensions du micro-univers : envisager, d'une part, la réduction des actants syntaxiques à leur statut sémantique (Marie, qu'elle reçoive la lettre ou qu'on la lui envoie, est toujours « destinataire »); réunir, d'autre part, toutes les fonctions manifestées dans un corpus et attribuées, quelle que soit leur dispersion, à un seul actant sémantique, afin que chaque actant manifesté possède, derrière lui, son propre investissement sémantique et qu'on puisse dire que l'ensemble des actants reconnus, quelles que soient les relations entre eux, sont représentatifs de la manifestation tout entière.

Voilà où en est l'hypothèse d'un modèle actantiel envisagé comme un des principes possibles de l'organisation de l'univers sémantique, trop considérable pour être saisi dans sa totalité, en micro-univers, accessibles à l'homme. Il faudrait maintenant que les descriptions concrètes des domaines délimités, ou, du moins, des observations de caractère général qui, sans être appuyées sur des analyses précises, porteraient pourtant sur des ensembles signifiants vastes et divers, viennent confirmer ces extrapolations linguistiques, en apportant en même temps des renseignements sur la signification et les articulations possibles des catégories actantielles.

3° Les actants du conte populaire russe.

Une première confirmation de cette hypothèse a été apportée pour nous par V. Propp, dans sa *Morphologie du conte populaire russe*, dont la traduction américaine, relativement récente, n'est connue que depuis peu en France. Après avoir défini le conte populaire comme un étalement, sur la ligne temporelle, de ses 31 fonctions, Propp se pose la question des actants, ou des *dramatis personae*, comme il les appelle. Sa conception des actants est fonctionnelle : les personnages se définissent, d'après lui, par les « sphères d'action » auxquelles ils participent, ces sphères étant constituées par les faisceaux de fonctions qui leur sont attribués. L'invariance que l'on peut observer en comparant tous les contes-occurrences du corpus est celle des sphères d'action qui sont attribuées aux personnages (que nous préférons appeler *acteurs*), variables d'un conte à l'autre. En illustrant cela à l'aide d'un schéma simple (v. ci-dessous), on voit que, si l'on définit les fonctions

	message 1		message 2		message 3	
Conte 1	F ₁	a ₁	F ₂	a ₁	F ₃	a ₁
Conte 2	F ₁	a ₂	F ₂	a ₂	F ₃	a ₂
Conte 3	F ₁	a ₃	F ₂	a ₃	F ₃	a ₃

F₁, F₂ et F₃ comme constituant la sphère d'activité d'un certain actant A, l'invariance de cette sphère d'activité d'un conte à l'autre permet de considérer les acteurs a₁, a₂ et a₃ comme des expressions occurrenceielles d'un seul et même actant A₁, défini par la même sphère d'activité.

Il en résulte que, si les acteurs peuvent être institués à l'intérieur d'un conte-occurrence, les actants, qui sont des classes d'acteurs, ne peuvent l'être qu'à partir du corpus de tous les contes : une articulation d'acteurs constitue un *conte* particulier; une structure d'actants, un *genre*. Les actants possèdent donc un statut métalinguistique par rapport aux acteurs; ils présupposent, d'ailleurs, l'analyse fonctionnelle, c'est-à-dire la constitution des sphères d'action, achevée.

Cette double procédure : l'institution des acteurs par la description de leurs fonctions et la réduction des classes d'acteurs à des actants du genre permet à Propp d'établir un inventaire définitif des actants, qui sont :

- 1° the villain;
- 2° the donor (provider);
- 3° the helper;
- 4° the sought-for person (and her father);
- 5° the dispatcher;
- 6° the hero;
- 7° the false hero.

Cet inventaire l'autorise à donner une définition actantienne du conte populaire russe, comme étant un récit à 7 personnages.

4° Les actants du théâtre.

Au point même où Propp arrête son analyse, nous retrouvons un autre inventaire assez semblable, le catalogue des « fonctions » dramatiques présenté par E. Souriau dans son ouvrage sur *les 200 000 Situations dramatiques*. La réflexion de Souriau, quoique subjective et ne s'appuyant sur aucune analyse concrète, n'est pas très éloignée de la description de Propp; elle prolonge même, dans une certaine mesure. Il est peu probable que Souriau ait connu l'ouvrage de Propp. Une telle question n'est même pas pertinente. L'intérêt de la pensée de Souriau consiste dans le fait d'avoir montré que l'interprétation actantienne pouvait s'appliquer à un type de récits — les œuvres théâtrales — bien différent du conte populaire et que ses résultats pouvaient être comparables aux premiers. On y trouve, quoique exprimée en d'autres termes, les mêmes distinctions entre l'histoire événementielle (qui n'est pour lui qu'une suite de « sujets dramatiques ») et le niveau de la description sémantique (qui se fait à partir des « situations », décomposables en procès des actants). On y trouve, finalement, un inventaire limitatif des actants (qu'il baptise, selon la terminologie syntaxique traditionnelle, du nom de *fonctions*). Par malheur, après avoir hésité quelque temps entre 6 et 7 fonctions dramatiques, Souriau s'est finalement décidé à limiter leu

nombre à 6 (nombre contesté, d'ailleurs, par Guy Michaud, dans ses *Techniques de l'œuvre*, qui voudrait rétablir la septième fonction, celle du traître) : on aurait ainsi obtenu des définitions parallèles de deux « genres » différents — conte populaire et pièce théâtrale —, qui, chacun séparément, auraient prétendu être des récits à 7 personnages.

L'inventaire de Souriau se présente de la façon suivante :

Lion la Force thématique orientée ;
Soleil le Représentant du Bien souhaité, de la Valeur orientante ;
Terre l'Obtenteur virtuel de ce Bien (celui pour lequel travaille le Lion) ;
Mars l'Opposant ;
Balance l'Arbitre, attributeur du Bien ;
Lune la Rescousse, redoublement d'une des forces précédentes.

Il ne faut pas se laisser décourager par le caractère, énergétique et astrologique à la fois, de la terminologie de Souriau : elle ne réussit pas à voiler une réflexion qui ne manque pas de cohérence.

5° La catégorie actantielle « Sujet » vs « Objet ».

Les définitions de Propp et de Souriau confirment notre interprétation sur un point important : un nombre restreint de termes actantiels suffit à rendre compte de l'organisation d'un micro-univers. Leur insuffisance réside dans le caractère à la fois trop et insuffisamment formel qu'on a voulu donner à ces définitions : définir un genre par le seul nombre des actants, en faisant abstraction de tout contenu, c'est placer la définition à un niveau formel trop élevé ; présenter les actants sous la forme d'un simple inventaire, sans s'interroger sur les relations possibles entre eux, c'est renoncer trop tôt à l'analyse, en laissant la deuxième partie de la définition, ses traits spécifiques, à un niveau de formalisation insuffisant. Une catégorisation de l'inventaire des actants paraît donc nécessaire : nous allons la tenter, en comparant, dans une première approximation, les trois inventaires dont nous disposons : ceux de Propp et de Souriau, et celui, plus restreint, puisqu'il ne comporte que deux catégories actantielles, que nous avons pu tirer des considérations sur le fonctionnement syntaxique du discours.

Une première observation permet de retrouver et d'identifier, dans les deux inventaires de Propp et de Souriau, les deux actants syntaxiques constitutifs de la catégorie « Sujet » vs « Objet ». Il est frappant, il faut le noter dès maintenant, que la relation entre le sujet et l'objet, que nous avons eu tant de peine, sans y réussir complètement, à préciser, apparaisse ici avec un investissement sémantique identique dans les deux inventaires, celui de « désir ». Il semble possible de concevoir que la transitivité, ou la *relation téléologique*, comme nous avons suggéré de l'appeler, située sur la dimension

mythique de la manifestation, apparaisse, à la suite de cette combinaison sémique, comme un sémème réalisant l'effet de sens « désir ». S'il en est ainsi, les deux micro-univers que sont le genre « conte populaire » et le genre « spectacle dramatique », définis par une première catégorie actantielle articulée selon le désir, sont capables de produire des récits-occurrences où le désir sera manifesté sous sa forme à la fois pratique et mythique de « quête ».

Le tableau des équivalences de cette première catégorie sera le suivant :

Syntaxe	Sujet	vs	Objet
Propp	<i>Hero</i>	vs	<i>Sought-for person</i>
Souriau	la Force thématique orientée	vs	le Représentant du Bien souhaité, de la Valeur orientante

6° La catégorie actantielle « Destinateur » vs « Destinataire ».

La recherche de ce qui pourrait correspondre, dans les intentions de Propp et de Souriau, à cette deuxième catégorie actantielle ne peut manquer de soulever quelque difficulté, du fait de la manifestation synchrétique fréquente des actants — déjà rencontrée au niveau de la syntaxe —, du cumul, souvent constaté, de deux actants, présents sous la forme d'un seul acteur.

Par exemple, dans un récit qui ne serait qu'une banale histoire d'amour, finissant, sans l'intervention des parents, par le mariage, le sujet est à la fois le destinataire, tandis que l'objet est en même temps le destinateur de l'amour :

$$\frac{\text{Lui}}{\text{Elle}} \simeq \frac{\text{Sujet} + \text{Destinataire}}{\text{Objet} + \text{Destinateur}}$$

Les quatre actants sont là, symétriques et inversés, mais syncrétisés sous la forme de deux acteurs.

Mais on voit aussi — et le couplet de Michel Legrand, chanté dans *les Parapluies de Cherbourg*, le montre en un résumé impressionnant :

« Un homme, une femme,
Une pomme, un drame »

— avec quelle facilité la disjonction de l'objet et du destinateur peut produire un modèle à trois actants.

Dans un récit du type de *la Quête du Saint-Graal*, au contraire, les quatre actants, bien distincts, sont articulés en deux catégories :

$$\frac{\text{Sujet}}{\text{Objet}} \simeq \frac{\text{Héros}}{\text{Saint-Graal}},$$

$$\frac{\text{Destinateur}}{\text{Destinataire}} \simeq \frac{\text{Dieu}}{\text{Humanité}}.$$

La description de Souriau ne pose pas de difficultés. La catégorie

Destinateur vs Destinataire

y est franchement marquée, comme l'opposition entre

l'Arbitre, attributeur du Bien vs l'Obtenteur virtuel de ce Bien.

Dans l'analyse de Propp, en revanche, le destinateur semble être articulé en deux acteurs, dont le premier est assez naïvement confondu avec l'objet du désir :

(the sought-for person and) her father,

tandis que le second apparaît, comme on pouvait s'y attendre, sous le nom de *dispatcher* (mandateur). Dans les occurrences, en effet, c'est tantôt le roi, tantôt le père — confondus ou non en un seul acteur — qui charge le héros d'une mission. On peut donc, sans grand bouleversement et sans le secours de la psychanalyse, réunir le père de la personne désirée au mandateur, en les considérant, quand ils se présentent séparément, comme deux « acteurs » d'un même actant.

Quant au destinataire, il semble bien que, dans le conte populaire russe, son champ d'activité fusionne complètement avec celui du sujet-héros. Une question théorique qui peut se poser à ce propos, et que nous retrouverons plus tard, est de savoir si de telles fusions peuvent être considérées comme des critères pertinents pour les divisions d'un genre en sous-genres.

On voit que les deux catégories actantielles paraissent, jusqu'à présent, constituer un modèle simple, axé tout entier sur l'Objet, qui est à la fois objet de désir et objet de communication.

7° La catégorie actantielle « Adjuvant » vs « Opposant ».

Il est plus difficile de s'assurer de l'articulation catégorique des autres actants, ne serait-ce que parce que le modèle syntaxique nous fait défaut. On reconnaît pourtant sans mal deux sphères d'activité et, à l'intérieur de celles-ci, deux sortes de fonctions assez distinctes :

1. Les unes qui consistent à apporter l'aide en agissant dans le sens du désir, ou en facilitant la communication ;

2. Les autres qui, au contraire, consistent à créer des obstacles, en s'opposant soit à la réalisation du désir, soit à la communication de l'objet.

Ces deux faisceaux de fonctions peuvent être attribués à deux actants distincts, que l'on désignera sous les noms de

Adjuvant vs Opposant.

Cette distinction correspond assez bien à la formulation de Souriau à qui nous empruntons le terme d'*opposant* ; nous préférons le terme d'*adjuvant*, introduit par Guy Michaud, à la « rescousse » de Souriau. Quant à la formulation de Propp, nous y retrouvons l'*opposant*, dénommé péjorativement *villain* (= traître), tandis que l'*adjuvant* y recouvre deux personnages, le *helper* et le *donor* (= *provider*). Cette élasticité de l'analyse peut surprendre à première vue.

Il ne faut pourtant pas oublier que les actants sont institués par Propp sans parler de Souriau, à partir de leurs sphères d'action, c'est-à-dire à l'aide de la réduction des fonctions seules et sans tenir compte de l'homologie indispensable. Il ne s'agit pas de faire ici la critique de Propp, dont le rôle de précurseur est considérable, mais d'enregistrer simplement le progrès accompli, lors de ces trente dernières années, du fait de la généralisation des procédures structuralistes. Il faut aussi tenir compte du fait qu'il est plus facile d'opérer lorsqu'on dispose de deux inventaires comparables, au lieu d'un seul.

On peut se demander à quoi correspond, dans l'univers mythique dont nous voulons expliciter la structure actantielle, cette opposition entre l'*adjuvant* et l'*opposant*. A première vue, tout se passe comme si, à côté des principaux intéressés, apparaissaient maintenant, dans le spectacle projeté sur un écran axiologique, des actants représentant, de façon schématisée, les forces bienfaisantes et malfaisantes du monde, des incarnations de l'ange gardien et du diable du drame chrétien du Moyen Âge.

Ce qui frappe aussi, c'est le caractère secondaire de ces deux derniers actants. En jouant un peu sur les mots, on pourrait dire, en pensant à la forme participiale par laquelle nous les avons désignés, qu'il s'agit là de « participants » circonstanciels, et non de vrais actants du spectacle. Les participes ne sont, en fait, que des adjectifs qui déterminent les substantifs dans la même mesure que les adverbes déterminent les verbes.

Lorsque, au cours de la procédure de normalisation, nous avons voulu accorder un statut formel aux adverbes, nous les avons désignés comme des aspects, constituant une sous-classe hypotaxique de fonctions. Il existe en français, à l'intérieur de la classe assez mal définie des adverbes, un inventaire très restreint d'adverbes de qualité, qui se présentent sous la forme de deux couples oppositionnels :

volontiers vs néanmoins,
bien vs mal,

qui pourraient justement être considérés comme des catégories aspectuelles dont l'interprétation sémantique paraît difficile : la première catégorie

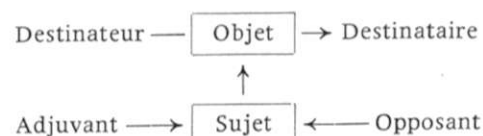
indiquerait, dans le procès dont se trouve investie la fonction, la participation de la volonté, avec ou sans prévision de la résistance ; la seconde constituerait la projection, sur la fonction, de l'appréciation que le sujet porte sur son propre procès (quand le sujet s'identifie avec le locuteur).

On voit déjà où nous voulons en venir : dans la mesure où les fonctions sont considérées comme constitutives des actants, on ne voit pas pourquoi l'on ne pourrait pas admettre que les catégories aspectuelles puissent se constituer en *circonstants*, qui seraient les formulations hypotaxiques de l'actant-sujet. Dans la manifestation mythique qui nous préoccupe, on comprend bien que l'adjuvant et l'opposant ne soient que des projections de la volonté d'agir et des résistances imaginaires du sujet lui-même, jugées bénéfiques ou maléfiques par rapport à son désir.

Cette interprétation vaut ce qu'elle vaut. Elle essaie d'expliquer l'apparition dans les deux inventaires, à côté de véritables actants, des *circonstants*, et de rendre compte à la fois de leur statut syntaxique et de leur statut sémantique.

8° Le modèle actantiel mythique.

Induit à partir des inventaires, qui restent, malgré tout, sujets à caution, construit en tenant compte de la structure syntaxique des langues naturelles, ce modèle semble posséder, en raison de sa simplicité, et pour l'analyse des manifestations mythiques seulement, une certaine valeur opérationnelle. Sa simplicité réside dans le fait qu'il est tout entier axé sur l'objet du désir visé par le sujet, et situé, comme objet de communication, entre le destinataire et le destinataire, le désir du sujet étant, de son côté, modulé en projections d'adjuvant et d'opposant :



9° L'investissement « thématique ».

Si l'on voulait s'interroger sur les possibilités d'utilisation, à titre d'hypothèse structurante, de ce modèle que nous considérons comme opérationnel, on devrait commencer par une remarque : le fait d'avoir voulu comparer les catégories syntaxiques aux inventaires de Propp et de Souriau nous a obligé à considérer la relation entre le sujet et l'objet — qui nous a d'abord paru être, dans sa généralité plus grande, une relation d'ordre téléologique, c'est-à-dire une modalité de « pouvoir faire », qui, au niveau de la manifestation des fonctions, aurait retrouvé un « faire » pratique ou mythique —

comme une relation plus spécialisée, comportant un investissement sémique plus lourd, de « désir », se transformant, au niveau des fonctions manifestées, en « quête ». On dirait ainsi que les particularisations éventuelles du modèle devraient porter d'abord sur la relation entre les actants « Sujet » vs « Objet », et se manifester comme une classe de variables constituée d'investissements supplémentaires.

Ainsi, en simplifiant beaucoup, on pourrait dire que, pour un savant philosophe des siècles classiques, la relation du désir étant précisée, par un investissement sémique, comme le désir de connaître, les actants de son spectacle de connaissance se distribueraient à peu près de la manière suivante :

Sujet	<i>Philosophe ;</i>
Objet	<i>Monde ;</i>
Destinateur	<i>Dieu ;</i>
Destinataire	<i>Humanité ;</i>
Opposant	<i>Matière ;</i>
Adjuvant	<i>Esprit.</i>

De même, l'idéologie marxiste, au niveau du militant, pourrait être distribuée, grâce au désir d'aider l'homme, de façon parallèle :

Sujet	<i>Homme ;</i>
Objet	<i>Société sans classes ;</i>
Destinateur	<i>Histoire ;</i>
Destinataire	<i>Humanité ;</i>
Opposant	<i>Classe bourgeoise ;</i>
Adjuvant	<i>Classe ouvrière.</i>

C'est cette voie que semble avoir voulu emprunter Souriau en proposant (*op. cit.*, p. 258-259) un inventaire des principales « forces thématiques », qui, tout « empirique et insuffisant » qu'il soit, de l'aveu même de son auteur, peut nous donner une idée de l'ampleur des variations à envisager.

PRINCIPALES FORCES THÉMATIQUES.

- amour (sexuel ou familial, ou d'amitié — en y joignant admiration, responsabilité morale, charge d'âmes) ;
- fanatisme religieux ou politique ;
- cupidité, avarice, désir des richesses, du luxe, du plaisir, de la beauté ambiante, d'honneurs, d'autorité, de plaisirs, d'orgueil ;
- envie, jalousie ;
- haine, désir de vengeance ;
- curiosité (concrète, vitale ou métaphysique) ;
- patriotisme ;
- désir d'un certain travail et vocation (religieuse, scientifique, artistique, de voyageur, d'homme d'affaires, de vie militaire ou politique) ;
- besoin de repos, de paix, d'asile, de délivrance, de liberté ;

- besoin d'Autre Chose et d'Ailleurs;
- besoin d'exaltation, d'action quelle qu'elle soit;
- besoin de se sentir vivre, de se réaliser, de s'accomplir;
- vertige de tous les abîmes du mal ou de l'expérience;
- toutes les craintes :
 - peur de la mort,
 - du péché, du remords,
 - de la douleur, de la misère,
 - de la laideur ambiante,
 - de la maladie,
 - de l'ennui,
 - de la perte de l'amour;
- crainte du malheur des proches, de leur souffrance ou de leur mort, de leur souillure morale, de leur avilissement;
- crainte ou espoir des choses de l'au-delà (?).

On ne peut reprocher à cette énumération ce que l'auteur n'a pas cherché à y mettre : son manque d'exhaustivité ou l'absence de toute classification. On peut, en revanche, y relever une distinction importante, qui, autrement, aurait pu peut-être nous échapper : l'opposition des désirs et des besoins, d'un côté, et de « toutes les craintes », de l'autre. On voit que le modèle actantiel proposé, axé sur la relation de « désir », est susceptible de la transformation négative, que la substitution des termes à l'intérieur de la catégorie

obsession vs phobie

devrait, en principe, avoir des répercussions profondes sur l'articulation de l'ensemble des termes du modèle.

Mais le défaut principal de l'hypothèse que nous venons d'émettre, et qui est la possibilité de la particularisation du modèle par l'investissement progressif et variable de sa relation d'objet, apparaît ici avec netteté : les investissements possibles énumérés par Souriau n'intéressent pas le modèle proprement dit, mais relèvent du contenu sémantique soit de l'actant-sujet, soit de l'actant-objet, qui peut leur être attribué par d'autres procédures, par l'analyse qualificative notamment, antérieure à la construction du modèle actantiel.

10° L'investissement économique.

Parlant des investissements, il nous est difficile de ne pas donner un exemple de manifestation mythique contemporaine développant une structure actantielle, conforme, dans ses grandes lignes, au modèle opérationnel proposé, en un domaine où seule une manifestation pratique semblerait avoir droit de cité : celui des investissements d'entreprises. La documentation nous en a été fournie par F. et J. Margot-Duclot, dans *Une enquête clinique sur les comportements d'investissements*, qui doit paraître dans un ouvrage collectif : *L'Economie et les sciences humaines*. Les résultats de cette

enquête, menée sous forme d'interviews non directives, se laissent facilement analyser dans le cadre d'un modèle actantiel, que développe, devant l'enquêteur, le chef d'entreprise voulant décrire sa propre activité économique et la transformer, en fait, en un corpus de comportements moralisés, c'est-à-dire mythiques, révélant une structure actantielle implicite.

Le sujet-héros en est, naturellement, l'investisseur, qui, voulant décrire une succession de comportements économiques, éprouve le besoin de rendre compte de son propre rôle et le valorise.

L'objet, idéologique, de l'investissement est le salut de l'entreprise, sa protection : il arrive au héros de parler, stylistiquement, de celle-ci comme d'un enfant qu'il faut protéger des menaces du monde extérieur.

L'opposant se présente sous la forme du progrès scientifique et technique, qui menace l'équilibre établi.

L'adjuvant, c'est d'abord, évidemment, les études préparatoires, antérieures à l'investissement : études de marché, de brevets, de rentabilité, recherches d'économétrie et recherches opérationnelles; mais tout cela, malgré l'ampleur des développements oratoires auxquels le sujet se prête, n'est rien, au fond, en comparaison avec l'urgence, au moment décisif, du flair et de l'intuition, de cette force magique et « vigorifiante » qui transforme le président-directeur général en héros mythique.

Le destinataire, c'est le système économique qui confie au héros, à la suite d'un contrat implicite, la mission de sauver, par l'exercice exaltant de la liberté individuelle, l'avenir de l'entreprise.

Le destinataire, contrairement à ce qui se passe dans le conte populaire russe, où il se confond avec le sujet, est ici l'entreprise elle-même, acteur syncrétique subsumant l'actant-objet et l'actant-destinataire : car le héros, lui, est désintéressé, et la récompense n'est pas la fille du roi confiée à Ivan-l'idiot-du-village, mais la rentabilité de l'entreprise.

Il nous a paru intéressant de relever cet exemple, non pas tellement pour mettre en évidence l'existence des modèles mythiques à l'aide desquels l'homme contemporain interprète son activité apparemment rationalisée — les observations d'un Roland Barthes nous y ont suffisamment habitués —, mais surtout pour illustrer le caractère complexe — à la fois positif et négatif, pratique et mythique — de la manifestation discursive, dont la description doit, à tout moment, tenir compte.

11° Actants et acteurs.

La procédure de l'investissement thématique de la relation d'objet, du seul fait qu'elle risque de faire confondre, à chaque instant, la description du modèle actantiel avec l'analyse qualificative, à supposer qu'elle soit valable, n'est pas suffisante pour rendre compte de la variation des modèles

actantiels et promouvoir leur typologie. Il ne nous reste donc plus qu'à revenir aux actants eux-mêmes, pour voir dans quelle mesure les schémas de distribution des actants, d'une part, et les types de relations stylistiques entre actants et acteurs, de l'autre, pourraient servir de critères à une particularisation « typologisante » des modèles actantiels.

Le premier critère typologique de ce genre pourrait bien être le syncrétisme, souvent enregistré, des actants; on pourrait ainsi subdiviser les modèles en genres, selon la nature des actants qui se laissent syncrétiser : dans le conte populaire, on l'a vu, ce sont le sujet et le destinataire qui se constituent en archi-actant; dans le modèle d'investissement économique, en revanche, l'archi-actant est réalisé par le syncrétisme de l'objet et du destinataire, etc. Pris dans un domaine non axiologique, l'exemple pourrait être plus éclairant : ainsi, la reine, dans le jeu des échecs, est l'archi-actant syncrétique du fou et de la tour.

Pour le deuxième critère, le syncrétisme est à distinguer de la division analytique des actants en acteurs hyponymiques ou hypotaxiques, qui correspond à la distribution complémentaire de leurs fonctions. C'est ainsi que Propp a tenté — de façon assez malheureuse, il nous semble — de définir le destinataire comme *the sought-for person and her father*, en voulant probablement sauver la dignité humaine de la femme-objet. Les analyses de Lévi-Strauss ont montré que la mythologie, pour rendre compte, au niveau des acteurs, des distributions complémentaires des fonctions, manifeste souvent une préférence pour les dénominations actantielles propres aux structures de la parenté. Les actants s'y groupent souvent en couples d'acteurs, tels que : *mari et femme, père et fils, grand-mère et petit-fils, jumeaux*, etc. (Il s'agit encore, subsidiairement, de distinguer entre les oppositions catégoriques, reflétant les distributions complémentaires de fonctions, et les dédoublements rhétoriques, procédés qui peuvent vite devenir stéréotypés.) C'est ici que peut se poser la question de savoir à quoi correspondent exactement les modèles de parenté utilisés par la psychanalyse pour la description des structures actantielles individuelles : sont-ils à situer au niveau de la distribution des actants en acteurs, ou représentent-ils, à la suite d'une généralisation qui, à première vue, paraîtrait abusive, des formulations métaphoriques des catégories actantielles?

Le troisième critère typologique pourrait éventuellement être celui de l'absence d'un ou de plusieurs des actants. Les considérations théoriques ne permettent d'envisager qu'avec beaucoup de scepticisme une telle possibilité. Les exemples d'absence d'actants cités par Souriau s'interprètent tous comme des effets dramatiques produits par l'attente de la manifestation d'un actant, ce qui n'est pas la même chose que l'absence, mais bien plutôt son contraire : ainsi, l'absence de Tartuffe pendant les deux premiers actes de la comédie ou l'attente des sauveurs dans l'histoire de Barbe-Bleue ne rendent que plus aiguë la présence de l'actant non encore manifesté dans l'économie de la structure actantielle.

Du point de vue opérationnel, et sans poser le problème de la réalité de telle ou telle distribution d'actants, on peut considérer le modèle actantiel proposé comme un optimum de description, réductible à une structure archi-actantielle plus simple, mais aussi extensible (dans des limites qu'il est difficile, à première vue, de préciser, mais qui ne sont certainement pas considérables), du fait de l'articulation possible des actants en structures hypotaxiques simples.

Une tout autre question est celle de la dénomination des actants, qui ne relève que pour une faible part de l'analyse fonctionnelle à partir de laquelle, en suivant Propp, nous essayons de construire le modèle actantiel, bien qu'on ne voie pas de raison qui l'empêcherait d'articuler les contenus décrits grâce à l'analyse qualitative. La dénomination des actants, qui, de ce fait, prennent l'apparence d'acteurs, ne peut, le plus souvent, être interprétée que dans le cadre d'une description taxinomique : les actants y paraissent, sous forme de sémèmes construits, comme des lieux de fixation à l'intérieur du réseau axiologique, et la dénomination de tels sémèmes — on l'a vu à l'occasion de l'analyse du sémème que nous avons, arbitrairement, dénommé *fatigué* —, si elle n'est pas contingente, relève du niveau stylistique et ne peut, par conséquent, être justifiée qu'à la suite de l'analyse qualitative exhaustive. Tout en étant d'accord, en principe, avec Lévi-Strauss lorsqu'il dit, à propos de l'analyse de Propp, que la description de l'univers du conte populaire ne peut être complète du fait de notre ignorance du réseau axiologique culturel qui le sous-tend, nous ne pensons pas que cela constitue l'obstacle majeur pour la description, qui, tout en restant incomplète, peut être pertinente. Ainsi, à partir de séquences comparables, empruntées aux différents contes-occurrences, telles que :

*Un arbre montre le chemin...,
Une grue fait don d'un coursier...,
Un oiseau espionne...,*

nous pouvons bien réduire les prédicats à une fonction commune d'« aide » et postuler aux trois acteurs un actant-adjuvant qui les subsume : nous sommes incapables de retrouver, sans le secours d'une description axiologique, impossible dans ce cas, le pourquoi des dénominations particulières des acteurs.

Pourtant, les premiers éléments d'une stylistique actantielle ne sont peut-être pas impossibles à formuler en ne partant que de la seule analyse fonctionnelle.

12° L'énergétisme des actants.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le modèle actantiel est, en premier lieu, l'extrapolation de la structure syntaxique. L'actant est non seulement la dénomination d'un contenu axiologique, mais aussi une base classématique, l'instituant comme une possibilité de procès : c'est de son statut

modal que lui vient son caractère de force d'inertie, qui l'oppose à la fonction, définie comme un dynamisme décrit.

Dès lors, on comprend mieux les raisons qui ont pu amener E. Souriau à donner aux actants des noms de planètes et de signes du zodiaque. Le symbolisme astrologique exprime bien, à sa façon, cette constellation de « forces » qu'est la structure actantielle, capable d'exercer des « influences » et d'agir sur les « destinées ». En la considérant sous cet angle, on comprend aussi une des raisons de la formulation énergétique, pulsionnelle, de la psychanalyse freudienne, dont la conceptualisation repose, en grande partie, sur la recherche d'un modèle actantiel, susceptible de rendre compte du comportement humain. Tout comme la diseuse de bonne aventure, qui, en possession d'un modèle astrologique, est capable de générer un nombre relativement élevé d'horoscopes, Propp se demande, non sans raison, si le modèle du genre, convenablement décrit, ne permettrait pas la composition mécanique de nouvelles occurrences.

Ce caractère particulier des actants, qui les fait paraître, au niveau des effets de sens, comme des inerties, pourrait servir de point de départ à une certaine stylistique actantielle, qui rendrait compte des procédés de personification, de chosification, d'allégorie, peut-être même de certains types de figuration, etc. On est frappé, en effet, de la facilité avec laquelle les idéologies les plus « abstraites » retombent au niveau presque figuratif de la manifestation : le goût romantique des majuscules aidant, les grandes figures idéologiques de la *Liberté*, de l'*Histoire* et de l'*Eternel féminin* retrouvent d'autres acteurs, mais de statut stylistique comparable, tels que *Dangier*, *Bonne Nouvelle* et *Merencolie* d'un Charles d'Orléans.

On remarque également que, si l'actant-sujet est prompt à personnifier les sémèmes qu'il prend à sa charge et produit des effets de sens tels que :

*Le crayon écrit mal...,
Le journal se demande...,*

l'actant-objet accorde plutôt, du fait qu'il est en même temps « patient » et « acteur », l'effet de sens dit « symbolique » aux objets hypotaxiques, tels que :

*la pomme d'Eve
ou
le feu de Prométhée.*

On voit qu'une telle stylistique aurait pour tâche d'interpréter les effets de sens dus aux syncrétismes résultant du caractère énergétique de tous les actants et des articulations propres à chacun d'entre eux. Une théorie explicative de la dénomination, rejoignant en partie la recherche étymologique, aurait à tenir compte de ces prédispositions actantielles, qui, réunies aux réseaux taxinomiques constitutifs du contenu proprement dit, formeraient un inventaire de variables, à partir duquel les probabilités d'apparition de dénominations-événements pourraient être calculées.

13° Le modèle actantiel et la critique psychanalytique.

Il est impossible, à ce stade, de ne pas parler de la psychanalyse : le modèle actantiel, dans la mesure où il pourrait prétendre recouvrir toute manifestation mythique, ne peut qu'être comparable, ou entrer en conflit, avec les modèles que la psychanalyse a élaborés. Ainsi, le *désir*, retrouvé tout aussi bien chez Propp que chez Souriau, ressemble à la *libido* freudienne établissant la relation d'objet, objet diffus à l'origine et dont l'investissement sémantique particularise l'univers symbolique du sujet. La distribution des autres rôles, en revanche, met en lumière aussi bien les similitudes que les divergences entre le schéma opérationnel proposé et les différents modèles utilisés en psychanalyse.

L'intrusion du linguiste, c'est-à-dire, en somme, du profane, dans ce domaine quelque peu sacralisé ne peut se justifier que par les ambitions affichées de la psychanalyse de proposer ses propres modèles à la description sémantique, dont Freud, le premier, a donné l'exemple. En limitant cette intervention, on se contentera d'examiner, d'un peu plus près, la dernière de ces interprétations psychanalytiques, celle de Ch. Mauron, qui, appliquée aux recherches littéraires, porte le nom, choisi par l'auteur, de *psychocritique* (*Psychocritique du genre comique*, 1964).

Si l'auteur n'avait pas indiqué ses sources anglaises (et notamment Fairbairn), on aurait pu s'imaginer qu'il suit, en gros, la démarche méthodologique de Souriau : il ne s'agit très probablement que d'une de ces convergences heureuses confirmant l'existence d'une attitude épistémologique assez générale.

L'économie de la méthode psychocritique comporte trois concepts opérationnels fondamentaux et autant de phases distinctes de la démarche analytique : comme le passage de l'une à l'autre phase n'est pas très nettement marqué, il nous a paru indispensable de faire état de ces trois phases ensemble, bien que la première d'entre elles puisse se comparer utilement avec l'analyse idéologique du chapitre suivant.

1. La première étape de la description consiste à affirmer la possibilité de découvrir des réseaux inconscients communs, sous-jacents à un certain nombre de poèmes d'un même auteur. Elle esquisse, on le voit, deux procédures que nous avons distinguées : d'une part, la réduction des occurrences en fonctions sémantiques ; d'autre part, la mise en consécution de ces fonctions, que nous n'entreprendrons que plus tard. Ainsi, la superposition de deux sonnets de Mallarmé, *Victorieusement fui...* et *La chevelure vol d'une flamme...*, permet de procéder à la réduction et à l'organisation des fonctions, dont voici un exemple (*Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, p. 39-40) :

FONCTIONS CONSTRUITES		Mort	Combat	Triomphe	Grandeur	Rire
FONCTIONS-OCURRENCES	1 ^{er} sonnet	suicide tombeau tison	sang tempête casque guerrier	victorieusement gloire or pourpre éclat fête trésor triomphe	royal inspiratrice	rire
	2 ^e sonnet	mourir sourir	rubis écorché	gloire exploit fulgurante tutélaire	diadème front couronné	œil rieur joyeuse torche

Il serait vain de chercher des indications, qui nous seraient précieuses, sur les démarches descriptives ayant permis ces réductions : l'auteur ne s'y intéresse pas. Il lui importe de constater, d'abord, le caractère inconscient de ces réseaux et, ensuite, leur nature permanente, obsessionnelle, permettant de postuler l'existence de « formations psychiques autonomes », non linguistiques, constitutives de l'inconscient.

2. La deuxième phase, qui n'est pas directement liée à la première, utilise la même méthode de superposition des séquences sélectionnées du corpus, afin de découvrir « de secrètes similitudes affectives » entre les « figures mythiques » qui se manifestent dans les différents textes. Ces figures, qui sont des personnages humains, se constituent en « groupes de figures ». Ainsi, les « figures passives » de Baudelaire : *femme, comédien, vitrier, monstre, bouffon, nain*, etc., considérées, si l'on établit les équivalences terminologiques, comme des acteurs, sont réduites à un seul actant, que Mauron désigne comme le « porteur de chimère » (*op. cit.*, p. 134). Cette réduction d'acteurs à actants s'accomplit par une sorte d'analyse fonctionnelle à l'état embryonnaire, suivie du regroupement des fonctions en « sphères d'action », dont voici un échantillon. Selon Ch. Mauron, les « porteurs de chimère » présentent les traits communs suivants :

« 1. Ils marchent vers un but, s'offrent au regard, recherchent un contact.

« 2. Cependant leur marche s'embarrasse ; ils s'éprouvent déçus, le contact est nul ou néfaste (sale, avilissant, hostile).

.....

« L'impression la plus générale est celle de la prostitution. »
(*Op. cit.*, p. 132.)

A cette description, qui, menée avec plus de rigueur, paraîtrait peut-être valable, s'ajoutent des interprétations empruntées à la psychanalyse (que l'auteur désigne, assez naïvement, mais avec insistance, comme « scientifique ») : la « formation psychique autonome », dont on ne peut rien dire, puisque, par définition, elle est inconsciente (*op. cit.*, p. 57), se trouve

« assimilée à une sorte de rêve inconscient, avec personnages », autrement dit, au phantasme à variations multiples.

3. La troisième phase comporte la définition du mythe personnel, identifié lui-même avec la structure de la personnalité. L'application de ces principes méthodologiques aux univers sémantiques de quelques grands poètes français permet à Ch. Mauron d'observer que toute « formation psychique autonome » comporte plusieurs « groupes de figures ». Si les acteurs se trouvent, d'un poème à l'autre, d'une œuvre en prose à l'autre, dans une « situation dramatique mouvante », les actants, eux, constituent, grâce à la permanence de leurs relations conflictuelles, un système stable. C'est à cette « situation dramatique interne » que Ch. Mauron donnera le nom de *mythe personnel*.

14° Les modèles actantiels psychanalytiques.

Les « structures dramatiques obsédantes » paraissent, à première vue, assez proches de notre modèle actantiel. Elles en diffèrent, cependant, sur un point important, celui des relations, qui justement, les constituent en structures. Pour nous, un actant se construit à partir d'un faisceau de fonctions, et un modèle actantiel est obtenu grâce à la structuration paradigmatique de l'inventaire des actants. Ch. Mauron voit, au contraire, dans la « superposition des situations » la possibilité d'établir les relations de conflit entre actants. Or, les situations sont mouvantes ; elles sont, comme l'a déjà souligné Souriau, de l'ordre de l'événement qu'est la proposition, et les fonctions y sont attribuées à des actants syntaxiques et non sémantiques : aucune analyse ne peut opérer avec deux classes de variables simultanément. La psychocritique ne s'embarrasse d'ailleurs pas beaucoup de ces questions de détail, puisqu'elle dispose à la fois d'un ensemble de situations conflictuelles et de modèles de personnifications que lui offre la tradition psychanalytique : « ... comme les recherches de Freud l'ont montré, le rêveur lui-même est représenté couramment dans le rêve par deux ou plusieurs personnages distincts. J'ai adopté moi-même le point de vue suivant : tous les personnages qui apparaissent dans un rêve représentent soit, 1°, une partie de la personnalité du rêveur, soit, 2°, une personne avec laquelle une part de la personnalité du rêveur est en relation, le plus souvent d'identification, dans la réalité intérieure » (R. Fairbain, *Psychanalytic Studies of the Personality*, cité par Mauron, *op. cit.*, p. 217). La psychocritique dispose, par conséquent, des modèles élaborés par Freud et ses successeurs, et la description qu'elle entreprend ne consiste qu'à réunir les matériaux permettant la confrontation des acteurs et des « situations » reconnus avec les structures actantielles déjà établies, et non à construire de tels modèles. Les critiques qu'on pourrait formuler à ce propos iraient directement à une certaine conception de la psychanalyse, que Ch. Mauron considère à tort comme « scientifiquement » établie.

Sans s'attaquer à l'« être » même de la psychanalyse, on aimerait, cependant, faire ici un certain nombre de remarques concernant sa terminologie.

Les gens du métier reconnaissent eux-mêmes (Pontalis) que le corps de concepts instrumentaux élaboré par la psychanalyse est fort hétérogène et correspond à des efforts successifs d'appréhension de réalités psychiques, lexicalisés à l'aide de moyens linguistiques différents.

1. Il existe d'abord une conceptualisation de caractère spatial permettant de concevoir la structure de la personnalité comme articulée en plusieurs couches superposées (le *surmoi*, le *moi*, le *ça*), qui se trouvent en relation hypotaxique par rapport à la structure globale. C'est à ce modèle que se réfère Ch. Mauron lorsqu'il affirme que « chaque figure ne peut représenter qu'un moi ou quelque aspect du surmoi ou de l'id » (*op. cit.*, p. 210), ou quand il dit que « le moi conscient de Baudelaire s'identifie le plus communément avec ce personnage (c'est-à-dire l'actant dénommé « chat princier ») » [*ibid.*, p. 134]. La lexicalisation spatiale des concepts est devenue, de nos jours — G. Matoré l'a bien vu —, le mal, peut-être inévitable, des sciences humaines, et nous l'utilisons abondamment, sans pour autant être dupes du procédé employé. Deux plans du langage ou deux dimensions de la manifestation n'ont pour nous plus rien de spatial au niveau des définitions, où ils désignent simplement deux termes redondants d'une structure complexe, c'est-à-dire reliés par la présupposition réciproque. Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus, mais il semblerait que ces niveaux de la personnalité sont considérés par la psychanalyse tantôt comme des niveaux structurels très généraux, tantôt comme des expressions de la structure actantielle (ils agissent, se censurent et se défoulent), tantôt enfin — et cela gêne beaucoup le linguiste — comme des niveaux de conscience. Essayez seulement d'imaginer l'embarras du linguiste si on lui demandait de décrire, en tenant compte de la catégorie « conscient » vs « inconscient », la structure grammaticale du français : à chaque articulation du singulier, le pluriel passerait dans le subconscient, et l'indicatif s'opposerait au subjonctif inconscient. Depuis Saussure et sa conception de la structure signifiante (nous souscrivons entièrement à ce qu'a dit Merleau-Ponty sur ce sujet), la catégorie dichotomique de la conscience s'opposant à l'inconscient n'est plus pertinente dans les sciences de l'homme, et nous suivons, personnellement, avec beaucoup d'intérêt les efforts d'un Lacan qui cherche à lui substituer le concept d'assomption. (On voit, d'ailleurs, les embarras de Ch. Mauron lorsqu'il doit décider si tel ou tel réseau de métaphores obsédantes était conscient ou inconscient pour tel poète.)

2. Il existe, d'autre part, un modèle actantiel emprunté à la terminologie descriptive de la structure de la parenté. Ce modèle est articulé tantôt à l'image de la famille occidentale étroite (parents et enfants), tantôt selon les représentations, anthropologiquement douteuses, mais fort à la mode à l'époque de Freud, de la « horde primitive ». Il entre parfois en concurrence avec le premier — dans la mesure où ce modèle stratique se trouve utilisé comme actantiel — et se substitue même à lui dans l'analyse que fait, par exemple, Ch. Mauron de Molière. Deux remarques d'ordre épistémologique pourraient être faites à ce propos. D'une part, le modèle « structure de la parenté » n'est pas aussi simple qu'il peut paraître à première vue et

comporte, au contraire, plusieurs réseaux relationnels, qui se compliquent du fait de la lexicalisation du « perspectivisme » stylistique des actants : il doit être, par conséquent, d'un maniement méthodologique difficile. D'autre part, son emprise sur les esprits est très forte, et les disciplines qui, comme la linguistique, l'ont éprouvée pendant plusieurs siècles connaissent ses effets inhibiteurs sur la réflexion méthodologique.

3. Il existe, finalement, des modèles mythologiques, tel le mythe d'Œdipe, que Freud a d'abord utilisés métaphoriquement pour décrire certaines situations et non des structures-complexes, et dont il a ensuite dégagé le caractère typique.

L'élaboration de tels modèles partiels, hypotaxiques par rapport à la « structure de la parenté », est méthodologiquement pertinente. C'est leur caractère inductif qui les rend un peu suspects, et l'on aimerait voir la psychanalyse, dépassant ce stade d'inventorisation et d'exemplification des cas cliniques et des dénominations mythiques, se constituer une théorie de modèles d'analyse, actantiels tout aussi bien que transformationnels.

Nous voudrions ajouter — puisque nous parlons de terminologie — que l'instauration d'une procédure métaphorique de la conceptualisation d'une discipline qui se veut scientifique ne peut qu'avoir des conséquences considérables sur son développement. Outre qu'elle cède à la tentation constante, et « inconsciente », de prendre des métaphores pour des réalités, la psychanalyse se ferme ainsi la voie qui doit la mener à la construction d'un langage méthodologique univoque et cohérent, en formulant ses découvertes, qui sont certaines, dans un langage poétique et ambigu, et qui peut souvent aller jusqu'à l'hypostase même de l'ambiguïté.

Cette utilisation, bien connue des autres disciplines, du vocabulaire musical pour parler de la peinture, ou inversement, comporte nombre d'autres risques. Le domaine auquel on emprunte ainsi des concepts métaphoriques peut, lui aussi, faire des progrès et articuler d'une façon nouvelle ses concepts et ses postulats. C'est précisément ce qui est arrivé avec la définition du mythe en anthropologie, pendant que Ch. Mauron cherchait à l'utiliser pour rendre compte, par l'intermédiaire de la psychanalyse, de la structure de la personnalité littéraire. Passant par une série d'assimilations semi-causales, semi-analogiques, mais toujours « dynamiques » (quel « mot-écran », à côté de « concret », pour cacher notre ignorance !), l'auteur arrive, à partir des excitations nerveuses de la prime enfance, aux phantasmes persistants et finalement au mythe personnel, l'unité de ce « tout » génétique, dynamique et structural étant garantie par la « formation psychique autonome », dont on ne peut rien savoir. Mais le mythe personnel, ainsi défini, correspond, dans ses grandes lignes, au récit mythique quelconque pris en charge sous forme de manifestation brute et qu'il faut justement soumettre à l'analyse pour en dégager la structure immanente. Par une sorte de paradoxe qui n'est pas seulement terminologique, la méthode psychocritique est en retard d'une guerre et s'arrête là où l'analyse, avec tout ce qu'elle comporte de problèmes méthodologiques, ne fait que commencer.

A LA RECHERCHE DES MODÈLES DE TRANSFORMATION

1° RÉDUCTION ET STRUCTURATION

a) L'organisation des fonctions.

La *Morphologie du conte populaire russe* de V. Propp est, à l'heure actuelle, trop bien connue, les ressemblances des contes russes avec les autres contes européens du même genre sont suffisamment assurées pour qu'on puisse parler de cet ouvrage sans un exposé préalable de son contenu. On sait qu'après avoir procédé à la description des fonctions — description qui consiste à la fois dans la condensation des unités syntagmatiques du récit en unités sémantiques dénommées et dans leur consolidation comme invariants par rapport à leur présence, sous forme de variables, dans les contes-occurrences — Propp propose une double définition du récit qu'est le conte populaire :

1. En considérant les relations entre les fonctions ainsi décrites et les actants auxquels elles sont attribuées, il groupe les fonctions en *sphères d'action* définissant chacune un actant particulier. Cela lui permet de concevoir le conte comme un récit à sept personnages;

2. En considérant les fonctions en elles-mêmes, dans leur succession qui est constitutive du récit, Propp obtient une deuxième définition du conte populaire, caractérisé, selon lui : a) par un inventaire assez réduit de fonctions (31); b) par leur ordre de succession obligatoire.

Dans le chapitre précédent, nous avons cherché à exploiter la première définition de Propp, en nous demandant dans quelle mesure elle pouvait aider à comprendre et à justifier un modèle actantiel plus général, utilisable pour un plus grand nombre de descriptions de micro-univers mythiques. Il s'agit maintenant d'entreprendre une nouvelle exploration : l'analyse fonctionnelle, nous l'avons vu, pouvait servir à décrire les contenus des actants

et donner lieu, par la suite, à la construction d'un modèle actantiel; mais, en même temps, elle était propre à servir de point de départ à une description portant sur les relations entre fonctions, qui, quoique organisées en récits, devaient, en théorie du moins : a) paraître, du fait de la redondance qui caractérise toute manifestation discursive, en nombre suffisamment réduit pour être saisies en tant que structures simples; b) offrir en même temps, du fait de leur succession dans le récit, des éléments d'appréciation permettant d'explicitier l'existence des modèles de transformation des structures de la signification.

Afin de vérifier, dans une certaine mesure, ces prévisions théoriques, il nous faut reprendre l'inventaire constitué par Propp, pour voir : a) si l'on peut le réduire de façon appréciable, de manière à saisir un ensemble fonctionnel comme une structure simple; b) en quoi consiste la consécution obligatoire des fonctions, et dans quelle mesure elle peut être interprétée comme correspondant à des transformations réelles de structures.

Le but ainsi précisé, il ne reste qu'à tenter cette simplification de l'inventaire, en procédant, s'il y a lieu, à de nouvelles réductions et à d'éventuelles homologations structurantes.

b) L'inventaire des fonctions.

L'inventaire des fonctions de Propp se présente, dans une traduction approximative, de la manière suivante :

- 1° absence (*absence*);
- 2° prohibition (*interdiction*);
- 3° violation (*violation*);
- 4° enquête (*reconnaissance*);
- 5° renseignement (*delivery*);
- 6° déception (*fraud*);
- 7° soumission (*complicity*);
- 8° trahison (*villainy*);
- 8°a manque (*lack*);
- 9° mandement (*mediation, the connective moment*);
- 10° décision du héros (*beginning counter action*);
- 11° départ (*departure*);
- 12° assignation d'une épreuve (*the first function of the donor*);
- 13° affrontement de l'épreuve (*the hero's reaction*);
- 14° réception de l'adjuvant (*the provision, receipt of magical agent*);
- 15° transfert spatial (*spatial translocation*);
- 16° combat (*struggle*);
- 17° marque (*marking*);
- 18° victoire (*victory*);
- 19° liquidation du manque (*the initial misfortune or lack is liquidated*);
- 20° retour (*return*);
- 21° persécution (*pursuit, chase*);

- 22° délivrance (*rescue*);
- 23° arrivée incognito (*unrecognised arrival*);
- 24° v. ci-dessus 8° a;
- 25° assignation d'une tâche (*the difficult task*);
- 26° réussite (*solution : a task is accomplished*);
- 27° reconnaissance (*recognition*);
- 28° révélation du traître (*exposure*);
- 29° révélation du héros (*transfiguration : new appearance*);
- 30° punition (*punishment*);
- 31° mariage (*wedding*).

e) Le couplage des fonctions.

Ces 31 fonctions constituent un inventaire trop large pour que sa structuration puisse être envisagée. Il faut, par conséquent, essayer de le réduire, en suivant, tout d'abord, la suggestion de Propp lui-même, qui entrevoit la possibilité de « coupler » les fonctions. Mais le couplage, à ce stade, ne peut qu'être empirique et ne repose que sur une double exigence : une condensation du récit en unités « épisodiques », étant entendu que les épisodes à prévoir sont censés posséder le caractère binaire et n'être constitués que de deux fonctions.

A la suite d'une telle « réduction », l'inventaire de Propp s'articule de la façon suivante :

- 1° absence;
- 2° prohibition vs violation;
- 3° enquête vs soumission;
- 4° déception vs soumission;
- 5° trahison vs manque;
- 6° mandement vs décision du héros;
- 7° départ;
- 8° assignation d'une épreuve vs affrontement de l'épreuve;
- 9° réception de l'adjuvant;
- 10° transfert spatial;
- 11° combat vs victoire;
- 12° marque;
- 13° liquidation du manque;
- 14° retour;
- 15° persécution vs délivrance;
- 16° arrivée incognito;
- 17° assignation d'une tâche vs réussite;
- 18° reconnaissance;
- 19° révélation du traître vs révélation du héros;
- 20° punition vs mariage.

On voit qu'un certain nombre seulement de fonctions se prêtent au couplage. Le nouvel inventaire, quoique plus réduit, n'est pas plus maniable que le premier.

d) Le contrat.

On peut se demander si le couplage de fonctions ne peut recevoir une justification méthodologique qui le rendrait opérationnel. Ainsi, un couple fonctionnel tel que

prohibition vs violation

est interprété, dans le cadre de la description syntagmatique de Propp, comme relié par la relation d'implication (la violation, en effet, présuppose la prohibition). Considéré, en revanche, en dehors de tout contexte syntagmatique, il apparaît comme une catégorie sémique, dont les termes sont à la fois conjoints et disjoints, par conséquent formulable par

s vs non s.

Le couplage, défini comme une catégorisation des fonctions, a pour conséquence de libérer l'analyse, du moins partiellement, de l'ordre de succession syntagmatique : la démarche comparative, cherchant des identités à conjoindre et des oppositions à disjoindre, peut dès lors s'exercer sur l'ensemble des fonctions inventoriées. Comme Lévi-Strauss l'a remarqué dans sa critique de Propp (*la Structure et la Forme*), la prohibition n'est, au fond, que la « transformation négative » de l'injonction, c'est-à-dire de ce que nous avons désigné comme « mandement ». Mais le mandement est, de son côté, accompagné d'une fonction qui lui est réciproque : la décision du héros, qu'on ferait mieux de désigner comme « acceptation ». Grâce à cette double opposition, l'économie générale des quatre fonctions se précise :

si

$$\frac{\text{mandement}}{\text{acceptation}} = \text{établissement du contrat,}$$

alors

$$\frac{\text{prohibition}}{\text{violation}} = \text{rupture du contrat.}$$

Mais, d'un autre côté, si la prohibition est la forme négative du mandement, et si la violation est la négation de l'acceptation, on voit que les quatre termes ne sont que la manifestation d'un système sémique, que nous pouvons noter :

— soit au niveau hyperonymique, comme l'articulation d'une catégorie

A vs $\bar{A}$;

— soit au niveau hyponymique, où chacun des termes manifeste à son tour une articulation catégorique, comme un système

$$\frac{a}{\text{non } a} \text{ vs } \frac{\bar{a}}{\text{non } \bar{a}}$$

Cette homologation théorique, qui nous a permis de concevoir A comme « établissement du contrat », nous autorise maintenant à réinterpréter la dernière fonction du récit, désignée par Propp comme « mariage ». En effet, si le récit tout entier a été déclenché par la rupture du contrat, c'est l'épisode final du mariage qui rétablit, après toutes les péripéties, le contrat rompu. Le mariage n'est donc pas une fonction simple, comme le laisse supposer l'analyse de Propp, mais un contrat, passé entre le destinataire, qui offre l'objet de la quête au destinataire, et le destinataire-sujet, qui l'accepte. Le mariage doit, par conséquent, être formulé de la même façon que « mandement » vs « acceptation », avec cette différence, toutefois, que le contrat ainsi conclu est « consolidé » par la communication de l'objet du désir.

Remarque : Par le traitement que nous faisons subir à la fonction « mariage », nous commençons la série de rectifications de l'inventaire des fonctions de Propp, dont nous avons déjà précisé les conditions théoriques : l'isotopie de la manifestation discursive ne peut être assurée que si les algorithmes des fonctions condensées sont dénommés par rapport à un seul niveau de généralité choisi.

e) L'épreuve.

La constatation qu'un contrat peut éventuellement être suivi de fonctions-conséquences, qu'il peut s'inscrire ainsi dans l'enchaînement des fonctions, nous oblige à le situer à l'intérieur des schémas syntagmatiques dont il fait partie.

Si l'on prend, à titre d'exemple, l'épreuve que doit subir le héros immédiatement après son départ, on remarque de nouvelles lacunes dans la description de Propp. Ainsi, l'analyse de l'épreuve en deux fonctions :

$$\begin{array}{c} \text{assignation} \\ \text{(the first function of the donor)} \end{array} \text{ vs } \begin{array}{c} \text{affrontement} \\ \text{(the hero's reaction)} \end{array}$$

est insuffisante : tout comme le mandement est suivi de la décision du héros, l'assignation de l'épreuve ne peut qu'être suivie de son acceptation. Il en sera de même pour ce qui suit : à l'acceptation succède l'affrontement, qui s'achève par la réussite ; finalement, l'épreuve est couronnée par une fonction-conséquence : la réception de l'adjuvant.

Dès lors, on peut dire que toute épreuve — c'est ainsi que nous désignerons le schéma syntagmatique de cinq fonctions que nous venons

de décrire — comporte, dans l'ordre de succession, les fonctions et couples de fonctions suivants :

A = injonction vs acceptation ;
F = affrontement vs réussite ;
non c = conséquence.

Si l'on essaie d'appliquer ce schéma à toutes les épreuves que comporte le récit — et il y en a plusieurs —, on s'aperçoit que les épreuves sont très inégalement analysées par Propp. Il suffit d'établir un tableau comparatif des épreuves rencontrées dans le récit pour combler, presque mécaniquement, les lacunes qui ne manquent pas d'apparaître :

SCHÉMA PROPOSÉ	ÉPREUVE QUALIFIANTE	ÉPREUVE PRINCIPALE	ÉPREUVE GLORIFIANTE
A { injonction acceptation	première fonction du donateur réaction du héros	mandement décision du héros	assignation d'une tâche
F { affrontement réussite		combat victoire	réussite
non c = conséquence	réception de l'adjuvant	liquidation du manque	reconnaissance

Ce tableau permet de formuler un certain nombre d'observations :

1. Il met en évidence le grand nombre de redondances que comporte le récit-conte :

a) Tout d'abord, les épreuves, considérées comme schémas syntagmatiques, reviennent trois fois : elles ne sont distinctes que du point de vue du contenu de leurs conséquences ;

b) Le couple fonctionnel constitutif de la structure du contrat, rencontré sous sa forme négative de $\bar{A}$ au début du récit, se retrouve à la fin, on l'a vu, comme A. En plus, c'est par le contrat : $A_1 A_2 A_3$, que débute chaque épreuve ;

c) Le couple « affrontement » vs « réussite », présent dans chacune des trois épreuves, apparaît une fois, on le verra, non précédé de contrat ;

2. Le schéma de l'épreuve se présente comme une consécution logique, dont nous aurons à préciser la nature, et non comme une séquence syntagmatique, parce que :

a) Les couples A et F ne sont pas toujours contigus : l'envoi en mission du héros n'est suivi que beaucoup plus tard de l'affrontement principal avec le traître ;

b) Les couples A et F peuvent se retrouver seuls, en dehors du schéma de l'épreuve ;

3. Si le couple fonctionnel A peut être considéré comme une structure binaire de signification, il n'en est pas de même du couple F, dont la constitution demande à être interprétée.

f) L'absence du héros.

Un coup d'œil superficiel sur la distribution des fonctions dans le récit montre que son point culminant est constitué par le combat du héros avec le traître. Ce combat se situe, cependant, en dehors de la société touchée par le malheur. Une longue séquence du récit est caractérisée par l'absence du héros, qui se situe entre le départ et l'arrivée incognito de celui-ci.

A considérer d'un peu plus près cette séquence, on remarque de nouveau l'absence du critère d'isotopie, auquel doit obéir la dénomination des fonctions. Au départ du héros correspond, chez Propp, la fonction de retour, qui, en fait, n'indique pas le retour du héros, mais son nouveau départ, après le séjour dans un ailleurs où est situé son combat victorieux avec le traître. Si donc nous entendons par « départ » (en le désignant par $\bar{p}$) le moment à partir duquel commence l'absence du héros, la fonction qui lui est directement opposée, en tant que sème positif opposé au sème négatif, n'est pas ce que Propp appelle « retour », mais l'« arrivée incognito » (p).

D'autre part, au moment à partir duquel commence l'absence correspond le moment de l'arrivée du héros sur les lieux du combat ($\overline{\text{non } p}$); au moment de l'arrivée du héros sur les lieux correspond ce que Propp appelle « retour » ($\text{non } p$). Nous disposons donc du schéma du déplacement du héros suivant :

$$\frac{\bar{p}}{\overline{\text{non } p}} \approx \frac{p}{\text{non } p}$$

Il faut ajouter qu'entre les moments $\bar{p}$ et $\overline{\text{non } p}$ se situe également le transfert spatial, autrement dit, un déplacement rapide (d), qui, indiqué dans le déroulement du récit avant le combat, sous forme d'une fonction particulière, n'en est pas moins symétriquement présent après le combat, où il se confond avec les fonctions « persécution » vs « délivrance ». Nous sommes en droit de considérer que « persécution » vs « délivrance » constitue un syncrétisme de fonctions, comportant, d'une part, le couple fonctionnel F (décomposable en « affrontement » vs « réussite »), et, de l'autre, le déplacement rapide. Dans le schéma de l'absence, nous aurons donc à introduire une fonction de plus (d), le déplacement, qui, bien que s'effectuant dans des directions opposées, n'en est pas moins redondant :

$$\bar{p} + d + \overline{\text{non } p} \text{ vs } \text{non } p + d + p.$$

Deux choses sont à remarquer à propos de ce schéma :

1. La rapidité du déplacement doit probablement rendre compte, au niveau du récit, de l'intensité du désir au niveau du modèle actantiel. Ainsi considérée, elle n'est pas une fonction, mais un aspect de celle-ci et, comme

tel, n'est pas pertinente dans une description des fonctions. Nous ne nous en sommes préoccupé que pour dégager un F redondant à l'intérieur du syncrétisme des fonctions, et parce que le phénomène du syncrétisme, enregistré à ce niveau de l'analyse, méritait d'être noté;

2. Le déplacement lui-même, considéré comme une catégorie « aller » vs « retour », n'est intéressant que dans la mesure où il signale la solitude du héros et son séjour dans un ailleurs sans relation avec l'ici du récit. Les études de D. Paulme et de L. Sebag (parues dans *l'Homme*, III) ont précisé le sens de cette disjonction typologique : le séjour du héros est tantôt souterrain ou aquatique, tantôt aérien; il se situe tantôt dans le royaume des morts, tantôt dans celui des dieux. Le problème apparaît à la fois comme complexe et simple, trop complexe, en tout cas, pour être traité dans le cadre du conte populaire, dont l'investissement axiologique est insuffisant. Considérons donc provisoirement l'absence du héros comme une catégorie d'expression déictique, redondante avec la fonction médiatrice du héros, que nous préciserons plus tard.

Remarque : L'absence des anciens (= du destinataire) peut être notée de la même manière.

g) L'aliénation et la réintégration.

Les lecteurs de Propp ont dû remarquer qu'il distingue nettement, dans sa description, les neuf premières fonctions, en les notant à l'aide de caractères grecs et en considérant qu'elles constituent une sorte d'entrée en matière du récit. On sait déjà le rôle que jouent les trois premières fonctions (absence, prohibition, violation), pour lesquelles les équivalences ont été retrouvées à l'intérieur et à la fin du récit. Il ne reste donc à considérer que les trois couples de fonctions qui constituent cette « introduction » :

enquête vs renseignement,
déception vs soumission,
traîtrise vs manque.

On remarquera d'abord que toute cette séquence apparaît comme une succession de malheurs, se présentant à la suite de la violation de l'ordre établi, qu'elle apparaît donc comme une série négative, à laquelle devrait correspondre, selon le principe de symétrie qui est apparu lors des précédentes démarches, une série positive.

Le premier couple de fonctions, « enquête » vs « renseignement », paraît s'inscrire dans le cadre de la conception générale de la communication, et se traduire plus simplement par « interrogation » vs « réponse ». A la communication linguistique ainsi décomposée semblent correspondre, dans la suite du récit, deux fonctions écartées :

marque vs reconnaissance,

qui peuvent être, quoique formulées dans un autre type de signifiants, interprétées comme

émission (d'un signe) vs réception (de ce signe),

les deux fonctions symétriques constituant l'acte de communication positif, tandis que le couple fonctionnel

interrogation vs réponse

apparaît comme constitutif d'une sorte de communication négative.

Si l'on tient compte du procédé de chosification, courant dans la manifestation mythique, il s'agit, dans le premier cas, de la délivrance du message-objet et, dans le second, de son extorsion. La symétrie observée demande cependant à être encore confirmée par le comportement, que nous supposons symétrique, des deux autres couples fonctionnels restants.

Dans la partie finale du récit, la reconnaissance du héros est suivie de la révélation de la véritable nature du traître, qui se trouve démasqué. Mais, si le traître est démasqué, c'est qu'il a dû porter un masque. Et en effet, bien que le lexème descriptif « déception » ne l'indique pas clairement, Propp ne manque pas de souligner le fait que le traître, pour tromper le héros, se présente toujours déguisé. L'opposition entre « déception » et « révélation du traître » se précise ainsi.

Quant à la deuxième fonction du couple, la soumission du héros, elle fait également apparaître le héros, quoique de façon moins nette, comme portant un masque. En effet, le héros, à ce stade du récit, est très souvent présenté comme un simplet, une sorte d'idiot du village, qui se laisse facilement duper, ou bien, dans les cas extrêmes, s'endort pendant que le traître opère; en un mot, il s'agit bien d'un héros non révélé. A cette manifestation camouflée du héros correspond, à la fin du récit, sa transfiguration : le héros apparaît dans toute sa splendeur, vêtu d'habits royaux; il manifeste sa véritable nature de héros. Dès lors, en comparant les fonctions du début et de la fin, on peut dire qu'à la manifestation du traître et du héros déguisés, se cachant sous des apparences, correspond la révélation de leur véritable nature. Malgré la difficulté de la formulation lexémique des fonctions, l'hypothèse se confirme : les fonctions initiales négatives se déroulent parallèlement aux fonctions terminales positives.

Il est impossible de ne pas remarquer une sorte de crescendo dans la progression des couples fonctionnels. La communication négative, c'est-à-dire l'extorsion du renseignement, est suivie de l'acte de tromperie; celui-ci, à son tour, sera suivi de la trahison, accomplie sous forme de vol ou de rapt. Ce troisième couple de fonctions ressemble cependant davantage, du point de vue de leur statut structurel, au premier couple. En effet, les deux séquences ont ceci de commun que, dans les deux cas, un objet — un message ou un

représentant symbolique du Bien — change de mains et passe du héros (ou de sa famille, ou des siens) au traître. Dans le couple intercalaire de fonctions, ce transfert, s'il existe, est moins visible : ce n'est que la comparaison avec la première épreuve que doit subir le héros, et dont le résultat est la réception de l'adjuvant, c'est-à-dire, en somme, de la vigueur qui le qualifie comme héros, qui permet de comprendre que ce qui change de mains, lors du procès de déception, ce qui est dérobé par le traître, c'est, pour ainsi dire, la nature héroïque du héros.

On voit que le statut structurel des séquences initiale et finale du récit, caractérisées chacune par une triple redondance de couples fonctionnels, se précise; il s'agit bien d'une structure commune de la communication (c'est-à-dire de l'échange), comportant la transmission d'un objet : objet-message, objet-vigueur et objet-bien; la séquence initiale apparaît comme une série redondante de privations subies par le héros et les siens, tandis que la séquence finale consiste en une série parallèle d'acquisitions, effectuées par le héros.

Cependant, si « trahison » vs « manque » constituent un couple fonctionnel d'échange négatif, à l'autre bout du récit les choses se compliquent un peu : à la trahison correspond bien la punition du traître, mais le manque est liquidé, de façon redondante, par la restitution du Bien à la communauté d'abord, après la victoire sur le traître, par la récompense du héros ensuite, lors du mariage.

Il s'agit maintenant de résumer toute cette analyse en introduisant la notation symbolique. Désignons par un grand C les six couples de fonctions que nous venons d'analyser : leur numérotation en C_1 , C_2 , C_3 indique, par la répétition de C, le caractère invariant de leur statut de communication, les chiffres 1, 2 et 3 représentant les objets-variables de celle-ci.

Considérons, d'autre part, la série initiale des fonctions comme la transformation négative de la série terminale, en désignant ces fonctions initiales par $\bar{C}_1$, $\bar{C}_2$, $\bar{C}_3$. Comme le C majuscule désigne toujours une catégorie susceptible, à son tour, d'une articulation sémique en c vs non c, on obtiendra la représentation symbolique suivante des deux séries parallèles et inverses :

$$\bar{C}_1 = \frac{\bar{c}_1}{\text{non } c_1}$$

$$C_1 = \frac{c_1}{\text{non } c_1}$$

$$\bar{C}_2 = \frac{\bar{c}_2}{\text{non } c_2}$$

$$C_2 = \frac{c_2}{\text{non } c_2}$$

$$\bar{C}_3 = \frac{\bar{c}_3}{\text{non } c_3}$$

$$C_3 = \frac{c_3}{\text{non } c_3}$$

On peut donner ensuite, de façon conventionnelle, à la série initiale le nom d'*aliénation*, et à la série terminale celui de *réintégration*.

Remarque : L'introduction de la notation symbolique nous dispense d'attribuer de nouvelles dénominations aux fonctions réinterprétées.

h) Les épreuves et leurs conséquences.

A ce stade de l'analyse, on peut déjà envisager l'interprétation des conséquences des épreuves. Les épreuves, au nombre de trois, comportent chacune deux couples de fonctions, notés par A et F, et une fonction solitaire, considérée comme la conséquence particulière spécifiant chaque épreuve. Elles se présentent, selon l'ordre du récit, comme

la réception de l'adjuvant,
la liquidation du manque,
la reconnaissance.

Etant donné que toutes les fonctions, à l'exception de ces trois, s'organisent en paires, le statut solitaire des *conséquences* pourrait paraître troublant.

L'analyse des deux séquences d'aliénation et de réintégration permet, heureusement, de mieux comprendre les conséquences. Ainsi, pour commencer par la conséquence de l'épreuve principale, la liquidation du manque apparaît comme la fonction positive (non c_3), s'opposant à sa transformation négative qu'est le manque ($\overline{\text{non } c_3}$). De même, la reconnaissance apparaît comme « réception du message » (non c_1), s'opposant à son sème positif, qui est « marque » (c_1), et à « renseignement » (communication du message) [$\overline{\text{non } c_1}$]. Quant à la réception de l'adjuvant, qui est la conséquence de l'épreuve qualifiante, on a déjà vu qu'elle faisait pendant à la privation d'énergie héroïque, que représente la soumission (non c_2 vs $\overline{\text{non } c_2}$).

Cette intégration des conséquences dans les séquences d'aliénation et de réintégration permet de mieux saisir le sens des épreuves elles-mêmes : leur rôle consiste à annuler les effets néfastes de l'aliénation, résultat elle-même de la violation de l'ordre établi.

i) Les résultats de la réduction.

La première partie de l'analyse, qui constitue une sorte de corrigé de la réduction des fonctions, se trouve ainsi achevée, et nous pouvons présenter, sous forme schématique, l'inventaire réduit et définitif des fonctions du récit.

Rupture de
l'ordre
et
Aliénation

Réintégration
et
Restitution de l'ordre

Epreuve principale

$\overline{p} \overline{A} \overline{C}_1 \overline{C}_2 \overline{C}_3 p A_1 \overline{p}_1 (A_2 + F_2 + \text{non } c_2) d \overline{\text{non } p}_1 (F_1 + c_1 + \text{non } c_2) \text{non } p_2 d F_1 p_1 (A_3 + F_3 + \text{non } c_1) C_2 C_3 A (\text{non } c_3)$

Qualification

Quête

Requête

A = contrat (mandement vs acceptation);

F = lutte (affrontement vs victoire);

C = communication (émission vs réception);

p = présence;

d = déplacement rapide.

2° INTERPRÉTATIONS ET DÉFINITIONS

a) Éléments achroniques et diachroniques du récit.

Le schéma de la page précédente représente l'inventaire réduit des fonctions. Cette réduction n'a été possible qu'en prenant une certaine liberté avec la définition même du récit, qui, selon Propp, devait présenter un ordre de succession obligatoire.

La réduction telle que nous l'avons opérée a exigé, au contraire, une interprétation paradigmatique et achronique des relations entre fonctions : le couplage des fonctions, en effet, n'est valable que si la relation d'implication

$$\text{non } s \rightarrow s$$

peut être transformée, du fait de l'existence, dans le contenu sémique des fonctions couplées, d'une relation de disjonction, en

$$s \text{ vs non } s,$$

permettant la saisie du couple fonctionnel en tant que structure élémentaire de la signification.

Cette interprétation paradigmatique, condition même de la saisie de la signification du récit dans sa totalité, nous a permis ensuite de retrouver, indépendamment de l'ordre de succession syntagmatique, cette fois-ci, des unités de signification plus larges, dont les termes sont faits de catégories sémiques manifestées dans les fonctions prises individuellement. La relation constitutive de ces unités est également celle de disjonction. Toutefois, pour marquer la distinction entre les deux niveaux structurels, nous avons noté, d'une part, à l'aide de majuscules, le fait que les termes qui les constituent sont déjà des catégories; d'autre part, à l'aide du signe de négation superposé, leurs termes négatifs.

Cette procédure, si l'on y regarde d'un peu plus près, n'est rien d'autre qu'une réduction de fonctions à des catégories fonctionnelles, suivie, dans une deuxième démarche, de leur homologation. Elle nous a permis de dégager, par-delà le déroulement du récit, et abstraction faite de leur redondance, deux structures fonctionnelles homologuées :

$$\begin{array}{l} A \text{ vs } \bar{A} \\ \text{et} \\ C \text{ vs } \bar{C}, \end{array}$$

et de prévoir la possibilité d'interpréter le récit comme une structure achronique simple.

Remarque : L'analyse de la structure de la communication C vs $\bar{C}$ n'est pas aussi simple que sa présentation le laisse entendre. Elle nécessiterait de longs développements, impossibles dans le cadre de ce chapitre. Nous y reviendrons à une autre occasion.

Tout le récit se réduirait donc à cette structure simple, s'il ne subsistait un résidu diachronique, sous la forme d'un couple fonctionnel

$$\text{affrontement vs réussite},$$

que nous avons noté par F et désigné comme « lutte », et qui ne se laisse pas transformer en une catégorie sémique élémentaire.

b) Le statut diachronique de l'épreuve.

Le couple fonctionnel F possède un caractère doublement insolite : non seulement il ne peut pas être interprété comme une catégorie d'opposition sémique, mais il apparaît comme la seule séquence fonctionnelle solitaire, asymétrique, c'est-à-dire ne se présentant à aucun moment du récit sous sa forme négative.

En revanche, F entre, comme élément constitutif, dans une séquence diachronique que nous avons désignée sous le nom d'« épreuve », et qui est composée de

$$A + F + c.$$

L'épreuve pourrait donc être, de ce fait, considérée comme le noyau irréductible rendant compte de la définition du récit comme diachronie. Un certain nombre de remarques, précisant ce statut diachronique, peuvent dès maintenant être formulées :

1. La relation entre A et F peut être considérée comme une relation de consécution, et non comme une relation d'implication nécessaire. En effet, A ou $\bar{A}$ peuvent se trouver seuls dans le récit, sans que leur présence entraîne nécessairement l'apparition de F : A ne présuppose donc pas F . D'un autre côté, F peut être présent dans le récit, non précédé de A : F ne présuppose donc pas A .

Cela revient à dire que la séquence « épreuve », si elle caractérise le récit en tant que consécution, n'impose pas cette consécution, ainsi que le voudrait Propp, comme obligatoire. Bien au contraire, l'épreuve constitue, dans ce sens, une certaine manifestation de liberté. Et si elle apparaît pourtant comme une séquence figée, elle ne le doit pas aux relations internes de causalité, mais à la redondance qui la fige en tant que forme, en lui conférant, comme connotation mythique supplémentaire, le sens de l'affirmation de la liberté du héros;

2. Si la relation entre A et F est une relation de consécution, elle ne doit pas être identifiée comme une relation qui se manifesterait grâce au signifiant « contiguïté ». La consécution admet volontiers l'écartement, et

l'on voit notamment que l'épreuve principale écarte ses deux couples fonctionnels A et F, en resserrant, au contraire, de cette façon, le récit;

3. Ce qui, cependant, confère à la consécution libre de A + F le statut de structure diachronique, c'est la conséquence nécessaire qui découle de cette liberté de rencontre. La conséquence, elle, est en effet nécessaire; elle présuppose l'existence de A + F : on le voit nettement dans les raccourcis litotiques de certains récits, où l'adjuvant peut être attribué au héros sans que le récit mentionne l'épreuve qui précède ce transfert. L'épreuve n'est donc qu'une invitation à la consécution de A et F, sanctionnée par l'apparition de la conséquence non c.

Si l'épreuve possède ainsi un statut diachronique particulier, elle ne maintient pas moins un parallélisme certain avec le modèle actantiel précédemment défini.

En effet, non seulement les six actants se retrouvent impliqués dans l'épreuve, mais les catégories ayant permis l'articulation du modèle actantiel retrouvent, elles aussi, dans l'épreuve leurs équivalents. Ainsi, à la catégorie de la communication correspond la structure du contrat. Le couple fonctionnel F, à son tour, manifeste, sous forme de lutte, l'opposition des forces de l'adjuvant (que possède le héros) et de l'opposant. Quant à la conséquence, on voit qu'elle représente, sous des formes variées, l'acquisition, par le sujet, de l'objet de son désir.

Il est à noter que, des trois épreuves que comporte le récit :

l'épreuve qualifiante,
l'épreuve principale,
l'épreuve glorifiante,

seules les deux dernières présentent la correspondance terme à terme entre les fonctions qu'elles impliquent et les actants du récit. Quant à la première épreuve, dont la conséquence est la qualification du héros pour les épreuves décisives, elle ne présente, par son F, qu'une lutte simulée, c'est-à-dire symbolique, où le destinataire joue le rôle de l'opposant.

c) Le ressort dramatique du récit.

Si l'épreuve constitue à elle seule la définition diachronique du récit, le déroulement temporel de celui-ci est affiché, en plus, par un certain nombre de procédés, qui constituent les éléments d'un savoir-faire narratif. Ce savoir-faire, constitutif de l'« élaboration secondaire » du récit (connue sous les noms d'*intrigue*, de *suspense*, de *ressort* et de *tension dramatiques*), peut être défini par l'écartement des fonctions, c'est-à-dire par l'éloignement, dans l'enchaînement des fonctions que constitue le récit, des contenus sémiques appartenant à la même structure de la signification.

Ainsi, au sème $\overline{\text{non } c_3}$ (manque) correspond, à quinze fonctions d'intervalle, le sème non c_3 (liquidation du manque). Il n'est pas nécessaire de faire

le commentaire du manque, que Souriau désigne comme une situation intolérable, créatrice de besoins, promotrice d'action. Une fois ce sème négatif posé, le récit tendra à retrouver le sème positif, la liquidation du manque. Le ressort obtenu par l'écartement de $\overline{\text{non } c_3}$ vs non c_3 peut être appelé « Quête ».

Au moment même où le ressort « Quête » se détend, un nouveau sème c_1 se trouve posé (marque) : le ressort qui tend vers la réalisation du sème contraire, non c_1 (reconnaissance), bien que sa tension paraisse moindre, à cause du caractère positif (et non négatif, comme dans le cas de « Quête ») du sème recherché, peut être appelé « Requête », c'est-à-dire demande de reconnaissance, due au héros.

Quant au troisième ressort, celui de « Qualification », qui relie $\overline{\text{non } c_2}$ à non c_2 , s'il apparaît faible, ce n'est que dans la mesure où la qualification du héros ne fait qu'annoncer sa victoire sans la réaliser. Sa structure, cependant, est la même que celle du ressort « Quête » et, à eux deux, ils constituent le ressort redondant qui mène l'intrigue.

On considérera comme ressorts principaux ceux des écartements fonctionnels dont le sème *ad quem* constitue en même temps la conséquence de l'épreuve, car, de cette manière, les ressorts s'intègrent dans la structure même de l'épreuve et font partie, subsidiairement, de sa définition. On considérera, en revanche, comme secondaires, et non pertinents, les ressorts constitués par les oppositions sémiques écartées, mais dont le sème *ab quo* ne précède pas la conséquence de l'épreuve.

d) Deux interprétations du récit.

L'épreuve qui définit diachroniquement le récit, et qui en constitue le nœud, est loin de l'épuiser. En effet, à l'exception de la lutte (F), les autres éléments constitutifs de l'épreuve ne sont, pour ainsi dire, que formellement présents dans l'épreuve : leur investissement sémantique, leur signification — qui sera aussi la signification de l'épreuve —, ils ne les reçoivent que du contexte, c'est-à-dire des séquences du récit qui précèdent ou suivent l'épreuve.

E. Souriau définit très simplement l'économie générale d'une pièce de théâtre : à une situation à peu près calme du début correspond une situation à peu près permanente de la fin de la pièce; entre les deux, il se passe quelque chose. Nous connaissons déjà ce « quelque chose » qui se passe au milieu du récit; mais le récit lui-même ne puisera son sens que dans les deux permanences du début et de la fin.

Les deux séquences — initiale et finale — du récit sont constituées de deux catégories sémiques, sous leur forme positive ou négative :

Séquence initiale :	Séquence finale :
$\overline{A} + \overline{C}$	$C + A$

Si l'on considère que les deux séquences contiennent l'essentiel de l'investissement sémantique du récit, c'est leur lecture qui doit donner la clef de la signification du conte populaire. Les choses, cependant, se compliquent du fait que, suivant le type de relations envisagées entre les termes structurels, une double lecture se trouve possible. La première consistera dans la saisie achronique des termes sous forme de catégories et dans l'établissement de la corrélation entre les deux catégories :

$$\frac{\bar{A}}{A} \simeq \frac{\bar{C}}{C},$$

et voudra dire : l'existence du contrat (de l'ordre établi) correspond à l'absence du contrat (de l'ordre) comme l'aliénation correspond à la pleine jouissance des valeurs.

La deuxième lecture, tenant compte de la disposition temporelle des termes, nous les fera considérer comme impliqués les uns par les autres :

$$(\bar{A} > \bar{C}) \simeq (C > A),$$

ce qui peut être commenté à peu près en ces termes : dans un monde sans loi, les valeurs sont renversées ; la restitution des valeurs rend possible le retour au règne de la loi.

On voit que les deux formulations sont, malgré l'identité des termes, très différentes.

e) La signification achronique du récit.

La première formulation se présente comme la mise en corrélation de deux ordres de faits appartenant à deux domaines différents :

1. Le *domaine social* : ordre de la loi, de l'organisation contractuelle de la société ;

2. Le *domaine individuel* ou *interindividuel* : l'existence et la possession, grâce à la communication interhumaine, des valeurs individuelles.

La saisie paradigmatique du récit établi, par conséquent, l'existence de la corrélation entre les deux domaines, entre le sort de l'individu et celui de la société. On voit que, ainsi compris, le récit ne fait que manifester les rapports qui existent au niveau de l'axiologie collective et dont le récit n'est qu'une forme de manifestation parmi d'autres formes possibles. Le conte populaire n'est, en ce sens, qu'une incarnation particulière de certaines structures de signification, qui peuvent lui être antérieures et qui, fort probablement, sont redondantes dans le discours social.

La corrélation permet donc de saisir le récit comme une structure de signification simple. Quant à la « corrélation » elle-même, considérée en tant que relation, elle est essentiellement l'affirmation de l'existence de la relation ; exprimée, dès qu'il s'agit de la verbaliser, par la conjonction *comme*, elle établit la relation conjonctive entre les termes de la proportion.

Il nous faut maintenant considérer d'un peu plus près les termes de la corrélation, pour voir dans quelle mesure on peut, malgré l'absence du contexte axiologique, approfondir l'interprétation de la signification du conte populaire.

Prenons d'abord la deuxième partie de la proportion, se référant au domaine individuel. Lors de la réduction, nous avons interprété chaque C comme un processus de communication, caractérisé par la transmission d'un objet symbolique. La communication a ensuite été particularisée selon l'objet transmis, chaque objet-variable étant indiqué par un chiffre différent : 1, 2, 3. Il est inutile d'insister — le fait est bien connu en anthropologie — sur ce modèle mythique de la présentation des valeurs qu'est l'*objet en communication* ; il est plus intéressant d'essayer d'en saisir la nature.

1. Dans le cas de C₁, l'objet de communication est un message, une sorte de parole « gelée », chosifiée et transmissible de ce fait. Constituant la clef de la connaissance et de la reconnaissance, l'objet-message pourrait être considéré comme une formulation, sur le plan de la manifestation mythique, de la modalité du « savoir ».

2. Dans le cas de C₂, il s'agit de la transmission de la vigueur, qui prive l'homme de l'énergie nécessaire à l'action, ou, au contraire, la lui attribue. L'objet-vigueur serait l'équivalent mythique de la modalité du « pouvoir ».

3. Dans le cas de C₃, la communication consiste dans le transfert de l'objet du désir, qui correspondrait, par conséquent, à la modalité du « vouloir ».

Sans que l'on ose se prononcer, pour l'instant, sur la nature de la corrélation entre les valeurs qui constituent l'enjeu du récit et les catégories modales constitutives du modèle actantiel, l'existence de cette corrélation apporte la confirmation du caractère de grande généralité que possèdent les unes et les autres.

On voit donc que les termes d'*aliénation* et de *réintégration* des valeurs, par lesquels nous avons désigné les séquences de récit $\bar{C}\bar{C}\bar{C}$ et CCC, paraissent être justifiés, dans une certaine mesure, par ces nouvelles précisions.

En résumé, on peut dire que la deuxième partie de la proportion structurelle pose, en fait, l'alternative entre l'homme aliéné et l'homme jouissant de la plénitude des valeurs.

Quant à la première partie de la proportion, elle est à la fois plus simple et plus complexe. Le statut de A, que nous avons défini comme un contrat social, possède également, à première vue, la forme de la communication : le destinataire enjoint au destinataire d'agir ; le destinataire accepte l'injonction. Il s'agit donc d'une obligation librement consentie. Dans le cas de $\bar{A}$, le destinataire interdit au destinataire d'agir, ce qui est évidemment la transformation négative de a, de l'injonction, qui est une invitation à faire

(et non à ne pas faire). Le contrat y est d'ordre négatif, privant l'homme des possibilités d'action.

D'autre part, à l'acceptation correspond la violation, qui, si elle est une forme de négation de l'acceptation, n'est cependant pas entièrement négative, car elle comporte la volonté d'agir, par opposition à la prohibition, qui est l'interdiction d'agir. La violation est donc un terme ambigu :

a) Par rapport à l'acceptation, elle est la négation de l'acceptation :

$$\text{non } a \text{ vs } \overline{\text{non } a};$$

b) Par rapport à la prohibition, qui est la négation de l'injonction (ordre d'agir), elle est la négation de la négation (négation de l'ordre de ne pas agir); donc

$$\bar{a} \text{ vs } -(\bar{a}).$$

Autrement dit, la négation de la négation est une sorte d'affirmation (cf. le *si* affirmatif du français) :

$$-(\bar{a}) = a.$$

Cela voudrait dire que la violation est une sorte d'injonction. Quoique paradoxale à première vue, la déduction est théoriquement valable, tant qu'on se limite à la conversion des seules fonctions, sans tenir compte des actants. La prise en considération des actants élucide le paradoxe : la violation est bien une injonction, qui comporte la négation du destinataire et lui substitue le destinataire. En effet, l'identification du destinataire et du destinataire dans la fonction d'injonction semble constituer la définition même de la volonté, de l'acte volontaire.

On voit dès lors que, si

$$A \text{ vs } \bar{A}$$

est l'opposition entre l'établissement du contrat social et sa rupture, la rupture du contrat prend une autre signification positive : l'affirmation de la liberté de l'individu. Par conséquent, l'alternative que pose le récit est le choix entre la liberté de l'individu (c'est-à-dire l'absence du contrat) et le contrat social accepté. Ce n'est qu'après ce complément d'analyse qu'apparaît la véritable signification du conte populaire, qui est, comme le mythe — Lévi-Strauss l'a bien pressenti et affirmé —, une mise en présence des contradictions, des choix également impossibles et insatisfaisants.

Dans le contexte du conte populaire russe, cette contradiction mythique peut être formulée de la façon suivante : la liberté individuelle a pour corollaire l'aliénation; la réintégration des valeurs doit être payée par une instauration de l'ordre, c'est-à-dire par le renoncement à cette liberté.

Il faut voir maintenant comment le récit essaie de résoudre cette contradiction.

f) Le modèle transformationnel.

On voit que l'analyse du récit peut donner lieu à deux définitions différentes.

La première de ces définitions était d'ordre diachronique. Le récit se réduit, en effet, à la séquence de l'épreuve qui, manifestant dans le discours un modèle actantiel, anthropomorphise, en quelque sorte, les significations et se présente, de ce fait, comme une succession de comportements humains (ou para-humains). Ces comportements, on l'a vu, impliquent à la fois une succession temporelle (qui n'est ni contiguïté ni implication logique) et une liberté de succession, c'est-à-dire les deux attributs par lesquels on a l'habitude de définir l'histoire : irréversibilité et choix. On a vu aussi que ce choix irréversible (F après A) comportait une conséquence, donnant ainsi à l'homme engagé dans le processus historique la consécration de la responsabilité. La séquence diachronique élémentaire du récit comporte donc, dans sa définition, tous les attributs de l'activité historique de l'homme, qui est irréversible, libre et responsable.

Une telle interprétation de l'épreuve permet de la considérer comme le modèle figuratif, c'est-à-dire comme un ensemble organisé de comportements mythiques, rendant compte des transformations historiques, véritablement diachroniques, et l'analyse du récit, poursuivie dans cette direction, aboutit donc à concevoir comme possible la description des modèles transformationnels. Vu sous cet angle, le rôle de l'épreuve se précise : elle prend en charge une structure de contenu donnée :

$$\frac{\bar{a}}{\text{non } a} \simeq \frac{\bar{c}}{\text{non } c},$$

et la transforme, par une opération mythique dont il s'agira de reconsidérer les termes, en une structure de contenu différente de la première :

$$\frac{a}{\text{non } a} \simeq \frac{c}{\text{non } c}.$$

La comparaison, même superficielle, des deux structures — avant et après la transformation — montre que la transformation semble consister dans la suppression des signes négatifs de la structure sur laquelle elle s'exerce, autrement dit, dans une démarche métalinguistique qui est la dénégation de la négation, ayant pour résultat l'apparition de l'affirmation.

S'il en est ainsi, on peut essayer d'envisager maintenant les éléments non encore analysés du schéma de l'épreuve. On a vu que les trois épreuves que contient le récit comportent chacune une conséquence particulière : non c_1 , non c_2 et non c_3 , et que ces conséquences sont non seulement les résultats des épreuves, mais en même temps les termes positifs de catégories sémiques dont les termes négatifs se trouvent, sous forme d'antécédents, présents dans la structure que l'épreuve est censée transformer. C'est par conséquent la lutte (F) — seul couple fonctionnel non analysable en structure

achronique, et qui précède immédiatement l'apparition, sous sa forme positive, du terme appartenant à la structure que l'on cherche à transformer — qui doit rendre compte de la transformation elle-même.

La lutte apparaît d'abord comme l'affrontement de l'adjuvant et de l'opposant, c'est-à-dire comme la manifestation, à la fois fonctionnelle, dynamique et anthropomorphique, de ce qu'on pourrait considérer comme les deux termes — positif et négatif — de la structure de signification complexe. L'affrontement est immédiatement suivi de la fonction « réussite », qui signifie la victoire de l'adjuvant sur l'opposant, c'est-à-dire de la destruction du terme négatif au profit du seul terme positif. La lutte, ainsi interprétée, pourrait donc bien être la représentation mythique de l'éclatement de la structure complexe, c'est-à-dire de cette opération métalinguistique où la dénégation du terme négatif ne laisse subsister que le terme positif de la structure élémentaire. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de reprendre ce problème des qualités du jugement dans le chapitre suivant, à un niveau différent, non figuratif. Quoi qu'il en soit, la lutte apparaît déjà comme l'expression de l'activité métalinguistique, en ce sens qu'elle ne possède pas de contenu propre, mais porte, au contraire, sur le contenu de la conséquence, qui est, on le voit, manifestée séparément, indépendamment de la lutte.

Mais la conséquence n'est pas l'issue de la lutte seule; elle est également celle du contrat partiel, établi avant la lutte et qui est, lui aussi, constitutif de l'épreuve : la conséquence est donc la sanction de ce contrat, la preuve de sa réalisation, et implique le rétablissement partiel du contrat global rompu. Ne voulant pas nous attarder ici sur l'interprétation linguistique du jugement assertif, que nous aurons à reprendre plus tard, nous nous contenterons de dire que l'épreuve, considérée comme expression figurative du modèle transformationnel, introduit une dimension diachronique qui, tout en opposant les contenus axiologiques investis dans les structures qui la précèdent et qui la suivent, rend compte en même temps de leur transformation.

g) Le récit en tant que médiation.

On voit que le récit (et plus particulièrement le conte populaire russe), soumis à l'analyse fonctionnelle cherchant à déterminer la nature des relations entre les fonctions à l'intérieur d'une manifestation discursive, est susceptible, en somme, d'une double interprétation, faisant apparaître l'existence de deux types de modèles immanents : la première rend compte d'un modèle constitutionnel, qui paraît être une forme protocolaire d'organisation des contenus axiologiques contradictoires, présentés comme insatisfaisants et inévitables; la seconde, au contraire, explicite l'existence d'un modèle transformationnel, offrant une solution idéologique, une possibilité de transformation des contenus investis.

Cette possibilité d'une double interprétation ne fait que souligner le grand nombre de contradictions que le récit peut contenir. Il est à la fois affirmation d'une permanence et des possibilités de changement, affirmation de l'ordre nécessaire et de la liberté qui brise ou rétablit cet ordre. Et, pourtant, ces contradictions ne sont pas visibles à l'œil nu; le récit, bien au contraire, donne l'impression d'équilibre et de contradictions neutralisées. C'est dans cette perspective qu'il apparaît essentiellement dans son rôle de médiation. De médiations multiples, devrait-on dire : médiations entre structure et comportement, entre permanence et histoire, entre la société et l'individu.

Il nous paraît possible, en généralisant peut-être trop, de grouper ce genre de récits en deux grandes classes : les récits de l'ordre présent *accepté*; les récits de l'ordre présent *refusé*. Dans le premier cas, le point de départ réside dans la constatation d'un certain ordre existant et dans le besoin de justifier, d'expliquer cet ordre. L'ordre qui existe, et qui dépasse l'homme parce qu'il est un ordre social ou naturel (l'existence du jour et de la nuit, de l'été et de l'hiver, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des agriculteurs et des chasseurs, etc.), se trouve expliqué au niveau de l'homme : la quête, l'épreuve sont des comportements humains ayant instauré tel ou tel ordre. La médiation du récit consiste à « humaniser le monde », à lui donner une dimension individuelle et événementielle. Le monde se trouve justifié par l'homme, l'homme intégré dans le monde.

Dans le second cas, l'ordre existant est considéré comme imparfait, l'homme comme aliéné, la situation comme intolérable. Le schéma du récit se projette alors comme un archétype de médiation, comme une promesse de salut : il faut que l'homme, l'individu, prenne à sa charge le sort du monde, qu'il le transforme par une succession de luttes et d'épreuves. Le modèle que présente le récit rend compte ainsi de diverses formes de sôtérisme, en proposant la solution de toute situation intolérable de manque.

Cette introduction de l'histoire, qu'elle soit explicative ou projective, cyclique ou ouverte, donne un intérêt supplémentaire à l'analyse, en permettant de poser la question de la valeur et de la portée des modèles tels qu'ils sont apparus à la suite de la description du conte populaire russe.

3° LE MODÈLE TRANSFORMATIONNEL ET LE PSYCHODRAME

a) Du collectif à l'individuel.

La définition du récit considéré comme une manifestation discursive, déroulant, grâce à la consécution de ses fonctions, un modèle transformationnel implicite, ne repose malheureusement que sur l'analyse d'un seul genre de récits, le conte populaire russe. Sa portée restera donc réduite tant

qu'on ne pourra pas montrer que le modèle reconnu dans le récit-conté se retrouve dans d'autres domaines axiologiques et s'applique à des récits de figuration différente. On peut même dire que plus le nouveau domaine d'application du modèle sera éloigné de son lieu d'origine, plus générale paraîtra, à bon droit, sa portée.

Le domaine qui s'est offert, un peu au hasard, à une nouvelle expérience semble correspondre à cette exigence. Il s'agit d'un corpus constitué par les résumés de récits proposés par un enfant « obsessionnel », lors d'un traitement psychodramatique, que nous avons pu extraire, accompagné des commentaires de l'auteur, des *Réflexions sur le psychodrame analytique* de M. Safouan (*Bulletin de psychologie*, 30 nov. 1963). Quand on connaît la difficulté de se procurer du matériel psychanalytique brut, non interprété, pour les besoins de la description sémantique, les résumés de M. Safouan présentent l'avantage d'être simples et d'englober l'ensemble du traitement joué par l'enfant. L'intérêt de ce corpus est évident : contrairement au conte populaire, qui est œuvre collective, les récits dont il est composé relèvent d'un seul locuteur individuel. D'autre part, la distinction entre la manifestation figurative du récit et la structure de sa signification apparaît ici de manière indiscutable : quoique le corpus soit constitué d'une série de récits — histoires policières, contes chinois, récits d'espionnage —, la manifestation discursive, à travers tous ces récits, est une et reflète une structure de signification unique, comparable, sinon identique, à la structure du récit-conté populaire.

Le traitement psychodramatique apparaît, dans cette perspective, comme une technique cherchant à promouvoir la réalisation progressive du modèle transformationnel du récit jusqu'à son achèvement, et le rôle du thérapeute consiste à surveiller l'enchaînement des récits partiels, afin qu'ils tendent à accomplir le modèle structurel prévu. Pour justifier ce que nous venons de résumer en quelques mots, nous exposerons, étape par étape, le traitement intégral décrit par M. Safouan.

b) La structure compensatrice initiale.

L'enfant a été présenté aux thérapeutes par une mère dont le caractère dominateur était visible, suivie d'un père effacé et bienveillant : une configuration familiale banale, fournissant les premiers renseignements contextuels. L'enfant, invité à « inventer » les récits pour le jeu psychodramatique, n'a pas manqué de « proposer, semaine après semaine, des histoires policières qui, malgré leur diversité apparente, avaient toutes ceci en commun : il y avait, d'un côté, un maître chanteur, de l'autre côté, une noble victime qui se laissait vaillamment plumer, car, à lâcher son secret, elle provoquerait la perte d'un personnage qu'il lui fallait à tout prix protéger — très souvent son propre père » (*loc. cit.*, p. 365).

Si l'on adopte, pour l'analyse des récits psychodramatiques, la même notation symbolique que celle qui a été utilisée pour la description du conte

populaire, on peut essayer de formuler la structure itérative qui est implicitement manifestée dans l'ensemble de récits de cette phase initiale par

$$\frac{\bar{c}_2 \text{ (déception)}}{\text{non } c_2 \text{ (soumission)}} \simeq \frac{c_2 \text{ (révélation du traître)}}{\text{non } c_2 \text{ (révélation du héros)'}}$$

c'est-à-dire par un système paradigmatique simple, n'exprimant, sous forme d'opposition catégorique, que les seules valeurs individuelles, et encore de manière fort réduite : la privation de la force vitale, qui caractérise la séquence du début, est compensée par la conscience de son propre héroïsme.

La structure de cet inventaire de récits reste cependant entièrement achronique : si, comme le « mythe », tel qu'il est défini par Lévi-Strauss, elle permet à l'enfant de « vivre » une situation impossible, elle ne débouche sur aucun enchaînement diachronique. On peut facilement admettre l'existence litotique de la situation initiale, non manifestée dans les récits, et la représenter par $\bar{A}$ (rupture du contrat entre père et fils) ; l'intégration des valeurs individuelles dans un « ordre social » reste impossible, car sa formulation ne peut être que

$$\frac{\bar{C}}{C} \simeq \frac{\bar{A}}{x}$$

et signifie l'absence, à l'horizon, de nouveau contrat prévisible. L'héroïsme que l'enfant ne cesse d'afficher dans ses récits, faute de destinataire, n'est pas reconnu.

On notera en même temps, comme trait caractéristique non seulement de ce premier inventaire de récits, mais du corpus dans son ensemble, la manifestation exclusive de C_2 , c'est-à-dire de la privation et de l'attribution de l'énergie vitale, choisi, de préférence à d'autres, dans l'axiologie des valeurs individuelles : il pourrait constituer un des éléments de la définition de ce genre de structure.

Remarque : Il est intéressant de signaler que l'intervention du thérapeute, qui arrête l'itération de cette structure initiale, consiste dans l'explication de la structure sémantique commune à l'ensemble des récits. Le rôle de la prise de conscience semble se limiter, dans ce traitement du moins, à cette phase initiale.

c) L'apparition de la lutte.

À la suite de cette intervention, un nouveau type de récits fait son apparition. Tous ceux-ci, cependant, comportent une idée commune : « à malin, malin et demi ». « C'était l'escroc qui réussissait à jouer un mauvais tour à l'inspecteur, celui-ci réussissait à capturer enfin le malfaiteur ; c'était aussi le gangster qui, contrairement aux lois du milieu, voulait fausser compagnie à ses partenaires, mais pour tomber victime de sa propre ruse ou de la leur, etc. » (*Loc. cit.*, p. 365-366.)

Abandonnant les éléments compensateurs c_2 et non c_2 , qui lui conféraient le caractère achronique, le récit essaie de provoquer un enchaînement diachronique en révélant un nouveau couple fonctionnel F :

$$\bar{c}_2 \left(\frac{\text{déception}}{\text{soumission}} \right) > F \left(\frac{\text{combat}}{\text{victoire}} \right).$$

L'examen de ce nouvel inventaire de récits et de la nouvelle séquence structurelle permet les remarques suivantes :

1. La séquence structurelle, bien que possédant le caractère diachronique, reste cependant ambiguë et fonctionne comme une structure achronique compensatrice. En effet, les rôles du héros et du traître étant interchangeables, l'auteur des récits, qui en a le choix, se fait héros ou traître, mais plutôt héros, à son gré ;

2. Ce qui fait que les rôles sont interchangeables et que la lutte (F) ne peut pas se transformer en épreuve, c'est, évidemment, l'absence, dans l'économie du récit, de tout contrat (A) et, de ce fait, du destinataire, qui, en le chargeant de mission, ferait de l'adjuvant l'actant-sujet.

Remarque : L'intervention du thérapeute ne se situe plus en dehors, mais à l'intérieur du jeu : c'est la victime, que joue le thérapeute, qui refuse de continuer à être victime, et non le thérapeute. Le problème, on le voit, ne se situe plus au niveau de la conscience, mais à celui de la distribution et de l'assomption des rôles.

d) Le développement de l'épreuve.

L'enfant, ayant juré vengeance, revient la semaine suivante avec un conte chinois fort complexe. Li-Shong et Li-Tock, deux bandits ennemis, campent avec leurs troupes l'un en face de l'autre. Shang, aide de camp de Li-Shong, annonce au chef la capture du seul médecin capable, en Chine, de guérir la peste. Ayant donné l'ordre de garder le médecin au secret, le chef des bandits imagine une ruse fort compliquée pour détruire son ennemi. Sa fille doit aller cueillir des fleurs à proximité du camp de Li-Tock et s'y faire prendre comme otage. Une fois prisonnière, elle prétendra être malade de la peste. Li-Tock, se croyant malin, réclame comme rançon quatre caisses d'or contre son otage. Li-Shong lui propose, en échange de sa fille, le médecin qu'il détient et qui est capable de soigner la peste, en réclamant pour ce service vingt caisses d'or. L'échange une fois fait, Li-Shong dicte à son adjoint un message adressé à son ennemi, et dans lequel il annonce que le médecin est lui-même malade et qu'une mort certaine attend par conséquent Li-Tock.

A ce moment précis du jeu, le thérapeute intervient en posant un dilemme à l'enfant : si le message est envoyé, la connaissance du mal peut donner à l'ennemi des chances d'échapper à la mort ; si l'on veut détruire l'ennemi, il ne faut pas envoyer le message. L'enfant, incapable de s'en sortir, interrompt le jeu.

Le récit, quoique complexe, se laisse analyser comme le développement de l'épreuve simulée. Essayons d'abord de reconnaître les fonctions constitutives de l'épreuve :

attente	non c_2 (manque)	F (lutte)	A (contrat)	non c_2 (liquidation du manque)
↓	fausse capture	lutte simulée : demande de rançon et de contre-rançon	faux contrat : échange entre héros et traître (et non destinateur)	retour de la fille (et non de l'objet du désir)
manifestation	— (non c_2)	— (F)	— (A)	— (non c_2)

L'épreuve, bien qu'elle se déroule entièrement sur le plan de la « déception », c'est-à-dire de la simulation et de la tromperie, et qu'elle soit marquée, de ce fait, par l'inversion des signes et l'interversion de la succession syntagmatique des fonctions, contient cependant, à l'exception de la « marque », tous les éléments constitutifs : elle présente, par conséquent, un progrès indiscutable dans le développement de la structure sous-jacente à l'ensemble du corpus.

La principale difficulté qui arrêtera le déroulement de ce récit-occurrence réside cependant dans la distribution des actants : le contrat simulé, valable du point de vue fonctionnel, ne l'est plus si l'on considère les actants qui le concluent. Le héros, en effet, ne peut le passer qu'avec le traître, parce qu'il assume lui-même, syncrétiquement, le rôle du destinataire et ne peut être en même temps destinataire. Le cumul des rôles du sujet et du destinataire est, en plus, visible lors de la liquidation du manque : l'objet du désir retourne, pour les mêmes raisons, à son père-destinateur. Mais, étant destinataire, il ne peut non plus s'attribuer la vigueur qualifiante ; il l'envoie donc, sous la forme de l'anti-vigueur (= maladie), au traître. Le comble de la ruse se trouve ainsi réalisé : l'anti-vigueur qui va au traître n'est qu'une prétendue non-vigueur ; le traître, cependant, l'accepte pour vraie et la considère comme de nature à le priver de sa force : la manifestation litoïque de l'épreuve qualifiante se trouve ainsi réalisée.

Il en est de même de la punition du traître (c_3) : le héros, qui, en sa qualité cumulative de destinataire, est chargé de le punir, lui envoie, cette fois-ci, une vraie anti-vigueur, sous la forme du médecin malade de la peste. Mais le traître ne peut être puni que si le héros est déjà révélé. Le héros-destinateur se prend ainsi à son propre piège : en tant que destinataire, il veut envoyer un objet-message (non c_1) permettant de le reconnaître comme héros. C'est ici que se situe l'intervention du thérapeute.

Remarque : Cette intervention du thérapeute consiste à rendre explicite l'impossibilité du syncrétisme : sujet + destinataire, l'impossibilité pour le héros d'être son propre destinataire. L'absence d'un destinataire indépendant empêche la reconnaissance du héros en tant que héros. Les deux récits suivants seront donc consacrés à la recherche à la fois du destinataire et de la reconnaissance.

e) L'accomplissement de l'épreuve.

Le nouveau récit proposé par l'enfant réussit finalement à accomplir l'épreuve sous sa forme positive. Il se présente comme une histoire d'espionnage : « Un agent d'un bureau de contre-espionnage sirote son whisky dans un bar du Caire. Il a pris sa retraite et ne veut plus d'aventures. Son ex-chef le dénêche et arrive de manière inattendue. Il comprend qu'une nouvelle mission l'attend et veut « se tailler ». Son chef l'arrête à temps. La mission consiste à se rendre dans une autre ville, où un agent qu'il n'est pas censé connaître lui donnera un message de première importance, et sa tâche consistera à faire parvenir le message à destination. En l'accomplissant, l'agent traversera beaucoup d'aventures dont le détail est significatif. Il recevra notamment une certaine blessure. L'inconnu a abordé l'agent, déguisé en marchand de cacahouètes, et lui a « collé » le paquet. A peine l'a-t-il fait qu'il a été abattu par une balle. L'agent a des doutes sur l'identité de l'inconnu. Il cherche le message et le trouve parmi les cacahouètes. »

Malgré les lacunes et les indications souvent sommaires, l'analyse du récit ne soulève pas de difficultés :

$\overline{\text{non } c_s}$ (manque)	A_1 (mandement vs acceptation)	E_2 (épreuve qualifiante)	F_1 (lutte)	c_1 (marque)	$\text{non } c_s$ (liquidation du manque)
attente du message	le chef charge l'ex-agent de la mission	aventures	fusillade	blessure	transfert du message (!)

Remarque : On notera que le récit abandonne, comme inutile, la répétition de la séquence initiale, ne laissant, du contexte aliénant, que la situation de manque. L'intérêt du récit, et du locuteur, est ailleurs.

A y regarder de plus près, le récit apparaît comme l'histoire du destinataire retrouvé, non reconnu et finalement perdu. En effet, l'actant-destinateur est présent dans le récit sous la forme de deux acteurs : le chef du contre-espionnage, un destinataire qui va chercher le destinataire, et l'inconnu, déguisé en marchand de cacahouètes, qui remet le « message » au héros, et dans lequel on reconnaîtra facilement le psychanalyste lui-même, qui est de nationalité égyptienne. Le rôle du destinataire-psychanalyste, intéressant à noter au passage, se résume en trois fonctions :

1. C'est un destinataire non reconnu par le destinataire ;

2. Son rôle consiste à remettre l'objet-message, c'est-à-dire la marque de connaissance et de reconnaissance (la blessure en constitue d'ailleurs la redondance partielle) ;

3. Son rôle se termine quand, inconnu, il est tué par une balle perdue.

Ainsi donc, bien qu'en possession du « message », le héros ne peut recevoir de récompense, du fait de l'absence du destinataire, assassiné.

Remarque : L'intervention du thérapeute, tué en accomplissant son devoir, s'arrête là.

f) Le problème de la reconnaissance et de la récompense.

Le dernier récit proposé par le garçon n'est que la reproduction, quasi textuelle, de l'un des derniers chapitres du *Zadig* de Voltaire, intitulé « l'Ermite ». On se souvient que Zadig, rentrant définitivement à Babylone, rencontre l'ermite qui lui permet de l'accompagner. Ensemble, ils demandent l'hospitalité et passent quatre nuits successives chez des hôtes très différents : chez un vaniteux et un avaro d'abord, chez un philosophe et une femme vertueuse ensuite. En signe de reconnaissance, l'ermite vole à l'hôte vaniteux deux chandeliers d'or, qu'il offre ensuite, en le remerciant, à l'avare. En récompense de l'honnête hospitalité du philosophe, l'ermite met en partant le feu à sa maison ; pour remercier la veuve vertueuse, il tue son neveu.

On voit que, dans cette première partie, le récit est consacré au problème de la punition du traître (c_s) et de la récompense du héros ($\text{non } c_s$). Cela est tout à fait normal : l'épreuve étant accomplie dans le récit précédent, la question de la réintégration des valeurs ne peut que se poser. La séquence que nous venons de résumer semble pourtant incapable de distribuer correctement les récompenses et les punitions. Tout se joue, en effet, en nous renvoyant presque à la séquence initiale, au niveau des apparences ; il paraît que l'hospitalité des deux premiers hôtes est négative, qu'elle devrait être punie : elle l'est dans un cas et non dans l'autre ; l'hospitalité du philosophe et de la veuve paraît positive et mériter une récompense : c'est le contraire qui se produit. Comme au début de la manifestation discursive, le héros est un héros « déçu ».

Le récit, pourtant, n'est pas encore achevé. L'ermite, ne l'oublions pas, est l'envoyé de la Providence ; il est en mesure de délivrer le message au héros (= Zadig = enfant). Car notre héros est déjà marqué (il a reçu la blessure), il a accompli sa tâche en liquidant le manque (il a pris le message qu'il était chargé de récupérer). Ce message, c'est l'objet du désir du sujet ; il ne suffit pas, on s'en souvient, de le reconquérir, encore faut-il que le destinataire le lui remette, de façon redondante, à la fois comme récompense et comme gage du nouveau contrat conclu. Et c'est l'ermite-destinateur

qui accomplit cette dernière fonction, en remettant le message qui, malgré la forme de « la reconnaissance du bien et du mal » qu'il possède, n'en est pas moins une récompense.

La signification globale de cette manifestation discursive, recouverte par plusieurs inventaires de récits figuratifs, apparaît maintenant avec netteté, et le modèle transformationnel particulier (que les spécialistes, s'ils en reconnaissent la valeur, pourraient définir comme caractérisant un sous-genre particulier de récits) peut être défini comme la transformation de $\overline{\text{non } c_1}$ en non c_1 , à l'aide de l'épreuve où non c_1 sera traité comme non c_3 . Cela veut dire que la situation de manque initiale était, en fait, caractérisée par la privation de l'objet-message, c'est-à-dire du « savoir » qui donnait à la structure initiale, « obsessionnelle », du récit son caractère oscillatoire, faisant du sujet à la fois une « poire » et un « héros pour lui-même », et le constituant en un terme structurel complexe ($\overline{\text{non } c_2} + \text{non } c_3$). Le modèle transformationnel, de son côté, ne peut fonctionner — c'est sa définition même — qu'en considérant l'objet du manque (dans notre cas : non c_1) comme objet du désir (non c_3). Cet objet du désir particularisé (non $c_3 = \text{non } c_1$) sera donc reconquis pendant l'épreuve principale (c'est, on s'en souvient, le message à récupérer) et remis, ensuite, par le destinataire comme une récompense. En effet, le message-explication de l'ermite consiste à poser le « savoir » comme une modalité capable de dissocier le terme complexe ($\overline{\text{non } c_2} + \text{non } c_3$) en une catégorie disjonctive ($\overline{\text{non } c_2}$ vs non c_3), en distinguant le masque du visage, l'apparence de la « réalité révélée ». L'objet-message qui clôt le récit est, par conséquent, en même temps la récompense et le « savoir » qui permet de reconnaître la récompense en la séparant de la punition.

g) La manifestation figurative du modèle.

Le tableau récapitulatif permettra de mieux voir comment, à l'aide de récits-occurrences successifs, la manifestation figurative d'une structure d'ensemble unique se réalise, manifestation qui, elle-même, obéit à son tour à un modèle transformationnel immanent.

DÉNOMINATION DE RÉCITS	$\overline{A}$	$\overline{C}$	E				C	A
<i>Maître chanteur</i>	(A)	$\overline{c_2}$ non c_2					$\overline{c_2}$ non c_2	
<i>A malin, malin et demi</i>		$\overline{c_2}$ non c_2		F_1				
<i>Conte chinois</i>		$\overline{(\text{non } c_3)}$	$\overline{(A_1)}$	$\overline{(F_1)}$	$\overline{(\text{non } c_3)}$		$\overline{(\text{non } c_2)}$	$\overline{(c_3)}$
<i>Espionnage</i>		non c_3	A_1	E_2	F_1	non c_3	c_1	
<i>L'Ermite</i>		non c_1						non c_3 (= non c_1)

h) La portée du modèle transformationnel.

Arrivé à ce stade de réflexion, nous avouons notre perplexité : les résultats de l'application, à l'analyse du psychodrame, du modèle obtenu à partir de la description du conte populaire n'étaient ni prévus ni prévisibles. Ils semblent pourtant ne gêner en rien la psychanalyse. Mais, dès lors, si notre démarche est correcte, elle pose, par-delà les descriptions de contes populaires et de psychodrames, le problème de la généralité du modèle transformationnel, qui devrait pouvoir rendre compte, articulé dans toutes ses variables, des transformations diachroniques, c'est-à-dire historiques, des structures de signification. Car, malgré les identités structurelles rencontrées dans les deux exemples étudiés, la structure psychodramatique « obsessionnelle » possède ses caractéristiques structurelles propres : l'objet du désir et de la quête psychodramatique est l'objet-savoir, et la transformation consiste dans la substitution paradigmatique du « savoir » au « non-savoir ». Cela constitue une particularisation incontestable du modèle.

Toute conclusion serait ici prématurée, et le modèle transformationnel dont les premières articulations possibles sont ici suggérées ne peut être proposé que comme une hypothèse à utiliser dans la description des manifestations figuratives. Car l'épreuve, dont nous avons pu remarquer la place centrale dans le déroulement du récit, n'est elle-même qu'un modèle figuratif de transformation, et sa traduction dans le langage sémantique est loin d'être achevée.

UN ÉCHANTILLON DE DESCRIPTION

1° PRINCIPES GÉNÉRAUX

a) L'exemple choisi : l'univers de Bernanos.

Nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de présenter, au terme — provisoire — de ces réflexions, un échantillon de description à peu près complète, opérant à partir d'un corpus donné, rendant compte des procédures utilisées et proposant finalement les modèles définitifs d'organisation d'un micro-univers sémantique. Nous avons choisi, dans cette intention, l'univers de Georges Bernanos. L'exemple s'est pratiquement imposé à nous, du fait de l'existence de l'étude de Tahsin Yücel, *l'Imaginaire de Bernanos*, récemment présentée, sous forme de thèse de doctorat, devant la Faculté des lettres d'Istanbul.

Le choix d'un domaine déjà déblayé, par une recherche dont les méthodes ne sont pas en contradiction avec les démarches de la description sémantique, présente des avantages et des inconvénients. Parmi les premiers, il faut d'abord noter l'importance du travail : la recherche de Yücel a porté sur l'ensemble de l'œuvre de Bernanos, et cela garantit, dans une certaine mesure, sa représentativité. Tout autre exemple aurait été, du fait de la place limitée que nous aurions pu accorder à l'analyse, beaucoup plus partiel. Sa représentativité, d'une part, et une préanalyse du corpus déjà effectuée, de l'autre, nous permettent de ne pas éluder les difficultés que présente toute description et d'augmenter le caractère exemplaire même de l'exercice auquel nous nous soumettons. L'inconvénient le plus gênant réside dans l'impossibilité d'apporter notre garantie personnelle concernant la pertinence de la description, quelle que soit, par ailleurs, la confiance que nous puissions accorder au chercheur dont nous utilisons le travail. Une autre difficulté provient de la présentation, que l'on pourrait qualifier de littéraire, des résultats du travail de Yücel : ce qui paraît satisfaisant du point de vue de la critique littéraire ne constitue qu'un état de préanalyse sémantique. Il en résulte un certain flottement dans l'appréciation des

données : des réductions paraissent achevées, d'autres ne le sont que partiellement, certaines occurrences, enfin, se présentent à l'état brut. De ce fait, l'exemple choisi ne servira à illustrer les premières procédures de la description que sous certaines réserves : on n'en tracera, par conséquent, que les grandes lignes.

b) La constitution du texte par extraction.

L'auteur de *l'Imaginaire* semble avoir été amené à utiliser, pour la constitution de son texte, la procédure d'extraction : nous pouvons donc nous servir de sa démarche pour exemplifier la procédure, qui, jusqu'ici, n'a été présentée que de façon sommaire.

Le point de départ de l'extraction réside dans la constatation de la redondance de certains lexèmes, représentatifs, à titre d'hypothèse, de l'isotopie à décrire. Ces lexèmes sont, en premier lieu :

vie et mort.

En les considérant comme constituant un premier inventaire restreint, la démarche descriptive débutera par l'extraction de tous les contextes comportant ces lexèmes inventoriés. Méthodologiquement, cela consiste à prendre chaque lexème de l'inventaire comme un invariant, et à postuler pour chacun d'entre eux une classe de variables, constituée par des qualifications extraites : ainsi, chaque classe de variables définira, à l'intérieur du corpus clos, le lexème-invariant. La réduction de chaque classe de variables à un nombre limité de sémèmes permettra d'obtenir autant de messages qualificatifs, et l'analyse, si elle était arrêtée à ce niveau, aboutirait à la construction d'un modèle simple, rendant compte du contenu sémantique de *vie* et de *mort*.

La description, pourtant, resterait incomplète, car elle ne s'appuierait que sur un nombre restreint de messages extraits du corpus. Au lieu de procéder immédiatement à la réduction, il paraît opportun de la retarder et d'opérer une deuxième extraction, en prenant comme liste d'invariance l'inventaire de toutes les qualifications-variables précédemment extraites.

Deux utilisations de ce nouvel inventaire sont à envisager :

1. Les classes de qualifications, constituées à la suite de la première extraction, peuvent être considérées comme telles et servir à rechercher d'éventuelles équivalences des lexèmes déjà qualifiés. De cette façon, les classes de qualifications, prises comme invariants, permettent d'établir les classes d'actants constituées de lexèmes équivalents :

<i>mort</i>	vs	<i>vie</i>
<i>eau</i>		<i>feu</i>
<i>ennui</i>		<i>joie</i>

Comme les trois lexèmes se trouvent, dans l'ensemble des contextes, qualifiés par les mêmes variables, on doit postuler que, dans la mesure où les classes de qualifications définissant la vie et la mort instituent les contenus de *Vie* et de *Mort* propres au corpus donné, ces mêmes classes ne peuvent conférer que des contenus identiques aux lexèmes équivalents : ceux-ci sont interchangeable et réductibles à un actant-sémème commun. Par conséquent, même si, par la suite, nous continuons à parler séparément de *mort* et d'*eau*, de *vie* et de *feu*, il reste entendu qu'il ne s'agit là que d'expressions différentes d'un seul sémème, dénommé soit *vie*, soit *mort*.

Remarque : Il faut toutefois réserver l'avenir de *joie* et *ennui*.

2. L'inventaire de qualifications peut servir, d'autre part, à extraire de nouveaux lexèmes, déterminés non plus par des classes entières de qualifications, mais par chacune des qualifications prise séparément. Ce nouvel inventaire de lexèmes sera tout aussi dichotomique que le premier, les qualifications ayant servi à sa formation étant elles-mêmes constitutives, les unes de la mort, les autres de la vie. Il comprendra donc deux sous-classes :

- a) *cadavre-vieux-maladie-mensonge-haine*, etc. ;
- b) *vivant-enfant-chair-sang-vérité-amour*, etc.

Un ordre de la mort et un ordre de la vie sont ainsi institués, les qualifications elles-mêmes se trouvant en relation hyponymique par rapport à l'un ou à l'autre des deux ordres.

La procédure d'extraction apparaît donc, dans son ensemble, comme une série d'opérations successives d'extraction, chaque inventaire de contextes extraits permettant l'extraction et la mise en inventaire d'autres contextes, et ainsi jusqu'à épuisement du corpus, c'est-à-dire jusqu'au moment où la dernière extraction (n), utilisant le dernier inventaire ($n - 1$), ne fera plus apparaître de nouvelles qualifications. Cela voudra dire que le corpus utilisé pour fournir par extraction les éléments de signification appartenant à l'isotopie de *vie* et *mort*, choisie au départ, est épuisé de façon exhaustive. Bien plus : on peut supposer que l'élargissement progressif des inventaires extraits, en fournissant de nouveaux éléments d'appréciation, doit permettre de rectifier, si besoin est, l'hypothèse postulée au départ de la description.

c) Le choix de l'isotopie.

Le choix stratégique qui permet de déclencher l'extraction ne repose pas seulement sur la redondance observée des lexèmes *vie* et *mort* ; il pré-suppose aussi des questions naïves du genre : que signifient *vie* et *mort* pour Bernanos, quel sens attache-t-il à ces « mots » ? La réponse, à ce niveau,

est immédiate : ni le « fait de vivre » ni le « fait de mourir », significations d'ordre cosmologique, ne sont pertinents pour la description ; en présence de qualifications telles que :

La mort est noire,
La mort est froide,

il ne s'agit évidemment de décrire ni la couleur ni la température de la mort. La dimension de la manifestation visée par la description est d'ordre noologique, et le choix de l'isotopie, conçue comme la catégorie binaire *vie* vs *mort*, fait partie, parallèlement à la redondance, de l'hypothèse naïve initiale.

D'autre part, il suffit de lire une cinquantaine de pages de Bernanos pour se rendre compte que les notions de *vie* et de *mort* s'interprètent, de façon générale, non comme deux fonctions, mais comme deux « êtres » déictiques imbriqués : l'homme peut être mort dans la vie et vivant dans la mort. Autrement dit, l'existence humaine est faite de *vie* et de *mort*, qui sont deux termes contradictoires et complémentaires de son être noologique.

L'isotopie postulée par Yücel apparaît donc comme la manifestation, sous la forme de termes complexes, d'une structure élémentaire, que nous pouvons désigner par

$$E = (V + M).$$

L'équilibre des deux éléments de la structure est toutefois précaire, et celle-ci penche tantôt du côté négatif, tantôt du côté positif, en instituant ainsi la dominance de l'un des deux éléments. D'un autre côté, si l'existence humaine apparaît comme l'expression d'une structure complexe, l'« idéal de vie » qu'elle vise ne peut être que la suppression de son terme négatif et la valorisation du seul terme positif. Il en est de même de la « chute », dont l'expression linguistique sera la disparition du terme positif de la structure. On peut, par conséquent, formuler l'hypothèse de la manière suivante : le discours bernanosien est une manifestation mythique, située sur l'isotopie E , qui lui sert de cadre et qui passe par une série de saisies structurales successives, partant du rapprochement des termes contradictoires :

$$E = (V + M),$$

oscillant entre les deux dominances positive et négative :

$$E_1 = (V + m), \quad E_2 = (M + v),$$

et tendant vers la polarisation des termes, donc vers l'éclatement de la structure complexe en

$$V \text{ vs } M.$$

Remarque I : On utilisera les lettres majuscules pour marquer les éléments dominants de la structure, et les minuscules pour marquer les éléments dominés.

Remarque II : Nous avons failli oublier d'introduire, à cet endroit, la catégorie proprioceptive « euphorie » vs « dysphorie », qui connote l'ensemble de la manifestation : sa présence est indispensable pour conférer les caractères axiologique et idéologique aux modèles qui pourront être décrits à partir du corpus donné.

2° L'EXISTENCE EN TANT QUE MILIEU

a) Les formes de la manifestation et les types d'analyse.

Nous avons déjà eu l'occasion d'insister sur l'ambiguïté du lexème *milieu*, qui désigne à la fois le centre de quelque chose et ce quelque chose qui entoure le centre. Cette notion est, en effet, l'exemple typique de la lexicalisation d'une structure déictique complexe, que l'on pourrait désigner, en utilisant la terminologie de Jaspers, comme celle de

englobant vs englobé,

que nous préférons à l'opposition « contenant » vs « contenu », utilisée par T. Yücel.

La catégorie ainsi dénommée est de portée très générale, et sa présence chez Bernanos n'est pas spécialement caractéristique de son univers. Cependant, considérée comme une des articulations fondamentales de l'espace noologique, elle sert de pont qui permet le passage presque imperceptible de la manifestation « abstraite » à la manifestation « figurative », en transformant les concepts abstraits en actants. Ainsi, une fois reconnue l'identité de la classe des qualifications qui sont attribuées à la fois aux lexèmes *mort* et *eau*, on voit facilement dans *eau* le sémème figuratif qui assume le rôle d'acteur par son pouvoir d'englober un autre acteur, le *cadavre*. Autrement dit, la catégorie « englobant » vs « englobé », qui n'exprime, à première vue, que la relation topologique entre deux deixis-volumes, permet aussi de nouvelles déterminations de ses termes considérés comme actants, auxquels des prédicats, tant qualificatifs que fonctionnels, peuvent être attribués.

On voit cependant que, si, du fait de la simplicité relative de ses actants, une telle figuration topologique se prête particulièrement bien à l'analyse qualificative — la description d'*eau* et de *feu* dévoile, en effet, un réseau d'articulations sémiques fort riche —, il n'en est plus de même lorsqu'on veut interpréter à l'aide de la même catégorie la manifestation figurative non plus spatiale et physique, mais organique.

L'homme, qui est pour Bernanos un être « de chair et de sang », peut s'interpréter, il est vrai, comme un englobant à l'intérieur duquel s'installe un acteur hypotaxique de la mort, le cancer, par exemple, qui ronge et détruit cet organisme. Mais, à l'inverse de ce qui se passe dans le premier

type de figuration, ce n'est plus l'englobant qui est l'actant-sujet, et donc le terme dominant de la structure complexe, mais l'englobé. De plus, il arrive que la dominance de la mort soit représentée non plus par l'actant-sujet, mais par l'actant-objet : le *vieux*, l'*imbécile* sont des objets, des patients de la mort ; en même temps, ils ne sont plus des englobés, mais des englobants, à l'intérieur desquels agit la mort. Un troisième cas, enfin, est celui de l'agent extérieur s'attaquant aux vivants autres que l'homme : le *rat*, le *serpent* sont, eux aussi, des acteurs hypotaxiques de la mort.

Il s'ensuit que, lorsque la manifestation figurative de Bernanos se situe au niveau organique, la catégorie « englobant » vs « englobé » ne s'y trouve plus complémentaire de l'articulation « dominant » vs « dominé » de la structure de l'existence que nous avons postulée au départ, et ne peut plus servir à réduire les différents acteurs à des actants, sujets ou objets. Ainsi, la mort, en tant qu'actant, s'y rencontre sous la forme d'acteurs-variables, dont le statut, par rapport aux deux catégories envisagées, peut être exprimé dans le tableau suivant :

ACTANT	ACTEURS	DOMINANCE	MILIEU
<i>Mort</i>	<i>cancer</i> <i>vieux</i> <i>rat</i>	dominant dominé dominant	englobé englobant } ni englobant } ni englobé

La distribution des acteurs est, par conséquent, stylistique dans la manifestation organique et ne correspond pas à celle, très simple, que nous avons rencontrée dans la figuration inorganique. Méthodologiquement, cela signifie que la variété des acteurs ne permet pas de postuler, dès le départ, les actants comme invariants et de rechercher les variables à l'intérieur des prédicats : on sera donc obligé de recourir, dans ce cas, à l'analyse fonctionnelle, qui permettra peut-être, grâce à l'homologation des fonctions, de dégager et de réduire les acteurs.

La manifestation figurative inorganique, en revanche, se prête bien à l'analyse qualificative, et la corrélation entre la structure des actants, celle du milieu et celle de la dominance peut y être considérée comme acquise : en effet,

$$\frac{\text{Actant-sujet}}{\text{Actant-objet}} \simeq \frac{\text{Englobant}}{\text{Englobé}} \simeq \frac{\text{Dominant}}{\text{Dominé}},$$

et l'attribution à l'actant-sujet du contenu *mort* ou *vie* confère à la structure complexe son caractère négatif ou positif.

C'est donc par cette description qualificative que nous allons commencer.

b) La vie et la mort.

Il sera plus simple de présenter d'abord, sous forme de schéma, le modèle qualificatif tel qu'on peut le constituer, avec quelques changements, à partir des données de T. Yücel, et de donner ensuite les éléments de son interprétation.

VIE			MORT		
SYMBOLES	SÉMÈMES	SÈMES	SÈMES	SÉMÈMES	SYMBOLES
V ₁	Changement	altération . . . élévation . . .	. . . identité . . . chute	Immobilité	non V ₁
V ₂	Lumière	clarté . . . transparence . . .	. . . obscurité . . . opacité	Ténèbres	non V ₂
V ₃	Chaleur	chaleur . . .	. . . froid	Froid	non V ₃
non M ₁	Pureté	pureté . . . netteté . . .	. . . impureté . . . saleté	Mélange	M ₁
non M ₂	Gazéité	aéroformité . . . légèreté . . .	. . . vitrosité . . . lourdeur	Liquidité	M ₂
non M ₃	Forme	saveur . . . couleur . . . rythme . . .	. . . fadeur . . . incolorité . . . monotonie	Informité	M ₃

Le modèle qualificatif, présenté ici sous la forme d'une structure hiérarchique, n'est autre chose que l'articulation interne du concept que nous avons dénommé, au niveau de l'hypothèse naïve, en nous servant du lexème *Existence*. Il est constitué de trois paliers hiérarchiques distincts :

1. Le *palier actantiel*. Nous avons posé l'*Existence* comme une structure complexe, située sur la dimension noologique, et comportant deux termes : *vie* et *mort*, dont l'articulation est soulignée, en plus, par la disjonction concomitante de la catégorie « euphorie » vs « dysphorie ». Nous avons précisé, d'autre part, qu'antérieurement à tout investissement les deux termes structurels de *vie* et de *mort* pouvaient être considérés, au niveau de la manifestation figurative, comme deux deixis. Mais, en même temps, du fait

qu'ils sont susceptibles de recevoir des qualifications, leur statut syntaxique est celui d'actants : *Vie* et *Mort* sont donc deux actants-deixis, et les qualifications qui fournissent leur investissement sémantique caractérisent, du même coup, deux espaces noologiques distincts ;

2. Le *palier sémémique*. Les qualifications des actants sont présentes dans le modèle sous la forme de sémèmes, construits à partir des messages qualificatifs, et servent, de façon assez inattendue, de relais entre les actants et les sèmes ;

3. Le *palier sémique*. La construction des sémèmes repose sur une analyse sémique permettant de constituer les occurrences en classes parallèles, qui se trouvent disjointes du fait des oppositions sémiques. Autrement dit, le modèle est le résultat d'une description sémique qui rejoint et vérifie la structure actantielle, posée comme une hypothèse au départ. Les catégories sémiques constituent par elles-mêmes le réseau taxinomique sous-jacent à l'ensemble du modèle, qui, parce qu'il est connoté tout entier par la catégorie proprioceptive, apparaît comme un modèle axiologique.

Quant aux sémèmes-relais, leur statut structurel reste encore à préciser : assez paradoxalement, leur homologation semble précéder, ici, leur réduction. En effet, si les sémèmes de *vie* sont, du fait des oppositions sémiques, en corrélation avec ceux de *mort*, les uns comme les autres ne constituent que deux inventaires, comportant chacun six sémèmes, dont l'articulation interne n'est pas évidente.

Remarque : La description sémique elle-même laisse parfois à désirer : les sèmes apparaissent tantôt comme des éléments, tantôt comme des contenus sémiques analysables en unités plus petites. Le lecteur est prié d'attacher plus d'importance à la démarche méthodologique qu'à l'exactitude du détail.

c) Le feu.

La redondance occurrenceielle de la *vie changeante* et de la *mort immobile* est considérable dans le « radotage » de Bernanos : l'opposition sémique « dynamisme » vs « statisme » paraît, à première vue, fondamentale pour l'analyse de son axiologie. Cela ne veut pourtant pas dire que l'actant-vie est uniquement caractérisé par des fonctions, tandis que l'actant-mort l'est par des qualifications. *Vie* et *mort* sont d'abord deux deixis, ce n'est qu'ensuite que la vie est qualifiée comme un espace mobile et la mort comme un espace immobile.

Le caractère changeant de la vie peut cependant servir de point de départ permettant l'articulation des sémèmes à l'intérieur de l'inventaire, qui reste encore, on l'a vu, à systématiser. Le changement peut être interprété comme une altération, c'est-à-dire comme le passage dynamique d'un état ou d'une « nature » dans un autre état ou une autre « nature » : il présente, de ce fait, les caractères d'une fonction à partir de laquelle on peut

essayer de développer un message fonctionnel. En fait, les dictionnaires usuels, en conformité d'ailleurs avec l'acception courante, définissent le *feu* comme produisant, par la combustion, la chaleur et la lumière. On se trouve donc en présence d'une fonction d'ordre étiologique, susceptible de recevoir deux actants, le destinataire-causant et le destinataire-causé. L'interprétation proposée permet ainsi de réunir en un seul message trois des sémèmes (V_1 , V_2 , V_3) de l'inventaire sémémique de *Vie* :

$$V = F \text{ (changement) } [A_3 \text{ (feu) ; } A_4 \text{ (chaleur / lumière)}].$$

Une telle formulation nous permet de comprendre le rôle des sémèmes dans l'économie du modèle axiologique.

1. Elle nous place, d'abord, devant une double interprétation, apparemment contradictoire, de *Feu*. Déterminé par la même classe de qualifications, *Feu*, disons-nous, est équivalent de *Vie*. A l'intérieur du message fonctionnel qu'on vient de formuler, *Feu* n'est que l'actant-destinateur de ce message : le feu est donc, en même temps, la source de la vie et la vie elle-même. En termes linguistiques, on peut dire que *Feu* est susceptible de fonctionner, au niveau de la manifestation, de deux manières différentes : syntaxiquement, *Feu* est un actant ; sémantiquement, il est le représentant hypotaxique du message fonctionnel dans son ensemble et, comme tel, l'équivalent d'une partie des qualifications sémémiques de *Vie*.

2. Le même fonctionnement stylistique rend compte du statut bivalent de *lumière* et de *chaleur*, qui ne sont pas seulement des résultats de « mouvement de la vie », mais aussi, hypotaxiquement, des équivalents de la vie elle-même.

Remarque : L'opposition *chaleur* vs *lumière* sert ensuite à dichotomiser l'être noologique : en tant que clarté et transparence, la lumière rend compte de l'« âme spirituelle », tandis que la chaleur renvoie à l'« âme corporelle ». Nous ne pouvons malheureusement pas entrer dans le détail.

3. L'utilisation hypotaxique des actants permet ainsi de comprendre le rôle de relais attribué aux sémèmes : en tant qu'actants, ils se subordonnent à la structure du message fonctionnel par lequel se définit, en partie, l'actant-deixis *Vie* ; en tant que contenus qualificatifs, les sémèmes positifs entrent, un à un, en opposition avec leurs congénères négatifs qui constituent le contenu de *Mort*.

Une conclusion provisoire, d'ordre méthodologique, peut être proposée à ce stade de l'analyse. Si nous considérons les sémèmes V_1 , V_2 et V_3 comme des définitions positives de *Vie*, leur analyse en sèmes permet d'envisager, du fait de la mise en évidence des catégories sémiques, la transition vers les définitions négatives de *Mort*, constituées par les sémèmes négatifs non V_1 , non V_2 et non V_3 , impliqués dans les définitions positives de *Vie* : l'affirmation de la vie en tant que chaleur implique, par exemple, l'affirmation de la mort en tant que froid.

S'il en est ainsi, on peut dire que la structuration de l'inventaire des sémèmes qui constituent les définitions négatives de la mort n'est plus nécessaire : leur articulation ne fait que refléter l'organisation des définitions positives de la vie. Il en sera de même des définitions négatives de la vie : il suffira de proposer un principe explicatif de l'organisation des définitions positives de la mort pour que les premières puissent en être déduites mécaniquement.

d) L'eau.

On a vu que la mort se définit, par opposition à la vie, qui est changement, comme l'immobilité. Si, par conséquent, nous avons interprété le changement comme le passage dynamique d'un état (ou d'une nature) à un autre état (ou à une autre nature), l'immobilité doit se définir comme un statisme, c'est-à-dire comme une permanence (ou, tout au plus, comme une itération) d'identités et d'altérités.

Il serait superflu de reprendre une à une les définitions négatives de la mort : elles sont déjà déduites à partir des définitions positives de la vie. Aussi ne le faisons-nous que pour souligner un trait structurel qu'elles comportent, celui de la non-nécessité. En empruntant, métaphoriquement, l'exemple de la catégorie du *genre*, qui caractérise en français la classe nominale, on pourrait dire que les définitions positives de la vie sont « substantivales » et fixes, tandis que les définitions négatives de la mort sont « adjectivales » et variables : tout comme le genre fixe adhère aux substantifs, *chaleur* se combine avec *feu*, tandis que *eau* admet un paradigme variable : l'eau peut être froide, tiède ou chaude. On pourrait peut-être formuler cette distinction autrement, en disant que le contenu positif de *vie* est français, c'est-à-dire social, tandis que le contenu négatif de *mort* est bernanosien, c'est-à-dire individuel. Quoi qu'il en soit, l'analyse d'un domaine précis fait apparaître l'existence de certains critères de « sémantique », qui méritent un examen plus approfondi.

L'eau est cependant susceptible, en même temps, de définitions positives, que nous proposons d'interpréter dans le cadre de la structure complexe de l'eau.

Par rapport à la vie, qui est une consécution d'identités et d'altérités et qui appartient rhétoriquement à l'ordre de l'antithèse, la mort est la saisie simultanée d'identité et d'altérité, et relève de l'ordre de l'antiphrase. Analysée comme une articulation particulière de la structure élémentaire de la signification, elle s'identifie avec son terme complexe :

$$\frac{\text{identité}}{(\text{positif})} \text{ vs } \frac{\text{mélange}}{(\text{complexe})} \text{ vs } \frac{\text{altérité}}{(\text{négatif})}.$$

Remarque : Dans l'analyse sémique qui utilise la terminologie de Bernanos, il faudrait donc introduire le correctif : pureté = identité ; impureté = (identité + altérité). « Netteté » et « saleté » ne seraient que des redondances, d'ordre visuel surtout, de cette opposition.

Si nous avons inscrit le *mélange* comme première définition de la mort, c'est surtout parce que cette « structure du mixte » éclaire peut-être les raisons qui ont « poussé » Bernanos à choisir *eau* comme équivalent de *mort*, choix qui ne paraît pas contraignant. Car, une fois cette équivalence établie, les autres définitions positives s'intègrent comme des articulations particulières capables de manifester le terme complexe de leur structure.

Ainsi, sur l'axe de la consistance, l'eau se situe à mi-chemin des deux termes polarisés :

$$\frac{\text{gazéité}}{(\text{positif})} \text{ vs } \frac{\text{liquidité}}{(\text{complexe})} \text{ vs } \frac{\text{solidité}}{(\text{négatif})}.$$

L'eau, en effet, n'est ni solide ni gazeuse : elle est les deux à la fois. Le feu, qui se définit négativement par sa consistance gazeuse, ne s'oppose pas, on le voit, à son terme positif, mais au terme complexe. L'eau comportant ainsi les deux termes de la catégorie sémique, c'est à partir du terme complexe, considéré comme définition positive, que l'on déduit le terme simple, considéré comme définition négative de la vie, et non inversement.

Si notre interprétation est correcte jusque-là, l'articulation complexe doit être retrouvée en analysant les sèmes constitutifs du sémème *informité*. Ainsi, l'*incolorité*, bien qu'elle apparaisse, à première vue, comme le terme négatif s'opposant à *couleur*, se décompose, considérée comme axe sémique, en une catégorie « noir » vs « blanc », capable de générer le terme complexe, c'est-à-dire le *gris*, comportant toutes les variations de la couleur *sale*. De même, la *monotonie* n'est que l'itération de la consécution « identité + altérité », c'est-à-dire le changement saisi comme permanence. On peut, sans trop de difficulté, appliquer le même raisonnement à la *fadeur*. Le sémème « *informité* » apparaît donc comme la manifestation de la structure complexe dans tous les ordres de la sensation constitutifs de l'espace noologique de la mort.

Les définitions positives de la mort doivent donc être considérées comme des redondances de la structure complexe, saisie successivement, grâce à des investissements supplémentaires, dans sa nature de mixte, dans le caractère « consistant » de son étendue, et, finalement, dans les articulations complexes de son espace sensoriel. Par rapport à celles-ci, les définitions négatives de la vie (qui n'ont, bien sûr, rien de « négatif ») se déduisent et s'affirment comme des termes positifs, obtenus par la suppression des termes négatifs des structures complexes.

Remarque I : On pourrait prendre — si l'on voulait approfondir l'analyse — une à une toutes les articulations sémiques complexes, pour étudier les conditions de la suppression de leurs éléments négatifs.

Remarque II : Il faut ajouter un mot à propos de l'articulation sémique « élévation » vs « chute », que nous avons inscrite comme définissant les sèmes « changement » vs « immobilité ». Il s'agit, en fait, d'une combinaison sémique où le mouvement (changement dans l'espace) est surdéterminé par le sème « légèreté », qui lui imprime la direction ascensionnelle ; l'immobilité, de son côté, se combinant avec « lourdeur », détermine la direction descensionnelle de la chute.

e) Le modèle constitutionnel.

Notre effort, cherchant à rendre compte de l'organisation structurale des sèmes dont les inventaires, apparemment accidentels, instituent les actants *Vie* et *Mort*, a fini par mettre en évidence l'existence d'un nouveau palier hiérarchique du modèle construit, situé entre le niveau des actants et celui des sèmes : les six sèmes qui déterminent le contenu de l'actant *Vie* se subdivisent en ce que nous avons désigné comme les définitions positives de la vie et les définitions négatives de la mort ; et, inversement, les six sèmes constitutifs du contenu de l'actant *Mort* se groupent en définitions positives de la mort et en définitions négatives de la vie. Sans considérer le contenu proprement dit investi dans le modèle, on peut dire que celui-ci se présente comme la mise en corrélation de deux catégories binaires :

$$\frac{V}{\text{non } V} \simeq \frac{M}{\text{non } M},$$

et non pas comme une seule catégorie *Vie* vs *Mort*, articulée en structure complexe. Si, par conséquent, notre hypothèse de départ se trouve de ce fait infirmée, la nouvelle formulation du modèle présente l'avantage d'être identique, quant à la forme de son articulation, à celle de la structure achronique, immanente, du conte populaire, ainsi qu'au modèle du mythe proposé par Lévi-Strauss.

De telles affinités structurelles ne peuvent pas être accidentelles, et nous sommes en droit de supposer que le modèle d'organisation achronique de contenus, que nous rencontrons ainsi dans des domaines très éloignés les uns des autres, doit posséder une portée générale. Son indifférence aux contenus investis — ces contenus pouvant être obtenus tout aussi bien par l'analyse fonctionnelle (conte populaire) que par l'analyse qualificative (univers bernanosien) — nous oblige à le considérer comme un modèle métalinguistique, hiérarchiquement supérieur aux modèles qualificatifs ou fonctionnels dont nous nous servons, dans nos démarches inductives, pour rendre compte des contenus manifestés au niveau des sèmes et des catégories sémiques. Pour consolider cette dernière distinction, on pourrait peut-être les considérer comme des modèles constitutionnels, en les situant au niveau de ces derniers et en les opposant aux modèles transformationnels.

3° L'EXISTENCE EN TANT QU'ENJEU

a) Les maladies.

Si l'espace noologique, considéré comme la projection extériorisante de l'être, se confond, dans la manifestation figurative de Bernanos, avec la deixis-volume, dichotomisable en *feu* vs *eau*, son intériorisation choisit pour scène de sa figuration l'organisme humain. Un homme vivant est pour Bernanos un homme « de chair et de sang », et c'est la redondance de cette expression qui permet à Yücel de reprendre, en vue d'une nouvelle analyse, une seconde tranche de l'inventaire des messages extraits. L'homme bien portant, en effet, est souvent attaqué par des maladies, qui sont variées et fréquentes dans l'œuvre de Bernanos.

La division des maladies en deux classes :

maladies de la chair vs maladies du sang,

apparaît dès lors comme un point de départ plausible. On peut les présenter en deux colonnes :

NOTATIONS SYMBOLIQUES	P'		N'
OCCURRENCES	<i>cancer gangrène ulcères plaies, etc.</i>	vs	<i>anémie hémorragie septicémie hydropisie, etc.</i>
DÉNOMINATIONS	« cancer »		« anémie »

On désignera, pour la commodité de l'exposé, la première classe de maladies (P') du nom de la plus fréquente d'entre elles dans l'univers bernanosien, celui de « cancer », et la seconde classe (N'), pour les mêmes raisons, du nom d'« anémie ».

L'extraction des prédicats postulés à ces maladies permet d'obtenir, à la suite de la réduction, deux sortes de fonctions-sémèmes. Si l'on considère, ensuite, la maladie comme actant-sujet et l'organisme sain comme actant-objet, on peut donner à leur description la forme protocolaire de messages fonctionnels :

$$P' \simeq F(\text{dévoration}) [A_1(\text{cancer}) A_2(\text{chair})],$$

$$N' \simeq F(\text{succion}) [A_1(\text{anémie}) A_2(\text{sang})].$$

b) Le bestiaire.

Le bestiaire de Bernanos est tout aussi varié et redondant que le catalogue des maladies. On y trouve, d'une part :

*les chevaux,
les ânes,
les chiens,
les chats,
les rats,
les serpents,
les insectes, etc.,*

et, de l'autre :

*les bêtes à jugement,
— à encre,
— à morale,
— à statistiques,
— démocratiques,
— totalitaires,
— matérialistes, etc.*

Le premier effort d'organisation de cet inventaire permet à Yücel de distinguer d'abord et de mettre à part deux inventaires, opposant

bêtes sauvages vs bêtes domestiques.

Remarque : Étant donné que la description de ces inventaires, à laquelle Yücel consacre de nombreuses pages, est du domaine de la stylistique actantielle, elle ne nous paraît pas indispensable à la construction du modèle sémantique.

Le restant du bestiaire peut être groupé, toujours selon Yücel, en :

*rongeurs,
reptiles,
insectes.*

L'extraction des messages fonctionnels comportant ces trois acteurs et la réduction de leurs fonctions permettent d'obtenir deux messages fonctionnels :

$$P'' \simeq F(\text{dévoration}) \left[A_1 \frac{(\text{rongeurs})}{(\text{insectes})} A_2(x) \right],$$

$$N'' \simeq F(\text{succion}) \left[A_1 \frac{(\text{reptiles})}{(\text{insectes})} A_2(x) \right].$$

Remarque I : Le terme d'*insectes*, qui se retrouve dans les deux sortes de messages — les insectes « dévorent » et « sucent » —, peut être considéré comme la lexicalisation du terme complexe de la structure déjà manifestée par la disjonction *rongeur* vs *reptile*, et, de ce fait, comme non pertinent pour la suite de la description fonctionnelle. Il retrouverait, évidemment, sa place dans l'analyse actantielle stylistique.

Remarque II : Bien qu'on puisse dire que les rongeurs s'attaquent à la chair, tandis que les reptiles sucent le sang, nous préférons marquer d'un x l'actant-objet de ces messages, afin de ne pas nous encombrer, pour l'instant, d'une difficulté supplémentaire, qui provient du fait que le cancer dévore l'âme de l'intérieur, et le rongeur de l'extérieur.

La comparaison des messages obtenus à la suite de ces réductions manifeste l'identité des fonctions retrouvées dans ces deux inventaires relatifs aux maladies et aux bêtes. Si l'on considère que les fonctions instituent, par définition, les actants, on pourrait prétendre que, les fonctions décrites étant, dans les messages P' et P'' et N' et N'', identiques, les actants-sujets *cancer* et *rongeurs*, d'une part, *anémie* et *reptiles*, de l'autre, sont équivalents. La seule différence entre les messages fonctionnels des maladies et des bêtes ne réside que dans le statut des actants-objets.

c) Les mensonges.

Les mensonges constituent un nouveau groupement possible de lexèmes redondants du discours bernanosien. L'inventaire des mensonges pourrait être divisé en

mensonges secondaires vs mensonges essentiels.

Parmi les premiers, on peut citer, à titre d'exemples :

l'artifice,
l'hypocrisie,
l'imposture,
le mensonge des attitudes,
 — *des flatteries,*
 — *des raffinements,*
 — *des problèmes mal posés, etc.*

Remarque : Les mensonges secondaires ne sont, dans ce cas, que des figures hypotaxiques des mensonges essentiels.

Quant aux mensonges essentiels, ils se trouvent classés de la façon suivante :

T''' : *désespoir ; rêve ;*
 T'' : *orgueil, mépris ; avarice, égoïsme, luxure ;*
 T' : *haine ; indifférence.*

On reconnaît facilement que *mensonge* est, dans l'univers bernanosien, l'équivalent non figuratif de *maladie*, autrement dit, qu'en passant de *maladie* à *mensonge* nous ne faisons que changer de niveau de manifestation sans pour autant changer d'isotopie. L'identité des qualifications et des fonctions qui les caractérisent et les instituent n'en est que la confirmation objective. On peut dire que les corrélations

$$\frac{\text{Mort}}{\text{Vie}} \simeq \frac{\text{Eau}}{\text{Feu}} \quad \text{et} \quad \frac{\text{Mensonge}}{\text{Vérité}} \simeq \frac{\text{Maladie}}{\text{Santé (chair et sang)}}$$

abstraction faite du contenu des catégories mises en corrélation, ne font que traduire les correspondances entre deux niveaux — non figuratif et figuratif — de la manifestation.

Le problème qui, à ce stade, se pose à la description est double : il s'agit, d'abord, de procéder à la réduction des différents niveaux de manifestation à un seul niveau non figuratif et d'y opérer la dénomination des sémèmes ainsi obtenus ; mais il faut en même temps, et parallèlement, tenir compte de la nécessité d'homologation des sémèmes relevant de l'ordre du *Mensonge* et de ceux qui leur correspondent dans l'ordre de la *Vérité*. Une difficulté supplémentaire apparaît, du fait que l'inventaire indépendant des fonctions des mensonges n'existe pas, et que l'analyse qui voudrait suivre la procédure que nous avons adoptée pour la description des maladies et des bêtes est, pour ce motif, impossible.

Remarque : Il importe peu de savoir si l'absence d'un tel inventaire est due à l'omission du descripteur ou à une particularité du corpus : la description doit, en principe, posséder en réserve un nombre de procédures suffisant, permettant de faire face à de telles situations.

Il nous faudra donc prendre comme point de départ l'équivalence partielle observée entre les mensonges et les maladies et, tout en tenant compte de l'existence, sur le plan figuratif, des messages sémantiques ayant les bêtes pour actants, essayer d'opérer une réduction des actants-sujets, et non des fonctions. La réduction envisagée pourra en même temps exploiter les possibilités offertes par l'homologation éventuelle des mensonges et des vérités.

d) Les mensonges transitifs.

En laissant provisoirement de côté la première classe (T''') de mensonges, on peut, en suivant la division suggérée par Yücel, disposer les deux classes restantes en deux colonnes :

SYMBOLES	P'''	N'''
T'	<i>haine</i>	<i>indifférence</i>
T''	<i>orgueil mépris</i>	<i>avarice égoïsme luxure</i>

On dira, à titre d'hypothèse, que la classe P''' représente les actants caractérisés par la fonction de « dévoration », et que la classe N''' est constituée d'actants déterminés par la fonction de « succion ».

Quant à la division horizontale des mensonges en deux couches superposées T' et T'', son interprétation exige un retour en arrière : nous avons déjà signalé plus haut que les messages ayant permis de formuler séparément les fonctions des maladies et des bêtes présentaient une différence, au niveau des actants-objets, interdisant leur réduction à une formule unique. Cette différence est la suivante : les maladies s'installent dans l'organisme et l'attaquent de l'intérieur; les rongeurs et les reptiles, au contraire, s'attaquent aux êtres et aux choses de l'extérieur. L'actant-objet correspondant aux fonctions de « dévoration » et de « succion » comporte donc une disjonction sémique *objet intérieur* vs *objet extérieur*.

Nous proposons d'interpréter cette disjonction comme une articulation propre à la catégorie de la transitivité, dirigeant la fonction tantôt vers un objet extérieur ($A_1 \rightarrow A_2$), tantôt vers un objet intérieur, c'est-à-dire vers l'actant-sujet ($A_1 \rightarrow A_1$). La transitivité permet donc de classer les mensonges (et leurs expressions figuratives) en opposant catégoriquement les acteurs-maladies aux acteurs-bêtes, les premiers définis par leurs fonctions réfléchies, les seconds par leurs fonctions transitives, et en distribuant les mensonges selon leurs équivalents figuratifs. Cela nous permet d'opérer la réduction de la manifestation figurative au niveau non figuratif des mensonges transitifs :

SYMBOLES	P	N
T' ($A_1 \rightarrow A_1$)	$\left\{ \begin{array}{l} \text{haine} \\ \text{cancer} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{indifférence} \\ \text{anémie} \end{array} \right.$
T'' ($A_1 \rightarrow A_2$)	$\left\{ \begin{array}{l} \text{orgueil / mépris} \\ \text{rongeur} \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} \text{avarice / égoïsme / luxure} \\ \text{reptile} \end{array} \right.$

e) Les réductions économiques.

Le tableau ci-dessus montre que, s'il y a correspondance terme à terme entre l'expression lexématique des mensonges et les sémèmes *cancer* et *anémie*, qui résultent de la réduction des maladies, la même adéquation ne se retrouve pas entre les termes réduits du bestiaire et les mensonges dont nous les avons rapprochés : les lexèmes non figuratifs sont plus nombreux que les lexèmes figuratifs déjà réduits. Les analyses partielles, menées séparément, ne représentent pas le même degré d'avancement de la description. Pour rétablir le parallélisme, il faudrait ou bien chercher à obtenir une nouvelle distribution des acteurs-bêtes, ou bien opérer de nouvelles réductions de mensonges. La première procédure étant impossible (soit parce que T. Yücel n'a pas jugé utile d'analyser à ce niveau le bestiaire,

soit parce que la stylistique bernanosienne ne représente qu'une correspondance de structure à structure et non de terme à terme), c'est la deuxième solution qui devra être adoptée.

1. Ainsi, le mensonge T'', manifesté par la classe des rongeurs, se trouve articulé en deux lexèmes :

orgueil vs *mépris*.

La réduction de ces deux lexèmes à un seul sémème dispose de deux sortes de données :

a) Leur comparaison avec les rongeurs permet de constater la compatibilité de la fonction « dévoration » avec les actants non figuratifs ;

b) Une tentative d'homologation permet de retrouver, au niveau de la description des vérités, l'existence d'un seul lexème, *humilité*, s'opposant à la fois à *orgueil* et à *mépris*.

Une analyse sémique, très superficielle, de ces trois lexèmes, effectuée à partir de leurs définitions dans le *Dictionnaire général*, montre que leur contenu sémique commun se présente comme la fonction « estimation », articulée en plus : α) par la catégorie évaluative *sur-* vs *sous-*; β) par la catégorie de la transitivité, qui oppose l'estime de soi à l'estime d'autrui. Les lexèmes peuvent être dès lors formulés en messages fonctionnels :

$$\begin{aligned} \left\{ \begin{array}{l} \text{mépris} \simeq F \text{ (sous-estimation)} [A_1 \rightarrow A_2] \\ \text{humilité} \simeq F \text{ (sur-estimation)} [A_1 \rightarrow A_2] \end{array} \right. \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{orgueil} \simeq F \text{ (sur-estimation)} [A_1 \rightarrow A_1] \\ \text{humilité} \simeq F \text{ (sous-estimation)} [A_1 \rightarrow A_1] \end{array} \right. \end{aligned}$$

Étant donné que *humilité* fonctionne, dans l'univers bernanosien, comme antonyme à la fois de *mépris* et d'*orgueil*, établissant ainsi l'équivalence entre

sur-estimation d'autrui $\simeq$ sous-estimation de soi,

on peut dire que la même équivalence peut être postulée, malgré une double lexicalisation en *mépris* et *orgueil*, pour les contenus

sous-estimation d'autrui $\simeq$ sur-estimation de soi.

Cependant, comme la classe T'' exige une formulation transitive de la fonction, c'est le terme de *mépris*, équivalent d'*orgueil*, que nous choisirons pour dénommer le résultat de la réduction *mépris* vs *orgueil*.

2. *Avarice*, *égoïsme* et *luxure* retrouvent facilement, dans le vocabulaire de Bernanos, leurs termes opposés : *don*, *solidarité*, *échange*, mais, au niveau de la manifestation figurative, ils correspondent à un seul sémème, *reptile*. Les principes d'économie et de symétrie nous obligent à choisir la solution la plus simple, qui consiste à réduire les deux séries de lexèmes à deux sémèmes, quitte à reprendre l'étude des catégories qui les disjoignent au

niveau de la description stylistique. On n'insistera donc que sur les éléments sémiques connus de l'inventaire :

a) Les trois mensonges ont en commun une fonction que nous ne dénommerons pas, mais qui correspond à celle de « succion » : les comportements qu'ils subsument possèdent le trait caractéristique de tout attirer, de tout rapporter à soi, en privant autrui de ce qu'il possède en propre ;

b) Tous les trois sont transitifs, l'activité dont ils sont les représentants potentiels étant dirigée vers l'entourage. Il suffira donc de dénommer les trois occurrences en se servant du nom de l'une d'entre elles : *avarice*, par exemple, pour désigner le contenu sémique délimité par les deux catégories utilisées, étant entendu que l'acteur *reptile* se trouve en même temps réduit et compris sous cette dénomination commune.

f) Les mensonges intransitifs.

Il reste à envisager les deux derniers mensonges, laissés provisoirement en dehors de la description :

désespoir vs *rêve*.

Dans la mesure où l'analyse du mensonge est correcte dans son ensemble, elle permet de procéder, à ce stade, à une intégration presque mécanique des termes restants, en se servant des catégories descriptives disponibles.

Ainsi, l'opposition entre ces deux lexèmes peut être interprétée comme celle des fonctions qu'ils dénomment hypotaxiquement, c'est-à-dire par

F (dévoration) [A_1 (*désespoir*)] vs F (succion) [A_1 (*rêve*)].

De même, étant donné que la catégorie de la transitivité n'a pas été entièrement exploitée et que le terme « intransitivité » reste disponible, on peut l'utiliser pour définir ce couple de fonctions, en les considérant comme caractérisées par les actants-objets zéro : A_2 ($\emptyset$). Cela nous permet de compléter le tableau :

SYMBOLES		P	N
T	T'	<i>haine</i>	<i>indifférence</i>
	T''	<i>mépris</i>	<i>avarice</i>
	T'''	<i>désespoir</i>	<i>rêve</i>

La description des mensonges n'utilise, on le voit, que deux catégories, dont il faudra, évidemment, préciser la nature.

Remarque : On voit que ces deux catégories représentent deux degrés différents du progrès de l'analyse : la catégorie de la transitivité est non figurative ; celle qui effectue la distinction entre deux types de fonctions est restée au stade figuratif.

g) Les vérités.

Il nous reste à retrouver les termes propres à constituer l'inventaire des vérités et à les articuler de telle manière que leur structure se présente comme parallèle et contradictoire par rapport à celle des mensonges, ce qui rendra possible l'homologation des vérités et des mensonges considérés comme constitutifs d'un seul modèle. Pour ce faire, nous disposons déjà des catégories descriptives permettant la binarisation des fonctions et une triple articulation des actants-objets. Il ne reste plus, par conséquent, qu'à mettre en place, en se servant du cadre donné, les termes de l'inventaire des vérités considérées comme des actants-sujets.

Le tableau d'ensemble se présente ainsi :

	SYMBOLES	P	N
VÉRITÉS	T'''	<i>espérance</i>	<i>espérance</i>
	T''	<i>humilité</i>	<i>pauvreté</i>
	T'	<i>amour</i>	<i>amour</i>
MENSONGES	T'	<i>haine</i>	<i>indifférence</i>
	T''	<i>mépris</i>	<i>avarice</i>
	T'''	<i>désespoir</i>	<i>rêve</i>

Ce tableau appelle un certain nombre de remarques.

Tout d'abord, le domaine des vérités apparaît comme très faiblement articulé au niveau de la manifestation figurative des actants. A l'exception de *chair* et de *sang*, expressions de *Santé*, seuls les actants non figuratifs correspondent à une population multiple et variée d'acteurs dans le domaine du mensonge. En fait, c'est cette défaillance dans l'articulation des vérités qui nous a obligé à adopter la procédure, quelque peu sommaire, de la structuration des actants non figuratifs.

La deuxième remarque concerne l'indigence lexématique des actants non figuratifs eux-mêmes. *Espérance* et *amour* se retrouvent en effet dans les deux colonnes P et N. Cette asymétrie entre vérités et mensonges aurait pu être supprimée en opérant la neutralisation de l'opposition « dévoration » vs « succion ». On pourrait, sans trop de difficulté, imaginer les résultats d'une telle réduction :

$$\begin{array}{ccc} T''' & T'' & T' \\ \frac{\text{Vérité}}{\text{Mensonge}} \simeq \frac{\text{espérance}}{\text{sagesse}} & \text{vs} & \frac{\text{communication}}{\text{solitude}} \text{ vs } \frac{\text{amour}}{\text{aversion}} \end{array}$$

Nous préférons cependant, pour des raisons qui apparaîtront plus loin, maintenir telle quelle l'opposition fonctionnelle et interpréter provisoirement cette identité lexicale des actants correspondant aux fonctions disjointes comme une lexicalisation du terme complexe de la structure.

4° COMPARAISONS ET CHOIX DES MODÈLES

a) Absence d'homogénéité.

Deux analyses — la première, qualificative, la seconde, de caractère fonctionnel —, menées simultanément et fondées sur l'hypothèse, implicitement admise, de l'existence d'une certaine corrélation entre

$$\frac{\text{mort}}{\text{vie}} \simeq \frac{\text{mensonge}}{\text{vérité}},$$

ont abouti à la construction de deux modèles, qui, tout en possédant une certaine ressemblance, présentent cependant des divergences assez considérables.

Si certaines de ces divergences sont dues à la nature de l'analyse utilisée — la catégorie de la transitivité, par exemple, ayant servi à classer les mensonges et les vérités, est caractéristique de l'analyse fonctionnelle et paraît d'une application difficile en analyse qualificative —, d'autres, plus frappantes, proviennent de la différence des niveaux auxquels l'une et l'autre ont été arrêtées. Ainsi, l'analyse qualificative se situe, par ses sémèmes, au niveau de la manifestation figurative inorganique; ces sémèmes sont, à leur tour, analysés en sèmes de caractère sémiologique, tandis que l'analyse fonctionnelle représente, à elle seule, deux niveaux de description non homogènes : les actants-sujets s'y situent au niveau non figuratif; les fonctions, au contraire, sont présentées par deux figures « organiques » : « dévoration » et « succion ». Nous avons vu que le maintien, au niveau figuratif, des actants-sujets était rendu impossible du fait de l'absence de figuration des vérités : nous nous sommes toutefois bien gardé de changer quoi que ce soit aux dénominations des fonctions, avant qu'une juxtaposition compa-

rative ne nous éclaire sur la place et la valeur qu'il faut respectivement attribuer à chacun des modèles.

En effet, le caractère, bien que vague, mais nettement zoomorphe, des fonctions de « dévoration » et de « succion » est là pour nous rappeler un des traits essentiels du modèle fonctionnel : la possibilité qu'il offre de transférer sur les actants le dynamisme qui est contenu dans les fonctions, et de l'y manifester sous forme de « puissance d'agir ». On a vu que ce fait nous semblait expliquer non seulement la stylistique des acteurs animés, mais aussi la « personnification » des actants-concepts, qui, à l'intérieur du modèle fonctionnel, apparaissent tout naturellement comme des « forces », rendant compte du même coup du caractère mythifiant de ce modèle. Vus sous ce jour, les actants particuliers des vérités et des mensonges, tels que *amour* ou *humilité*, *haine* ou *mépris*, sont des forces capables d'agir. Le modèle que nous avons pu établir à la suite de l'analyse fonctionnelle est donc bien une articulation non figurative des actants.

Le mode de leur action est double : il est exprimé à l'aide des deux figures sémémiques de « dévoration » et de « succion ». Il paraît opportun maintenant, après cette mise au point, d'essayer de simplifier ces figures, en choisissant, à l'intérieur des deux sémèmes, la catégorie sémique qui serait suffisante pour rendre compte de leur opposition et qui, si elle était située au niveau de la manifestation non plus organique, mais inorganique, permettrait d'envisager la comparaison des modèles issus des deux analyses successives.

On pourrait utiliser à cette fin la catégorie sémique

expansion vs contraction,

dont l'articulation permet de rendre compte du double aspect de l'activité potentielle des actants-sujets du modèle. Nous dirons que les deux sèmes proposés constituent, lorsqu'ils se combinent avec « euphorie », les deux fonctions de *vérités*, et, lorsqu'ils se combinent avec « dysphorie », produisent les deux fonctions de *mensonges*.

La traduction des fonctions, d'un type de manifestation figurative en un autre, rend plus visible notre ignorance relative aux contenus réellement investis dans ces fonctions, dont l'articulation en deux classes, loin de constituer un investissement, apparaît plutôt comme une sorte de prédétermination modale. Il en résulte que le modèle fonctionnel, s'il possède une configuration actantielle particularisée, reste cependant indépendant du contenu investi, qui n'est organisé, en somme, que grâce à l'articulation de deux catégories modales ou paramodales, c'est-à-dire métalinguistiques par rapport aux fonctions investies elles-mêmes.

b) La comparaison des résultats.

Il est tentant, à cet endroit, de comparer les résultats des deux analyses, menées indépendamment et ayant abouti à la description de deux modèles.

Le premier de ces modèles rend compte de l'articulation des actants *Vie* vs *Mort*, le second, de celle des actants *Vérité* vs *Mensonge*. Nous avons admis, à titre d'hypothèse intuitive, une corrélation entre ces deux couples d'actants, sans savoir pour autant en quoi elle consiste : la comparaison de leurs modèles devrait permettre de mieux saisir la nature de cette corrélation.

Leur juxtaposition permet de constater tout aussi bien des ressemblances que des différences. Le fait le plus frappant est cependant une très grande similitude de leur économie globale :

1. Ils sont tous les deux binaires;
2. Ils comportent chacun douze sémèmes, actants d'un côté, qualifications de l'autre;
3. Les douze sémèmes se partagent également pour constituer les deux actants;
4. Les six sémèmes de chaque actant se divisent, en plus, de la même manière pour constituer des groupes de trois sémèmes, de telle sorte que

$$\frac{\text{définitions positives}}{\text{définitions négatives}} \simeq \frac{\text{fonctions expansives}}{\text{fonctions contractives}}.$$

Cet ensemble de traits formels comparables permet d'essayer la mise en parallèle, terme à terme, des douze sémèmes de chaque modèle :

		expansions ≈ définitions positives		contractions ≈ définitions négatives	
		ACTANTS	QUALIFICATIONS	QUALIFICATIONS	ACTANTS
VÉRITÉ ≈ VIE	T'''	espérance	changement	forme	espérance
	T''	humilité	lumière	gazéité	pauvreté
	T'	amour	chaleur	pureté	amour
MENSONGE ≈ MORT	T'	haine	mélange	froid	indifférence
	T''	mépris	liquidité	ténèbres	avarice
	T'''	désespoir	infirmité	immobilité	rêve

Cette mise en parallèle, rendue possible grâce aux similitudes des deux modèles que nous venons d'énumérer, n'a présenté des difficultés qu'à partir du moment où, la distribution par paquets de trois sémèmes — d'un côté les actants, de l'autre les qualifications — étant accomplie, il fallait attribuer à chacun des trois actants une des trois qualifications possibles, choisie dans l'inventaire parallèle. Il serait trop long de reproduire ici les raisonnements ayant permis cette attribution. Il suffira de dire que nous nous sommes servi essentiellement du critère de la compatibilité de la qualification transformée en fonction (par l'adjonction du sème « dynamisme »), avec les trois articulations possibles de la catégorie de la transitivité, caractéristique des actants : ainsi, par exemple, « chaleur », attribué à *amour*, peut être une fonction réfléchie (*L'amour réchauffe le cœur*) ; « lumière », de son côté, pris comme fonction d'*humilité*, peut être une fonction transitive ; « changement », à son tour, considéré, dans ses articulations sémiques, comme altération libre et gratuite, comme élévation surtout, peut être une fonction intransitive, tandis que toute autre distribution soulève des difficultés, sinon des incompatibilités. Ce critère de compatibilité a été consolidé, en même temps, par le critère d'homologation : telle qualification ne pourrait être considérée comme compatible avec tel actant que si la même qualification, sous sa forme négative, était en même temps compatible avec l'actant se trouvant en disjonction avec le premier. Une telle procédure, très souple, ne peut évidemment pas garantir l'exactitude absolue de chaque terme de la corrélation. Nous ne croyons pourtant pas que le principe de la mise en corrélation puisse, de ce fait, être infirmé.

La deuxième question est relative aux fondements mêmes d'une telle comparaison. Nous devons avouer que ceux-ci sont, en premier lieu, de caractère inductif : c'est parce que les deux analyses ont été menées séparément et parce qu'elles ont abouti, de façon inattendue, à des modèles comparables, que nous avons cru la comparaison possible et valable. Il est évident que ce genre de critère n'est pas contraignant.

D'autres arguments, de caractère structurel, peuvent être invoqués. Ainsi, on ne peut pas ne pas être frappé par l'articulation insolite des deux modèles : le premier, de caractère actantiel, offre des investissements de contenu sous la forme de qualifications, c'est-à-dire, en somme, de contenus prédicatifs ; le second, de caractère fonctionnel, possède, au contraire, des contenus investis sous la forme d'actants. A condition d'aménager un système de corrélation et de péréquation entre les propriétés structurelles des deux modèles, l'établissement des équivalences entre les deux inventaires de contenus paraît donc possible. A première vue, la façon la plus économique d'établir ce genre d'équivalences pourrait consister à prévoir les règles permettant la conversion des qualifications en fonctions.

c) Les modèles et les contenus.

L'intérêt de cette comparaison nous paraît considérable à un autre point de vue : l'établissement du parallélisme entre les investissements d'actants

et ceux de fonctions (toute autre considération mise à part) nous permet de comparer les résultats de deux analyses, l'une menée au niveau de la manifestation figurative, l'autre au niveau non figuratif. On voit alors que ces résultats se complètent et se justifient les uns par les autres. Si, en tant qu'actants, par exemple, les concepts tels que *espérance*, *humilité*, *amour* paraissent appartenir à l'idéologie chrétienne et se constituer socialement en une constellation immédiatement reconnue, il n'en est pas de même d'*indifférence*, d'*avarice* et de *rêve*, dont le groupement, proprement bernanosien, enregistré une première fois lors de la structuration des actants, reçoit maintenant une confirmation du fait qu'il paraît corrélatif des définitions négatives de la mort.

La juxtaposition permet, d'autre part, de mieux apprécier le rôle des catégories sémiques, qui, du fait de l'établissement des équivalences, se trouvent sous-tendues aux deux modèles. Une dizaine de ces catégories suffit pour décrire l'univers mythique de Bernanos : les sèmes que nous considérons comme des investissements, tantôt de qualifications, tantôt de fonctions, ne sont que les unités manifestées résultant de la combinatoire sémique. C'est sur ce réseau taxinomique que repose, en fait, l'univers bernanosien : la comparaison permet de mieux comprendre l'institution des actants, qui ne sont d'abord que des lexèmes de caractère social, à l'aide de la manifestation discursive de caractère individuel : on voit comment les actants-concepts, tels que *espérance* ou *amour*, sans parler de *haine* ou de *rêve*, prennent en charge des contenus particularisants, qui leur sont attribués grâce aux sèmes transformés en fonctions, reflets de cette taxinomie.

Cela, d'ailleurs, ne fait que confirmer, dans le cadre d'un exemple précis, la fonction de spécification qui est celle, dans tout univers sémantique, des catégories sémiques appartenant au niveau sémiologique du langage.

Cette dernière constatation permet, à son tour, d'entrevoir le rôle réservé aux catégories classématiques, à ces universaux d'un autre genre qui relèvent du niveau sémantique du langage. La structure du message sémantique, articulé en actants et prédicats, les catégories qui distinguent les fonctions des qualifications, celles qui articulent les différentes sortes d'actants, les modalités, dont nous aurons à parler plus loin, constituent l'essentiel des matériaux qui servent à l'élaboration des modèles, indépendamment de l'investissement sémantique (dont une bonne partie, sinon la totalité, pourra être reconnue au niveau de l'analyse grammaticale, quand la description sémantique de la grammaire sera faite) ; ils offrent à la fois plusieurs possibilités d'articulation des modèles, utilisant les mêmes investissements sémantiques. L'établissement de corrélations entre modèles de type différent et la possibilité de reconversion des uns aux autres relèvent, par conséquent, d'une étude d'ensemble, portant sur les équivalences entre groupements classématiques. A condition qu'elle soit fondée sur la recherche des identités

sémiques, manifestées à l'intérieur des groupements classématiques de structure différente, une telle étude des reconversions (et non des transformations) présente un intérêt certain.

d) Le caractère modal du modèle fonctionnel.

L'hypothèse selon laquelle les sèmes décrits lors de l'analyse qualitative peuvent être considérés comme des contenus susceptibles d'être intégrés dans des modèles d'organisation différents ne sera consistante que si nous parvenons à préciser le statut particulier de chacun des modèles et la nature de leur corrélation.

L'analyse qualitative aboutit, on l'a vu, à la construction de douze sèmes, dont chacun, pris séparément, constitue un message qualificatif du type :

Q (*chaleur*) [A_1 (*Vie*)],
Q (*mélange*) [A_1 (*Mort*)].

L'intégration des sèmes qualificatifs, considérés comme pouvant fournir des contenus au modèle fonctionnel que nous avons décrit ensuite, et dont les fonctions n'ont pas pu être analysées, ne se présente pas, malgré les apparences, comme une simple reconversion des prédicats qualificatifs en prédicats fonctionnels, par l'adjonction du sème « dynamisme » : en passant d'une description à l'autre, il ne s'agit pas seulement de reconvertir le prédicat, mais aussi de substituer aux actants *Vie* et *Mort* de nouveaux actants, *Vérité* et *Mensonge*. Il faut, par conséquent, envisager l'existence d'une éventuelle corrélation non entre les prédicats, mais entre les messages différents.

Du message fonctionnel qui attend ainsi son investissement sémantique, nous connaissons, il est vrai, l'actant-sujet, déjà mis en corrélation avec le sème qualificatif sur lequel il est censé « agir ». Quant à sa fonction nous savons qu'elle est caractérisée par la catégorie de la transitivité : le contenu de la fonction, une fois investi, comportera, par conséquent, le sens général de factivité lui conférant un certain dynamisme. Des exemples pris à la syntaxe du français peuvent illustrer ce phénomène. Ainsi, des propositions telles que :

L'enfant fait pousser la plante,
L'amour le rend pur,

comportent en réalité deux messages :

A	B
/L'enfant fait (de telle sorte que)/	+ /la plante pousse/.
/L'amour fait (≈ agit de telle sorte que)/	+ /X devient pur/.

Cette distinction permet de comprendre la nature de la relation à rechercher entre les messages qualificatifs et fonctionnels :

1. Le message B peut être considéré comme structurellement équivalent aux messages qualificatifs obtenus lors de la première description, tels que :

Q (lumière) [A₁ (Vie)] ;

2. Le message A correspond, en revanche, aux messages fonctionnels formulés lors de la seconde description postulée, et qui nous ont fourni de nouveaux actants, déterminés par des fonctions dont nous ne connaissons que le caractère transitif ou factitif, tels que :

F (x ; m : transitivité) [A₁ (Vérité)].

Les deux messages réunis et « traduits » en français voudront dire, à peu près, ceci : « La Vérité fait que la Vie est la lumière. »

Remarque : Nous avons choisi des exemples qui manifestent les deux fonctions à l'aide de deux verbes différents. Mais le syncrétisme des deux fonctions dans un seul verbe est tout aussi fréquent : ainsi, au lieu de *L'amour le rend pur*, on peut dire *L'amour le purifie*, le dérivatif suffisant à manifester la première « fonction ». Dans d'autres cas, la racine seule comporte et la fonction et la modalité.

Contrairement à ce que nous avons cru au commencement, il ne s'agit ici ni de la conversion d'un prédicat en un autre, ni de celle d'un message en un autre message, mais de la superposition de deux messages. Le premier de ces messages n'est autre chose que la formulation du contenu décrit. Le fait que cette formulation, dans la description de l'univers bernanosien, est le résultat de l'analyse qualificative n'est pas pertinent pour la définition de ce niveau de description : ayant affaire à un autre corpus, ou même, peut-être, à une préanalyse fonctionnelle de la manifestation organique (que l'on se réfère à l'opposition « dévoration » vs « succion »), nous aurions pu obtenir la description du contenu formulée en sémèmes-fonctions, et non pas nécessairement en sémèmes-qualifications.

Cette description du contenu doit être distinguée de l'organisation de ce contenu, qui se situe à un niveau métalinguistique par rapport au contenu décrit. Deux types distincts de ces modèles métalinguistiques se dégagent assez nettement : le premier modèle, que nous avons proposé d'appeler *constitutionnel*, prend en charge le contenu décrit sous forme de sémèmes et l'organise en une structure de corrélation achronique ; le second, tel qu'il nous est apparu maintenant, n'est pas en réalité le modèle fonctionnel, comme nous l'avons désigné jusqu'à présent, mais le *modèle modal*. Il prend en charge des contenus constitués, pour les réorganiser ou pour rendre compte de leurs transformations possibles. Ainsi compris, le modèle dont nous essayons de dégager, péniblement, les propriétés structurelles n'est autre que le modèle transformationnel, présent ici sous sa forme non figurative, et que nous avons déjà étudié, dans sa manifestation figurative, en tant qu'épreuve, dans le chapitre précédent.

Remarque : Nous avons laissé de côté la catégorie « expansion » vs « contraction », dont le caractère modal se précisera bientôt.

5° LA CONCEPTION DIALECTIQUE DE L'EXISTENCE

a) Les modalités.

Une telle interprétation du modèle, considéré comme modèle transformationnel, nous permet d'entrevoir la possibilité de définir les actants *Vérité* et *Mensonge* comme les sujets d'un message modal susceptible de variations. L'apparition des acteurs *vérités* et *mensonges* particuliers serait justiciable des variations paradigmatiques de la catégorie de transitivité et de celle d'« expansion » vs « contraction ». Une détermination nouvelle peut maintenant être ajoutée : Bernanos ne conçoit pas la vérité et le mensonge comme des messages simples, mais comme des algorithmes de deux messages. En effet, dans la lexicalisation bernanosienne,

Vérité = révolte + acceptation ;

Mensonge = refus + résignation.

Il suffit de mettre entre parenthèses l'opposition « euphorie » vs « dysphorie », qui semble justifier, à elle seule, l'apparition de deux couples lexématiques, pour s'apercevoir que tant la vérité que le mensonge sont conçus par Bernanos sous la forme d'une opposition binaire :

dénégation vs assertion,

c'est-à-dire comme relevant d'une des catégories fondamentales comprises dans la sous-classe des fonctions que nous avons désignées comme des modalités.

Le fait de retrouver ici une catégorie modale particulière permet de se demander si la catégorie sémique « expansion » vs « contraction », qu'on a eu tant de peine à dénommer, n'est pas l'expression, au niveau de la manifestation figurative, de « assertion » vs « dénégation », dont les définitions concordent entièrement. Ainsi, notre remarque à propos de l'expansion et de la contraction, suggérant leur interprétation modale, s'applique, de façon plus générale, à la catégorie qui est actuellement en jeu : le contenu, quel qu'il soit, doit exister d'abord, pour pouvoir être dénié ou affirmé ensuite.

Nous ne connaissons malheureusement pas d'études proprement linguistiques sur cette catégorie de la qualité du jugement, et il nous semble dangereux de nous aventurer trop loin sur ce terrain. On pourrait toutefois essayer de l'interpréter dans le cadre des relations enregistrées au niveau de la structure élémentaire de la signification : la dénégation serait d'ordre disjonctif ; elle consisterait dans la constatation de l'existence du terme négatif de la structure ; l'assertion, en revanche, serait d'ordre conjonctif

et affirmerait l'existence du paradigme. Pour ne parler que de la dénégation, elle semble rendre compte, sur le plan métasémantique, de la substitution paradigmatique, qui peut être conçue de deux façons : la substitution synchronique peut être comprise comme la dénégation du terme manifesté en faveur du terme sous-tendu, saisi simultanément (ex. : l'antiphrase); la substitution diachronique serait, dans ce cas, la consécution des termes du paradigme, le premier, manifesté ou simplement présupposé, étant nié en faveur du second (ex. : l'antithèse).

Remarque : Une théorie de la dénégation complète devrait tenir compte de toutes les substitutions possibles entre les six termes articulés de la structure binaire. Nous nous limitons en ne considérant ici qu'un cas particulier de la dénégation, s'exerçant sur le paradigme : *s* vs non *s*.

b) La dénégation bernanosienne.

On peut essayer d'introduire maintenant, afin d'en préciser le fonctionnement, la procédure distinguée sous le nom de *substitution diachronique*. Si sa définition est correcte, il faut, pour que la dénégation puisse s'opérer, qu'elle porte sur un paradigme (ou un ensemble structuré de paradigmes) provoquant le remplacement des termes positifs par des termes négatifs. Ainsi, l'interprétation selon laquelle la vérité serait la dénégation du mensonge, ou le mensonge la dénégation de la vérité, ne paraît pas satisfaisante : la dénégation est dénégation d'un certain contenu (ici : contenu de *Vie* ou de *Mort*) et non le fonctionnement du paradigme modal. Malgré les apparences contraires que nous offre la manifestation non figurative des actants (l'*humilité* serait la dénégation du *mépris*; la *pauvreté* celle de l'*avarice*, etc.), la dénégation ne s'exerce pas non plus au niveau des actants, mais au niveau des fonctions. Elle doit être comprise comme la substitution aux définitions positives de la mort des définitions négatives de la vie (par exemple : *mélange* → *pureté*), dans le cas de la dénégation du mensonge, et, au contraire, comme la substitution aux définitions positives de la vie des définitions négatives de la mort (par exemple : *lumière* → *ténèbres*), dans le cas de la dénégation de la vérité. Autrement dit, la dénégation nie le terme positif et pose le terme négatif, en manifestant successivement les deux termes du paradigme, ou, ce qui revient au même, en présupposant le contenu positif comme donné et en ne manifestant que le terme négatif. On voit que la transformation diachronique opérée par la dénégation équivaut à la consécution de ce qu'il est convenu d'appeler « thèse » et « anti-thèse » :

	Vérité (en tant que révolte)	Mensonge (en tant que refus)
antithèse ↓	définitions positives de la mort	définitions positives de la vie
	définitions négatives de la vie	définitions négatives de la mort

c) L'assertion bernanosienne.

Le rôle de l'assertion apparaît maintenant plus clairement. Les constatations globales : la vérité est l'affirmation de la vie, le mensonge est l'affirmation de la mort, bien que vraies, peuvent être décomposées en phases distinctes. En effet, les définitions négatives de *vie* et de *mort* n'ont plus besoin d'être affirmées : elles ont surgi lors de la dénégation. Il s'ensuit que l'assertion de vérité n'affirme que les définitions positives de *vie*, tout en déniait implicitement les définitions négatives de *mort*, et, inversement, l'assertion de mensonge affirme les définitions positives de *mort* et nie les définitions négatives de *vie*. Une telle conception de l'assertion reste, cependant, encore incomplète : les deux démarches de dénégation et d'assertion seraient, dans ce cas, identiques, et les dénominations distinctes que nous leur accordons resteraient purement opérationnelles; la distinction entre dénégation et assertion ne reposerait que sur le choix du contenu — positif ou négatif — à dénier ou à affirmer.

L'assertion est, en effet, autre chose : si elle fait apparaître les définitions positives de *vérité* ou de *mensonge*, elle ne le fait qu'en reprenant en même temps leurs définitions négatives, et qu'en établissant une relation entre les définitions négatives et positives de *vie*, dans un cas, et de *mort*, dans l'autre. L'assertion, par conséquent, doit être comprise comme l'établissement d'une telle relation, ou, plutôt, comme une exigence de relation : *présupposition* est le nom qu'on donne généralement à cette exigence. Sans l'avoir cherché, nous sommes arrivé à rapprocher ainsi la conception linguistique de l'assertion de la définition kantienne du jugement synthétique, encore que sa *Verknüpfung* entre le sujet et le prédicat paraisse plutôt correspondre à la relation entre deux contenus catégorisés, deux « concepts ».

Le retour aux problèmes concrets posés par l'analyse poursuivie permettra peut-être de préciser davantage la nature de cette relation, qui, dans notre cas, s'établit entre les définitions négatives et positives. Rappelons, pour mémoire, le contenu sémémique des définitions de la vie :

DÉFINITIONS NÉGATIVES	DÉFINITIONS POSITIVES
Forme, Gazéité, Pureté.	Changement, Lumière, Chaleur.

En réfléchissant à la nature de la relation qui pourrait s'établir entre les colonnes, et qui irait de gauche à droite, on ne voit tout au plus que celle de

si ... alors

qui pourrait en rendre compte : en effet, on peut dire que, si les conditions postulées par le contenu des définitions négatives sont réalisées (et seulement dans ce cas), alors le contenu des définitions positives peut se manifester.

Il en est de même si l'on prend les définitions non plus de la vie, mais de la mort :

DÉFINITIONS NÉGATIVES

Immobilité,
Ténèbres,
Froid.

DÉFINITIONS POSITIVES

Informité,
Liquidité,
Mélange.

La réalisation du contenu des définitions négatives est nécessaire pour produire et manifester les définitions positives.

On dira donc que la manifestation des définitions positives présuppose la manifestation des définitions négatives. Quant à savoir s'il s'agit d'une présupposition simple (= sélection) ou d'une présupposition réciproque (= solidarité), c'est une autre question, que nous reprendrons un peu plus tard.

d) L'algorithme dialectique.

Ainsi, la dénégation et l'assertion apparaissent comme deux démarches successives, comme la manifestation de deux types de relations — disjonctives et conjonctives — qui s'établissent entre contenus préalablement donnés. Comme ces relations sont métalinguistiques par rapport aux termes linguistiques entre lesquels elles s'établissent, cette nouvelle interprétation ne contredit en rien la formulation antérieure selon laquelle la dénégation et l'assertion étaient considérées comme des fonctions modales des messages métasémantiques. Seulement, comme il s'agit de la consécution de deux fonctions, on doit considérer la séquence diachronique ainsi définie non plus comme un message, mais comme un algorithme dialectique, constitué de deux messages.

Remarque : Notre interprétation de la catégorie « expansion » vs « contraction », selon laquelle l'expansion serait la manifestation figurative de l'assertion, et la contraction celle de la dénégation, se confirme ici.

Pour être opérationnel, l'algorithme dialectique nécessite la présence de quatre termes structurels et la manifestation effective de deux termes du contenu à transformer. Ainsi, pour interpréter la conception bernanosienne de la vérité et du mensonge, on aura besoin de :

Vérité + contenu investi Mensonge + contenu investi

Dénégation (antithèse)	(définitions positives de la mort)	(définitions positives de la vie)
	définitions négatives de la vie	définitions négatives de la mort
Assertion (synthèse)	définitions positives de la vie	définitions positives de la mort
	définitions négatives de la mort	définitions négatives de la vie

En mettant entre parenthèses les définitions dont la manifestation n'est pas nécessaire, mais qui sont sous-tendues au discours, on se trouve en

présence de deux relations, dont la manifestation constitue l'algorithme dialectique, et de deux termes structurels de contenu, qui surgissent, l'un après l'autre, à la suite de l'établissement de ces relations. Ainsi, malgré la confusion terminologique fréquente, on voit que l'antithèse et la synthèse sont des dénominations de relations et non des dénominations de termes structurels, qui, eux, appartiennent au contenu investi. Tout au plus peut-on dire que le contenu, soumis au traitement dialectique, doit être catégorisé d'une certaine manière.

C'est ici qu'on peut reprendre la question relative à la nature de la présupposition qui définit l'assertion. On peut dire que, pour Bernanos, comme d'ailleurs pour Hegel, l'assertion se définit comme la présupposition réciproque : non seulement la manifestation des définitions positives présuppose celle des définitions négatives, mais elle est en même temps présupposée. Autrement dit, il ne suffit pas, pour que les définitions positives se manifestent, que les définitions négatives soient déjà manifestées ; il faut encore que la manifestation de ces dernières exige, comme une nécessité logique, l'apparition des définitions positives.

Cependant, la dialectique de Bernanos se distingue de celle de Hegel par une défaillance du sens de l'histoire : l'actant-sujet de l'algorithme dialectique n'est pas, chez Bernanos, unique et simple, comme celui de Hegel, mais double : suivant la disposition du contenu, le même algorithme peut prendre en charge les articulations complexes de l'existence et les transformer en *Vie* ou en *Mort*, le sujet de l'opération et l'algorithme lui-même étant dénommés, dans le premier cas, *Vérité*, dans le second, *Mensonge*. Chez Hegel, l'actant-sujet est un — c'est Dieu —, et l'algorithme dialectique, à sens unique, se trouve dénommé *Histoire*. L'existence humaine, pour Bernanos, n'est pas seulement une deïxis : c'est aussi un spectacle, où deux actants — on serait tenté de dire : l'adjuvant et l'opposant — mènent une lutte à armes égales, chacun muni de sa propre dialectique, dont l'issue est incertaine.

Cette image de spectacle convient d'autant mieux que chacun de deux actants — l'adjuvant et l'opposant — est représenté sur la scène sous la forme de six acteurs et que les victoires de *Vérité* ou de *Mensonge* ne sont que partielles : ainsi, par exemple, la dénégation du changement provoque le refus de l'espérance, en faisant surgir l'immobilité de la mort, qui se complait dans le rêve ; mais l'assertion réunit, dans un mouvement de résignation, l'immobilité à l'informité (c'est-à-dire la fadeur, la grisaille et la monotonie, qui caractérisent le désespoir). Tel est le mouvement scénique provoqué par la dénégation d'un seul acteur ; comme ils sont douze sur la scène, on peut aisément imaginer que le spectacle de l'Existence, tel que le conçoit Bernanos, ne manque pas de variété.

On peut dès lors comprendre que la marge d'incertitude introduite par Bernanos dans la conception dialectique de l'existence est considérable : elle est due à la variation stylistique des acteurs, auxquels se trouvent

attribuées les fonctions spécifiques relevant de l'axiologie de la vie et de la mort, mais aussi à la présence de deux actants — *Vérité* et *Mensonge* — chargés de manipuler l'algorithme dialectique.

e) Histoire et permanence.

L'algorithme dialectique apparaît ainsi comme une des formulations possibles du modèle transformationnel, qui, appliqué à certaines structures du contenu, peut rendre compte de leur transformation. Compris de la sorte, il constitue l'intrusion de l'*histoire* dans la *permanence*.

La définition structurale des transformations diachroniques des structures de signification est incontestablement une des tâches de la sémantique : non seulement parce que les hommes et les sociétés sont à la fois permanents et historiques et que toute description exhaustive ne doit pas perdre de vue ces deux aspects, mais aussi parce que les transformations structurelles imaginaires jouent un rôle considérable dans toutes sortes d'idéologies — individuelles ou collectives — à l'aide desquelles les hommes justifient le monde ou prospectent l'avenir. Ainsi, dans le chapitre précédent, consacré à la recherche des modèles de transformation, le problème de l'interférence et d'une double interprétation possible des structures achroniques et diachroniques s'est déjà posé à nous en termes comparables.

L'application de l'algorithme dialectique à une certaine structure du contenu présuppose, disions-nous, l'organisation de ce contenu en deux catégories binaires qui puissent être mises en corrélation. Ainsi, dans l'univers bernanosien, en reprenant la notation symbolique déjà utilisée :

V = définitions positives de la vie,
non V = définitions négatives de la mort,
M = définitions positives de la mort,
non M = définitions négatives de la vie,

on visualise mieux la structure corrélatrice achronique, qui n'est que la reformulation de la structure complexe de l'*Existence* :

$$\frac{V}{\text{non } V} \simeq \frac{M}{\text{non } M}.$$

A partir de cette structure achronique, l'opération dialectique de transformation consistera, dans le premier cas :

1. A nier V et à poser non V ;
2. A poser M en suspendant non M ;
3. A affirmer l'existence de la relation entre non V + M.

L'algorithme de transformation sera, dans ce cas, appelé *Mensonge*, et la nouvelle structure achronique (non V + M), résultat de la transformation, sera dénommée *Mort*.

Dans le second cas, l'opération dialectique consistera :

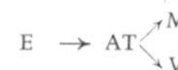
1. A nier M et à poser non M ;
2. A poser V en niant non V ;
3. A affirmer l'existence de la relation entre non M + V.

L'algorithme de transformation portera le nom de *Vérité*, et son résultat (non M + V) se présentera comme la structure achronique de *Vie*.

On peut donc dire qu'en choisissant successivement les termes positifs V et M, qui seront déniés en premier lieu, l'algorithme de transformation (AT) sera en état de générer, à partir d'une structure achronique précédemment définie, deux nouvelles structures polarisées :

$$\left(\frac{V}{\text{non } V} \simeq \frac{M}{\text{non } M} \right) \rightarrow \text{AT} \rightarrow \left(\frac{\text{non } V}{M} \right) \text{ vs } \left(\frac{\text{non } M}{V} \right).$$

La structure achronique originelle étant connue sous le nom d'*Existence*, les deux nouvelles structures achroniques obtenues à la suite de la transformation sont celles de *Mort* et de *Vie* :



Ainsi apparaît la signification idéologique de la transformation diachronique : elle consiste à se saisir du contenu de l'*Existence*, telle qu'elle se manifeste dans l'enchevêtrement des éléments vitaux et mortels contradictoires, pour le transformer, par l'éclatement de la structure du contenu donnée, soit en une *Vie idéale*, soit en une *Mort totale*, en détruisant, par cette disjonction, la confusion antérieure.

La *Vie* et la *Mort* ainsi obtenues ne deviennent pourtant pas des termes simples, mais de nouvelles synthèses : l'assertion établit une présupposition réciproque entre les nouveaux termes constitutifs de *Vie* (non M + V) et de *Mort* (non V + M), de telle sorte que ces concepts polarisés sont de nouveau des manifestations de structures complexes.

Il ne nous reste plus qu'à rétablir les lexèmes bernanosiens pour faire apparaître, sous une forme définitive, les principales articulations de son univers. Certains de ces lexèmes n'ont même pas été utilisés au cours de la description : leur introduction trop hâtive n'aurait pas permis de les situer dans le cadre structurel que nous venons seulement d'établir. Ainsi, les

définitions de la vie et de la mort sont lexicalisées, chez Bernanos, de la manière suivante :

V = *Joie*,
 non V = *Ennui*,
 M = *Dégoût*,
 non M = *Douleur*.

Le schéma d'ensemble, révélateur d'un avant et d'un après diachroniques, se présente ainsi :

UNIVERS BERNANOSIEN

I. Axiologie

II. Transformation

III. Choix idéologiques

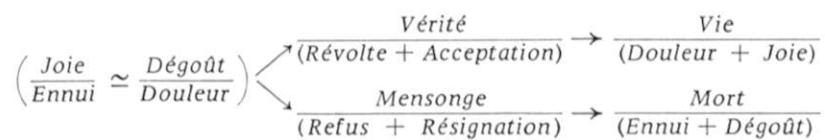


TABLE DES MATIÈRES

LES CONDITIONS D'UNE SÉMANTIQUE SCIENTIFIQUE

1° La situation de la sémantique	5
a) La signification et les sciences humaines	5
b) Une parente pauvre : la sémantique.	6
2° La signification de la perception	8
a) Le premier choix épistémologique.	8
b) Une description qualitative	9
c) Les premiers concepts opérationnels	10
3° Ensembles signifiants et langues naturelles	10
a) Classement des signifiants	10
b) La corrélation entre signifiants et signifiés.	11
c) Significations « naturelles » et significations « artificielles »	11
d) Le statut privilégié des langues naturelles.	12
4° Les niveaux hiérarchiques du langage	13
a) La clôture de l'ensemble linguistique.	13
b) Les niveaux logiques de la signification.	14
c) La sémantique en tant que langage	15
d) Le niveau épistémologique	16
e) La notation symbolique	17

LA STRUCTURE ÉLÉMENTAIRE DE LA SIGNIFICATION

1° Continuités et discontinuités	18
2° La première conception de la structure	19
3° Conjonction et disjonction	19
4° Les structures élémentaires	20
5° Les axes sémantiques	20
6° La relation	21
7° Les articulations sémiques	22
8° Les modes d'articulation sémique	23
9° Forme et substance	25
10° Les sèmes et les lexèmes.	27
11° Deuxième définition de la structure.	28
12° La totalité et les parties.	28

LANGAGE ET DISCOURS

1° Signification et communication	30
2° Systèmes sémiques	31
3° Sèmes et lexèmes	34
4° Le plan du discours	36
5° Manifestation des relations	39

LA SIGNIFICATION MANIFESTÉE

1° Le sémème	42
a) Unités de communication et unités de signification.	42
b) Le lexème : une constellation stylistique.	43
c) La définition du sémème.	44

2° La figure nucléaire	45
a) Le premier noyau de « tête » : extrémité.	45
b) Le second noyau de « tête » : sphéroïdité.	47
c) Le noyau sémique commun.	48
d) Les figures simples et complexes	49
e) Vers le niveau sémiologique du contenu.	49

3° Les classèmes	50
a) Les sèmes contextuels	50
b) Lexèmes et sémèmes	51
c) La définition des classèmes	52
d) Vers le niveau sémantique du langage.	53

4° Les concepts instrumentaux	54
---	----

LE NIVEAU SÉMOLOGIQUE

1° Approches et approximations	55
a) L'autonomie du sémiologique	55
b) Le lexématisme anthropocentrique	56
c) Un domaine réservé : le symbolisme.	58
d) Le linguistique et l'imaginaire	58

2° Le statut du sémiologique	60
a) Le symbolique et le sémiologique	60
b) Le « proto-sémantisme » de P. Guiraud.	61
c) Le sémiologique et le bio-anagogique.	64

3° Les possibilités de la description sémiologique	65
a) La construction des langages en linguistique appliquée.	65
b) Les niveaux de généralité.	67
c) La démarche descriptive	68

L'ISOTOPIE DU DISCOURS

1° L'hétérogénéité du discours	69
a) L'isotopie du message	69
b) Variations des isotopies	70
c) Les dimensions des contextes isotopes	71

2° Le fonctionnement métalinguistique du discours.	72
a) Expansion et définition	72
b) Condensation et dénomination	74
c) La dénomination translativ	77
d) La double fonction des classèmes.	78
e) Analyse des dénominations figuratives	79
f) Analyse des dénominations translatives	81
g) Analyse définitionnelle.	82
h) La construction des sémèmes	85
i) L'isomorphisme des figures	86

3° Les conditions de l'établissement de l'isotopie	87
a) La définition oblique	87
b) Les propos sur le monde	90
c) La clôture du texte	91

d) Du texte individuel au corpus collectif	93
e) Isotopie et variations	94
4° Le discours plurivoque	96
a) La manifestation d'une isotopie complexe	96
b) L'ambivalence symbolique en littérature	97
c) Les isotopies et leur lecture	98

L'ORGANISATION DE L'UNIVERS SÉMANTIQUE

1° L'univers immanent de la signification	102
a) Une double approche épistémologique	102
b) Induction et déduction	102
c) L'approche empirique de l'univers immanent	104
d) Systèmes et morphèmes	105
2° L'univers manifesté de la signification	106
a) Le contenu	106
b) La combinatoire	108
c) Le choix stratégique	109
d) L'ouverture du corpus des sémèmes	109
e) Les sémèmes abstraits et concrets	110
f) Les incompatibilités	111
3° Le discours	112
a) Lexicalisation et grammaticalisation	112
b) Les écarts de l'expression et les identités du contenu	113
c) La communication	115
d) L'organisation des messages	116

LA DESCRIPTION DE LA SIGNIFICATION

1° Manifestation et discours	119
a) La dichotomie de l'univers manifesté	119
b) Isotopies fondamentales	120
c) La combinatoire syntaxique	121
d) L'affabulation et le « radotage »	123
2° La manifestation discursive	124
a) Les bases pragmatiques de l'organisation	124
b) Les modes de présence de la manifestation discursive	125
c) Les micro-univers sémantiques	126
d) La typologie des micro-univers	127
e) Prédicats et actants	128
f) Les catégories actantielles	129
g) Syntaxe logique et syntaxe sémantique	131
h) Le caractère modal des catégories actantielles	132
i) Une épistémologie linguistique	133
3° Manifestation figurative et manifestation non figurative	134
a) Un exemple : la communication poétique	134
b) L'implicite et l'explicite	136
c) Le non-figuratif	137
d) Vers un métalangage scientifique	139
e) La vérification des modèles de description	140

LES PROCÉDURES DE DESCRIPTION

1° La constitution du corpus	141
a) Les buts et les procédures	141
b) Le corpus	142
c) Le texte	145
d) Elimination ou extraction ?	146
e) Les inventaires	147
f) Inventaires individuels et collectifs	147
g) Strates et durées	149
2° La normalisation	153
a) L'homogénéité de la description	153
b) L'objectivation du texte	153
c) La syntaxe élémentaire de la description	154
d) La lexématique de la description	157
3° La construction	158
a) La construction du modèle : réduction et structuration	158
b) Réductions simples	159
c) Réductions complexes	162
d) Le sémantisme et le stylistique	166
e) La structuration	167
f) L'homologation et la génération	168
g) Les contenus institués et leur organisation	170

RÉFLEXIONS SUR LES MODÈLES ACTANTIELS

1° Deux niveaux de description	172
2° Les actants en linguistique	173
3° Les actants du conte populaire russe	174
4° Les actants du théâtre	175
5° La catégorie actantielle « Sujet » vs « Objet »	176
6° La catégorie actantielle « Destinateur » vs « Destinataire »	177
7° La catégorie actantielle « Adjuvant » vs « Opposant »	178
8° Le modèle actantiel mythique	180
9° L'investissement « thématique »	180
10° L'investissement économique	182
11° Actants et acteurs	183
12° L'énergétisme des actants	185
13° Le modèle actantiel et la critique psychanalytique	187
14° Les modèles actantiels psychanalytiques	189

A LA RECHERCHE DES MODÈLES DE TRANSFORMATION

1° Réduction et structuration	192
a) L'organisation des fonctions	192
b) L'inventaire des fonctions	193
c) Le couplage des fonctions	194
d) Le contrat	195
e) L'épreuve	196
f) L'absence du héros	198
g) L'aliénation et la réintégration	199
h) Les épreuves et leurs conséquences	202
i) Les résultats de la réduction	202

2° Interprétations et définitions	204
a) Eléments achroniques et diachroniques du récit	204
b) Le statut diachronique de l'épreuve	205
c) Le ressort dramatique du récit	206
d) Deux interprétations du récit	207
e) La signification achronique du récit	208
f) Le modèle transformationnel	211
g) Le récit en tant que médiation	212
3° Le modèle transformationnel et le psychodrame	213
a) Du collectif à l'individuel	213
b) La structure compensatrice initiale	214
c) L'apparition de la lutte	215
d) Le développement de l'épreuve	216
e) L'accomplissement de l'épreuve	218
f) Le problème de la reconnaissance et de la récompense	219
g) La manifestation figurative du modèle	220
h) La portée du modèle transformationnel	221

UN ÉCHANTILLON DE DESCRIPTION

1° Principes généraux	222
a) L'exemple choisi : l'univers de Bernanos	222
b) La constitution du texte par extraction	223
c) Le choix de l'isotopie	224
2° L'existence en tant que milieu	226
a) Les formes de la manifestation et les types d'analyse	226
b) La vie et la mort	228
c) Le feu	229
d) L'eau	231
e) Le modèle constitutionnel	233
3° L'existence en tant qu'enjeu	234
a) Les maladies	234
b) Le bestiaire	235
c) Les mensonges	236
d) Les mensonges transitifs	237
e) Les réductions économiques	238
f) Les mensonges intransitifs	240
g) Les vérités	241
4° Comparaisons et choix des modèles	242
a) Absence d'homogénéité	242
b) La comparaison des résultats	243
c) Les modèles et les contenus	245
d) Le caractère modal du modèle fonctionnel	247
5° La conception dialectique de l'existence	249
a) Les modalités	249
b) La dénégation bernanosienne	250
c) L'assertion bernanosienne	251
d) L'algorithme dialectique	252
e) Histoire et permanence	254

— édition 1974 —

Imprimerie HÉRISSEY

Mars 1966. — Dépôt légal 1966-1^{er}.

N° 14415. — N° de série Editeur 6597.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France).

70 314 D-3-74.